LES PIERRES DU FOYER

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1918.

DU MÊME AUTEUR

OUVRAGES SUR LA GUERRE

Le Chevalier de l'air. **Vie héroïque de Guynemer.**
La Chanson de Vaux-Douaumont. — I. **Les Derniers Jours du fort de Vaux** (9 mars-7 juin 1916).
La Chanson de Vaux-Douaumont. — II. **Les Captifs délivrés** (Douaumont-Vaux : 21 octobre-3 novembre 1916).
Trois Tombes.
La Jeunesse nouvelle.
Sur le Rhin.

ROMANS ET NOUVELLES

La Maison.
L'Amour en fuite.
***La Petite Mademoiselle.**
La Neige sur les pas.
Le Carnet d'un stagiaire.
La Robe de laine.
La Croisée des chemins.
Les Yeux qui s'ouvrent.
L'Écran brisé.
Les Roquevillard.

(Librairie Plon-Nourrit et Cie.)

La Nouvelle Croisade des enfants.

(Librairie Flammarion.)

La Peur de vivre.
Le Pays natal.
La Voie sans retour.
Le Lac noir.
Jeanne Michelin.

(Librairie A. Fontemoing.)

ESSAIS DE CRITIQUE

***Les Pierres du foyer.**
La Vie au théâtre (1907-1909. 1909-1911. 1911-1913). — 3 vol.
Portraits de femmes et d'enfants.

(Librairie Plon-Nourrit et Cie.)

Quelques Portraits d'hommes. — Vies intimes.

(Librairie A. Fontemoing.)

Ames modernes (Librairie Perrin).
Les Amants de Genève, édition de luxe (Librairie Dorbon aîné).

THÉATRE

L'Écran brisé.
Un Médecin de campagne. En collaboration avec M. Emmanuel Denarié.

(Librairie Plon-Nourrit et Cie.)

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 23776.

HENRY BORDEAUX

Les Pierres du Foyer

ESSAI SUR L'HISTOIRE LITTÉRAIRE
DE
LA FAMILLE FRANÇAISE

Discours d'ouverture de M. PAUL BOURGET

CONFÉRENCES DU « FOYER »

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6^e

PRÉFACE

HUIT JOURS AU FOYER PENDANT LA GUERRE

I

Août 1916.

J'ai voulu, cette fois, prendre d'affilée au même lieu mes six jours de permission, presque huit avec le voyage, exprimer minute par minute cette brève semaine à la campagne, comme au pressoir on serre de plus en plus la vendange. Je n'irai même pas jusqu'à la ville voisine. Je ne ferai pas de visites. Mes parents, mes amis viendront me voir. Je resterai au logis ou dans mon jardin. Les feuilles, à l'automne, quand le vent ne souffle pas, demeurent toutes fragiles aux arbres : un rien, le poids d'un ramier qui se pose, suffit à provoquer leur chute; mais, si l'air est immobile, elles peuvent longtemps être épargnées. Peut-être en est-il pareillement des heures : si l'on ne va pas au-devant d'elles, si l'on évite autour d'elles l'agitation et le bruit, ne semblent-elles point se prolonger?

Après deux ans d'absence, qu'il est doux et mélancolique ensemble de retrouver sa maison, ses arbres, son

jardin, son horizon familier, ses livres et ses travaux interrompus brusquement dans leur cours!

Le 2 août 1914, *dans la voiture qui m'emmenait, je m'étais retourné, après avoir franchi la grille toujours ouverte du portail, pour embrasser d'un coup d'œil et emporter avec moi cette image à demi cachée dans la verdure. Comme une grappe de clématite à la balustrade d'un balcon, ma vie était là suspendue. Combien d'autres qui ne sont pas revenus ont, ce même jour, d'un seul regard pris l'empreinte de leur passé!*

La route que je suivais pour gagner la gare la plus proche traverse, après un bois en pente, des champs et des vignobles. Le matin clair dorait les blés coupés et rassemblés en gerbes, caressait les flexibles avoines jaunissantes, pénétrait, pour les gonfler, jusqu'aux graines fluettes et visibles à peine des raisins tapis sous les feuilles. Les campagnes de France s'offraient aux yeux plus chargés de pensées que dans l'existence accoutumée.

— Voyez, disaient-elles, comme nous sommes belles sous le soleil, avec nos moissons mûres, nos vignes, nos prés, nos taillis, nos eaux courantes. C'est une faveur du ciel qui nous a valu ce climat tempéré, cette diversité des cultures, cette lumière délicate, cette fertilité, cette mollesse, cette grâce unique. Cependant la nature n'a pas seule opéré ce miracle. Nous sommes l'œuvre d'une longue suite de générations vigoureuses qui nous ont remuées, ensemencées, arrosées, appropriées, divisées et protégées. Nous représentons l'aisance et la prospérité d'une race qui fut déjà une et raisonnable, fine et industrieuse, habile aux arts comme experte aux sciences, dans un passé très lointain. Il vous appartient de nous défendre. Nous représentons l'héritage français. Nous sommes son signe visible, mais sa part spirituelle, ne la sentez-vous pas nous recouvrir comme ces buées légères qui naissent de la rosée et adoucissent les contours?...

Ce langage, chacun de nous, en partant, l'entendait. Et l'antistrophe alternait ainsi avec la strophe :

— Certes, nous allons défendre l'héritage commun. Mais, en notre absence, ô campagnes françaises, ne changez pas. Que nous vous retrouvions intactes sous votre parure d'or, l'été, et de pourpre, l'automne, avec vos cultures variées auxquelles vous savez donner un air de nonchalance et d'irrégularité, comme pour tempérer ce que l'ordre peut avoir d'un peu monotone. Gardez votre paix, afin qu'au retour nous nous reposions en elle. Et si nous ne devons pas vous revoir, d'autant plus demeurez pareilles, afin que, vous ayant connues et aimées à leur tour, nos enfants, façonnés par vous, retrouvent nos manières de sentir. Alors vous leur direz de ces choses secrètes qu'on dit en revoyant des amis d'autrefois...

Me voici revenu au pays. Que nous sommes donc vite repris par le contact avec nos origines, avec notre sol! Que nous apercevons bientôt, chez nous, les moindres changements, quand nous revenons de vivre sur un sol bouleversé et parmi des villages en ruines! Mais ces changements que je crains de rencontrer, c'est en vain que je les cherche. Après deux ans, c'est le même soleil d'été et les cultures en sont exactement au même degré de maturité. Les gerbes sont liées, attendant d'être engrangées. Et j'ai déjà dans l'oreille le grincement des grands chars gémissants *contre la borne usée du portail. L'un des vers les plus beaux et les plus exacts de la* Tristesse d'Olympio *heurte ma mémoire. Aux traces bleues, plus ou moins fraîches, des feuilles de vigne, je pourrais compter les sulfatages. Les travaux de la terre ont été accomplis dans leurs rites essentiels. Les montagnes ont perdu leur âpreté et se perdent à demi dans une brume vaporeuse qui se mêle à la lumière.*

Après s'être ainsi complaisamment caressé aux pentes des monts, aux prés luisants comme un velours, aux champs, les uns portant leurs récoltes, les autres déjà

dévêtus, le regard se resserre pour embrasser un horizon plus restreint, plus intime et plus cher. Voici l'allée des roses : elles se balancent comme de petites girandoles au bout du jardin. Et voici la pelouse, les coins d'ombre, les vieux bancs. Un son de cloche s'élève dans l'air. Comme il est pur et filé! Il doit se détacher lentement du clocher invisible à la façon d'un pigeon qui s'envole d'un toit, et qu'un autre, puis un autre encore suivent. Quelle paix profonde, infinie, m'entoure! Campagnes de France, que vous nous réservez d'amitié! Rien n'a changé et rien ne change. S'asseoir dans l'herbe, suivre des yeux les enfants qui jouent, écouter la chanson lente du jour qui monte et qui descend, n'est-ce pas de quoi remplir une semaine?...

***

Au fermier qui passait, un râteau sur l'épaule, j'ai demandé pour qui cette cloche égrenait ses glas.

— C'est pour le vieux Fiaret qui s'est laissé périr.

— On meurt donc aussi à l'arrière? Mais Fiaret n'était pas âgé.

— Il marchait, comme moi, sur la soixantaine.

— De quoi est-il mort?

— De ses trois fils.

— De ses fils?

— Le premier est resté dans les Vosges. Le deuxième est resté à Verdun. Le troisième est rentré estropié. Il a voulu les remplacer tous les trois. Alors, monsieur, il a eu trop de peine.

Trop de peine au cœur ou trop de peine aux bras? Il y a toujours quelque chose d'obscur et de profond dans les paroles qu'on entend aux champs. J'ai pensé à ce vieil Horace qui a pris au labourage abandonné le poste des trois combattants. Il s'est tant baissé pour piocher la terre que la terre l'a attiré et gardé.

Ainsi ai-je été réveillé de ma trop heureuse torpeur. J'ai retrouvé dans un coin mon bâton et j'ai gravi la pente qui mène au village. Je veux savoir ce qu'on pense, j'entrerai dans la première maison. Des chansons me précédaient, une vieille ronde d'autrefois que portaient, comme une guirlande, des voix enfantines. Au bord du chemin nous avons croisé un permissionnaire. Je n'ai pas reconnu tout d'abord un soldat : il avait sur la tête une gerbe si épaisse qu'elle semblait le cacher tout entier et l'habiller d'épis. Quand il eut posé son fardeau, je vis sa culotte bleu clair et je saluai un voisin.

— D'où viens-tu?

— De Vaux-Chapitre.

— Ce n'est pas un endroit tranquille.

Il a ri, et il m'a parlé de son champ. Comme l'herbe reprend possession d'un sentier dès qu'on a cessé d'y passer, la vie agricole a repris celui-ci au sortir des tranchées. Et je revois aux cantonnements l'empressement que met chacun à revenir à ses occupations professionnelles. Les armées d'aujourd'hui ne ressemblent pas à celles d'autrefois. Sous les armes continue de couver toute la vie latente de la nation. Ce commerçant redresse les comptes que sa femme lui a envoyés. Ce paysan donne des conseils sur les semailles ou les vergers, sur la réparation de la grange ou sur l'accroissement du cheptel. Un peintre fait poser un camarade qui prend un air trop important, et à grands traits il dessine sa silhouette. Un entrepreneur dresse des plans. Un écrivain rédige son journal. Les métiers tournent à demi, comme une roue de moulin qu'un trop mince filet d'eau actionne. Mais voici que tous ces soldats replient à l'heure dite leur passé soigneusement pour ne plus songer qu'à la commune tâche.

Nous sommes entrés dans la maison isolée qui précède le village comme un éclaireur une troupe. Deux femmes âgées causaient entre elles. Elles parlaient d'un pays perdu *qui se nomme l'Orient. Elles en donnaient des*

détails précis et singuliers. Comme les croisés qui revenaient de Terre Sainte étonnaient par leurs récits les terriens immuables, les soldats qui reviennent de Salonique poussent du geste et de la voix l'horizon de nos provinces. Le monde ne s'arrête plus à la ville voisine : il a des prolongements mystérieux et redoutables.

L'une des deux avait laissé là-bas son fils unique. Cependant elle n'en voulait point à l'autre qui avait encore les siens.

— La Simone en a quatre, m'a-t-elle expliqué avec admiration.

Il y a deux ans elle m'avait dit : « La Simone a quatre garçons et quatre filles. Qu'est-ce qu'une terre coupée en huit? »

Un ancien sentiment qui est le respect de la vie est rentré dans les maisons. Il a mis au premier rang du village les familles nombreuses. Elles résistent à la tempête. Et, plus tard, elles rebâtiront.

— Chacun donne ce qu'il a, conclut la femme en deuil. Le pays, c'est tous nos enfants. Que Dieu vous garde les vôtres, Simone, malgré qu'il m'a pris le mien!

Ainsi l'on se serre davantage les uns contre les autres, comme il faut assembler les pièces de bois du radeau qui doit flotter. Dans le danger collectif, les maux personnels s'oublient. Force ou douleur, chacun donne ce qu'il a.

J'ai redescendu la côte à la tombée de la nuit. Comme à la montée, la ronde de l'ancien temps me précédait. Les fraîches voix enfantines emplissaient l'ombre comme un parfum de fleurs invisibles. Cependant, ma visite m'avait raffermi. Dès le seuil du retour au pays, dès la première maison, n'avais-je pas rencontré, déjà groupées, les trois forces qui referont le nouveau monde né de la guerre : le sens de la solidarité, celui du mystérieux et redoutable univers qu'il importe de pénétrer pour orienter l'avenir national, celui de la durée et du nombre qu'assure la famille?...

II

J'ai retrouvé, dans mon cabinet de travail que les bois de Fernand Maillaud et les tapisseries de Mme Maillaud avaient orné de leur grâce rustique si peu de temps avant la guerre, mes travaux abandonnés. D'une main un peu inquiète, j'ai entr'ouvert les cartons où ils dormaient. A quoi bon les réveiller? Demain ne faudra-t-il pas les quitter encore? Et que sont-ils devenus après ces deux années lourdes comme des siècles? Répondent-ils à nos préoccupations d'aujourd'hui? Ne vont-ils pas me paraître surannés? Mieux vaut ne pas troubler leur sommeil.

Je ne l'ai troublé ni le premier ni le second jour. Il semble que l'inactivité allonge les heures et que c'est rester plus longtemps chez soi que d'y rester sans occupation. Mais les soldats qui reviennent au village prennent dès le lendemain de leur arrivée le chemin des champs délaissés, la faulx ou la pioche remplaçant sur l'épaule le fusil. Ne saurai-je pas, comme eux, mettre mes pas dans les pas d'autrefois?

J'avais entrepris avant la guerre une histoire littéraire de la famille en France, un tableau de la vie du foyer français. Les peintres ont beau représenter les mêmes sujets : l'ombre et la lumière ne jouent pas pareillement sur les visages, et ces visages mêmes portent différemment la marque des jours. Chaque époque met son empreinte sur l'expression de nos sentiments. Le mariage, ni la paternité, ni l'éducation des enfants, ni les mille détails de l'existence familiale n'échappent à ces influences. Mais la consolidation ou l'altération de leurs caractères essentiels coïncident très exactement avec

le développement ou la décadence de la vie nationale. Un pays ne maintient ses forces intactes que si la famille y est honorée et protégée. Une histoire des familles contient en raccourci l'image des prospérités et des vicissitudes d'une nation. Un marquis de Vogüé qui écrit la monographie d'une famille vivaraise, la sienne, nous offre tout naturellement un tableau de la continuité française. Et quand un Le Play et un Cheysson *nous retracent, avec une simplicité qui revêt bientôt une grandeur homérique — tant les paysans et les rois entendent de la même façon la défense de* la maison — *les combats livrés par la famille Mélouga pour défendre l'intégrité de son patrimoine contre des institutions qui ne sont pas empruntées à l'expérience, nous pouvons prévoir à travers leur récit la diminution de la vie rurale et la désertion des campagnes. L'art lui-même a tout à gagner à négliger ce qui passe pour analyser ce qui dure et assure la durée. Ainsi le conflit des générations peut-il être préféré par un romancier aux aventures individuelles, l'étude des mœurs dans le temps qui permet de connaître les causes et les résultats à l'étude des mœurs dans l'espace qui fixe les agitations d'une même société sans les relier au passé et à l'avenir. L'histoire d'un pays se suit mieux encore dans la vie privée des familles qui le composent que dans la vie publique. La littérature qui est la représentation de cette vie privée nous livrera donc, à travers les siècles, le secret de notre force et de notre faiblesse.*

De cette histoire j'avais tracé les lignes générales et ébauché quelques parties dans une série de lectures faites au Foyer *en* 1912, 1913 *et* 1914. *La première partie tâchait à reconstituer l'ancien statut de famille d'après nos chansons de geste et le conduisait jusqu'au seizième siècle à travers Ronsard, Montaigne et Rabelais. La deuxième était consacrée à saint François de Sales restaurateur de l'esprit de famille au moment où une vague*

profonde d'individualisme menaçait de le submerger. Quelles mines d'études et de réflexions devaient renfermer les siècles suivants! Le dix-septième siècle est le temps des grands éducateurs et des passions ordonnées. Port-Royal et Mme de Maintenon, l'honneur conjugal dans Mme de Lafayette, la solidarité de la race dans Corneille, le sentiment fraternel dans Pascal, sujets pareils aux grands chênes d'une avenue régulière au bout de laquelle on est certain de trouver de solides murailles. Les encyclopédistes et Jean-Jacques, au siècle suivant, en proclamant la liberté individuelle, déchaîneront contre la famille la plus formidable tempête. Et le dix-neuvième siècle sera le théâtre d'un conflit permanent entre les partisans de cette liberté individuelle, les George Sand, les Michelet, les Dumas fils, et les partisans de la cellule familiale, un Balzac, un Auguste Comte, un Le Play, un Mistral. Le sens de la paternité et l'amour du sol natal protégeront Victor Hugo et Lamartine contre l'erreur anarchique qui fait naître l'homme sans liens avec le passé, sans dettes envers l'avenir.

Un si vaste plan n'était qu'esquissé à peine. Il est toujours assez difficile et même assez artificiel de n'étudier un écrivain que sous un angle déterminé. Et peut-être me serais-je tourné vers une autre méthode. Peut-être n'aurais-je demandé à la littérature que de compléter l'histoire privée, de lui donner sa couleur et sa poésie. Puis, la causerie autorise une certaine nonchalance familière de style qui, dans le livre, demande à être contenue. Si la gerbe n'est pas liée dans toutes les règles de l'art, c'est que nul, en ce temps, n'est maître de l'heure.

Les neuf chapitres qui composent le présent volume consacré au foyer français sont ainsi le prélude d'un ouvrage plus général. Je ne sais s'il sera jamais écrit : le temps n'est pas aux projets à longue échéance. Le lecteur ne trouvera pas ici mes conférences sur saint François de Sales : remaniées et complétées dans l'avenir,

si l'avenir le permet, elles doivent honorer d'une manière plus digne de lui le grand saint qui de mon pays de Savoie a tout ensemble la douceur et l'âpre solidité.

Enfin, en relisant ces études qui datent de quelques années, j'ai été surpris de leur actualité. La guerre nous a donné l'inquiétude du nombre. La famille unie, consolidée, protégée par les institutions garantit seule à une nation la durée. Si elle est réduite à un état précaire, elle présage l'extinction d'une race. Cette vérité a paru plus éclatante à la lueur du danger national. Et l'on a vu les journaux ouvrir des rubriques à la gloire des familles nombreuses, exalter d'une façon nouvelle la maternité et les sacrifices qu'elle comporte, la grandeur et la noblesse de la paternité. Mais surtout les liens qui unissaient les combattants à leur foyer apparaissaient plus forts dans les correspondances qui s'échangeaient, dans ces lettres écrites à la veille des assauts qui se revêtaient d'une majesté testamentaire et qui, en face de la mort, s'efforçaient de maintenir la vie à venir, comme une barque au-dessus des eaux.

*Rappellerai-je le legs fait par M. Etienne Lamy à la cause de la famille, les campagnes entreprises par M. Henri Lavedan dans l'*Illustration (1), *par M. René Bazin dans l'*Écho de Paris, *par M. Eugène Brieux dans le* Journal? *Sans doute, retenu à l'armée, n'ai-je pas pu lire dans la presse d'autres témoignages auxquels il conviendrait pareillement de reporter le lecteur. Bien des manifestations utiles de la pensée contemporaine doivent échapper au regard de ceux que la tâche principale occupe. Mais plus tard ils en prendront connaissance avec gratitude.*

S'il m'a été donné de montrer, l'un des premiers, la nécessité de fortifier le foyer en France, je n'ai fait

(1) Voir ces articles rassemblés en volume sous le titre : *La Famille française.* (Perrin édit.)

qu'acquitter une dette contractée en naissant et qui s'est accrue chaque jour. Issu de l'une de ces familles nombreuses dont on a mieux apprécié depuis la guerre les services, je n'ai pas eu de peine à en pénétrer l'âme profonde. Elle se traduit d'abord par une enfance plus joyeuse et plus bondissante : les maisons peuplées sont toutes fleuries de rires et de jeux. Plus tard, on comprend mieux ce que ces jeux et ces rires ont réclamé d'abnégation, de travail, d'ordre et d'harmonie. Plus tard, c'est-à-dire quand son tour est venu de veiller sur des vies nouvelles...

III

Je me reporte avec un sentiment mêlé de fierté et de tristesse à ce groupement du Foyer *dont la direction me fut confiée en* 1913.

Une femme de bien, Mme Thome, avait commencé de rassembler des jeunes filles, dans un hôtel de la rue Vaneau qui connut jadis des jours plus légers, pour les initier aux travaux du ménage. L'école ménagère devait être une occasion pour les jeunes filles de toutes classes de se réunir et d'apprendre la tenue d'une maison. Une aide sociale s'échangeait, les unes donnant leur savoir et les autres leur expérience plus féconde des difficultés matérielles et de la misère humaine. D'autres cours vinrent s'ajouter à ces cours professionnels. Et peu à peu — n'est-ce pas ainsi que la plupart des œuvres ont commencé? — le but initial s'élargit. Le Foyer *cessa de s'adresser à un groupe restreint. Il eut sa salle de conférences et sa revue. Il convia chez lui les jeunes gens et les jeunes filles, les familles et aussi les personnalités les plus notoires de la politique, de l'armée, de la littérature, du droit, de l'industrie, tous ceux en un*

mot que préoccupait le double avenir, intérieur et extérieur, du pays ou qui sont chargés de le réaliser.

Ainsi lui vint-il l'ambition de consolider par ses conférences et ses publications le lien étroit qui unit le foyer et la patrie. Selon le mot de M. Gustave Fagniez, de l'Académie des sciences morales et politiques, qui présida l'une de ses réunions, il tenta de poursuivre « le relèvement de la patrie par la régénération de la famille » et réciproquement d'élargir le cadre étroit de la famille en montrant en elle la répercussion de tout ce qui a contribué à former, à grandir ou à diminuer l'énergie française, en faisant d'elle le réservoir naturel de la force française. Pour atteindre ce but, il n'eut qu'à puiser dans notre histoire et dans notre littérature les enseignements du passé pour les confronter avec le présent.

Il eut d'autres espoirs plus vastes encore. Le rayonnement de la France avait été si grand, dans l'histoire, que dans tout l'Orient le nom de Franc *résume toute l'action des puissances occidentales. Ne convenait-il pas de contribuer, dans la mesure où le peut l'action de la plume et de la parole, à renouveler aujourd'hui cette influence et redorer ce rayonnement? Pour apporter cette contribution, il fallait tout d'abord rechercher dans notre passé les signes de notre puissance, mettre en lumière la continuité ou l'arrêt de notre œuvre militaire, diplomatique, intellectuelle, économique, la symboliser dans nos grands hommes, ministres, généraux, ambassadeurs, écrivains, savants. Faire mieux connaître la France à l'étranger, et d'autre part faire mieux connaître l'étranger au Français qui, trop heureux chez lui ou trop tourné vers les luttes intérieures, se désintéressait trop du dehors, n'était-ce pas là un second but dépendant en quelque sorte du premier, car l'expansion française n'est possible que par la vertu du nombre? Les conférences d'actualité furent plus particulièrement consacrées à l'étude*

des problèmes de politique extérieure. Elles connurent une fortune brillante. Je n'en rappellerai qu'une, celle où Albert Malet, au sujet de la guerre des Balkans, prédit avec une précision et une autorité singulières les origines et l'extension de la guerre actuelle.

***

Le 2 août 1914, *notre œuvre fut passagèrement interrompue* (1). *Traversant Paris, un jour de ce fameux mois d'août, pour gagner la gare de l'Est, je pus lire sur de nombreuses portes de bureaux ou de magasins :* Fermé pour cause de mobilisation. *Ainsi en fut-il de notre Revue, mais nos bureaux rouvrirent cependant leurs portes, pour devenir les magasins de cette œuvre du* Vêtement pour les Combattants *que nous avons fondée avec MM. Fernand Laudet, directeur de la* Revue hebdomadaire, *Perroy, notre administrateur, René Doumic, Lacour-Gayet et quelques autres personnes dont le nom est une enseigne de charité. Le* Vêtement pour les Combattants, *grâce à la générosité du public et à la sage administration et au dévouement sans répit des dames qui ont bien voulu lui donner leur concours, a distribué avec discernement pour près d'un million de vêtements et continue d'adresser au front de précieux envois.*

Après deux ans et demi, que de vides dans les cadres du Foyer ! *Peu de groupements, je crois, sauf celui de la jeune et vaillante* Revue critique, *ont été pareillement éprouvés. Tué à Marre, le* 10 *mars* 1916, *en avant de Verdun, le sous-lieutenant André Thome, président de*

(1) Elle a été reprise en 1915 par les soins de MM. Lacour-Gayet et Perroy. En 1917, elle a donné dix conférences de M. Henry Bidou sur la guerre, et cinq de M. Lacour-Gayet sur la diplomatie de Talleyrand.

son Conseil d'administration, député de Rambouillet. Tué le 5 *août* 1915, *au plateau de Nouvion dans l'Aisne, le soldat Octave de Barral, parti deux fois volontairement, l'un de ses fondateurs et de ses soutiens, l'un des organisateurs de ses chaires de politique et de littérature étrangères. Blessé le* 7 *octobre* 1915, *devant Tahure, et mort le* 13 *à l'ambulance de Croix-en-Champagne, le sergent Louis Maubec, le délicat et consciencieux Maubec, à qui avait été confié le soin des services administratifs. Tué en septembre* 1915, *le sous-lieutenant Albert Malet à qui tant de générations doivent le goût de l'histoire et qui fut un de nos orateurs les plus écoutés. Blessé le* 12 *septembre* 1915 *à Tracy-le-Val et décédé le* 26, *le capitaine Nourrit; blessé mortellement à Andechy, dans la région de Roye, le* 5 *novembre* 1914, *André Mainguet, nos chers éditeurs de la rue Garancière* (1). *Peut-elle mourir, l'œuvre de renaissance à quoi de tels morts ont travaillé?*

Peu de jours avant qu'il fût frappé, je rencontrai André Thome, aux environs de Verdun. Nous parlâmes des tâches futures qu'il envisageait avec l'impatience de les voir réussir : relever les maisons détruites, protéger et fortifier la famille, étendre notre influence au dehors et, pour y parvenir, faire mieux connaître chez nous les nations étrangères, celles qui nous sont reliées par l'histoire et par le passé et celles dont notre politique doit surveiller les agissements et les progrès. La guerre lui communiquait un grand désir d'agir. Il voulait se

(1) La liste douloureuse n'est pas close : tué d'une balle au front le 29 décembre 1916 au Mort-Homme, en entraînant sa compagnie à l'assaut d'une tranchée, le capitaine Henri Bourdel qui avait échappé par miracle aux sanglants combats de Lorraine et des Éparges, qui depuis sept mois prenait part à la défense héroïque de Verdun, et que son courage et son esprit de sacrifice désignaient. Nourrit, Mainguet, Bourdel, les trois héritiers ou futurs héritiers de la maison Plon dont ils achèvent de faire une glorieuse marque française... (Février 1917.)

servir de l'expérience qu'il lui devait pour aider à ce développement français qui complètera la victoire. Insatisfait de remplir un rôle utile dans les services de l'arrière, il avait sollicité un poste plus exposé et obtenu d'être envoyé dans une brigade d'infanterie. La nouvelle de sa mort suivit de près cette rencontre.

De toute la guerre, je n'avais point revu nos autres compagnons, ni de Barral impatient de se dévouer, trop avide de s'offrir, « aimé de ses chefs et respecté de tous », ni le discret et religieux Maubec qui s'en alla à la mort comme à un salut dans une chapelle de village, ni Albert Malet qui rejeta son âge comme un vêtement superflu et, après avoir formé tant de candidats à Saint-Cyr, partit à cinquante ans dépassés comme un jeune saint-cyrien...

IV

Un des premiers soirs de la bataille de Verdun, notre tâche terminée, j'emmenai le lieutenant Madelin le long de la Meuse qui était débordée. Une ancienne amitié nous lie que la guerre, en nous donnant plusieurs mois pour abri la même baraque en planches, nous a rendue plus chère. Nous n'étions guère disposés à la conversation : une même inquiétude nous oppressait, que les jours suivants allaient dissiper. Autour de nous, il semblait que nous assistions à quelque cataclysme de la nature. Les collines fumaient comme des volcans, des incendies, çà et là, se déclaraient au cœur de la ville, le bruit presque ininterrompu des départs et des éclatements remplissait l'espace, et la rivière s'étalait sur les prairies comme un lac. Devant ce spectacle tragique, nous essayâmes de prévoir l'avenir. Quelle société nouvelle sortirait de tels événements?

— La difficulté, dit l'un de nous, sera de reprendre sa vie normale.

Le soldat en congé la reprend tout naturellement. N'ai-je pas vu passer mon voisin le permissionnaire avec une gerbe sur la tête?

C'est pour suivre un exemple si simple que, pendant ma permission, j'ai pris dans mes cartons ces papiers d'avant la guerre et me suis décidé à ne pas attendre davantage pour les publier. La défense et l'illustration du Foyer français, n'est-ce pas une œuvre digne d'être accomplie?

H. B.

CONFÉRENCES DU « FOYER »

DISCOURS D'OUVERTURE

DE

M. PAUL BOURGET

A l'ouverture des conférences de M. Henry Bordeaux, sur la Famille française, *à l'hôtel du* Foyer, *le* 22 *février* 1912, *M. Paul Bourget, de l'Académie française, a prononcé le discours suivant* (1) :

M. Henry Bordeaux m'a fait l'honneur de me demander de présider à la première des lectures qu'il va vous faire sur l'idée de famille. J'ai saisi avec empressement cette occasion de dire une fois de plus la haute estime où ses aînés tiennent l'auteur des *Roquevillard*, du *Pays natal*, de *la Croisée des chemins*, de *la Neige sur les pas*. Vous avez tous lu, tous goûté ces récits d'une sensibilité si frémissante, d'un pittoresque si juste, d'une doctrine si forte et si nette. L'œuvre de M. Henry Bordeaux appartient au genre que l'on appelle aujourd'hui la littérature sociale. Acceptons le mot qui, par malheur, prête à l'équivoque, en le précisant par sa définition. La littérature sociale est celle qui, rattachant l'individu à la société, derrière les accidents privés, aperçoit le travail des grandes causes générales, et qui les cherche, ces causes, qui, sous les événements passagers, discerne des lois durables. Par suite, elle suppose des conclusions. C'est une des variétés de la littérature à idées. Le meilleur éloge que je puisse faire du conférencier qui va vous parler, c'est, je crois, de vous montrer la nouvelle

(1) Note de l'éditeur.

importance que cette littérature sociale, dont il est un des représentants, a prise dans la pensée française contemporaine, et pourquoi.

***

Je viens de parler de nouveauté. Et, aussitôt, une objection se présente, tirée du programme même des conférences de M. Henry Bordeaux. Je prends ce programme, et j'y lis que la représentation des sentiments de famille est le fond même de la littérature. Et, comme la cellule sociale est la famille, si toute la littérature est essentiellement à base familiale, toute littérature est essentiellement sociale. Nous rencontrons ici l'équivoque dont je parlais tout à l'heure. Si le mot « littérature sociale » signifiait simplement une peinture de la société, tous les écrivains seraient sociaux, et principalement les écrivains de mœurs. Quand Molière, par exemple, nous montre, dans ses comédies, la dégradation des cadets de grande famille, il fait bien, en un certain sens, de la sociologie ; il met le doigt sur une des plaies de l'Ancien Régime : pour rester saine, une aristocratie doit se recruter sans cesse et se défaire sans cesse, c'est-à-dire se rajeunir par l'adjonction des capacités récentes, et se débarrasser sans cesse de la surcharge héréditaire. Ainsi procède l'aristocratie anglaise, qui, ne gardant le titre qu'à l'aîné, rejette, à chaque génération, les cadets dans la classe moyenne ; en même temps elle emprunte, à cette classe moyenne, un élément de rajeunissement continu. Le patriciat français de l'Ancien Régime n'observait pas cette règle, qui est celle même de la vie. En conservant le cadet titré, il s'encombrait d'une

énorme quantité de non-valeurs. De là ce type du vicomte si fortement caractérisé par Molière, du grand seigneur sans responsabilités, oisif, infatué et trop souvent perverti. Mais si Molière a vu le personnage, il n'en a pas formulé ce que Taine appelait les génératrices. Il est un dramaturge et qui copie la vie. Il ne l'interprète pas, il la regarde d'un œil si exact que son document est infiniment précieux pour le sociologue. Lui-même n'est pas un sociologue ; il est un artiste, comme Racine, comme Corneille. Dans l'œuvre de ceux-ci, on peut également recueillir des documents sociaux de premier ordre, admirer, dans l'auteur de *Bérénice*, le peintre de la cour de Louis XIV, et dans celui du *Cid*, de la société du temps de Richelieu. Encore une fois, ce sont des interprétations étrangères à l'auteur. Je viens de vous citer trois noms. Je pourrais vous en citer cent. Vous reconnaîtriez que la littérature sociale, au sens où nous avons pris ce terme, semble bien être une création du dix-neuvième siècle, c'est-à-dire d'une époque où la complexité de la culture, en donnant aux intelligences des besoins multiples et trop différents, a créé des genres mixtes, j'allais dire des hybrides : la littérature sociale est un de ces genres.

***

Elle apparaît, chez nous, dans Balzac, dans un génie à double tendance qui tient à la fois de l'artiste et du savant. Toutes les qualités du grand artiste, Balzac les possède. Aucun homme, depuis Shakespeare, Molière et Walter Scott, n'a mis sur pied plus de figures vivantes et qui ne s'oublient pas. Mais il est en même temps un savant, c'est-à-dire un homme qui va cher-

chant les conditions suffisantes et nécessaires à la production des phénomènes. L'avant-propos de *la Comédie humaine*, qu'il composa en 1842, en pleine maturité, — il était né en 1799, — commence par une défense des théories de Geoffroy Saint-Hilaire, tant la philosophie biologique préoccupait le romancier. C'était aussi, je l'ai dit, l'influence de l'époque. Dès le début du dix-neuvième siècle, les sciences naturelles grandissaient avec une ampleur dont Gœthe fut longtemps presque seul à se rendre compte. Balzac fut le premier, dans notre pays, à transposer, dans l'ordre littéraire, leur esprit et leurs procédés : se servir de l'observation pour dégager les lois de la vie humaine. Mais que sont les lois de la vie humaine, sinon des lois de la société? Considérons les livres qui dominent l'œuvre de Balzac, ceux qui font sommet, si l'on peut dire : c'est *le Médecin de campagne*, *le Curé de village*, *les Paysans*, *l'Envers de l'histoire contemporaine;* ces romans dérivent tous dans la sociologie. Et *la Comédie humaine* est-elle autre chose qu'un immense tableau clinique de la société contemporaine, avec indication des causes? Nous saisissons, dans cette œuvre énorme, à la fois, la puissance et le danger de la littérature sociale. Elle fait penser, et c'est sa force. Elle risque de dénaturer la littérature, en la traînant dans la science, et c'est son péril. Balzac, lui-même, n'y a pas échappé toujours.

***

C'est la raison sans doute pour laquelle ses élèves : Flaubert, les frères de Goncourt, Zola, Alphonse Daudet, plus tard, manifestèrent plutôt une réaction contre cette littérature sociale si magnifiquement inau-

gurée par leur maître. Leurs œuvres sont bien, comme les siennes, imprégnées d'esprit scientifique. La preuve en est que leur premier souci est l'exactitude. Chez certains, comme les Goncourt et Zola, cette exactitude est même poussée jusqu'au détail pathologique. Mais il est visible que ces historiens des mœurs se défient des conclusions, de ces larges généralisations si chères à Balzac. Ils s'appliquent à les éviter ; l'horreur du dogmatisme les distingue et surtout celui de la thèse. C'est qu'en effet la littérature sociale qui, chez Balzac, était toujours restée une littérature à idées, offre, à côté du danger que j'ai indiqué, cet autre danger, et il est pire : elle devient aisément une littérature à thèse. Elle l'est dans George Sand, toujours ; presque toujours dans Dumas fils. Vous connaissez les défauts inhérents au genre. Le principal est que la littérature à thèse ne respecte pas la réalité. Pour établir sa thèse, l'écrivain combine les événements et les caractères. Il les fausse en vue de sa démonstration, involontairement ; il leur donne le coup de pouce. L'art n'en est pas diminué. Peut-être même certains romans à thèse, comme *les Misérables*, doivent-ils le meilleur de leur prestige à la partialité passionnée de l'auteur. Socialement, de tels livres peuvent avoir de l'influence ; ils n'ont pas de portée. Je veux dire qu'il leur manque la condition essentielle pour qu'une théorie soit solide, la soumission à l'objet. Ne contenant pas une peinture vraie de la société, leurs conclusions sont arbitraires. C'est bien ce qu'avaient vu Flaubert et ses amis, ce contre quoi ils ont essayé de se garer. S'ils avaient médité des livres comme *le Curé de village*, ils auraient distingué qu'entre le roman qui démontre, dont ils ne voulaient pas, et le roman

qui montre sans dégager la signification de ce qu'il montre, il existe un autre roman, celui qui montre et qui, après avoir montré, essaye de comprendre la signification du tableau montré. C'est le roman à idées, je reprends le terme, très différent du roman à thèse, parce qu'il est une œuvre de recherche et non pas d'argumentation, aussi scrupuleusement exact que le roman réaliste, puisque cette recherche suppose une solide documentation ; et c'est le roman social.

***

Vous comprenez, maintenant, mesdames et messieurs, quel intérêt offre le témoignage qu'apporte sur les lois de la société un écrivain qui compose des romans sociaux depuis des années, comme M. Henry Bordeaux. Je ne dirai pas que ce témoignage a une valeur expérimentale, car un roman est bien, si l'on veut, une expérience ; mais c'est une expérience imaginée et non réalisée. Je dirai simplement que ses idées sur ces lois ont cette valeur de résumer en elles une énorme quantité d'observations et de réflexions. Le romancier social est amené naturellement à créer des types représentatifs. C'est là son premier travail. Pour créer ces types, il est obligé de recueillir d'innombrables faits. Son renseignement est donc immense. Et c'est un renseignement très particulier qui n'a rien de commun avec celui des économistes et des statisticiens. Les faits qu'il recueille sont des phénomènes de volonté et de sensibilité ; c'est l'intime de l'individu qui est son domaine propre. S'il peint les gens d'une province, il faut qu'il en connaisse la race, le climat, l'histoire, les coutumes ; s'il peint les gens d'un métier, il faut

qu'il étudie les détails de ce métier, ses conditions, son histoire encore. Ainsi, dans les *Roquevillard*, un critique un peu averti démêle une connaissance minutieuse d'un pays : la Savoie ; d'une profession : celle du barreau. Et M. Henry Bordeaux a écrit quinze volumes, tous pareils à celui-là par la justesse et l'étendue des travaux préparatoires. Quand donc il vient vous parler de la famille, il vous apporte les conclusions d'une analyse multipliée et vérifiée sur le vif qui a toute la valeur d'une de ces monographies que recommandait le sagace et profond Le Play. Comme la plupart des romanciers sociaux d'aujourd'hui, M. Maurice Barrès en tête, cette analyse librement et fermement poussée a conduit M. Henry Bordeaux au traditionalisme. Aussi n'ai-je pas cru pouvoir mettre les lectures qu'il va vous faire sous de meilleurs auspices que ceux du maître incontesté de la science sociale au dix-neuvième siècle, de ce Le Play qui a fait reposer toute réforme sur ce principe, reconnu également par Bonald et par Balzac, par Auguste Comte, et auparavant par le Décalogue, que la pierre angulaire de la société n'est pas l'individu mais la famille, vérité toujours niée par les sophistes de l'orgueil et de l'anarchie, toujours affirmée à l'épreuve de l'expérience, et que M. Bordeaux va vous redire à son tour.

PAUL BOURGET.

I

L'ART ET LA FAMILLE (1)

(1) Conférence donnée au *Foyer* le 22 février 1912 et publiée par la *Revue du Foyer* le 15 juin 1912.

Dans *l'Envers du décor*, M. Paul Bourget trace le portrait du nouveau féodal, le fondateur d'une grande maison industrielle. Ce personnage, Moreau-Janville, entre dans la salle d'étude où travaille son fils André. Il prend la feuille de composition et lit à haute voix le sujet qui a été donné à l'élève :

— Que pensez-vous de cette réflexion de La Bruyère : « L'on ne se rend point sur le désir de posséder et de s'agrandir. La bile gagne et la mort approche, qu'avec un visage flétri et des jambes déjà faibles, l'on dit : « Ma fortune, mon établissement. »

Tout, dans cette phrase du célèbre moraliste, semble viser Moreau-Janville et l'atteindre. Oui, la bile le gagne et la mort le menace. Ne la provoque-t-il pas par ses excès de travail? Et au lieu de jouir de son immense fortune, ou de penser à ses jours condamnés, il ne se rend point, il ne songe pas à se rendre sur le désir de s'agrandir. Mais d'un coup, il remet en place la question mal posée.

« La Bruyère n'avait pas d'enfants, dit-il, ça se voit. On ne dit pas : « Ma fortune, mon établissement » ; on dit : « La fortune que je laisserai à mon fils, l'établissement que je lui transmettrai et qu'il continuera. » On dit : *Mon héritage*. Pour un père, c'est le plus beau mot de la langue... »

Ainsi rétablit-il, en face de la mort qui paralyserait toute marche en avant, la continuité terrestre, cette

première forme de l'immortalité. Le mot *héritage* prend tout son sens, qu'il s'agisse d'un royaume ou d'un champ. Et il renferme encore toutes les traditions morales. On ne travaille pas pour s'agrandir soi-même, mais pour durer. C'est la force de la famille. Un peuple n'est pas une assemblée de célibataires. Et M. Bourget, qui intervient si rarement dans ses propres ouvrages, qui a toujours prôné pour l'écrivain la nécessité de la vision objective, ne peut se tenir cette fois d'ajouter, tant il est pris lui-même aux entrailles : « Qu'il faille ou non le réglementer, le besoin de se survivre dans ses propriétés, dans ses œuvres, ou par quelqu'un de son sang, reste une des plus belles choses humaines. »

Cette parole peut servir d'épigraphe à une suite de conférences sur la famille à travers la littérature française.

I

Une patrie est une assemblée de foyers. L'idée de foyer est inséparable de l'idée de patrie.

« La patrie, disait Joseph de Maistre, est une association, sur le même sol, des vivants avec les morts et ceux qui naîtront. » Une terre, un cimetière, des ancêtres, une famille, des enfants, voilà déjà ce qui veut durer, voilà déjà une patrie. Et M. Charles Maurras n'en donne pas une autre définition : « Une patrie est un syndicat de familles composé par l'histoire et la géographie. » Il y ajoute ce commentaire : « Son organisation exclut le principe de la liberté des individus, de leur égalité, mais elle implique, en re-

vanche, une paternité réelle, profonde, organique, reconnue par les lois, vérifiée par les mœurs et dont la circonscription des frontières n'est rien que le signe matériel. »

La cellule nationale, comme la cellule sociale, ce n'est pas l'individu, c'est la famille (1). Elle est, à elle seule, une société organisée, avec un chef responsable et investi de l'autorité, un *dieu visible*, dira Rétif de la Bretonne, avec une hiérarchie, avec le respect essentiel de l'épouse et de la mère dont on trouve déjà la trace dans le vieux livre indien de Manou où il est dit : « Lorsque les femmes sont honorées, les divinités sont satisfaites », avec cette notion même du respect qui, de Dieu, descend sur les parents. « Celui qui n'a point éprouvé de vénération dans sa jeunesse, affirmait Gœthe, ne sera point lui-même l'objet de la vénération dans ses vieux jours. »

La force de la famille a fait, sur notre sol, la force française. Dans la nuit des premiers siècles, quand la tempête vient du Nord avec les Barbares, ou du Midi avec les Sarrasins, seule elle s'organise et d'elle viendra la résistance. Pour ne pas être absorbées, les familles

(1) V. DE SAVIGNY dans son *Traité de droit romain* (1855) : « Les familles forment le germe de l'État, et l'État une fois formé a pour éléments constitutifs les familles, non les individus. Les rapports de famille servent à compléter l'individu, ils sont le complément d'une individualité défectueuse en elle-même. L'individu ne se présente pas simplement comme homme ; mais il se présente comme époux, comme père, comme fils, et ainsi avec un mode d'existence rigoureusement déterminé et lié au grand ensemble de la nature. » Conclusion : « L'idée de peuple ne doit pas être restreinte à la réunion des individus existant à une même époque, et l'on doit considérer la nation comme une unité au sein de laquelle les générations se succèdent, unité qui rattache le présent à l'avenir. » Il faut ajouter : au passé.

se cherchent, elles s'unissent. M. Funck-Brentano, dans son livre du *Roi*, a montré que la première association, *la mesnie*, n'est que la famille agrandie. Et la mesnie devient le fief. Et de l'autorité exercée par le père de famille sort, comme une fleur qui s'épanouit sur sa tige, le lis blanc du pouvoir royal. « Le roi, dit Hugues de Fleuri au onzième siècle, représente dans le royaume l'idée du père. »

Plus tard, au seizième siècle, quand, travaillé de toutes les curiosités sous l'influence de la Réforme, on voudra serrer de près, expliquer, justifier le rôle de l'État, le jurisconsulte Jean Bodin, sain de cerveau parmi tant de docteurs préparés à tout remettre en cause, se contentera de cette comparaison naturelle : « République, dira-t-il, est un droit gouvernement de plusieurs mesnages et de ce qui leur est commun avec puissance souveraine... Mesnage est un droit gouvernement de plusieurs subjects, sous l'obéissance d'un chef de famille... » Dans son *Traité de la puissance paternelle*, il insiste sur le lien étroit qui unit le sort d'une nation à la prospérité des familles : « L'ensemble des mesnages forme ce qu'on appelle le peuple. Ce n'est que par succession de familles que ce peuple est rendu immortel... Il est impossible que la république vaille rien, si les familles qui sont les piliers d'icelles sont mal fondées. »

Et, d'une brève formule militaire, le maréchal de Tavannes, au même temps, résume le caractère du pouvoir royal : « Commander à un royaume ou à sa maison, il n'y a différence que des limites. »

La famille française a écrit elle-même son histoire dans les *ménagers* ou *livres de raison*. Un disciple de l'auteur de *l'Organisation de la famille*, Charles de

Ribbes, a pu composer un admirable tableau des familles d'autrefois rien qu'avec ces vieux livres de raison que tenaient des gentilshommes, des bourgeois, des commerçants, surtout des propriétaires agricoles, parfois de simples paysans. Ce n'étaient, tout d'abord, que des livres de comptes, et ils ne contenaient que les détails de l'administration du domaine. Peu à peu, on prit l'habitude d'y inscrire les dates des mariages, des naissances et des morts. Puis ces dates furent accompagnées de commentaires. Ainsi la vie ancienne y apparaît comme dans un miroir un peu terni, mais qu'il est aisé de frotter pour y apercevoir nettement de magnifiques images superposées et qui, toutes, se ressemblent. Car la première impression qui s'en dégage, c'est le sens unanime de la durée, c'est la subordination de toutes les volontés à l'amour de la maison, de la race, du nom, de l'honneur. Coutume admirable que celle de ces livres de raison et que je souhaite voir reprendre dans chaque famille. Je sais bien qu'aujourd'hui, avec le partage forcé, les familles sont moins implantées, moins liées au sol, au pays, moins vouées à la conservation du patrimoine matériel et moral. Le Code a déraciné l'arbre de la famille. Ses racines à nu, il est toujours menacé. Mais il faut recouvrir ses racines. Avec quelle émotion je lisais ou relisais récemment, à la première page de l'un de ces livres de raison, presque neuf, mais qui devait succéder à beaucoup d'autres, ces lignes que la main du chef avait tracées au lendemain de la guerre de 1870 : « La Providence m'a visiblement protégé pendant toute ma vie. Elle m'a uni à une compagne, épouse et mère admirable, pour fonder une famille chrétienne au sein de notre société troublée. Puissent nos enfants demeurer forts dans

l'adversité, simples dans la bonne fortune, droits toujours... » Un testament a quelque chose de solennel et de douloureux, tandis que la continuité de ces énergies qui fondent, maintiennent ou accroissent, garde une simplicité sereine et presque souriante.

Les livres de raison, ce sont des portraits de famille. Ils ne réclament pas les tirades d'*Hernani*. Leurs actions n'eurent pas d'éclat. Elles ne furent que de l'héroïsme quotidien. Je le crois le plus difficile, car un peu de publicité réconforte. Il n'est pas malaisé de reconstituer ces visages effacés. Je me souviens, voyageant en Suisse ou en Allemagne, de m'être arrêté longtemps devant un poêle de faïence, un de ces énormes poêles d'autrefois qui, pour un hiver, exigeaient des forêts. Chaque petit carré de faïence portait une devise, avec le nom de celui qui l'avait choisie. Et l'on devinait le jeu auquel on avait dû se livrer en famille lors de la construction du poêle. Chacun avait dû trouver et donner sa devise. A cette devise, on pouvait deviner le caractère de chacun. Ainsi, dans les livres de raison, une réflexion et les faits qui l'ont motivée suffisent à recolorer le passé.

Je vous assure qu'il est émouvant de regarder ces ancêtres. Ils ont la paix de la campagne, des belles campagnes de France, sur le visage, la majesté de leur propre autorité sur le front, et dans les yeux un reflet de Dieu. Le grand Olivier de Serres, dans son *Ménage des champs*, a parlé du rassérènement qu'exercent sur les vies agricoles « la santé de l'air, le plaisant aspect de la contrée, les beaux promenoirs ès jardins et prairies, la contemplation de belles tapisseries de fleurs, les beaux ombrages des arbres, la joyeuse musique des oiseaux, les divers chants et langages du bétail gros

et menu louant le Créateur ». Un gentilhomme rural recommande à ses descendants la charité : « C'est aux aumônes que l'on a toujours faites dans la maison que j'attribue les grâces que le Dieu de miséricorde répand sur elle, soit le bien qu'il nous procure. » Un autre les avertit de ne pas ressembler « aux bêtes brutes qui mangent les fruits qui tombent des arbres sans lever les yeux en haut pour voir les arbres dont ils tombent ». Le maréchal de Boucicaut, élevé à « souffrir longuement travail », refuse de solliciter la faveur du roi auprès de qui il était en grand crédit, pour doter ses enfants : « Je n'ai rien vendu, répond-il à ceux qui le blâmaient de son désintéressement, ni pensé vendre de l'héritage que mon père me laissa, ne point acquis aussi n'en aye ne veuil acquérir. Si mes enfans sont prud'hommes et vaillans, ils auront assez, et si rien ne vaillent, dommaige sera de ce qui tant leur demeurera (1). »

La tâche de ces pères de famille est souvent très lourde. Ils ont charge d'enfants, et de combien ! Ils se savent responsables vis-à-vis du passé qui leur a été confié pour ne pas décroître, vis-à-vis de l'avenir qu'il faut préparer. Mais quand ils ont bien besogné, ils ne se mettent pas en souci, car ils croient en Dieu. Un marchand d'Amiens, Pagès, salue ainsi la venue d'un neuvième enfant : « La divine bonté, continuant de verser ses saintes bénédictions sur notre mariage, nous favorise par la naissance d'un fils. Je prie Dieu de tout mon cœur que, par le mérite de son très précieux sang, il lui plaise faire grâce au père, à la mère et à nos neuf enfants tous vivants, de le servir si fidèlement

(1) *Le livre des faicts et gestes du maréchal de Boucicaut* (1364-1421).

sur la terre que nous puissions le posséder éternellement dans le ciel. » Joseph de Sudre, d'Avignon, — héros de la vie familiale, — accablé de charges, lutte pied à pied pour assurer l'existence des siens, pour les *nourrir*, — mais nourrir, alors, signifie élever, et non pas seulement donner à manger ; — il perd son fils aîné, celui qui lui apportait les plus hautes espérances : « Je m'appauvrissais pour lui avec plaisir », constate-t-il dans son journal, simplement. Un autre héros, — que nous retrouverons, — Louis du Laurens, père de dix enfants et sans fortune, relève le courage ébranlé de sa femme : « Il ne faut point, lui écrit-il, avoir espoir aux hommes ; tout en Dieu. Estant chrétienne, comme vous estes, ne vous faschez de rien ; tout en Dieu qui est le père commun de nous tous, et qui nous mandera ce qui est nécessaire. »

Aux croisées des chemins, dans les montagnes de Savoie, il n'est pas rare de rencontrer un oratoire consacré à Notre-Dame-de-Délivrance. Les femmes venaient jadis s'y agenouiller, soit qu'elles eussent le désir d'être mères, soit qu'elles implorassent le secours d'en haut pour alléger le poids de leur fardeau maternel. Un jour que je parcourais en automobile mon pays avec des visiteurs de passage, une jeune femme, s'intéressant à l'une de ces petites chapelles, voulut s'y arrêter. Je la louais déjà de son zèle pieux quand elle s'informa de l'inscription.

— Notre-Dame-de-Délivrance, lui expliquai-je comme elle remontait en voiture.

Aussitôt elle redescendit. Je crus que c'était pour dire un *Ave* ou deux. C'était pour toucher du bois et conjurer le mauvais sort. Car la maternité n'est plus aujourd'hui désirée. Autrefois, la stérilité était maudite.

Je ne sais si la force de la famille ne dépend point davantage de la mère que du père. Ces mères admirables, il les faut aller chercher à l'intérieur de leur maison où elles se cachent. La mère de Bayart, quand l'enfant s'en va pour se former à la chevalerie, le recommande à Dieu, puis lui donne ses économies. La mère de Jeanne d'Arc, sûre de sa fille, entreprendra après le bûcher le procès de réhabilitation qui, aujourd'hui, aboutit à la gloire de Jeanne sur les autels. Et telle autre, modeste femme d'un négociant, se trouve inscrire, sans même s'en douter, la prière de la reine Blanche, en notant sur le livre de famille la naissance d'une fille : « Si elle doit offenser Dieu, que Dieu lui fasse grâce de la retirer de ce monde avant qu'elle ait l'usage de la raison. » A ces femmes d'autrefois, aux vertus qu'elles ont pratiquées, à l'héritage moral qu'elles ont laissé, notre pays doit peut-être d'avoir résisté aux durs assauts qu'il a traversés et dont les plus redoutables ne nous sont pas venus de l'extérieur (1).

Olivier de Serres soumettait l'avenir d'une race à ces trois conditions : savoir commander, se bien marier (car l'homme produit et la femme épargne), enfin

(1) Sur la mère de Jeanne d'Arc, Isabelle Romée, voir le livre de M. Hanotaux. Au procès de Rouen, Jeanne dépose : « ... Ma mère m'a appris le *Pater noster*, l'*Ave Maria*, le *Credo* : c'est d'elle et non pas d'autre que j'ai appris ma croyance. J'ai été bien et dûment enseignée, comment une enfant doit se conduire pour être bonne. On m'a appris à coudre la toile et à filer et pour la quenouille et l'aiguille je ne redoute aucune femme de Rouen. Pendant que j'étais dans la maison de mon père, je m'occupais à l'intérieur des soins du ménage. Lorsque j'ai été plus grande et que j'ai été jeune fille, je ne gardais pas habituellement le bétail, cependant j'aidais à le conduire dans les prés et dans un château appelé de l'Ile, où on le renfermait par crainte des hommes d'armes. »

maintenir la paix et la concorde. Et il ajoute : « De pauvres personnes ont fait de bonnes maisons. »

La femme épargne. On en fait gloire, même aux saintes. Dans les mémoires de la mère de Changy sur la vie et les vertus de Jeanne de Chantal, on voit celle-ci, dans sa jeunesse, aux champs et dans une maison de grandes affaires et dépens, au lieu de chercher, comme les dames mondaines, nouvelle parade d'or et de soie, se contenter du lin et de la laine, mais avec tant de propreté, de grâce et de bienséance « qu'elle paraissait cent fois plus que plusieurs autres qui ruinèrent leur maison pour porter des attifets ». L'économie donne des habitudes d'activité et permet les aumônes. La soif du luxe se développe surtout à partir de la Renaissance, en même temps que cette oisiveté que dénonçait plaisamment Montaigne quand il disait dans les *Essais* : « Je vois avec dépit, dans plusieurs ménages, Monsieur revenir maussade et tout marmiteux des tracas des affaires, environ midi, que Madame est encore après se coiffer et attifer dans son cabinet. C'est affaire aux reines, encore ne sais-je. »

La vie publique ne se séparait point, dans l'ancienne France, de la vie privée. Ces pères de famille qui étaient d'excellents administrateurs, qui étaient fiers de garder et d'accroître leurs propriétés, comment n'auraient-ils pas été consultés et utilisés dans les affaires locales? Leur part d'action était toute naturelle dans la vie des villes, bourgs et villages où ils résidaient. A la veille de la Révolution, le parlement de Provence célébrait ainsi la vie communale : « Chaque communauté parmi nous est une famille qui se gouverne elle-même, qui s'impose ses lois, qui veille à ses intérêts ; l'officier municipal en est le père. » Tou-

jours la même comparaison. Ces charges étaient gratuites. Nous voyons par les livres de raison que les familles fournissaient des lignées d'administrateurs. Certaines ont occupé par leurs chefs des postes municipaux pendant quatre ou cinq siècles. « Cher fils, disait saint Louis à Philippe, donne volontiers pouvoir aux gens de bonne volonté et qui bien en sachent user. »

Je ne voudrais point tracer un tableau idéalisé de l'ancienne famille française. Les témoignages que j'ai invoqués, et principalement ces *ménagers* qui n'étaient pas destinés à être publiés, ne sont pas suspects. Aussi ne dissimulerai-je pas les abus que l'on fit du pouvoir paternel. « Le mot *craindre,* dit Rétif de la Bretonne, est pris pour *aimer :* c'est l'usage du pays, en parlant de Dieu et des parents. » Il arriva que les pères conduisirent sans les consulter les filles à l'autel ou au mariage. Ils les donnaient à Dieu ou au mari qui leur convenait à eux-mêmes et non point à elles. Même la femme de leur fils, ils la choisissaient eux-mêmes : généralement assez bien. Oh ! non pour des avantages périssables dont ils n'avaient point le profit, mais pour la sécurité et la prospérité de leur maison qui était leur grande affaire. De là tant de conflits où l'Église intervint avec sagesse. Elle n'admit jamais les vocations ou les mariages sans le consentement des intéressés. Gargantua, dans Rabelais qui tient pour l'autorité paternelle absolue, traite avec amertume et mépris certains *moines taupetiers* qui marient les enfants consentant sans l'avis des père et mère. Quand l'amour de Roméo et de Juliette se dresse contre la haine séculaire des Capulets et des Montaigus, le frère Laurent les bénit. Car le mariage est un sacrement où le prêtre

n'intervient que pour recueillir et offrir à Dieu un double don éternel.

Non que l'Église se dresse contre la famille. Elle est elle-même autorité et hiérarchie. Mais elle empêche des empiétements qui briseraient la liberté humaine dans son fond intangible.

La famille n'est point faite d'une série de bonheurs individuels, et parfois il lui faut sacrifier ce bonheur individuel. Elle n'hésite pas à l'exiger, estimant que sa durée vaut davantage. Peu sentimentale, elle ne s'attendrit pas sur les préférences du cœur : ce qu'elle veut, c'est qu'on la serve. Et souvent elle traita sans égards, jusqu'à s'en faire une terrible ennemie, cette puissance qu elle ne sut pas toujours mesurer et qui est l'amour. L'amour, quand il entre de lui-même chez elle, l'illumine. Il consent alors à se plier à ses lois, et même il les rend douces et faciles. Mais il n'est pas toujours invité. On redoute ses éclats et ses écarts. Ce conflit de l'amour et de la famille, nous le rencontrerons plus d'une fois. Il était à craindre que la contrainte imposée par l'autorité du chef de famille, que la servitude familiale ne fût un obstacle au développement des jeunes énergies, ne brisât les caractères trop gouvernés, n'anémiât les volontés. Or, jamais temps ne furent plus féconds en individualités vigoureuses que ceux où la constitution de la famille fut ainsi puissante et respectée. Et, par contraste, M. Paul Bourget dénonçait récemment cette étrange antinomie : jamais les fortes individualités ne furent plus rares que dans notre époque d'individualisme : « Nous sommes, déclarait-il, dans un âge d'individualisme effréné et cet âge ne produit plus d'individus. »

De charmantes coutumes accompagnaient jadis

toutes les manifestations de la vie familiale. Dans les Ardennes, le lit nuptial était jonché de roses et d'épines, image des joies et des peines de la vie. Dans tous les pays de France, on le bénissait pour sanctifier la race à venir. En Gascogne, on chantait à la mariée :

Quitte la rose, prends le souci,
Quitte la rose du jardin,
Prends le souci de la maison.

Les jeux mêmes reflétaient les petites idées des garçons et des filles sur le mariage. Après la *Cligne-musette*, le *Cache-cache Nicolas* et la *Queue-leu-leu*, on s'amusait à *Monsieur le curé :* « De trois choses en ferez-vous une? Une, volez en l'air. Deux, prenez la lune avec les dents. Trois, embrassez Tiennette. » Tiennette n'était pas toujours accommodante. Ou bien, on mimait le *Chevalier du guet :*

Qui est-ce qui passe ici si tard,
Compagnons de la Marjolaine?

« Mais que demande le chevalier? — Une fille à marier. — Qu'est-ce que vous lui donnerez? — De l'or, des bijoux assez. — Elle n'est pas intéressée. — Mon cœur, je lui donnerai. — En ce cas-là, choisissez. »

Toutes ces petites filles qui tournent — et les dix qui sont dans le pré, vous savez bien, Claudine et Martine, et la belle Suzon, et cette Madeleine trop favorisée — se doutent déjà que se marier selon son cœur, c'est la joie qui fait trembler. Et souvent l'on vivra, et l'on vivra heureuse, et l'on sera une bonne épouse, une pieuse et vaillante mère de famille avec un cœur sanglant, mais cela ne se voit pas sous la robe. C'est une tache rouge comme celle que portent

les colombes poignardées. Les chagrins n'empêchent pas de remplir fermement sa vie quand on n'a pas pris l'habitude de s'écouter, et comme on a la précaution de les cacher, personne ne s'en doute et dans la mort même on garde ses vêtements pour ne pas découvrir la blessure. Petites filles qui chantent et qui dansent, qui chantent « une de ces anciennes romances pleines de mélancolie et d'amour qui racontent toujours les malheurs d'une princesse enfermée dans sa tour par la volonté d'un père qui la punit d'avoir aimé (1) », qui dansent des rondes et des farandoles, la candiote ou la pavane, qui dansent à toutes les fêtes — alors si nombreuses — aux brandons et au premier jour de mai (2), au gui l'an neuf et autour des feux qu'on allume à la Saint-Jean, les voici plus tard qui, aux veillées (3), manient prestement leurs fuseaux tout en écoutant les histoires et en faisant leur cour aux parents dont elles voudraient bien épouser le garçon, et les voici qui bercent avec ces mêmes romances un peu tristes les nouveau-nés, qui vont et viennent dans leurs maisons, actives, économes, aumônières. Elles ressemblaient, enfants, à cette Sylvie que Gérard de Nerval rencontra au bord d'une forêt du Valois et qui avait la peau hâlée malgré son large chapeau de paille dont le ruban flottait pêle-mêle avec les tresses de cheveux noirs.

(1) Gérard de Nerval, *les Filles du feu*.

(2) Voir dans *la Robe de laine* la fête du 1er mai.

(3) Voir dans *le Médecin de campagne*, de Balzac, la veillée où un vieux soldat raconte la vie de Napoléon. Pour citer des exemples moins connus et moins glorieux, dans *le Pays natal*, en faisant raconter à un paysan, à l'une de ces *veillées*, sa rencontre avec Victor Hugo, j'ai transcrit une véridique aventure. Voir dans *les Géorgiques chrétiennes* de Francis Jammes les récits, à la veillée, sur la naissance du maïs, de la vigne, etc.

« Il n'est plus, soupire Gérard de Nerval, le temps où les chasses de Condé passaient avec leurs amazones fières, où les cors se répondaient de loin, multipliés par les échos (1)...

II

Malgré les abus, malgré le détachement progressif de la terre et le déracinement, malgré l'esprit de libre examen introduit par la Réforme, malgré bien des atteintes et des attaques, cette constitution de la famille demeura à peu près intacte jusqu'à la Révolution.

Rétif de la Bretonne nous en donne un tableau authentique au dix-huitième siècle dans sa *Vie de mon père*. Les Rétif étaient originaires de Sacy, sur les confins de la Champagne. Le grand-père de l'écrivain, Pierre, peut être regardé comme un type original des pères d'autrefois. Il entendait être maître chez lui, et il faut voir comment il traita son fils Edme qui sans sa permission avait osé lever les yeux sur une jeune fille du village et lui offrir des fleurs. Il le frappa de trois coups de fouet qui coupèrent la chemise en trois endroits et la teignirent de sang. La mère, quand elle l'apprit, sentit les coups, mais se tut. Elle respectait le chef. — Voilà, dit celui-ci, comment je traite les amoureux.

Il n'y aurait peut-être pas tant de filles abandonnées dans les villages, si l'on tenait ainsi les garçons.

(1) Gérard de Nerval, *les Filles du feu.*

Mais après avoir frappé sans hésiter, ce même père s'en va se cacher dans un bosquet touffu de son jardin pour y pleurer à son aise. Edme l'aperçoit : il n'avait jamais vu pleurer son père, et de se savoir aimé ainsi il est bouleversé.

Plus tard, on l'envoie à Paris pour étudier. Il est reçu dans la famille Pombelins, et notre jeune campagnard est tout de suite séduit par l'aménité du père, et surtout par les grâces gentilles ou espiègles des deux filles, Rose et Eugénie. Dressé, nous le savons, à garder pour lui ses sentiments, il se tairait sur l'amour que Rose lui inspire, si la cadette, Eugénie, ne le confessait. Toute la maisonnée lui fait fête : on n'a jamais vu si brave garçon, ni si réservé. En vérité, M. Pombelins lui donnerait ses deux filles si la bigamie était dans les mœurs. Le voilà donc qui va se fixer à Paris pour toujours. Mais, de loin, son terrible père veille sur lui. Il a flairé le danger et brusquement il rappelle le jeune Parisien à Sacy.

A l'entrée du bourg, Edme aperçoit dans une chènevière trois filles épaisses, l'air hommasse, qui cueillent le chanvre. Il soupire en pensant à Rose. Celles-ci l'étonnent par leur activité, leur ardeur au travail, leur force à transporter les gerbes. Il consent presque à les admirer, car il fut paysan. « Elles ne sont pas belles, songe-t-il, mais cela fera de bonnes ménagères. »

Ce sont les sœurs Dondaine. Edme trouve chez lui leur père Thomas qui cause avec son père. Et ces deux autorités l'accueillent de leur haut. Pierre Rétif le met sans barguigner au courant de leurs projets — non pas de leurs projets, de leurs ordres :

— Je vous ai mandé, lui dit-il, pour vous marier, mon fils. Au lieu des coquettes perfides et corrompues

des villes, je vous donne une fille vertueuse qui ne chérira que son mari. Vous auriez peut-être eu plus de goût pour une jolie porteuse de fontanges ; mais je vous défends d'y songer, et ne veux pas recevoir de votre part la moindre objection, ou ma malédiction est toute prête.

C'est net et précis. On fait entrer là-dessus les trois sœurs Dondaine et l'on informe Marie, la cadette, qui était la moins avenante de visage, du sort qui lui était réservé. « Cette fille modeste rougit » et pour sa part elle ne proteste point, trouvant le futur à son gré, mais par une jolie délicatesse elle voudrait, pour qu'il en fût ainsi, qu'elle convînt elle-même au jeune Rétif. Elle n'a pas plus tôt prononcé timidement cette demande qu'elle reçoit de son père Thomas un *Taisez-vous* retentissant qui lui ferme le bec. Edme, le cœur brisé, n'essaie pas de résister.

— Mon père, murmure-t-il plus mort que vif, je serais bien malheureux et bien indigne d'être moi-même père un jour, si j'apportais de la résistance dans une occasion comme celle-ci, qui est le plus haut et le suprême exercice de la puissance des pères ; à la mort comme à la vie, je vous obéirai, ainsi qu'à ma digne mère. Commandez et ne vous embarrassez pas du reste, car il n'est pas possible que vous ne soyez pas obéi.

Cette soumission nous semble le sommet de l'abnégation. Elle ne satisfait pas encore le père Rétif qui, très perspicace, devine bien la douleur cachée sous ce discours. Or, de la douleur même, il ne veut pas. On ne bâtit pas une maison avec du sentiment, mais avec des pierres.

— Voilà de grandes phrases, mon fils..., déclare-t-il brusquement.

Mais dans l'après-midi il se rapproche de son enfant. Le dur paysan sait ce que c'est que l'amour paternel.

— Mon garçon, dit-il, voici une nouvelle carrière où tu vas entrer ; l'acte d'obéissance par lequel tu la prends te fera bénir de Dieu et estimer des hommes. Compte, mon fils, que tu seras un jour honoré de tes enfants, comme tu honores ton père.

Edme, touché, avoue son secret dont Pierre Rétif ne se tourmente point et ajoute :

— Je vous obéirai, mon père, dussé-je en mourir.

De nouveau Pierre fronce le sourcil :

— Ce ton langoureux me déplaît : qu'on ne le prenne plus...

Mais, comprenant qu'il a suffisamment dompté le pauvre amoureux, il s'attendrit un peu et l'embrasse :

— Je t'ai toujours aimé, ô mon fils unique, et je te veux l'état de bon père de famille de campagne plutôt que de bourgeois des villes ; c'est une vie plus patriarcale.

Ce serait parfait, s'il n'y avait pas Rose Pombelins. Mais il y a Rose à Paris.

— Que serais-tu devenu à la ville? reprend Pierre Rétif. Un bon citoyen, je le veux bien ; mais tes enfants, loin de ce pays, notre berceau, confondus avec la foule des citadins, auraient bientôt perdu le souvenir de notre origine. Tu la connais : le nom de Rétif n'est qu'un sobriquet ; mais il est si ancien qu'il a fait oublier le vrai nom, surtout à présent que, depuis les malheureuses guerres de religion, nous sommes dépouillés. Mais ce m'est une consolation, et c'en sera un jour une pour toi, de revoir ces pays où notre famille est encore si chérie et si respectée : Villiers, Aigremont, Courtenay, je ne vous verrais

jamais sans attendrissement. Ne quittons point ce siège natal ; ne nous établissons point dans les grandes villes ; jouissons à perpétuité, et renouvelons sans cesse l'attachement et la considération qu'on a eus pour nos ancêtres...

C'est le magnifique plaidoyer contre le déracinement, ce plaidoyer qui est l'une des gloires de Maurice Barrès. Pierre Rétif, à distance, a deviné que Paris lui prenait son petit. Paris ou une femme, Paris et une femme, peu importe, et quelle que soit cette femme. C'est pourquoi il a donné le vigoureux coup de barre qui ramène au port natal le vaisseau perdu. Edme a beau lui dire que M. Pombelins avait sur la famille les mêmes idées que lui. D'un mot, il écarte les théoriciens, ces beaux théoriciens qui célèbrent à la ville la paix et le calme des champs :

— Oui, dit-il, mais il voulait te fixer à la ville ! Notre postérité, bientôt confondue dans la populace des villes, que serait-elle devenue? restons ici, je te le répète ; tout y est plein de nous ; tout y rappellera notre honneur ; cela n'est quelquefois pas inutile...

Et il conclut par ce trait d'une ironie si juste :

— M. Pombelins, cet homme si bon, était ton plus cruel ennemi.

Edme s'incline devant celui qu'il appelle son *dieu visible*. Il renonce à Rose, il renonce à Paris, il épouse Marie Dondaine qui fut une bonne femme, laborieuse et silencieuse, et dont il eut sept enfants. Après quoi, il la perdit. Par ses connaissances agricoles et son énergie au travail, il était devenu la providence de la contrée.

Douze ans après, appelé à Paris pour ses affaires, il s'informe de son ancien protecteur. M. Pombelins est

mort, et ses deux filles sont mariées. Il rencontre Eugénie et Eugénie court prévenir sa sœur. Avant qu'elle n'arrive, Edme Rétif, très troublé par ses souvenirs, va rendre visite à la tombe de M. Pombelins. A son retour, Rose est là qui l'attend. Elle a amené ses deux enfants.

Et voici leur dialogue, car il le faut transcrire dans son émouvante simplicité :

« — Embrassez-les, lui dit-elle... Vous voyez qu'ils sont aimables.

« — Chers enfants !... dit Edme, très chers enfants !

« Et il répéta cela plusieurs fois, sans rien ajouter.

« — On m'a dit que vous en aviez sept?

« — Oui..., madame.

« — On dit que vous en êtes content?

« — Oui, madame, très content ; c'est ma consolation.

« — (Montrant ses deux fils). Comme voilà la mienne. »

Un silence, car ces mots contiennent tant de choses qui ne sont pas, qui ne seront pas autrement révélées. Et le dialogue reprend. Ils vont se rappeler leurs amours à travers le souvenir du père de Rose.

« — Vous étiez à l'église, à ce qu'on m'a dit, quand je suis entrée?

« — Oui, madame.

« — Cela est bien, monsieur ! je vous reconnais là ; vous ne l'avez pas oublié !

« — L'oublier !...

« A ce mot, ses larmes coulèrent malgré lui. Rose porta son mouchoir à ses yeux, pour cacher les siennes.

« — Il y a douze ans que vous l'avez quitté. Il a parlé de vous tous les jours.

« Elle caressa ses enfants, et il se fit — de nouveau — un assez long silence qu'elle rompit enfin :

« — Ils ont un digne père, un honnête père... C'est mon cousin, comme vous savez.

« — Oui, madame, d'aujourd'hui.

« — Monsieur Rétif, reprit Rose, au bout de quelques moments, je crois pouvoir vous témoigner combien votre visite me fait de plaisir ; je la redoutais auparavant... Je vais retourner chez nous ; je vous y attends à souper, avec toute la famille de ma sœur ; si vous avez quelques affaires, expédiez-les, en attendant. Adieu, jusqu'à ce soir ; mon mari sera charmé de connaître un aussi honnête homme que vous, et qu'il aime déjà ; car... il faut qu'on vous aime, quand on a mon estime... Je vous laisse... »

Rétif de la Bretonne, dans l'interminable série de ses *Contemporaines*, dans *le Paysan perverti* qui précède tout le naturalisme, n'a reculé devant aucune gravelure, et je ne crois pas qu'il y ait, dans l'art, beaucoup de peintures aussi véridiques et pathétiques ensemble de l'amour qui s'est immolé au devoir, de cette sorte d'amour qui n'empêche pas de vivre, ni de remplir sa vie, et qui demeure le secret des cœurs courageux.

Edme Rétif, rentrant à l'auberge, apprend que Sacy est en feu. Aussitôt il part. Ses enfants et ses récoltes l'appellent. Il s'agit bien d'une invitation à souper, même de la plus honnête dame, même de Rose Pombelins ! Et jamais plus il ne la revit.

Aux dernières pages de la *Vie de mon père*, Rétif de la Bretonne nous montre Edme remarié, à la tête de quatorze enfants, — autant de la seconde femme que de la première, car c'était un homme juste — et ache-

vant sa vie dans le patriarcat. La cérémonie du repas rappelle ces toiles hollandaises qui, dans leur minutie, nous renseignent sur tous les détails domestiques :

« Les soirs, à souper, qui était le seul repas où toute la famille pouvait être réunie, écrit Rétif de la Bretonne, il (Edme) se voyait comme un patriarche vénérable, à la tête d'une maison nombreuse ; car on était ordinairement vingt-deux à table, y compris les garçons de charrue et les vignerons qui, en hiver, étaient batteurs, le bouvier, le berger et deux servantes, dont l'une servait les vignerons, et l'autre avait le gouvernement des vaches et de la laiterie. Tout cela était assis à la même table : le père de famille au bout, du côté du feu ; sa femme à côté de lui, à portée des plats à servir (car c'était elle seule qui se mêlait de la cuisine ; les servantes, qui avaient travaillé tout le jour, étaient assises et mangeaient tranquillement) ; ensuite, les enfants de la maison, suivant leur âge, qui seul réglait leur rang ; puis, le plus ancien des garçons de charrue et ses camarades ; ensuite les vignerons, après lesquels venaient le bouvier et le berger ; enfin, les deux servantes formaient la clôture ; elles étaient au bout de la longue table, en face de leur maîtresse, à laquelle elles ne pouvaient dérober aucun de leurs mouvements. »

Après le souper en commun, le père de famille faisait une lecture de l'Ecriture sainte, et l'accompagnait de quelques brèves observations. Il savait mettre la paix dans sa maison. Il en exigeait le respect, moins encore pour lui que pour sa femme : « Ma femme, lui disait-il, si je souffre que l'on vous manque, vous verrez bientôt toute la maison en désordre ; sachez que la manière la plus agréable d'être respecté, c'est de l'être en vous. »

Il faut lire, dans Rétif, les témoignages de la vénération qui entourait le chef. « Frappait-il à la porte, le coup de heurtoir était répondu par un cri de joie de toute la maison. » Quelle poésie dans ce retour ! Il distribuait, et de haut, l'éloge ou le blâme. Enfin, honoré dans toute la contrée comme il l'était chez lui, il mérita le surnom qu'on avait donné à l'un de ses ancêtres : l'Honnête Homme.

Ce portrait de chef de famille qu'on croirait sorti d'un cadre du douzième ou du treizième siècle, ne date que du temps de Voltaire et de Jean-Jacques. Ainsi la famille française, pendant plus de dix siècles, s'était-elle conservée intacte. Elle avait résisté aux abus de son pouvoir, comme aux faiblesses sentimentales, à l'esprit critique comme à l'égoïsme, comme au droit au bonheur individuel.

Plus loin qu'Edme Rétif, Pierre, son père, avait vu. Sans doute vous avez pris parti contre lui quand il contraint son fils à épouser Marie Dondaine, et vous êtes pour Rose Pombelins. Or, l'ancêtre avait voulu préserver sa race paysanne, la maintenir sur la terre, l'enraciner. Il avait si bien distingué le mauvais sort, l'envoûtement jeté sur son fils par Paris, que celui-ci ne parvint pas, en effet, malgré un dévouement quotidien à la tâche familiale, à le conjurer. Le bonheur qu'il n'avait pas eu, Edme eut la faiblesse d'y pousser ses enfants. Des quatorze qu'il eut, un seul resta sur la terre. Il n'y a plus de Rétif à Sacy. Le vieux Pierre avait seul prévu les déracinés. Quel enseignement dans la série des trois générations de Rétif ! Pierre l'ancêtre, intransigeant, veut maintenir intacte la famille sur le sol. Edme, le second, rien que pour avoir été effleuré par l'idée de la poursuite personnelle du bonheur et

par les influences de Paris, bien que plus honnête et vertueux que son père, n'a plus la même fermeté de direction et laisse échapper ses enfants. Nicolas, enfin, l'écrivain, s'installe à Paris, s'y perd de mœurs, y réussit à peu près, et voilà la tradition rompue. Et ce qu'il a de meilleur dans son talent, c'est au tableau de cette tradition qu'il le doit et qui sauvera son nom de l'oubli, tant il est vrai que le génie est généralement l'aboutissement d'une longue lignée vigoureuse. Le même enseignement ressortirait de la comparaison des vies des trois Mirabeau (1).

III

La famille, dit-on, ne serait pas une matière d'art. Comment ne pas sourire de ce sot préjugé ! Il m'a suffi de puiser dans quelques livres de raison et dans un ouvrage trop oublié de Rétif de la Bretonne pour que, de toutes parts, surgissent ces détails, ces tableaux et ces drames domestiques qui sont le fond de la vie et dont la représentation serait toute chargée d'humanité.

Voici, d'abord, toutes les impressions d'enfance. Elles sont le parfum de nos jours. Plus nous avançons vers la sombre rive, plus nous les respirons avidement, et même nous apercevons, sous leurs sourires, leur gravité. Déjà elles contiennent notre cœur, si notre cœur n'est que notre aptitude à jouir et à souffrir. Un Gérard de Nerval verra toujours Sylvie aux che-

(1) Voir l'ouvrage de Loménie.

veux flottants, entendra toujours ses chansons qui résumeront pour lui le charme du Valois. Et pour un Mistral, Mireille et le Rhône remplissent et limitent ses rêves dès avant la vingtième année. Écarter la famille de la littérature, ce serait comme si l'on naissait à vingt ans (1).

Voici, maintenant, la rencontre des générations. Il n'est pas de sujet plus riche en pathétique. Les fils ne comprennent pas toujours les pères, les pères se méfient de leurs héritiers, sur qui d'autres influences et celle même, impossible à éviter comme à définir, de l'époque, ont passé. Vous avez vu en présence Pierre et Edme Rétif. Que serait-il arrivé si Edme avait résisté? Il est un passage de Montaigne que je n'ai jamais pu lire sans y voir apparaître le plus tragique sujet de roman : c'est celui où le maréchal de Montluc, ayant perdu à Madère son fils qui était un gentilhomme de grande espérance, lui confie sa douleur de ne s'être jamais communiqué à son enfant. « Il n'a rien vu de moi, lui dit-il, qu'une contenance renfrognée et pleine de mépris, et a emporté cette créance que je n'ai su ni l'aimer ni l'estimer selon son mérite. » Et c'est son propre deuil qu'il mène puisqu'il fut inconnu à sa propre chair. Mais ce sujet, n'est-ce pas tout le début des *Mémoires d'outre-tombe*, et toute la mélancolie et tout l'ennui de Combourg? Plus récemment, un romancier anglais, Stevenson, le traitait dans *Weir of Hermiston*, lorsque la plume lui tomba

(1) Voir, de Pierre LOTI, dans *le Pèlerinage d'Angkor*, les dernières pages où il montre les hommes *simples jouets de leurs impressions initiales*. « Des riens, longuement regardés au premier âge, suffisent pour infléchir, dans un sens ou dans l'autre, toute la suite de leur destinée. » C'est à peine excessif, si grande est l'influence des premières impressions.

des mains. Et le critique Edmond Gosse reprenait dans *Père et Fils* ce thème douloureux.

Cherche-t-on l'expression de l'amour conjugal? Il ne sera pas nécessaire de remonter jusqu'à Andromaque ou à Pénélope qui refusait de se parer pendant l'absence de son mari : « Non, disait-elle, les dieux m'ont ôté la beauté depuis qu'Ulysse est parti en me laissant. » En plein dix-huitième siècle, quand la famille, encore respectée dans les provinces, s'est déjà désagrégée dans les hautes classes à Paris, on en trouve des exemples d'une grâce exquise. Mme de Sabran, séparée du chevalier de Boufflers qu'elle devait épouser et qui était allé au Sénégal conquérir pour elle un peu de gloire, s'afflige de l'absence qui frappe leurs dernières jeunes années, mais comprend à quel point cette séparation a épuré sa tendresse : « Mon enfant, lui écrit-elle, si tu penses comme moi, tu m'aimeras toujours, indépendamment des attraits de cette belle jeunesse. Il y a quelque chose au dedans de soi qui vaut mieux encore, et qui peut nous faire goûter jusqu'à cent ans et plus le bonheur d'aimer et d'être aimé ; l'âme ne vieillit point, et j'ai dans la mienne un foyer d'amour pour l'éternité. »

Et de la terre d'Afrique, il lui répond : « Aimons la vie et ne craignons pas la mort, car les âmes ne meurent point et s'aiment toujours. »

Platon, notre vieux maître, expliquait, il y a bien des siècles, que celui qui aime la seule beauté physique n'aime point véritablement : il aime une chose qui appartient à l'être aimé, et non point l'être aimé lui-même, et c'est pourquoi il se retire quand la jeunesse se flétrit. Socrate dit à Alcibiade que la jeunesse va quitter : « La beauté de ce qui est à toi commence à

passer, au lieu que la tienne ne commence qu'à fleurir. » Continuer d'aimer après la jeunesse, c'est aimer ce qu'il y a de durable, d'impérissable.

L'amour conjugal n'est, certes, point toujours ainsi, et je n'oublie pas toutes les comédies qu'on en a tirées depuis Molière, et même depuis les plus anciens fabliaux.

Il n'y a pas, dans l'art littéraire, que les sujets sentimentaux : il y a le conflit des intérêts, l'étude des mœurs, les portraits. Toute la vie d'autrefois apparaît dans l'histoire du père de Rétif. Un Joseph de Sudre qui se bat pied à pied contre la pauvreté pour nourrir ses enfants a des allures de héros (1). Et Frédéric Le Play n'a pas craint de se faire l'Homère d'une famille paysanne, ces Mélouga qui défendirent leur domaine contre les hommes noirs sortis du Code Napoléon, contre les huissiers plus terribles qu'une armée rangée en bataille, avec l'acharnement que déployèrent les Troyens pour sauver leur cité, et ce siège-là dura plus d'un demi-siècle (2). Aujourd'hui, la métairie des Mélouga liquidée est changée en hôtel, et c'est là tout un symbole. Où une race s'était perpétuée pendant des générations passent, maintenant, pour un jour ou une nuit, des voyageurs anonymes. J'imagine que si Balzac avait connu la vieille Savina qui, de cette

(1) « Les pères de famille, dit Charles Péguy, ces grands aventuriers du monde moderne... »

(2) « Il n'est pas, dit Young dans son *Voyage en France*, de spectacle plus touchant, plus fait pour éveiller toutes les sympathies de notre nature, que celui d'une famille vivant sur le petit domaine que son travail met en valeur, qu'il a créé peut-être. » Si, il y a le spectacle de cette famille défendant l'unité de son domaine contre cette machine à diviser et à désunir qu'est le Titre des Successions au Code civil.

épopée, fut la reine déchue, la vieille Savina qui, par tous les temps, hiver comme été, faisait à pied, à l'aller et au retour, les trente et un kilomètres qui séparent Cauterets de Lourdes, pour aller suivre, deux fois par semaine, le procès d'où le sort du domaine dépendait, j'imagine que Balzac, enthousiasmé, l'eût prise à pleins bras pour la fixer vivante dans une de ses vastes fresques de la vie contemporaine : elle y eût fait plus grande figure que la cousine Bette ou que la diaphane Mme de la Chanterie.

De grandes figures, c'est dans la famille qu'on les rencontrera. Ce Louis du Laurens qui soutenait le courage de sa femme, qui élevait non sans difficulté ses dix enfants, la mort même ne le fait pas reculer. Quand elle est là et qu'il l'a bien regardée en face, il fait mettre sa famille à genoux et lui donne sa bénédiction. « Ma femme, dit-il, je vous prie, ne pleurez point, consolez-vous en Notre-Seigneur. Je m'en vais à une autre patrie, où je leur ferai plus de bien qu'ici. Je ne les nourrissais pas, mais c'était Dieu notre père qui en a eu soin jusqu'à présent et en aura soin tant qu'ils vivront. Faites-les bien instruire, et donnez-leur une vocation, telle que vous connaîtrez leur être propre, et à laquelle Dieu les appellera. Et puis, ne vous peinez de l'avenir, Dieu pourvoit à tout ce qu'il connaît nous être nécessaire. » Et détaché désormais du souci des choses terrestres, il ajoute : « Priez Dieu pour moi », et songe à l'autre vie. *Je ne les nourrissais pas, mais Dieu...* c'est presque la parole de l'Écriture : *J'ai été jeune et j'ai vieilli, et je n'ai jamais vu la postérité du Juste mendier son pain...*

Cela se passait il y a longtemps. Voici qui est moins ancien et plus poignant. Frédéric Ozanam, qui fut un

bon écrivain et, meilleur titre de gloire encore, le fondateur des Sociétés de Saint-Vincent-de-Paul appelées à la visitation des malades et des pauvres, écrivait dans son journal l'année même où il fut frappé du mal implacable qui devait l'emporter : « 22 *mai* 1855. Je sais que j'accomplis aujourd'hui ma quarantième année, plus que la moitié du chemin ordinaire de la vie. Je sais que j'ai une femme jeune et bien-aimée, une charmante enfant, d'excellents frères, une seconde mère, beaucoup d'amis, une carrière honorable, des travaux conduits précisément au point où ils pourraient servir de fondement à un ouvrage longtemps rêvé. Voilà cependant que je suis pris d'un mal grave, opiniâtre, et d'autant plus dangereux qu'il cache probablement un épuisement complet. Faut-il donc quitter tous ces biens que vous-même, Seigneur, m'avez donnés? Ne voulez-vous point vous contenter d'une partie du sacrifice? Laquelle faut-il que je vous immole de mes affections déréglées? N'accepteriez-vous point l'holocauste de mon amour-propre littéraire, de mes ambitions académiques, de mes projets mêmes d'études où se mêlait peut-être plus d'orgueil que de zèle pour la vérité? Si je vendais la moitié de mes livres pour en donner le prix aux pauvres, et si, me bornant à remplir les devoirs de mon emploi, je consacrais le reste de ma vie à visiter les indigents, à instruire les apprentis et les soldats, Seigneur, seriez-vous satisfait, et me laisseriez-vous la douceur de veiller auprès de ma femme et d'achever l'éducation de mon enfant? Peut-être, mon Dieu, ne le voulez-vous point? vous n'acceptez pas ces offrandes intéressées ; vous rejetez mes holocaustes et mes sacrifices. C'est moi que vous demandez. Il est écrit au commencement du livre que

je dois faire votre volonté. Et j'ai dit : Je viens, Seigneur. »

C'est le poème de l'acceptation.

Ainsi les tragédies de famille, à qui sait les deviner, les pénétrer, les comprendre, livrent de toutes parts leur réalité quotidienne. Si l'art n'est pas le serviteur du seul plaisir, comment et de quel droit les écarterait-il?

IV

Dans la ville que l'on a si justement appelée la Ville Éternelle, — car il semble que rien n'y puisse mourir, puisque les temples païens y fleurissent en églises, et que des ruines du Palatin on compte, au delà des colonnes brisées du Forum, les dômes et les croix — au musée des Thermes, à Rome, parmi les ouvrages de la sculpture antique à sa période de perfection, on admire un trône de marbre qui devait supporter une statue colossale de Vénus. La partie centrale du bas-relief représente la déesse sortant de la mer. A gauche une jeune fille nue joue de la flûte. A droite, une femme drapée veille sur un bûcher. L'une, insouciante, songe au plaisir; l'autre entretient la flamme du foyer. Cette femme voilée, aux formes si pures, au visage attentif et calme ensemble, retient plus longtemps le regard que sa compagne. On la devine occupée à une tâche plus importante. Les sons de la flûte s'évanouiront, mais cette flamme qu'on surveille, il faut qu'elle dure. Ainsi les Grecs ont-ils symbolisé le double objet de l'amour.

Car les Grecs ont bien su distinguer dans leur art l'ordre qui maintient la vie, du désordre qui peut la surexciter d'une façon passagère, mais tôt ou tard la ruinera. Aucun grand artiste n'a jamais mis l'un à la place de l'autre. Et cette transposition est, en art, la grande culpabilité.

Les joueuses de flûte donnent partout des concerts dans les lettres contemporaines, mais la femme drapée qui garde le foyer, où donc est-elle? Cette femme drapée, je désire vous la montrer aux diverses époques de notre littérature, entretenant le feu sacré contre le vent et l'orage.

II

LES ANDROMAQUES
FRANÇAISES (1)

(1) Conférence prononcée au *Foyer* le 13 février 1913 et publiée dans la *Revue du Foyer* le 1er avril 1913.

I

Je vous ai cité la magnifique définition que mon grand compatriote, Joseph de Maistre, a donnée de la patrie : « La patrie, a-t-il dit, est une association, sur le même sol, des vivants avec les morts et ceux qui naîtront. » Il n'y a pas un mot à changer à cette définition pour l'appliquer au foyer. Et ainsi se vérifie l'union étroite qui relie le foyer à la patrie, dont on a pu dire avec raison qu'elle n'était que le foyer agrandi.

Or, il y a différentes manières de servir la patrie. Pendant que nos armées disputaient encore notre sol envahi par les soldats allemands, Gaston Pâris accomplissait son devoir en montant dans la chaire de littérature du moyen âge qu'il occupait au Collège de France. C'était le 8 décembre 1870 et, pour sa leçon d'ouverture, il avait choisi, comme sujet, *la Chanson de Roland et la nationalité française*. Cette nationalité française alors menacée, il la consolidait à sa façon, et je vous citerai un passage de son discours :

« La littérature, disait-il, est l'expression de la vie nationale. Là où il n'y a pas de littérature nationale, il il n'y a qu'une vie nationale imparfaite. Ce sentiment commun, cet idéal, cet amour dans lequel tous les citoyens d'une nation fraternisent, est, de sa nature, vague et indéterminé : ce n'est que par la littérature

qu'il s'exprime, se précise et se fait reconnaître de tous avec enchantement. Il ne suffit pas d'avoir de grands écrivains pour avoir une littérature nationale : il faut que, dans ces écrivains, se soit exprimée avec puissance l'âme même de la nation. Il y a dans les auteurs, surtout dans les poètes véritablement nationaux, tel vers, telle tournure, telle manière de comprendre un sentiment, telle conception du monde et de la vie exprimée d'un mot qui, dans l'âme de tous les concitoyens de l'écrivain, fait vibrer une corde secrète, unissone, intime, muette chez les étrangers qui la lisent. Une littérature nationale est l'élément le plus indestructible de la vie d'un peuple : elle place cette vie au-dessus des hasards, de l'histoire, des accidents matériels ; elle la prolonge pendant des siècles après que tout le reste, et le sol même de la patrie, lui a été enlevé. »

Ces paroles prononcées pendant la guerre jetaient un appel pathétique aux écrivains de l'avenir, les conjuraient de ne pas se contenter d'être de grands écrivains, mais d'être encore des écrivains nationaux. Nous sommes toujours au lendemain de la guerre, puisque la blessure n'a pas été fermée, au lendemain ou à la veille (1) : si notre foyer et notre patrie nous sont chers, avons-nous jamais eu davantage besoin de rechercher et retrouver dans notre littérature des raisons de les aimer mieux et l'expression naturelle de leur grâce intime et profonde?

Dans cette même leçon, Gaston Pâris montrait que la *Chanson de Roland* jaillit au douzième siècle du cœur même de la France déjà une et consciente d'elle-

(1) Écrit en 1913.

même, de la « douce France », de la « grande terre », de « France la libre ». Elle témoignait de l'amour du sol, du sentiment de l'honneur national dont nous sommes tous solidaires. Il y entendait vibrer déjà « la voix de la France, non pas cette voix moqueuse et légère qu'elle a employée de tout temps, avec trop de succès peut-être, pour railler tout, à commencer par elle-même, mais cette voix mâle et héroïque qui a tant de fois retenti dans les batailles des corps et dans celles des âmes ».

Où sont nos *Chansons de Roland?* Pour qu'une littérature soit nationale, il faut, en premier lieu, que sa matière soit commune. Elle doit exprimer les sentiments les plus simples, les plus répandus, je dirais presque les plus banals. Nous n'avons pas besoin d'avoir pris part à la guerre de Troie pour comprendre la tristesse des adieux d'Hector et d'Andromaque, l'amitié d'Achille et de Patrocle, la douleur de Priam, les impressions d'Ulysse rentrant à Ithaque, parce que le retour au foyer, la douleur paternelle, l'amitié, la séparation, contiennent des émotions que nous avons pu ou que nous pouvons éprouver. Nous aimons nous heurter à chaque instant à des détails familiers. La littérature, c'est de la réalité choisie, encadrée, transposée, caressée par la lumière de la poésie ou clarifiée par l'analyse, mais c'est, avant tout, de la réalité, et de la réalité quotidienne.

Et, pour que cette littérature devienne nationale, il faut en second lieu qu'elle se trouve donner une nouvelle expression à notre sensibilité telle que l'ont élaborée des siècles d'histoire et d'art, d'inquiétudes et de croyances, de joies, de douleurs et d'espoirs, ajoutés aux productions du sol, aux caractères héréditaires

de la race, aux lignes de l'horizon. Les détails de la vie familière où elle se complaira seront des détails de chez nous, impossibles à confondre avec ceux que pourra nous offrir une vie étrangère.

Vous saisissez dès lors ce qui sépare d'une littérature nationale tant de nos écrivains. Jadis l'artiste, sauf de rares exceptions qui composent en tous temps le cortège des petits maîtres, vivait de la vie ordinaire. Fût-il grand seigneur, il ne se détachait point des autres hommes et ne pouvait ignorer la foule de ceux qui, gagnant leur pain à la sueur de leur front, lui offraient à partager les misères et les joies de la France. S'il prétendait s'isoler, on lui rappelait sa dépendance. Les abbayes, en commandant aux peintres, aux sculpteurs, aux poètes, des Saintes Familles ou des Mystères, les obligeaient à s'imprégner des sentiments les plus simples ou de la foi collective. Le roi, contraint lui-même à suivre de près l'existence du commun, en devenait l'incarnation vivante en même temps que le régulateur. Ainsi n'y avait-il aucunes cloisons étanches entre l'art et la vie générale, entre la pensée et l'action.

Ce n'est guère qu'à partir du dix-huitième siècle qu'on voit l'écrivain revendiquer son indépendance. Indépendance illusoire : il ne fera, en somme, que changer de dépendance, et troquer celle qui l'unissait au corps de la nation contre celle qu'il va tenir de sa vanité, de ses préjugés, des salons et surtout de sa raison individuelle. Il voudra faire la loi, quand la première loi de l'art, c'est de se soumettre à la réalité ordinaire. Il ne se souviendra plus de ses origines, quand il puisait par ses origines dans le profond sol de France et en recevait la sève de son génie, comme

l'arbre est nourri par ses racines. Il viendra se perdre dans la ville où les caractères régionaux s'atténuent, dans un milieu factice, artificiel, frelaté. Il provoquera les pâmoisons d'un public tout aussi déformé. Comme il y a, dans la politique, des gloires de chef-lieu de canton, ou d'arrondissement, il sera la gloire d'un cénacle ou d'une coterie. On ne lui demandait, dans son art, que d'être un homme et un Français, et il sera un homme de lettres.

Comment parlera-t-il de la vie commune dont il aura rejeté le poids? Comment exprimera-t-il la sensibilité nationale quand il se sera mis à part du corps et de l'âme de la nation? Il en découvrira peut-être des nuances, il en gardera peut-être une empreinte indéfectible jusque dans son raffinement et ses subtilités, il n'aura pas de place, dans le cortège de ces *hommes divins*, selon le terme de Platon, qui ont soulevé, pour les gens de leur temps et de leur pays, et même pour les générations à venir, la charge des jours.

II

S'il est vrai qu'un peuple est une assemblée de familles et non un club de célibataires, s'il est vrai que la patrie n'est que le foyer agrandi, nous allons donc retrouver chez tous nos écrivains nationaux le sens et le respect de la famille. Lorsque ce sens et ce respect s'altèrent, vous pouvez être certains que nous traverserons une période de décadence, ou qu'il y aura rupture entre l'art et la vie sociale.

Le douzième siècle est l'époque classique de la littérature française du moyen âge. Gaston Pâris, qui en fut l'historien, y voit, comme au dix-septième siècle, le signe de notre supériorité, de notre influence mondiales : « La littérature française du temps de Louis XIV, écrit-il, n'a pas été moins brillante, moins expansive et moins féconde que celle du temps de Louis le Jeune. Ces deux grandes conquêtes pacifiques et bienfaisantes ont été dues aux mêmes causes : au douzième comme au dix-septième siècle, la France avait réalisé la première l'idéal inconscient de l'Occident ; elle avait, à deux reprises, développé, avant toutes les autres nations, la forme de société, de culture et de poésie qui était dans les besoins du temps. Seule entre toutes ses sœurs, elle a joui deux fois de cette hégémonie intellectuelle, qui est le plus noble but de l'ambition d'un grand peuple. »

Le douzième siècle, c'est la France grandissante et déjà homogène dans l'Europe divisée, c'est la France de Louis VI le Gros, de Louis VII le Jeune et de Philippe-Auguste, de toute cette belle série de Capétiens qui savaient l'art de construire une nation. Elle a donné hier Godefroy de Bouillon, le premier croisé. Demain, elle donnera son roi le plus parfait, saint Louis. Sur tous les points du territoire, elle fleurit dans ces cathédrales gothiques qui, imprimant le mouvement à la pierre immobile, ont fixé l'élan des âmes et haussé la direction des yeux. Et, pareillement, elle fleurit dans ces chansons de gestes où s'incarne le triple idéal ascendant de la chevalerie : la terre, l'honneur et Dieu.

Pour que cet épanouissement fût possible, il fallait un accord intense entre la société du moyen âge et

ses interprètes. Ceux-ci furent plongés si avant dans le milieu social qu'on ne les en distingue pas toujours : ils furent des porte-parole et des porte-parole souvent anonymes, parce que leurs collaborateurs furent innombrables. Il y avait déjà unité du langage, si la langue n'était pas encore parvenue — malheureusement pour ces ouvrages qui nous demeurent accessibles difficilement dans leur rudesse primitive — à sa formation définitive. Il y avait unité d'amour patriotique : on avait lutté contre les Allemands, contre les Aquitains, contre les Sarrasins, et dans la guerre s'affirme et se durcit le sens de la patrie. Il y avait surtout unité de foi religieuse. Le catholicisme « donne au moyen âge toute sa physionomie intellectuelle et une partie de sa physionomie morale. On peut, en négligeant certains faits exceptionnels et isolés, dire que la foi fut alors complète, absolue, sans restriction et sans doute. Le monde apparaissait à tous comme divisé en trois étages superposés : au centre, la terre, où se livre le combat de la vie, où l'homme déchu mais racheté, libre de choisir entre le bien et le mal, est perpétuellement en butte aux pièges du diable, mais est soutenu, s'il sait les obtenir, par la grâce de Dieu, la protection de la Vierge et des saints : de son succès dans cette lutte dépendra son sort éternel, ou dans le ciel une félicité parfaite, ou dans l'enfer des supplices inouïs ; — en haut, le ciel avec la Trinité, les anges, la Vierge et les saints, s'intéressant aux épreuves humaines et y intervenant à chaque instant, mais sans suite et d'une manière fort arbitraire ; — en bas, l'enfer avec les diables ayant la faculté de vivre sur la terre et de tenter les hommes, qu'ils se réjouissent d'associer à leur damnation et que leur disputent les pouvoirs

d'en haut (1). » Gaston Pâris, qui trace ce tableau, le simplifie soit dans sa mystique religieuse, soit dans la discipline individuelle et l'apaisement que ce peuple aux sens trop riches et trop jeunes recevait de ses croyances, mais il marque en traits justes l'empreinte du catholicisme. Le moyen âge fut essentiellement poétique. Tout y était *spontané, prime-sautier, imprévu :* « Les hommes d'alors ne font pas à la réflexion la même part que nous ; ils ne s'observent pas, ils vivent naïvement, comme les enfants, chez lesquels la vie réfléchie que développe la civilisation n'a pas étouffé encore la libre expansion de la vitalité naturelle. » Or, la foi, loin de ralentir ces ardeurs, les favorise. Cette foi « est une libre conception du monde, toute pleine d'amour et de vie ». « Elle embrasse et féconde toutes les directions de la pensée ; elle forme, pour ainsi dire, le fond de toutes les âmes (2). » Elle est le soutien dans les épreuves, elle permet le rachat des fautes, elle préside à la naissance et à la mort. Elle assure le salut des coupables.

Témoin l'histoire ou la légende, bien significative, du pendu miraculeux et celle, plus merveilleuse encore, du chevalier au baril.

Parmi toutes ses aventures, un voleur avait gardé une pieuse tendresse à la Vierge. Condamné, on le conduit au gibet, on le pend ; mais, au moment où l'on va lâcher son corps dans l'espace, il invoque la Mère de Dieu, et voici qu'au lieu de retomber au bout de la corde, on le voit, ô surprise, suspendu en l'air et soutenu par les mains blanches de celle qu'il n'a

(1) *La Littérature du moyen âge*, par Gaston PARIS, introduction.
(2) *La Poésie au moyen âge*, 1re série, par Gaston PARIS.

pas invoquée en vain. Trois jours elle le maintint dans cette position difficile, afin de lui donner le temps de se repentir et d'éviter la damnation éternelle. Mais on ne le dépendit pas pour autant et la justice suivit son cours.

Le chevalier au baril, s'étant confessé par dérision, refuse de faire sa pénitence. Enfin son confesseur obtient de lui qu'il acceptera la plus simple : remplir d'eau un petit baril. Il s'en va, en se moquant, vers la fontaine la plus proche. Mais, dès qu'il veut y plonger son récipient, l'eau se retire. Et ainsi les fleuves, et ainsi la mer. Il parcourt la terre : et l'eau, toujours, fuit devant lui. Enfin, devant ce miracle, il comprend son impiété, il mesure ses fautes, son cœur se fond, il se repent, il pleure, et une larme qui tombe fait ce qu'ont refusé les fleuves et la mer, et sufffit à remplir le baril.

Cette foi agissante donne à la poésie du moyen âge son duvet de fraîcheur, la fait ressembler à un clair canal où le ciel se reflète. Et cette foi même, la dévotion à la Vierge en achève la grâce. La dévotion à la Vierge prédispose ces rudes hommes à la délicatesse, à la pitié, à la protection des faibles, au respect de la femme. Elle porte en elle une vertu de civilisation et de politesse. Les témoignages en sont infinis et charmants. Songez qu'au douzième siècle un moine de Saint-Médard, Gautier de Coinci, rassemble en trente mille vers les miracles de Notre Dame. Et quels miracles exquis, dignes de la Légende dorée ! Je vous ai cité le pendu. Voici un moine malade guéri par le lait que Notre Dame vient elle-même l'inviter à puiser à « sa douce mamelle », et voilà un moine ignorant qui ne sait réciter autre chose qu'*Ave Maria* et que, pour cette ignorance, on méprise : il meurt, et de sa bouche

sortent cinq roses en l'honneur des cinq lettres du nom de Marie. — Une nonne, ayant quitté son monastère pour se livrer au péché, y revient après de longues années et trouve que la Vierge, à qui elle n'a pas cessé, jusque dans ses pires erreurs, d'adresser chaque jour une oraison, a rempli pendant tout ce temps son office de sacristine, de sorte que personne ne s'est aperçu de son absence. — Dans un autre recueil, non moins diffus, paru un peu plus tard, c'est l'aventure de Théophile, clerc d'une église d'Asie, qui, ayant signé un pacte avec le diable, obtint de la Vierge qu'elle irait le lui arracher. — Un chevalier, en échange de la fortune, avait promis au diable de lui livrer sa femme : pendant qu'il la conduisait, elle entre pour un moment dans une chapelle de la Vierge, et ce fut la Vierge qui en sortit à sa place et qui, remise à Satan, le punit de son audace. — Un autre chevalier, allant au tournoi, s'oublie dans une église à prier Notre Dame, laquelle, pendant ce temps, combattait pour lui sous son armure et gagnait pour lui le prix du tournoi (1). — Et je ne vous rappelle pas le fameux jongleur de Notre-Dame dont la Vierge essuyait la sueur : le conte et l'opéra s'en sont emparés (2).

Cette dévotion à la Vierge a sans doute contribué à la formation du sens de l'honneur en épurant, ennoblissant la rudesse de ces chevaliers, de ces soldats,

(1) Voir *la Littérature du moyen âge*, par Gaston PARIS.

(2) L'un des plus beaux vitraux qui ornent le chœur de la cathédrale du Mans représente en plusieurs médaillons la *Légende du moine dévoué à la Vierge :* ce moine étant monté sur une échelle pour allumer les lampes de l'autel, le diable brise l'échelle pour le faire tomber et le tuer ; mais la Vierge retient son serviteur par le bras et fait voler en éclats le bâton du diable. Ce vitrail doit être du treizième siècle.

de ces gens de guerre ou de charrue. Ils ont été amenés à regarder la femme avec plus de douceur, à la traiter avec plus d'égards. L'honneur, c'est une sorte de galanterie de l'âme qui nous pousse à la défense des faibles, à l'oubli de nos intérêts, à la générosité, au respect de la parole donnée, quelles que soient les conséquences. C'est quelque chose de plus et de moins que le devoir, car il puise ses obligations dans un culte intime et il dépasse le nécessaire. Et par delà l'honneur privé, il y a déjà l'honneur national, qui ne se contente pas de la protection du sol, mais qui se susceptibilise dès qu'on paraît toucher à l'idée même de la patrie. Ce sens de l'honneur fait alors partie de la sensibilité commune, tandis qu'il est devenu aujourd'hui trop souvent une notion toute personnelle. Dans les *Aliscans*, le jeune Vivien, blessé à mort et voulant faire sa première communion sur le champ de bataille, se confesse à son oncle Guillaume d'Orange, puisqu'il n'y a pas de prêtre, et de quoi s'accuse-t-il, le brave enfant? d'avoir reculé un jour devant les Sarrasins. Dans la *Chanson de Roland*, Roland refuse de sonner du cor pour réclamer du secours. Dans *Jourdain de Blaye*, Renier, vassal fidèle, livre son fils plutôt que son seigneur à qui il a fait serment. Et remarquez que les deux cycles les plus brillants de nos épopées, ce sont deux défaites qui les inspirent. Roncevaux, les Aliscans sont des hommages rendus aux vaincus, — aux vaincus par qui fut d'ailleurs arrêtée l'invasion sarrasine, — ce sont les honneurs rendus à ceux qui n'eurent que l'honneur.

Vie commune, foi commune, sensibilité commune : tous les éléments d'une littérature nationale sont réunis. Gaston Pâris, les convoitant pour notre litté-

rature actuelle qu'il voulait aussi nationale, disait dans ce discours du 8 décembre 1870 dont je vous ai cité un fragment : « Il faut qu'une éducation mieux comprise redonne aux âmes cette unité que le moyen âge leur assurait dans l'Église et qui ne peut aujourd'hui se reconstituer que dans la science. » Mais la science peut-elle suffire à reconstituer cette unité qui ne peut résider que dans cette triple communauté?

III

La littérature au moyen âge est l'image même de la vie. Elle se chante et se parle, dans la rue, sur les routes, en pèlerinage, à la bataille, après les repas. Il n'y a pas de distinctions entre les lettrés et les illettrés (1). Tout le monde se comprend. Tout le monde peut reprendre le refrain, et beaucoup ajoutent des strophes. Le poète naît de la foule et se perd en elle. Ménestrels, jongleurs, trouvères charment les châteaux et les places publiques, sans revendiquer d'autre gloire que le plaisir de rassembler leurs auditeurs dans la même émotion, et de la partager comme faisait encore au siècle dernier Jasmin, le félibre qui, lisant sa *Marthe la folle* aux foules du Midi, s'interrompit au beau milieu du récit qu'il faisait des malheurs de son héroïne pour fondre en larmes et s'écrier : « Ah! pauvre fille! pauvre Marthe! que va-t-elle devenir? » Ainsi nos jongleurs se passionnaient pour la geste de

(1) Gaston Paris.

Roland, de Guillaume d'Orange ou de Renaud de Montauban.

L'idéal de la vie est alors très simple : on travaille, on se bat et l'on va rendre visite, avant de mourir, au tombeau du Christ. On aime la chasse, la guerre, le sol, sa race, Le sang est riche et monte vite aux joues quand l'orgueil, l'amour ou la colère le fouettent. Et cette jeunesse éclatante se reconnaît rien qu'à la façon dont les poètes célèbrent le printemps, prince des saisons.

Le premier témoignage que cette littérature nationale rend à la vie, c'est de l'aimer. Les naissances, dans les chansons de geste, sont saluées par des cris de joie. C'est l'heure bénie, l'heure *benoite :* le foyer, la race dureront. On fait fête à l'enfant dans son berceau, et savez-vous ce qu'il y entend pendant qu'il dort? « Il y entend, dit Léon Gautier dans son livre de *la Chevalerie* (et n'est-ce pas une exquise légende?), il y entend la musique, l'incomparable musique que font les astres en gravitant dans le ciel. Oui, ce que les illustres savants n'ont fait que soupçonner, ces oreilles à peine ouvertes l'entendent distinctement et en sont ravies. Fable charmante et qui donne à l'innocence en sa fleur plus de droits qu'à la science en son orgueil ! »

Ces rudes pères s'attendrissent sur les nouveau-nés qu'ils osent à peine toucher. Ainsi, dans l'*Iliade,* Hector soulève en l'air son fils Astyanax, image de sa race future, dont la seule vue lui rend confiance, et il adresse aux dieux l'invocation qui a traversé les siècles : « Jupiter et vous tous, dieux immortels, faites que cet enfant soit honoré par les Troyens comme je le suis aujourd'hui, et qu'il soit brave dans les combats

et puissant sur son peuple ; faites qu'en le voyant revenir du combat, couvert de dépouilles sanglantes, après avoir tué quelque illustre ennemi, la foule se dise : « Il est plus brave encore que son père. » Et cette voix de la foule réjouira le cœur de sa mère... » Hector se sait condamné par le destin. Mais il fait bon marché de sa vie si sa race doit durer et briller. Ce mot : *qu'il soit plus brave encore que son père!* c'est le cri de la race et son espoir devant un berceau.

C'est le cri de la race : vous le reconnaissez chez nos poètes nationaux. Ils ont, tous, le sens de la paternité, depuis les vieux trouvères qui célèbrent avec des *alleluias* les naissances et les baptêmes, jusqu'au Victor Hugo des *Feuilles d'automne* adressant le salut à l'enfant :

Il est si beau, l'enfant, avec son doux sourire,
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,
Ses pleurs vite apaisés,
Laissant errer sa vue étonnée et ravie,
Offrant de toutes parts sa jeune âme à la vie
Et sa bouche aux baisers.

Salut dont l'enthousiasme s'affine en prière :

Seigneur, préservez-moi, préservez ceux que j'aime,
Frères, parents, amis, et mes ennemis même
Dans le mal triomphants,
De jamais voir, Seigneur, l'été sans fleurs vermeilles,
La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,
La maison sans enfants.

Méfiez-vous en art des poètes qui n'ont pas trouvé un mot pour l'enfance, qui ne la connaissent pas, qui ne s'y intéressent pas et qui sont inaptes à traduire la paternité. Il y a bien des chances pour qu'ils ne figurent

pas dans une littérature nationale. S'ils n'ont pas le sens de la durée pour le foyer, comment l'auraient-ils pour la patrie, comment l'auraient-ils pour leur propre gloire? Méfiez-vous en art des pessimistes. Je vous le dis sans hésiter. Car un artiste est, par définition, un homme qui aime la vie un peu plus que le commun des hommes, puisqu'il a été doué spécialement pour en goûter les formes et les sensations. S'il parle d'elle avec dégoût, ce sera par attitude ou par tricherie, ou par une faiblesse sentimentale qui lui aura fait mesurer l'insuffisance de la réalité à combler ses désirs, quand il était précisément doué pour tirer parti de la réalité. La douleur même, il aura le pouvoir de la transformer en joie créatrice, et c'est l'admirable exemple qu'un Beethoven a donné au monde. Et, ainsi doué, il refuserait de jouer le rôle du bon Samaritain et d'aider l'humanité à porter sa croix !

C'est un lieu commun de parler de la tristesse du moyen âge. Qu'on y menât une vie assez dure et assez incertaine, entre la misère, la guerre, les épidémies alors mal enrayées, et dans toute la fermentation d'un monde qui s'élabore, je l'accorde volontiers. Mais la foi religieuse était là. Et aussi la foi dans la vie. Parmi les innombrables chansons de geste, il n'en est pas une qui ne se réjouisse de la venue d'un enfant. Et la fête de Noël, dans les intérieurs les plus obscurs, en plein hiver et en pleine détresse, jetait un rayon de lumière rien qu'en apportant le sourire de l'Enfant-Dieu donné au monde pour le sauver.

C'est une société tumultueuse et violente que la société féodale. Pareils à ces jeunes Anglais d'aujourd'hui qu'on ne voit occupés que de sports, les jeunes barons préfèrent aux galanteries leurs chevaux, leurs

faucons et leurs chiens. Mais ils ont un autre genre de sports, un peu plus sérieux, qui est la guerre, et celui-là ils le préfèrent à l'amour. Le régime féodal avait d'ailleurs exercé sur le mariage une influence désastreuse. C'était le fief qui désignait le mari. On disposait de la femme en même temps que de la terre, et l'Église dut souvent se mettre en travers de ces coercitions, toujours, d'ailleurs, plus ou moins fatales aux races. « Tandis que l'Église, nous dit Léon Gautier dans *la Chevalerie*, persuadait au baron de regarder sa femme comme une créature auguste, baignée, comme lui, dans le sang de Jésus-Christ et son égale devant Dieu, a féodalité, si souvent opposée à l'Église, lui soufflait au cœur je ne sais quel reste de mépris. Ces hommes de guerre n'avaient réellement d'estime que pour la guerre, et la plus belle dame leur plaisait moins, en somme, qu'un beau coup de lance ou un beau cheval. C'est ce qu'exprime fort bien l'auteur de *Gilbert de Metz* dans une page vraiment très fine. Donc, la fille d'Anseis était un jour à sa fenêtre : corps bien fait, visage rose, chair blanche comme fleur de lis. Sous la fenêtre passent deux cavaliers, Garin et son cousin Gilbert : « Regarde, cousin Gilbert, regarde. Par sainte Marie, la belle dame ! » Vous croyez peut-être que l'autre va renchérir sur un tel éloge et jeter un regard du côté de la fenêtre : « Ah ! répond-il, la belle bête que mon cheval ! » Garin cependant suit sa pensée . « Je n'ai rien vu de si charmant que cette jeune fille avec ses fraîches couleurs et ses yeux noirs. — Je ne connais pas de destrier qu'on puisse comparer à mon cheval. » Le dialogue pourrait ainsi continuer : il est assez exactement l'expression de cette psychologie de soldats.

Mais il arrive que ce dédain apparent des femmes se tourne en héroïsme. Voici Guillaume d'Orange, le fameux chef, qui se marie. Il est à l'église, aux côtés de sa fiancée. On va faire l'échange des anneaux, quand, tout à coup, entre dans le saint lieu un messager tout effaré, qui apporte de mauvaises nouvelles de l'Empereur : « Mon seigneur Louis est en danger ! » s'écrie Guillaume. Et, laissant là le prêtre, l'autel et la fiancée, il tâte son épée et il part. Il a le cœur brisé, il ne peut se tenir de pleurer en regardant une dernière fois le clair visage de celle qu'il aime, mais il part. — Dans *Girart de Viane*, Roland n'est pas moins ardent au sacrifice de l'amour. Charlemagne, dans le palais de Vienne où il tient sa cour, a mis dans la main de son neveu la blanche main de la belle Aude. Elle est si belle que toute la cour l'admire, et si pudique qu'elle a rougi. Et Roland lui-même, le grand soldat, a rougi aussi. L'archevêque qui les a fiancés est là, et l'on fixe le jour des noces. Tout à coup, un messager qu'on n'a pas annoncé entre dans la salle. « Les Sarrasins, dit-il, les Sarrasins sont entrés en France. » Une grande rumeur s'élève : « La guerre, la guerre. » Cependant, Roland tient encore dans la sienne la main de la belle Aude. Il dit adieu à la jeune fille et il part, comme Guillaume, il part pour Roncevaux, d'où il ne reviendra pas. Vous savez que la jeune fille, en apprenant la nouvelle de sa mort, ne résistera pas à ce coup et le suivra au tombeau, comme la Juliette plus touchante d'un Roméo plus mâle.

On vous a sans doute enseigné que notre grand Corneille, qu'il faut enfin cesser d'appeler le bon Corneille, avait reçu de l'influence espagnole ce goût de l'héroïsme qui échauffe le *Cid* et qui brûle *Polyeucte*.

Ne faisons pas à l'étranger un appel inutile. Le sens de la grandeur qui est dans Corneille, c'est le vieux fond de la race. Il échauffe, il brûle le cœur des héros de nos chansons de gestes. Et si vous croyez qu'il n'y a plus aujourd'hui, comme dans cette France du douzième siècle, de ces fiancés qui soient capables de préférer le service du pays à la douceur de leur cher amour, prenez un petit volume d'hier, prenez les lettres d'amour du colonel Moll qui mourut en Afrique, et vous jugerez si ce n'est pas là, pour un homme, la meilleure façon de se faire aimer.

Ces rudes hommes de guerre, il s'agit pourtant de les conquérir. C'est à quoi s'occupent de leur mieux les jeunes filles de nos épopées. Il ne faut certes pas y chercher des types de pudeur, de réserve, de grâce et de vertu. A part la belle Aude, elles sont toutes effroyablement osées. Que voulez-vous? on leur préfère la chasse ou la guerre, il est bien équitable qu'elles se soient révoltées et que, dans leur fureur, elles montrent l'audace dont elles sont capables. « Dans toutes nos chansons de geste, ce sont les jeunes filles qui font les avances, nous dit Léon Gautier qui en est un peu suffoqué, et ces grands blondins aux cheveux frisés ne les reçoivent pas toujours fort galamment. Ils ne succombent qu'à la dernière extrémité. Il est vrai qu'on n'a jamais rien vu de plus effronté que ces donzelles, ni de plus brutalement agressif. » Dans *Ami et Amile*, la jeune Bélissent, rencontrant Amile, s'écrie : « Ah ! il est trop bel homme ! » Dans *Jourdain de Blaye*, c'est Oriabel qui arme le jeune homme chevalier pour aller combattre le géant Sortin. Elle sera sa femme, mais il n'en sait rien encore. Elle le lui apprendra sans retard : « Me jurez-vous de me prendre

pour femme, si vous sortez vainqueur du combat? — Bien volontiers, réplique le naïf Jourdain, mais je ne l'osais dire. » Ce n'était point nécessaire ; elle s'en charge. Rayonnante, la jeune fille va lui chercher un cheval. Elle connaît les rites de la chevalerie. Elle attache l'épée au côté de son fiancé. Il faut maintenant qu'elle lui donne la *colée*. « Je suis femme, dit-elle, et il ne convient pas que je frappe un homme. — Si, si, frappez, réclame-t-il, je vous en prie. » Elle n'hésite plus et donne le coup d'usage sur cette chère tête qui s'incline devant elle : « Soyez chevalier et que Dieu vous donne honneur et courage. » Puis, elle ajoute plus doucement : « Si vous aviez par hasard envie d'un baiser, prenez-le. » Il en prend trois et saute à cheval (1). La scène est charmante. Les sœurs d'Oriabel n'ont pas toutes sa grâce. Elles se servent des mots les plus crus, mais, à l'occasion, elles savent se battre. Dans cette société encore primitive, l'amour a des ardeurs toutes neuves. Il atteindra le paroxysme de la violence passionnée dans le poème de *Tristan*.

IV

Je comparerai ces jeunes filles de nos chansons de geste, et partant de la société du douzième siècle, à ces jeunes filles d'aujourd'hui que l'on croit évaporées et

(1) *La Chevalerie*, par Léon GAUTIER. — Voir aussi les *Epopées françaises*, du même, 4 vol. — Ces ouvrages, lus dans la quinzième ou seizième année, me sont demeurés dans la mémoire, mais il serait préférable de consulter les admirables *Légendes épiques* de M. Joseph BÉDIER (4 vol., Champion éditeur).

légères et qui, une fois mariées, sont tout à leur foyer (mais peut-être eût-il mieux valu le respecter d'avance ce foyer qu'on devra défendre). Car les voici qui se transforment en femmes admirables, vertueuses, héroïques. Ces Hermiones déchaînées seront des Andromaques chrétiennes. Elles partageront les dangers et les luttes de leur mari, elles protégeront leur maison et leur race.

Berthe, femme de Girart de Roussillon, l'accompagne et le soutient dans la misère. Il a dû se faire charbonnier, elle raccommodera ses humbles vêtements, et les damoiseaux qui passent, la regardant, déclareront : « N'était le charbon de son mari, il n'y aurait si gentille dame. » Ameline, dans la *Chanson d'Apremont,* ramènera à Dieu son mari Girart de Fraite, un peu trop prompt à l'homicide. Et la vieille Ermengart, assistant au supplice de son époux centenaire, Aimeri de Narbonne, que les païens torturent pour le contraindre à adorer Mahomet, conservera la force de le soutenir et l'encourager : « Laissez-moi mourir, lui criera-t-il, mais pour l'amour de Dieu, le fils de sainte Marie, ne rendez pas la ville. »

C'est encore dans ces chansons de geste que je vais découvrir le plus beau type d'amour conjugal que les littératures nous aient donné. Guibourc, femme de Guillaume d'Orange, dépasse les Pénélope, les Alceste, les Lucrèce. Il est grand dommage qu'un Corneille ne l'ait pas immortalisée.

***

Guillaume d'Orange ou Guillaume au Court-Nez, dans notre épopée, livra aux païens qui envahissaient

le royaume de France la bataille des Aliscans, où il fut vaincu. Il est vrai que ce Poitiers à rebours fait perdre aux Sarrasins tant de monde qu'il vaut une victoire. A Orange, derrière les portes de la ville, les femmes des guerriers attendent, anxieuses, le résultat de la bataille. Sauf le portier qui veille au pont-levis et le prêtre qui veille aux âmes, tous les hommes sont au combat. Guibourc s'efforce de rendre la confiance à toutes ces femmes découragées. Elle-même, pourtant, songe à Guillaume, à son neveu Vivien qu'elle aime comme un fils ; quand les reverra-t-elle?

Je puise dans les *Épopées françaises* de Léon Gautier la suite du récit :

« Tout à coup le portier entre dans la salle, effaré, et annonce :

— Un homme est là, à la porte, qui veut entrer.

— Qui est-il?

— Il prétend qu'il est Guillaume.

Un frisson court aussitôt dans toutes les veines de Guibourc. Elle se précipite inquiète, incrédule, défiante, et se montre au dehors, à la petite tournelle, entre deux grosses tours. De l'autre côté du fossé, un chevalier, de taille immense, l'attend, immobile. Chose curieuse : il est couvert d'armes arabes : « C'est un païen, se dit Guibourc, et il lui faut fermer notre porte. Païen, païen, tu n'entreras pas. » Lui, cependant, d'une voix tranquille et triste : « Je suis Guillaume. » Il n'a pas le loisir, hélas, de lui raconter comment, pour échapper à cent mille Sarrasins, il a été forcé de se revêtir d'armes sarrasines, et de quelle façon cette ruse l'a sauvé. « Je suis Guillaume, » dit-il, et de grosses larmes tombent de ses yeux sur ses joues. Ses bras sont rouges de sang ; ses yeux sont gonflés de

pleurs : « Vingt mille Turcs me poursuivent, ouvrez, ouvrez-moi. » On entend, en effet, un vague bruit qui va grandissant et ressemble au galop de plusieurs milliers de chevaux ; mais Guibourc n'est pas encore convaincue : « Votre voix ressemble à celle de Guillaume, mais il y a tant de gens qui se ressemblent au parler. » Le comte l'entend et, sans mot dire, délace sa ventaille et la laisse tomber, rejette son heaume derrière ses épaules et montre à Guibourc sa belle tête nue, toute sanglante : « Regardez-moi, dit-il. Est-ce bien moi? » Elle se penche ; elle le regarde frissonnante ; elle va le reconnaître enfin, quand, soudain, de grands cris se font entendre. Ce sont des prisonniers chrétiens, ce sont des captives chrétiennes que les Sarrasins vainqueurs poussent devant eux comme un misérable troupeau. Les malheureux sont chargés de chaînes ; on les bat ; ils hurlent de douleur. A ce spectacle, tout le sang de Guibourc lui monte en la tête. « Eh quoi ! dit-elle au nouveau venu, tu prétends être don Guillaume le baron, tu prétends être ce fier bras couvert de tant de gloire, et tu supportes tranquillement la vue d'une telle infamie ! Non, non, tu n'es pas Guillaume. Guillaume n'aurait jamais laissé, lui vivant, lui présent, traiter des chrétiens de la sorte. Tu n'es pas, non, tu n'es pas Guillaume ! » Alors, ce vaincu, cet exténué qui se bat depuis soixante heures et qui a déjà tant perdu de sang, ce héros rajuste en silence sa ventaille et son heaume et, l'épieu au poing, se lance parmi les païens. Il les attaque, il les atteint, les frappe, les tue et, seul contre cent, délivre les prisonniers et les captives. Puis, il revient près de Guibourc : « Suis-je Guillaume? » Les portes s'ouvrent, les portes d'Orange, et le pauvre comte peut enfin rentrer dans sa ville.

Il était temps. Guibourc, qui le croirait? Guibourc doute encore. Ce qui l'étonne, ce qui la stupéfie, c'est de voir un Guillaume qui ne soit pas vainqueur ; elle était si habituée à cette perpétuelle et joyeuse victoire ! Certes, il ne lui déplaît pas de remplir sa fonction de chrétienne, en donnant à ce vaincu tous les soins auxquels il a droit. Quinze blessures, le corps en morceaux et en sang, de grosses larmes qui coulent de ces yeux de soldat : voilà qui attendrirait le cœur le plus dur. Mais non, elle se révolte, elle se cabre, et l'idée de la défaite la rend insensible à toute autre douleur : « Non, non, lui dit-elle, il n'est décidément pas possible que tu sois Guillaume, tu serais vainqueur. » Voilà bien un raisonnement de femme, et il n'est pas loin d'être superbe à force d'être illogique : « Enfin, lui dit-elle, où sont tous les Français? — Morts. — Où sont tes barons? — Morts. — Où sont tes neveux? — Morts. — Où est Vivien que j'aimais tant? — Mort. » Et à travers ses sanglots et ses larmes il ne cesse de répéter comme un enfant : « Morts, morts, ils sont tous morts à Aliscans. » Alors, se redressant soudain, inspirée, presque farouche, contenant ses propres larmes et redevenant virile avec cette étonnante rapidité dont les femmes ont le secret : « Pas de repos ! s'écrie Guibourc. Il s'agit de venger Dieu et la *gent de France*. Pars, et va réclamer à Paris l'aide de l'Empereur. Va. » Elle ne songe plus aux quinze blessures de son Guillaume, au sang dont il est couvert, à ses soixante heures de bataille : « Pars, pars ! — Si j'envoyais là-bas un messager en ma place? — Non ; pars toi-même ; un messager ne suffirait pas. — Mais je te vais laisser seule. — Je l'entends bien ainsi, et soutiendrai seule le siège contre les Turcs. Je mon-

terai sur les remparts et les tuerai de là-haut. Pars. » Ils tombent enfin dans les bras l'un de l'autre, et c'est à la dernière et suprême minute, c'est quand cet admirable Guillaume va de nouveau franchir cette porte qu'on lui a ouverte avec tant de défiance, c'est quand il va entreprendre un si rude et si long voyage à travers toute la France, c'est alors seulement que Guibourc redevient femme un instant et lui dit, les yeux tendrement fixés sur les siens : « Tu en verras là-bas de plus belles que moi, et tu vas m'oublier. » — « Non, non, dit-il, je vous jure, dame, que je ne toucherai jamais d'autre bouche que la vôtre. » *L'eau du cœur* lui monte aux yeux ; il attire Guibourc entre ses bras, la couvre de baisers, et, raffermissant son âme, tandis qu'elle s'accroche à lui et lui crie : « Souviens-toi de cette malheureuse, » il monte à cheval, se baisse pour l'embrasser une dernière fois, pique des éperons et s'éloigne. »

M. Émile Faguet, dans un opuscule récent consacré à *la Famille*, proclamait que la littérature et les arts sont forcément des ennemis du mariage et, partant, de la famille, et conséquemment de l'ordre social : « La littérature, écrivait-il, n'est intéressante que si elle représente l'homme et la femme dans des situations anormales et extraordinaires : en amour contrarié, en amour malheureux, en amour tragique, en adultère, etc. On accuse les littérateurs d'être immoraux, ils se défendent comme ils peuvent ; ils se défendraient bien simplement en disant qu'ils doivent être intéressants, et que le moral est ennuyeux, et qu'ils défient bien qui que ce soit d'écrire un roman lisible avec un amour conjugal sans orages. »

Il est vrai que le même M. Faguet commentant

dans un ouvrage plus récent encore les plus beaux passages de toutes les littératures, citait en premier lieu les adieux d'Hector et d'Andromaque, et voilà bien l'amour conjugal sans orages. Andromaque ne doute pas d'Hector, Hector est sûr d'Andromaque.

A la suite de cette scène, M. Faguet aurait pu citer l'arrivée et le départ de Guillaume d'Orange. Andromaque, à la porte de Sée, conjure Hector d'être prudent et d'éviter le danger. Guibourc exige de son mari qu'il prouve son identité par son héroïsme inégalable : — Tu n'es pas Guillaume. Sans quoi, tu serais vainqueur ! — On voudrait que cette riposte fût sur les lèvres d'une femme de Corneille. Guibourc — et c'est là son charme — reste femme pourtant, ou le redevient, et quand il va partir elle se trouble, elle a peur, elle murmure : Tu m'oublieras, car elle sait le prestige de ce vaincu. Sans cette faiblesse elle nous dépasserait par trop ; avec cette faiblesse, elle redevient naturelle et nous l'aimons davantage.

***

Elle a bien raison de redouter l'absence, si l'on en croit la légende du mari aux deux femmes qu'a racontée Gaston Pâris (1), et qui se retrouve en Allemagne, en Bretagne, venue sans doute de la même source. Il arrivait que les croisades provoquaient d'étranges scènes de retour, témoin l'aventure du comte de Gleichen dont on peut voir, dit-on, à Erfurt, en Thuringe, le tombeau surmonté d'un bas-relief qui représente un chevalier étendu entre deux femmes.

(1) *La Poésie au moyen âge*, par Gaston Paris (2e série)

Le comte de Gleichen, parti en Terre Sainte et fait prisonnier, était sauvé par la fille du soudan qui promettait de se convertir au vrai Dieu s'il consentait à l'épouser. Il promit, et les fugitifs s'en allèrent à Rome. Le comte de Gleichen s'en fut exposer au pape son cas assez compliqué. « La princesse qui avait risqué ses jours sur la foi d'un chevalier chrétien, et qui demandait le baptême en même temps que le mariage, pouvait-elle être déçue dans sa confiance? Le pape — un pape de fantaisie — fut touché de cette situation. » Qui ne le serait, en effet? Et par un prodige singulier et d'une orthodoxie douteuse, il autorisa le chevalier à la bigamie. « Nos vieux conteurs n'auraient pas manqué de se demander si c'était en récompense de ses prouesses ou en expiation de ses péchés. » Voilà donc notre homme remarié sans être veuf, et qui prend avec sa compagne le chemin du château où l'attend fidèlement sa première épouse. Comment sera-t-il accueilli? Pour la Sarrasine, la chose est toute simple. En Turquie, n'est-ce pas l'usage? Mais la chrétienne sera moins accommodante. On a tort souvent de s'alarmer à l'avance, et les choses se passent le mieux du monde. La comtesse de Gleichen, émue par le dévouement de sa rivale et aussi par la bonté subversive de ce pape étonnant, déclare que celle à qui elle doit de revoir son mari s'est acquis envers lui des droits égaux aux siens propres et demande à l'embrasser. C'est parfait, et ce fut le plus heureux des ménages à trois. Maurice Barrès ne nous a-t-il pas conté pareillement l'ironique aventure d'un bourgeois de Bruges?

La version française est beaucoup plus morale et moins hétérodoxe. Le seigneur Gilles de Trassignies

croit sa femme morte quand il épouse la belle Gracienne qui l'a délivré des prisons de son père le soudan. Il revient avec elle en France, et quand il apprend que sa femme est encore en vie, il ne demande au pape que de baptiser Gracienne. Celle-ci ne songe pas à revendiquer une place déjà prise et ne réclame que le droit de servir humblement la femme légitime. Mais celle-ci, Marie d'Ostrevent, que son mari n'a pas revue depuis seize ans, n'est pas en reste de générosité. Elle se retire dans un couvent de nonnes, pour ne pas le déranger, et y priera pour lui. Gracienne, cependant, ne veut pas lui prendre son époux, et les deux femmes s'en iront ensemble servir Dieu dans l'abbaye d'Olive, de sorte que le pauvre seigneur, qui, la veille, avait deux femmes, se trouva n'en plus avoir du tout et se fit moine pareillement.

De ces deux versions, il est facile de rapprocher le beau lai *Eliduc* que Marie de France tira d'un conte du douzième siècle. Les croisades, on le voit, ne laissaient pas quelquefois de compliquer les situations de famille. Heureusement, tous les croisés n'avaient pas besoin, pour revenir de Terre Sainte, d'avoir recours aux bons offices des belles Sarrasines : la première victoire que devaient leur souhaiter leurs femmes en leur disant adieu, c'était peut-être de se vaincre eux-mêmes.

***

La *Barberine* d'Alfred de Musset est la dernière sœur de nos héroïnes. Lorsque Ulric, son mari, s'en va, elle lui promet sa fidélité : « Pars seul, lui dit-elle, et toutes les fois que tu douteras de ta femme, pense que ta femme est assise à ta porte, qu'elle regarde la

route et qu'elle ne doute pas de toi... » Voilà encore un de ces amours conjugaux sans orages, que M. Émile Faguet excluait de la littérature.

Et c'est encore à *Barberine* que j'emprunterai cette définition de la maison dont la femme a le ministère intérieur, tandis que le mari a la charge des affaires étrangères, de la guerre et aussi des finances : « Le toit sous lequel habite une honnête femme, dit la reine à Barberine, est aussi saint lieu que l'église, et les rois quittent leurs palais pour les maisons qui sont à Dieu. »

III

LA MÈRE

DE

FRANÇOIS VILLON [1]

(1) Conférence donnée au *Foyer* le 20 février 1913 et publiée dans la *Revue du Foyer* le 1er mai 1913.

I

Je vous ai montré le foyer du moyen âge soutenu, fortifié, caressé par le sentiment religieux qui est alors le fond même de la vie. Après le siècle d'or des chansons de geste, ce sentiment religieux s'altère, s'obscurcit, se complique. Un poète, parfois, lui rendra sa fraîcheur première. Quel plus beau symbole que celui-ci que je trouve dans une légende ou un miracle du quatorzième siècle? Une nonne, tourmentée d'amour, veut quitter son monastère. Tout est préparé pour sa fuite. Un soir, après l'office, elle s'échappe de la chapelle, gagne le jardin : il n'y a plus qu'à ouvrir une porte, et la liberté est là. Mais, à côté de la porte, dans une niche, est une statue de la Vierge. Elle fait un contour pour l'éviter, elle baisse les yeux *pour n'être pas vue d'elle*. Et voici que, lorsqu'elle veut ouvrir la porte, la Vierge lève son bras de pierre et lui barre la route. Honteuse, elle rentre dans sa cellule. Le lendemain, à la même heure, elle reprend le même chemin, et cette fois elle ne songe pas à la Vierge, elle ne songe qu'à son cœur coupable. La statue la laisse passer. Marie invoquée est toute-puissante ; Marie, sans nous, doit renoncer à nous sauver. Telle est l'idée charmante et profonde de ce petit drame.

Le culte de la Vierge, nous l'avons vu, adoucissait

et ennoblissait le cœur de ces rudes hommes d'autrefois. Il les prédisposait au respect de la femme. Avec l'esprit anticlérical qui, dès le treizième siècle, fait son apparition, la verve railleuse et satirique de nos écrivains va reprendre ses droits. La littérature se retire de la vie populaire, elle passe aux mains des lettrés, des clercs, des gens d'esprit. Gaston Pâris, dans la *Chanson de Roland*, type de notre littérature nationale, entendait la voix « mâle et héroïque » de la France ; voici que dans les romans, les poèmes, les traités didactiques qui foisonnent, nous allons entendre l'autre voix, française aussi, car nous la réentendrons tout le long de notre histoire, — et il importe de ne pas lui laisser la première place — la voix railleuse et légère qui se moque de tout, et surtout du foyer et des femmes.

M. Ch.-V. Langlois (1), érudit subtil et plein de finesse, rien qu'avec quelques-uns de ces romans, de ces poèmes, de ces traités, a pu reconstituer la vie du moyen âge. Mais, tout d'abord, les œuvres auxquelles il se réfère datent à peu près toutes du treizième siècle, si ce n'est du quatorzième comme les *Lamentations* de Mahieu. Et précisément, à partir du treizième siècle, nous en sommes déjà au point où la littérature ne fait plus corps avec la vie quotidienne, s'en détache et devient un divertissement personnel. Imaginez ce que pourrait être le tableau de notre société d'après la plupart de nos romans et de nos pièces de théâtre. Néanmoins, il est assez plaisant de parcourir ces épigrammes, si l'on veut se faire quelque idée de toutes

(1) *La Société française au treizième siècle*, par Ch.-V. LANGLOIS. — Du même : *la Vie au moyen âge*. — Voir aussi du même auteur *la Connaissance de la nature et du monde au moyen âge*.

les attaques déjà dirigées contre le foyer et la famille.

Le premier ouvrage qu'invoque M. Langlois est le *Livre des manières*, d'Étienne de Fougères. Étienne de Fougères était prêtre, et même évêque. Il se montre bien cruel pour les femmes, qui, pourtant, ne menaçaient pas sa tranquillité. Il leur reproche surtout leurs artifices de toilette, et j'espère qu'il n'y entendait goutte, car il cite, parmi les cosmétiques dont elles se servent alors couramment pour plaire aux hommes, le fiel de mouton, la graisse de chien et la pâte épilatoire de chaux vive et d'orpiment. Existait-il déjà des instituts de beauté, où notre brave ecclésiastique était allé se renseigner sur toutes ces horreurs? Il concède cependant qu'il y a de bonnes femmes, pas beaucoup, mais il y en a, et « une bonne femme est l'ornement de son seigneur, qu'elle aime, sert et conseille ; elle a en lui un protecteur et un confident ». Les nombreuses familles, le croiriez-vous, ne lui disent rien qui vaille, et pourquoi? parce que, si l'on à beaucoup d'enfants, on devient avare et qu'on ne paie plus la dîme. On ne peut pas dire que le zèle de la charité dévore Mgr de Fougères.

Dans l'*Onor es dames*, Robert de Blois, un peu plus tard, se montre plus courtois. La plus grande joie de l'homme, à son gré, c'est que les femmes lui fassent « beau semblant ». Voilà qui n'est pas trop moyenâgeux. Il est d'ailleurs assuré que Dieu préfère la femme à l'homme et il en donne des raisons probantes. Il l'a créée dans le paradis, et l'homme avant. Il a voulu naître d'une femme. Et c'est aux saintes femmes qu'il s'est montré en premier lieu après la résurrection. Enfin, Robert de Blois, fort préoccupé du beau sexe, adresse aux dames une série de conseils pratiques,

les uns généraux et moraux, comme de ne pas mentir, ne pas se mettre en colère, ne pas écouter les galants, etc., les autres très particuliers et destinés à leur apprendre à se bien tenir. Il faut croire que la politesse n'était pas alors d'un usage très courant, car il les engage à ne pas jurer, à répondre aux saluts qu'on leur adresse, à corriger la pâleur du teint par un coup de vin le matin, car « bon vin colore la face », à se couper soigneusement les ongles et, quand elles dînent en ville, à ne pas trop manger, à ne pas s'adjuger les meilleurs morceaux, à ne pas s'essuyer le nez à la nappe. C'est un véritable manuel de civilité puérile et honnête.

Les quatre âges de l'homme, de Philippe de Novare, qui datent de la même époque, sont un manuel d'éducation. On y pose en principe le libre arbitre des enfants, dont les instincts ne sont aucunement pareils à ceux des animaux, et peuvent et doivent être réprimés. La croyance en Dieu sera leur premier enseignement, puis il faut leur apprendre un métier : l'essentiel dans la vie d'un homme, dit notre auteur, est de bien faire son métier, quel qu'il soit. — Philippe de Novare n'est point pour l'émancipation des femmes et nos *éclaireuses* l'étonneraient fort. Lui aussi invoque le témoignage de Dieu, non pour la préférence, mais pour l'obéissance : Notre-Seigneur, assure-t-il, a voulu que les femmes fussent toujours en commandement et sujétion. C'est possible, mais, dans tous les cas, elles aiment assez faire elles-mêmes cette découverte et ne pas la tenir d'autrui, surtout pas de leur mari. Il ne les engage pas à la largesse, sauf en aumônes : une femme dépensière lui inspire des craintes de toutes sortes. Et moins encore les engage-t-il à la

science. Ce prédécesseur d'Arnolphe est d'un rigorisme épouvantable : il voudrait qu'elles se contentassent de savoir filer et coudre, car, si elles apprennent à lire, on leur pourrait écrire des choses qu'on n'eût pas osé leur dire. Il redoute pour les jeunes filles, non seulement la compagnie des garçons, mais celle des femmes dont la réputation n'est pas absolument intacte, en quoi il se montre assez bon clerc. Il est enfin pour les mariages contractés de bonne heure : « De la joie en vient, dit-il, et de l'ennui aussi (car il est philosophe), mais les biens passent les maux. » Les enfants continueront la race. Cela d'ailleurs ne l'emballe pas : « On en a de bons, et aussi des mauvais... » Il engage les maris à bien garder leurs femmes, dont ils ont la responsabilité. Seule, l'honnêteté, selon lui, prépare les belles vieillesses. Et le voilà maintenant enseignant les vieilles femmes, qui doivent être aumônières, mais plutôt pour les besogneux que pour les truands. Conseil très juste : on donne toujours aux mendiants, et la mendicité est une profession de tout repos, qui ne réclame aucun effort ; on ne l'exerce peut-être pas avec un plaisir extrême, ni par une vocation bien déterminée ; néanmoins elle ne fatigue ni les bras ni le cerveau. Tandis qu'il faut songer aux pauvres diables qui, avec un travail incertain, ne parviennent pas à nourrir leur famille. Les vieilles femmes peuvent toujours être utiles dans les maisons, mais, ajoute notre bonhomme, « il en est de mauvaises, qui se parent, emplâtrent leurs visages, teignent leurs cheveux, n'avouent pas qu'elles sont décaties, et, si quelqu'un le leur dit, elles se fâchent. » Dame !

Nous avons encore, sur la vie au commencement du quatorzième siècle, les *Lamentations* de Mahieu. Ce

Mahieu, clerc de Boulogne-sur-Mer, après une jeunesse trop gaie, avait épousé une veuve, Pernette, ce qui lui avait fait perdre sa charge, selon les règlements d'un concile de Lyon alors en vigueur. Fort sensible à cette perte, il s'était bien vite aperçu du mauvais marché qu'il avait fait, car sa femme, qui sans doute avait longtemps soigné la façade, peut-être avec du fiel de mouton et de la graisse de chien, était devenue subitement laide, acariâtre, querelleuse. La littérature le sauva du désespoir : il se consola en composant, en latin, un poème antiféministe, que traduisit, puis réfuta le procureur Jehan le Fèvre. « Les veufs qui se remarient, assure-t-il, généralisant son propre cas, ce qui est assez l'habitude des littérateurs, devraient être écorchés et brûlés. » Il est sévère, et il nous raconte comment il fut séduit par une jolie blonde, bien nippée, au teint frais et à la bouche vermeille, maintenant « courbée, bossue et tripeuse, défigurée et contrefaite, toute grise, toute chenue, rude, sourde... » Sourde ! il pouvait devant elle essayer ses phrases : de quoi se plaint-il? Utilisant déjà les comparaisons de jardinage, il ajoute : « C'était une douce laitue ; c'est maintenant une ronce, une ortie. » Ce qui atténue son amertume, c'est que tous les gens mariés sont logés à la même enseigne. Et notre misogygne entreprend le portrait non plus de sa femme, mais de la Femme. Elle excelle à nier l'évidence : l'auteur des *Lamentations*, pareil à un prophète, annonce *Boubouroche*. Une femme a mille manières de torturer son mari et ne manque pas de les employer. Elle lui fait répéter dix fois la même chose pour le taquiner, elle l'abasourdit de paroles, elle le contredit, elle le gifle. Holà ! Madame, calmez-vous ! « Mieux vaut quitter

la place, » conclut Mahieu. Je crois bien ! Le proverbe dit : « Fumée, pluie et femme en colère chassent l'homme de sa maison. »

Et, d'après notre auteur, M. Langlois brosse ce diptyque qu'il pourrait intituler · *avant* et *après*. « Avant qu'un homme soit marié, il est gai, « joli » et gaillard ; il chante, il saute et il monte à cheval ; il se fait laver, « recroquiller », peigner, « graver » les cheveux ; il porte « chauces semelées », se préoccupe de sa toilette et croit être roi de France. Mais voyez comme il est après : cheveux mêlés sur les épaules, oreilles basses, souliers et habits décousus, nez roupieux, barbe enfumée. Époux se dit en français *mari*, et c'est très bien dit, car un mari, c'est un homme à la mer. »

Ce n'est pas fini, ce n'est jamais fini : elles sont curieuses, désobéissantes, envieuses, avides, obstinées, fatigantes, superstitieuses, et les vieilles sont pires que les jeunes ; quand il est à bout de souffle, le mari de la veuve récapitule. Au surplus, son pamphlet antiféministe dégénère en pamphlet anticlérical. Il conclut par un cri de guerre : Ne vous mariez point. Si l'incertain Panurge, hésitant sur sa vocation matrimoniale, l'avait consulté, il eût tout de suite été fixé.

Le *Miroir du mariage*, d'Eustache Deschamps, n'est guère plus engageant. Treize mille vers, dit M. Faguet, treize mille épigrammes. « Il faut dire aussi qu'il était marié », observe le critique afin de ne pas manquer cette occasion d'en ajouter une treize mille et unième.

Vous voyez que, dès le moyen âge, le mariage fait les frais de notre littérature satirique. Nos premiers hommes de lettres s'attaquent aux moines et aux

femmes. Et nos premières femmes de lettres ne sont pas en reste. Nos premières femmes de lettres, je les découvre discourant aux cours d'amour sur des cas psychologiques qu'elles embrouillent à plaisir, car rien ne change. Les cours d'amour, c'était l'hôtel de Rambouillet en plein air, c'était le magazine et le journal de modes parlés. En 1174, si vous désirez des renseignements exacts, cette question fut posée à la cour d'amour que tenait la comtesse de Champagne : « Le véritable amour peut-il exister entre personnes mariées? » Réunies comme nos modernes romancières ou poétesses quand il s'agit de décerner un prix de vers ou de prose, ces dames de jadis se piquèrent de sincérité, et l'assemblée se décida à l'unanimité pour la négative. Déjà les femmes — les femmes de lettres — se déclaraient pour l'union libre.

Je vous avais montré, d'après Gaston Pâris et Léon Gautier, d'après M. Joseph Bédier, la poésie des chansons de geste, familière et héroïque, jaillissant comme une eau fraîche de la terre de France. Mais cette eau a été canalisée, détournée de son cours, utilisée pour toutes sortes de travaux. On s'en est servi pour le moulin où l'on moud la raillerie et l'ironie, — raillerie et ironie elles aussi nationales, mais parfois bien dangereuses dans leur irrespect et leur sempiternelle destruction. La littérature a cessé d'être la communion d'un peuple dans un sentiment collectif, elle est devenue un exercice de clercs et de lettrés. Le règne de l'homme de lettres a commencé. Il a commencé avec le *Roman de Renart*, expert à la moquerie, avec le *Roman de la Rose* de Guillaume de Lorris, continué par Jean de Meung, interminable et subtil poème d'humaniste, d'érudit, d'élève en scolastique.

II

Quand les armées sont aux remparts, bien disciplinées et commandées, la ville peut se livrer à la discussion : elle est, elle se sent protégée. Sous le règne prospère et glorieux de saint Louis, nos lettrés et nos clercs peuvent composer romans, satires, épigrammes, C'est un jeu dont on n'aperçoit pas les conséquences. Il y a rupture entre la littérature et le fond même de la nation, ainsi que nous pouvons le constater à diverses époques. Mais voici que l'horizon de la France s'obscurcit. Au quatorzième siècle commence la guerre de Cent ans, avec ses défaites, ses désordres, l'affaiblissement de l'autorité, le brigandage, la famine et la plus effroyable misère. Dans la tourmente, c'est la « douce France », c'est « France la libre » qui est menacée d'être engloutie. Et ce qui va rendre au royaume, à défaut d'une littérature qui ne remplit pas son rôle, le sentiment de la vie collective, ce sera cette angoisse populaire. Les noms de Crécy, de Poitiers, d'Azincourt retentiront comme des glas funèbres aux oreilles de tous. On espérera en Du Guesclin, on écoutera les voix de Jeanne d'Arc, on tressaillera d'allégresse en apprenant ses victoires. La littérature est devenue incapable de créer des types d'héroïsme : Berthe, Ameline, Guibourc sont oubliées. La littérature en est aux plaisanteries, et même aux mauvaises plaisanteries sur les femmes. Et Jeanne d'Arc va venir, et Jeanne d'Arc vient, et le royaume de France est sauvé par une femme.

La littérature ne précède pas ces miracles, ne les prépare pas, ne les annonce pas. Elle n'est pas reliée à la vie générale par ses poètes et ses romanciers. Elle n'a gardé le contact que par ses admirables historiens : un Joinville qui écrit avec une familiarité enchanteresse et des plus grands événements fait un récit tellement simple que l'on croit l'avoir vécu ; un Froissart, amoureux des voyages et de l'existence aventureuse et large, poète exquis des fleurs : « Sur toutes fleurs j'aime la marguerite », et qui à la plus fine courtoisie, à la plus gracieuse élégance garde un air naturel. La secousse donnée au royaume par la miraculeuse épopée de Jeanne en fera surgir des Alain Chartier, des Christine de Pisan, nobles voix éloquentes qui exprimeront l'émotion de tous. Mais une sainte même est préparée à sa mission. Pareille à un arbre qui monte dans l'azur et tient au sol par ses racines, si haut qu'elle aille, elle ne renie pas ses origines. Derrière Jeanne d'Arc éblouissante qui les cache, je vois le cortège de toutes les femmes de France qui ont pleuré et espéré, qui ont prié et travaillé et filé la quenouille, et versé dans le cœur de leurs fils le courage et la foi. Les clercs et les lettrés ont pu aiguiser leurs ironies ; les femmes de France, pendant qu'ils se livraient à ce petit jeu facile, ont maintenu la France. Derrière Jeanne d'Arc, je vois une humble femme du peuple qui me rappelle toutes les autres bonnes femmes de son temps. Derrière Jeanne d'Arc, je vois sa mère.

Dans le pieux et éloquent ouvrage qu'il a consacré à la mémoire de Jeanne, M. Hanotaux n'a pas eu besoin de beaucoup de documents pour évoquer et peindre cette femme dont le rôle ne fut pas inutile.

« Jeanne d'Arc, dit-il, fut tout *piété* et *patriotisme*. D'où lui vint la connaissance qu'elle eut, dès la plus tendre jeunesse, de sa religion et de son pays?

« Avant l'âge de treize ans sa mission ne lui a pas été révélée : elle est une simple petite fille des champs, sans prédestination apparente. Née dans un village inconnu, elle y vivait, voilà tout !

« On sait la pastorale que fut cette enfance, pastorale si soudainement traversée par des passages de gens de guerre et des brutalités de soldats. C'est seulement à l'âge de treize ans que Jeanne d'Arc commence à entendre l'appel qui lui est adressé. Certes, elle doute, elle résiste, mais elle comprend. Qui a donné à cette jeune fille cette intelligence et ce discernement? Qui l a mise en état de saisir, même pour obéir? Qui a formé l'âme de Jeanne d'Arc?

« A cette question, elle a répondu elle-même, de la façon la plus nette : pour les choses religieuses, elle n'a eu qu'un maître, sa mère : *Dixit preterea quod a matre didicit* PATER NOSTER, AVE MARIA, CREDO, *nec alibi didicit credentiam nisi prefata matre :* « elle dit « que c'est sa mère qui lui apprit le *Notre Père*, le *Salut* « *Marie* et le *Symbole des apôtres* et que de nulle autre « part que de sa mère elle n'a acquis sa créance. » (*Procès*, I, 47.)

« Qu'était donc cette femme, la mère de Jeanne d'Arc? Elle s'appelait Romée ou Rommée. Le nom, comme on l'a fait remarquer souvent, évoque l'idée d'un pèlerinage accompli, peut-être à Rome au jubilé de 1425 où les Français vinrent en foule. En tout cas, ce nom ou surnom paraît indiquer dans la famille et probablement chez la mère de Jeanne la dévotion des sanctuaires vénérés et la tradition des pèlerinages

lointains. Son petit nom était Élisabeth ou Gabillet. Elle était née à Vouthon, village voisin de Domrémy, mais qui relevait du duché de Bar. De sa mère, Élisabeth Romée, Jeanne d'Arc reçut, d'abord, ce même nom, car, dit-elle à ses juges, « c'est la coutume de « mon pays que les filles portent le nom de leur mère ». Elle reçut aussi l'enseignement moral et l'enseignement religieux. Parmi des ouvriers ruraux (couvreurs, charpentiers, etc.), la famille de la mère de Jeanne compte, au moins, deux ecclésiastiques, l'un frère d'Élisabeth, Henri de Vouthon, curé de Sermaize; l'autre, Nicolas de Vouthon, religieux de l'abbaye de Cheminon (ordre de Cîteaux) et qui devint le chapelain de la Pucelle.

« Issue d'une famille où de telles vocations se sont affirmées, Élisabeth Romée est une femme pieuse. Cette piété, elle la manifeste d'une façon éclatante dans une circonstance qui a longtemps échappé à l'histoire, mais qui, comme l'a indiqué Siméon Luce, après Vallet de Virville, ne peut pas ne pas être en rapport avec la mission de Jeanne, le pèlerinage qu'elle fit, en 1429, au sanctuaire de Notre-Dame du Puy. »

En février 1429, en même temps que Jeanne part de Vaucouleurs pour se rendre à Chinon, où elle sera présentée au roi, Élisabeth Romée quitte Domrémy pour se rendre au jubilé qui se célèbre au Puy. Là elle pense à sa fille, là elle prie pour sa fille, là elle revoit quelques-uns de ceux qui avaient accompagné sa fille vers le roi et que celle-ci avait envoyés au jubilé, de là elle envoie à Jeanne ce moine Jean Pasquerel, qui devint le confesseur de la sainte et ne la quitta plus jusqu'au jour où elle fut faite prisonnière à Compiègne.

« Ces faits, reprend M. Hanotaux, étant patents, indéniables, le rôle de la mère s'affirme ici, de même qu'il apparaît, au dire de Jeanne, dans la formation de l'âme de l'enfant. Élisabeth Romée, dévote de la Vierge du Puy, confiait sa fille à un religieux augustin de Bayeux, tandis que Jeanne, ne pouvant se rendre elle-même au jubilé, y avait, de son côté, envoyé ses plus chers compagnons. »

Et il conclut : « ... La mère, Élisabeth Romée, sort de l'ombre d'où l'histoire éblouissante de sa fille l'avait insuffisamment tirée. On ne peut dire qu'elle ait connu les desseins de Jeanne ; la mère eût reculé sans doute devant leur audacieuse exécution ; du moins ne s'est-elle pas renfermée, à l'heure décisive, dans l'inertie et dans l'abstention. Si elle ne fit que prier, elle pria ; si elle ne fit que veiller, elle veilla. Elle n'ignore pas ce qui se passe dans le monde ; sa piété active et voyageuse a été le stimulant des déplacements et des initiatives ; les rencontres — voulues ou non — des pèlerinages ont préparé à Jeanne les appuis et les fidélités qui la suivront. La mère ne perdra pas de vue sa fille. Elle veillera encore sur elle plus tard et jusqu'à la fin et même longtemps après l'horrible tragédie, jusqu'au jour où, demandant et obtenant la réhabilitation, elle l'aura justifiée ! »

Je ne sais si l'on ne peut pas aller plus loin encore que ne va M. Hanotaux. Sans doute on ne peut dire qu'Élisabeth Romée ait connu les desseins de sa fille. Mais pourquoi n'en aurait-elle pas été la confidente? Pourquoi eût-elle reculé devant leur audacieuse exécution? Ses pèlerinages lointains avaient dû la préparer aux initiatives. Sa piété la portait à croire aux miracles. Et pourquoi n'y aurait-il pas autre chose qu'un simple

accord entre le départ de la fille pour Chinon et celui de la mère pour Le Puy? Pourquoi l'une n'apporterait-elle pas à l'autre l'offrande de son cœur maternel et cette première foi dans la sainteté qui confirme les vocations?

Après que Jeanne a été brûlée comme sorcière, Élisabeth Romée est-elle ébranlée dans sa certitude? Les jugements officiels ne pourront rien sur elle. Elle honore, elle continue d'honorer son enfant, qu'elle connaît comme une envoyée de Dieu. Elle s'en ira à pied, comme autrefois, sur les chemins de Rome ou du Puy, mais plus âgée et plus douloureuse, jusqu'à Paris pour réhabiliter la chère mémoire dont elle n'a jamais douté. Et dans l'église Notre-Dame, elle assistera, récompensée, au commencement du procès qui cassera la procédure de Rouen. En vérité, elle est digne d'avoir enfanté une sainte.

III

Si la sainte est suscitée par Dieu, une Élisabeth Romée n'est qu'une femme de chez nous, une de celles dont on ne parle pas, que les clercs et les lettrés estiment indignes même de leurs épigrammes, et qui ont maintenu, par leurs exhortations, leurs prières et leurs exemples notre pays de France dans sa force catholique et patriotique. En voici une autre qui n'a enfanté, elle, qu'un criminel de génie, mais qui, rien que par sa foi, a communiqué à ce génie un accent particulier, l'accent de pitié, le cri d'abandon qui

rachète les fautes. Voici la mère de Villon. On a moins encore de documents sur elle, et pourtant il n'est pas malaisé de l'évoquer. Je dirai auparavant ce que fut son fils.

François Villon était né à Paris, en 1431, *dans quelque pauvre maison d'une rue étroite.* Quel était le Paris d'alors? Il appartenait aux Anglais et le duc de Bedfort occupait le Louvre. L'Université s'était ralliée au roi d'Angleterre Henri VI ; ne venait-elle pas de déclarer Jeanne d'Arc hérétique, relapse, sorcière, homicide et rebelle? « L'année 1431 et les suivantes, nous dit l'historiographe de Villon, Gaston Pâris, furent pour les Parisiens des années terribles. Jusqu'à la reprise de possession de la ville par les Français, Armagnacs et Bourguignons pillaient et massacraient à qui mieux mieux tout autour de la capitale, tandis qu'à l'intérieur les Anglais faisaient peser sur les habitants une tyrannie d'autant plus violente qu'ils sentaient leur domination près de sa fin. Les gens de métier ne trouvaient plus à gagner leur vie ; la maladie se joignait à la disette pour décimer la population. Les choses n'allèrent pas mieux quand les Anglais eurent quitté Paris. Le roi ne faisait dans sa capitale que de courtes apparitions, et la laissait aux mains de gens de guerre qui écrasaient le peuple d'impôts et ne le défendaient pas contre les brigands dont la plupart étaient leurs propres hommes d'armes, non soldés et se payant sur le commun. Les Anglais reparaissaient aux portes de la ville et arrêtaient les convois de vivres. La famine faisait rage plus que jamais. »

Tableau qui est presque une atténuation de celui que trace le *Bourgeois de Paris* en 1438 : les mieux

nourris ne mangent que navets et trognons de choux mis à la braise sans pain, et l'on entend les petits enfants crier de faim et de froid. La peste vient s'ajouter à cette misère. Elle enlèvera cinquante mille habitants, et les malades entassés dans les hôpitaux y meurent autant de privation que du mal. Enfin les loups entrent dans la ville et font la chasse aux enfants.

François Villon naquit dans ces malheurs publics. Il dut perdre son père tout petit. Sa mère fut aidée par un prêtre, son parent, Guillaume Villon, qui traita l'enfant avec affection et le mit à l'Université. Pour ne pas avoir à revenir sur l'Université que nous retrouverons avec Rabelais, je vous rappellerai brièvement que, régulièrement constituée à partir de 1208, « elle se composait de quatre facultés, à savoir : la faculté de théologie, la faculté de droit commun, la faculté de médecine et la faculté des arts. Cette dernière correspondait à ce que nous appelons *Enseignement secondaire* depuis la troisième jusqu'à la philosophie, et à ce que nous appelons *Enseignement supérieur*, depuis le baccalauréat jusqu'au doctorat. On y enseignait surtout la logique. Tout l'enseignement y était oral, et tout en discussions infinies. L'écolier lisait chez lui, s'il était assez fortuné pour avoir un chez-soi, chez un camarade mieux pourvu ou dans quelque rue pleine de paille ; puis il allait aux cours, écoutait l'exposition du professeur, était provoqué à discuter et discutait à perdre haleine. La carrière officielle de l'écolier était celle-ci : après un premier examen, il était proclamé *bachelier* (avant le quinzième siècle *déterminant*), après un second examen *licencié*, et dès lors il pouvait enseigner ; après un troisième examen ou concours, *maître*

ès arts, et alors il était un professeur agrégé à la faculté ; après un examen encore : *docteur* (1). »

Mais beaucoup de ces étudiants qui encombraient l'Université restaient en chemin. Il y en avait qui attrapaient de vagues situations de copistes, libraires, clercs de notaire ou de procureur, saute-ruisseau, bedeaux, sergents de quartier, etc. D'autres devenaient tout simplement des déclassés. Le mot est nouveau, mais le mal est ancien. On les retrouvait escrocs, faux monnayeurs, cambrioleurs, etc. Ils gardaient néanmoins, dans ces positions instables, un certain affinement d'esprit, et de la culture. Villon, paresseux, faible, amoureux de la bonne chère et de tous les plaisirs, fut de ceux-là.

Il n'était pas mal parti dans la vie, protégé par Guillaume Villon, bien doué de corps et de tête, une bonne santé, bien que « sec et noir comme écouvillon », d'esprit prompt, de caractère inventif et plaisant. Mais le quartier Latin le perdit. Tout ce monde, de tous pays d'Europe, qui gravitait autour de l'Université, était en effervescence continuelle et en guerre permanente avec la police et l'autorité royales. Les maîtres soutenaient les étudiants dans ces conflits. Aujourd'hui, quand il y a des bagarres dans les Facultés, c'est qu'on « chahute », comme on dit, un professeur que protège aussitôt le gouvernement. Autrefois, professeurs et élèves se solidarisaient contre le gouvernement. L'Université tenait à ses privilèges et ne manquait point de s'en prévaloir. L'année 1451 fut fertile en incidents. Les étudiants arrachèrent de la cour d'une veuve une pierre préhistorique, dite « le Pet au

(1) *Histoire de la littérature française*, par Émile FAGUET, t. Ier.

diable » et la transportèrent dans leur domaine, au Mont Saint-Hilaire. La dame se plaignit et les gens de police reprirent la pierre que les étudiants vinrent reconquérir et scellèrent avec du plâtre et des barres à la place qu'ils lui avaient choisie. Ils en firent une sorte de fétiche grotesque. L'année suivante, n'imaginèrent-ils pas de décrocher aux Halles l'enseigne de la *Truie qui file* et celle de l'*Ours* à la porte Baudoyer, et de célébrer triomphalement leurs noces par le moyen d'un cortège? « Quand leur tapage faisait apparaître aux fenêtres quelque tête inquiète de bourgeois, ils criaient : « Tuez ! tuez ! » et répandaient l'épouvante dans les quartiers paisibles. Ils s'amusèrent aussi à détacher les crocs auxquels les bouchers pendaient leur viande ; ils volèrent des poules à Saint-Germain-des-Prés ; ils enlevèrent de force — déclarèrent les gens du roi — une jeune femme à Vanves (mais l'Université protesta plus tard que la jeune femme était venue de son plein gré) : « toutes lesquelles choses, dit dans son enquête le lieutenant du prévôt de Paris, sont détestables et ont provoqué la clameur du peuple (1). »

Villon avait été si impressionné et amusé par ces événements, auxquels, sans doute, il avait pris part, qu'il en composa un roman comique, dit : *le Pet au diable*. Il passa sa jeunesse à vagabonder dans Paris, du cabaret de la *Pomme de pin* à celui du *Trou Perrette*, de la taverne du *Grand Godet* sur la place de Grève à celle des *Trumelières* près des Halles, à côté de ce cimetière des Innocents célèbre par la danse macabre peinte sur ses galeries et aussi par la gaieté qui y régnait, car « les cimetières, seuls emplacements

(1) *François Villon*, par Gaston Paris.

libres tolérés à l'intérieur de ces villes où les maisons se pressaient jusque sur les ponts, étaient des lieux de réunion et de plaisir, souvent de fêtes et de bals. Aux Innocents on venait se promener, on donnait des rendez-vous, on exerçait mille petits métiers dans des boutiques qui s'adossaient aux murs des galeries, entre les amoncellements d'os. Les écrivains publics, notamment, y avaient des échoppes presque aussi nombreuses qu'aux environs de Saint-Jacques-la-Boucherie et non moins achalandées (1). » Là où ailleurs, François Villon contractait des relations nombreuses et souvent utiles, car il en avait dans le monde juridique et policier, dont on retrouve l'énumération dans ses écrits. Il en avait dans d'autres mondes, moins réguliers, et qui le menèrent loin. Le jeune maître ès arts passait pour un maître dans l'art de se procurer des « repues franches », et ce ne fut pas la moindre de ses célébrités. Un poème de la fin du quinzième siècle, intitulé précisément les *Repues franches*, lui consacre tout un chapitre, où il est raconté comment il procura successivement, en un seul et même jour, à ses compagnons affamés, du pain, du vin, du poisson, des tripes et du rôti. Ses compagnons émerveillés ne voulaient plus le quitter. C'était, conclut le poème :

C'estoit la mère nourricière
De ceux qui n'avoient point d'argent;
A tromper devant et derrière
Estoit un homme diligent.

Mais cela n'avançait guère ses études. Ainsi vivait-il quand vint l'affaire du cloître Saint-Benoît : le jour

(1) *François Villon*, par Gaston PARIS.

de la Fête-Dieu, 5 juin 1455, il tua un prêtre, d'ailleurs peu recommandable, à la suite d'une rixe. Sur ce beau coup il se sauva, et fut gracié en 1456. Mais il n'était pas corrigé : nous le retrouvons peu après dans l'affaire du collège de Navarre : avec une troupe de mauvais compagnons, il enleva dans le collège de Navarre, qui occupait les bâtiments de l'École polytechnique actuelle, le trésor de la Faculté de théologie. Puis il se sauva en Anjou d'où il ne devait rentrer à Paris que quelques années plus tard. On le retrouve à Blois, puis à Meun-sur-Loire où on l'arrête. Mais il bénéficia encore de l'indulgence royale. Le nouveau roi Louis XI, à l'occasion de son sacre, accorda une amnistie. Le revoilà dans la capitale, où il écrit le *Testament*. Mais presque tout de suite après son retour, en 1462, il est impliqué dans l'affaire de la rue Saint-Jacques, rixe où il y eut mort d'homme et à laquelle il est vraisemblable qu'il n'ait pris aucune part, arrêté, mis à la prison de la Conciergerie, et condamné au bout d'un an de détention, à être pendu et étranglé. Il en composa la ballade des *Pendus*, pleine d'un si profond sentiment religieux, et il fit à tout hasard appel au Parlement. Son appel produisit un effet qu'il n'espérait pas : on commua sa peine en dix ans de bannissement. Et dès lors on perd sa trace.

Telle est la vie agitée du plus grand poète du quinzième siècle. La misère et le désordre du temps y sont bien pour quelque chose. Besogneux et aimant à bien vivre, fainéant et prompt à l'action, toujours prêt à se procurer argent ou plaisir par tous les moyens comme Panurge, de caractère extrêmement mobile, François Villon est de ces hommes qui ne parviennent jamais à la maturité, qui ne sont jamais « hors d'en-

fance ». Mais de cette enfance un peu trop prolongée il a la spontanéité, la fraîcheur, la grâce. Il se repent d'avance, si l'on peut dire, de tout ce qu'il fera et qu'il ne pourra pas s'empêcher de faire. Il est plein de bons sentiments, comme un apache qui pleure à quelque drame de l'Ambigu où le crime est puni et la vertu récompensée. Il est patriote et il est pieux. S'il parle de Dieu ou de Jeanne d'Arc, sa voix tremble et ses yeux se mouillent. Mais il ne saura pas résister à l'appel de la grosse Margot, au mauvais conseil de Guy Tabarie.

Gaston Pâris, après avoir résumé sa biographie, conclut par cette page très juste :

« S'il n'avait pas eu les tragiques aventures qui interrompirent sa carrière normale, s'il s'était contenté d'être un écolier paresseux et un coureur de tavernes, il n'aurait peut-être fait que des poésies d'étudiant, comparables à celles que nous voyons éclore de nos jours dans les brasseries qui ont remplacé les anciens cabarets. La souffrance n'aiguisa pas seulement son esprit ; elle tira de son cœur des accents que nul n'avait fait entendre jusque-là. Fils du peuple, entré par l'instruction dans la classe lettrée, puis déclassé par ses vices, il dut à son humble origine de rester en communication constante avec les sources éternelles de toute vraie poésie. Mais sa poésie n'était pas une poésie vraiment populaire : farcie d'allusions érudites et même de latin, elle n'était, dès qu'elle se produisit, intelligible qu'aux lettrés. Heureusement pour lui, il ne fraya que peu avec les grands et ne réussit pas à se faire de son art un instrument de fortune auprès d'eux. Il écrivit pour s'amuser, pour amuser ses pareils, et pour déverser la masse d'émotions, d'idées et d'obser-

vations qui lui emplissaient le cœur et la cervelle. Et il s'est trouvé par là même que, dans son œuvre pourtant bien brève, il a donné à son temps l'expression poétique la plus complète et la plus originale qui pût lui être donnée. La poésie du quinzième siècle était condamnée à manquer d'inspiration épique, de grandeur morale et de vrai sentiment de la nature. Elle n'avait pas d'ailes à déployer ni de chants sublimes à faire entendre ; quand elle essayait de quitter le sol, elle s'enlevait lourdement et retombait vite ; elle ne pouvait que voleter près de terre et se perdait en gentils gazouillements ou en prétentieux ramages. Elle n'était faite ni pour les sommets, ni pour les libres plaines, ni pour les nobles avenues. C'est dans les rues étroites et bruyantes du quartier Latin qu'elle a rencontré, grâce à la vie ardente et heurtée d'un « fruit sec » qui se trouvait avoir du génie, et d'un « mauvais garçon » qui se trouvait avoir du cœur, le sujet et le représentant qui pouvaient la faire sortir de sa banalité emphatique ou maniérée, et qui lui méritent, plus que tout le reste, l'attention de la postérité (1). »

De ce portrait de Villon par Gaston Pâris, retenez surtout cette phrase : *il dut à son humble origine de rester en communication constante avec les sources éternelles de toute vraie poésie.* Il aurait pu composer des vers pour se pousser auprès des grands ou pour amuser ses camarades de bamboches, tandis que, la plupart du temps, quand il compose ses poèmes, il retire de sa vie inutile, malsaine et débauchée ce qu'elle contient de plus précieux, de plus simple, de plus général, l'aspiration vers quelque chose de meilleur, le sens de la

(1) *François Villon*, par Gaston Paris.

mort que la danse macabre du cimetière des Innocents avait surexcité en lui, et le souvenir de sa bonne femme de mère.

Nous ne la connaissons que par lui. Quelques vers suffisent à rendre immortelle cette pauvre femme. Il lui causa *douleur amère, Dieu le sait, et mainte tristesse :*

> Autre chatel et forteresse
> N'ai où retraire corps et âme,
> Quand sur moi court male détresse,
> Que ma mère, la povre femme.

Elle est son dernier refuge, et il compose à sa requête, entre la ballade des *Femmes de Paris* et celle des *Enfants perdus*, la fameuse ballade *A Notre-Dame*, d'un accent catholique que, plusieurs siècles plus tard, retrouvera le Verlaine de *Sagesse :*

> Femme je suis povrette et ancienne,
> Qui rien ne sait ; oncques lettre ne lus,
> Au moutier vois dont suis paroissienne
> Paradis peint, où sont harpes et luths,
> Et un enfer où damnés sont bouillus ;
> L'un me fait peur, l'autre joie et liesse.
> La joie avoir me fais, haute Déesse,
> A qui pécheurs doivent tous recourir,
> Combler de joie, sans feinte ni paresse.
> En cette foi, je veux vivre et mourir.
>
> Vous portâtes, Vierge, digne princesse,
> Jésus régnant qui n'a ni fin ni cesse.
> Le Tout-Puissant prenant notre faiblesse,
> Laissa les cieux et nous vint secourir ;
> Offrit à mort sa très claire jeunesse,
> Notre-Seigneur tel est, tel le confesse,
> En cette foi je veux vivre et mourir.

On devine qu'elle dut toujours pardonner à son fils, et intercéder pour lui, et le poursuivre jusque dans sa prison. Combien souvent elle dut trembler de le voir pendu? Ce qui demeure en lui de tendresse et de repentir, de sens de Dieu et de la mort, ne lui vient-il pas de cette femme *povrette et ancienne?*

IV

Il semble que la terre manquerait plutôt sous nos pieds que cette affection à notre cœur dont elle est la sécurité. C'est notre suprême ressource, rien ne peut nous la ravir. Lisez les grands procès : quand toute la société condamne, il reste au condamné sa mère. Un Ravaillac (1), un Émile Henry, un Caserio, fermés à tous sentiments humains, s'attendrissent au rappel de leur mère. Ils savent que, repoussés du monde entier, quelqu'un reste encore pour les plaindre. Un père peut maudire, une mère, non pas. Celle de Caserio, assise sur le seuil de sa porte, passait ses jours à pleurer et à se lamenter. Elle n'accusait pas. Elle eût ressemblé à cette héroïne de *Rizpah*, le poème où Tennyson a incarné, dans sa force absolue et presque sauvage, l'instinct maternel. Dans son excellente biographie du poète anglais, M. Firmin Roz nous apprend que Tennyson emprunta son sujet à un fait divers de la fin du dix-huitième siècle, mais il a raison d'ajouter : « Le génie du poète lui a donné une réalité supérieure à celle que peuvent attester documents ou traditions : il

(1) Voir le *Ravaillac*, de Jérôme et Jean Tharaud.

en a élargi la signification humaine et manifesté l'éternelle vérité. » C'est l'histoire d'une mère dont le fils a été pendu pour des actes de brigandage, et qui a volé les os abandonnés du coupable pour les ensevelir en terre chrétienne. Elle-même, mourante, raconte à une voisine qui la garde, comment les choses se sont passées.

« *Ah! vous qui avez vécu si doucement, que pourriez-vous connaître de la nuit, de la rafale et de la honte brûlante et de l'âpre gelée et de l'effroi? J'ai fait cela pendant que vous étiez endormie, vous n'étiez faite que pour le jour. J'ai fini par rassembler tous les morceaux de mon petit, et maintenant vous pouvez aller votre chemin...* » Revenant en arrière, elle dit la dernière entrevue à la prison, et comment le geôlier l'a jetée dehors quand son garçon avait encore quelque chose à lui dire, quelque chose qu'elle ne saura jamais, et pendant qu'on l'emmenait, elle l'entendait qui criait : Mère ! Mère ! Ce cri, les années et les années passeraient qu'elle l'entendrait toujours. Puis, c'est la chasse aux ossements qu'elle fait la nuit, comme les hyènes :

La chair de ma chair était partie, mais il restait les os de mes os. Je les dérobai tous aux gens de justice. Dites, appellerez-vous cela un vol? Mon petit, les os qui sucèrent mon lait, les os de celui que j'ai vu sourire et pleurer, à eux? oh! non! ils sont à moi, non à eux. Ils ont remué dans mon flanc.

Elle les a baisés et ensevelis en terre bénie, afin que son fils se lève quand la trompette du jugement sonnera. Elle a confiance dans la bonté du Sauveur. Elle a si longtemps souffert, et le Seigneur le sait bien. Mais que lui objecte-t-on maintenant?

Avez-vous entendu? Quoi? Ils vous ont dit qu'il ne s'était jamais repenti de sa faute. Comment le savent-ils?

Sont-ils sa mère, eux? Êtes-vous de son sang, vous? Entendu! Avez-vous jamais entendu, quand la tempête s'élevait sur les dunes, le vent qui gémit comme un enfant et la mer qui pleure comme un homme?

Elle sera sauvée avec son Willy. Et s'il s'est perdu, lui : *Pensez-vous que j'aie souci de mon âme, si mon garçon est livré aux flammes : j'ai été avec Dieu dans les ténèbres. Allez, allez, vous pouvez me laisser seule. Vous n'avez jamais porté un enfant, vous êtes aussi dure qu'une pierre.*

Qui dépassera ce pathétique de l'amour qui se donne jusqu'au delà de la mort? Richepin l'a tenté dans la chanson de *la Glu*, pareille à un air d'autrefois, primitif, brutal et douloureux où l'abominable parricide est vaincu par l'amour maternel :

Y avait un' fois un pauv' gas,
Et lon lan laire,
Et lon lan la,
Y avait un' fois un pauv' gas
Qu'aimait cell' qui n'l'aimait pas.

Ell' lui dit : Apport'moi d'main,
Et lon lan laire,
Et lon lan la,
Ell' lui dit : Apport' moi d'main
L'cœur de ta mèr' pour mon chien.

Va chez sa mère et la tue,
Et lon lan laire,
Et lon lan la,
Va chez sa mère et la tue,
Lui prit l'cœur et s'en courut.

Comme il courait, il tomba,
Et lon lan laire,
Et lon lan la,
Comme il courait, il tomba
Et par terre l'cœur roula.

Et pendant que l'cœur roulait,
Et lon lan laire,
Et lon lan la,
Et pendant que l'cœur roulait
Entendit l'cœur qui parlait.

Et l'cœur disait en pleurant,
Et lon lan laire,
Et lon lan la,
Et l'cœur disait en pleurant :
T'es-tu fait mal, mon enfant?

Puisque Tennyson a emprunté son poème à la réalité, voici un autre fait divers, d'hier seulement celui-là, qui révèle une autre forme de l'amour maternel. Qu'un poète s'en empare et cette aventure aussi resplendira.

La scène se passe à la police correctionnelle. On va condamner pour vol un ouvrier qui se défend tant bien que mal, mais que tout cet appareil judiciaire intimide et qui balbutie, quand l'huissier intervient :

— Il y a là une femme, monsieur le président, qui insiste pour vous parler.

— Que veut-elle?

— Elle dit qu'elle sait quelque chose.

On introduit une femme du peuple. Elle est toute pâle, elle pleure, on l'entend à peine. Pourquoi est-elle si émue? Elle décline ses nom et profession qu'on lui arrache, et maintenant qu'a-t-elle à dire? — J'ai à dire que celui-ci est innocent. (Elle montre l'accusé.) — Comment le savez-vous? — C'est un autre qui a volé. — Un autre? Quel autre? Vous le connaissez? — Je ne puis pas donner son nom. — Il le faut pourtant, sans quoi on ne vous croira pas.

Alors elle étouffe ses larmes et murmure :

— Il m'a tout avoué. C'est mon fils.

Cette autre femme *povrette et ancienne*, elle ressentait l'amour maternel tout simplement comme une Blanche de Castille, reine de France, qui eût préféré voir son fils mort plutôt que coupable.

Dans les chansons de geste nous avions trouvé des héroïnes à l'avance dignes de Corneille. Notre épopée, expression de la vie collective, célébrait, comme l'épopée grecque, le culte des dieux lares. Une littérature de clercs et de lettrés commence dès le treizième siècle la guerre de l'ironie et du sarcasme contre le foyer et contre les femmes. Et voici qu'il suffit de quelques vers de Villon, prince des apaches d'autrefois, pour qu'on aperçoive, dans l'ombre où elles se cachent, les bonnes femmes dévouées, les bonnes femmes sacrifiées qui sont le cœur de la France.

IV

LA JEUNESSE DE RONSARD [1]

(1) Conférence donnée au *Foyer* le 27 février 1913 et publiée par la *Revue du Foyer* le 15 mai 1913.

Les matins de septembre au pays vendômois sont doux et clairs, et s'ils sont rafraîchis d'un peu de brise, plutôt que de sentir l'automne on croit revenir au printemps. C'était un matin de septembre de l'année 1525 au pays vendômois. Les cloches de la petite église de Coutures sonnaient à toutes volées et à la gaieté de leurs carillons il était aisé de reconnaître qu'elles annonçaient un baptême. Du château de la Poissonnière un cortège s'avance en effet vers le village, et comme le temps est sec et qu'il n'y a pas encore de rosée, il prend à travers champs pour aller plus vite. C'est un cortège plaisant au regard et l'on rit autour de l'enfant, un bel enfant qui reçoit pour la première fois le baiser de l'air et du jour. Mais voici que la femme qui le porte, distraite par les conversations ou maladroite, a trébuché et le laisse tomber. — Oh ! mon Dieu, qu'est-il arrivé? S'est-il blessé? — L'herbe et les fleurs l'ont reçu. Il ne s'est fait aucun mal. Une jeune fille qui tenait à la main un flacon d'eau de roses s'est inclinée sur lui et le parfum s'est répandu sur la petite tête. Ainsi Pierre de Ronsard, avant de recevoir l'eau du baptême, couché sur un tapis de gazon, fut aspergé d'une essence de fleurs par une jeune fille penchée.

Plus tard sur la tombe précocement ouverte d'une autre jeune fille, ne devait-il pas effeuiller à son tour

les roses dans ce sonnet qui est l'une des gloires de la poésie française :

Comme on voit sur la branche, au mois de mai, la rose,
En sa belle jeunesse, en sa première fleur,
Rendre le ciel jaloux de sa vive couleur,
Quand l'aube de ses pleurs, au point du jour, l'arrose,

La grâce dans sa feuille et l'Amour se repose,
Embaumant les jardins et les arbres d'odeur ;
Mais, battue ou de pluie ou d'excessive ardeur,
Languissante, elle meurt, feuille à feuille déclose.

Ainsi, en ta première et jeune nouveauté,
Quand la terre et le ciel honoraient ta beauté,
La Parque t'a tuée, et cendre tu reposes :

Pour obsèques reçois mes larmes et mes pleurs,
Ce vase plein de lait, ce panier plein de fleurs,
Afin que, vif et mort, ton corps ne soit que roses.

Si je vous ai conduit tout d'abord, pour vous parler de Ronsard, dans une prairie de cet enchanteur pays vendômois où le Loir d'argent coule sans hâte en reflétant un ciel délicat, c'est que cet enfant, couché dans l'herbe et dans les fleurs et promis à la gloire, s'est de son premier geste involontaire installé à la place qu'il gardera. Il a pris possession de son pays trop heureux dont il sera le poète, comme il sera l'aboutissement d'une race ardente, active, traditionnelle et conservatrice. Les grands hommes ne sont pas des accidents, ils sont préparés par de longues séries d'influences obscures. Dans cette leçon sur Ronsard, je voudrais vous montrer cette lointaine préparation de la famille et du pays natal.

Dans mon pays de Savoie, après un long hiver qui

se traîne, le printemps éclate tout d'un coup. Presque du jour au lendemain les arbres fleurissent et quelquefois l'on se demande si ce n'est pas le givre qui tremble encore à leurs branches et que le jour colore. Mais, dans ce cœur de la France qui est la patrie de Ronsard, la progression est plus lente et nous allons la suivre.

La renommée de Pierre de Ronsard fut, de son vivant, prodigieuse. Il pouvait, s'adressant aux poètes, en 1563, leur dire sans exagération :

> Vous êtes tous issus de ma Muse et de moi ;
> Vous êtes mes sujets, je suis seul votre roi.

Seuls, peut-être, Chateaubriand ou Victor Hugo ont été ainsi portés aux nues. Mais après sa mort, cette renommée subit longtemps, et plus de deux siècles, une éclipse presque totale. Sainte-Beuve, dans son *Tableau de la poésie française au seizième siècle*, lui restitua la place qu'on lui avait injustement enlevée, et depuis lors, les travaux biographiques et littéraires sur Ronsard se sont multipliés. Je vous citerai la très belle édition de son œuvre par Blanchemain, les études de Brunetière et de Faguet, les deux ouvrages considérables de M. Paul Laumonier sur la vie du poète et sur sa poésie lyrique, et le commentaire éloquent et savant ensemble qu'en a publié M. André Bellessort dans la *Revue des Deux Mondes*, et enfin et surtout le livre érudit et savoureux de M. Henri Longnon sur les ancêtres et la jeunesse de Pierre de Ronsard, qui, dans ses limites mêmes, rentre plus exactement dans mon sujet et auquel je ferai pour cette cause et pour son mérite les plus larges emprunts.

I

Ce Ronsard vautré dans l'herbe de son pays vendômois et qui est là bien à sa place, ne faut-il pas que, ne démêlant pas lui-même sa destinée, il aille se chercher plus tard une origine étrangère ! Nos romantiques, eux aussi, voudront se composer des généalogies flatteuses : Balzac s'anoblira comme si l'on avait besoin d'un titre quand on est le roi de la comédie humaine, Alfred de Vigny arrangera la série de ses ancêtres, Hugo croira s'emparer du passé et Lamartine, magnifique poète né du sol bourguignon, prétendra se rattacher à des Arabes de passage.

Ronsard s'est vanté de descendre d'un marquis bulgare.

> Or, quant à mon ancestre, il a tiré sa race
> D'où le glacé Danube est voisin de la Thrace :
> Plus loin que la Hongrie, en une froide part,
> Est un seigneur nommé le marquis de Ronsart,
> Riche d'or et de gens, de villes et de terre.

M. Henri Longnon a fait justice de ces revendications fantaisistes que les biographes, y compris Sainte-Beuve, répétaient à l'envi sur la foi du poète. Il n'y eut jamais de marquis de Ronsard en Bulgarie, et Ronsard est nôtre jusque dans le plus lointain passé de sa famille. « L'héritage fabuleux du « marquis de Ronsard » n'est donc qu'imagination. La vérité, c'est que les titres de noblesse de sa famille ne doivent pas être cherchés en Orient, d'où le poète prétendait les tirer, mais tout uniment en son « petit pays ». Il faut considérer les Ronsard comme des autochtones des

bords du Loir, aussi haut que l'on puisse remonter. « Nés du riche terroir vendômois et, durant des générations, vivant de la vie même de la nature, nous les verrons d'abord garder en qualité de *sergents fieffés* l'ombreuse forêt de Gâtine, exploiter en hobereaux leurs terres et leurs prés de la vallée du Loir, puis s'élever lentement, par degrés, jusqu'au service personnel et politique du roi, jusqu'à la cour dont l'oracle fut, pendant un quart de siècle, à l'une de ses périodes les plus brillantes, celui de leurs descendants qui devait rendre immortel ce nom de Ronsard, un des poètes les plus richement doués qu'ait produits le génie français (1). »

Voilà une découverte heureuse. Et remarquez, en passant, que bien souvent l'histoire et l'archéologie ne font que vérifier ce que d'instinct nous imaginions. Il y a dans les événements un ordre logique que l'on n'aperçoit qu'après coup. Un Ronsard est à nous tout entier. Aucun sang étranger ne coule dans ses veines. Et, mieux encore, sa race accordée au sol s'est développée lentement et progressivement. Avant de donner le poète des bois, le défenseur des arbres, elle a donné des *sergents fieffés* de la forêt de Gâtine. Admirables sergents fieffés, excellents subalternes, obscurs serviteurs qui ont sans le savoir préparé les voies providentielles ! Les *sergents fieffés* de la forêt de Gâtine remplissaient un office de gardes-chasse et de gardes forestiers : ils veillaient sur les lièvres, chevreuils, cerfs et sangliers, ils défendaient le bois vif ou mort contre les maraudeurs. Et de la forêt ils connaissaient tous les secrets, des arbres ils connaissaient toutes les essences, les essences d'ombre et les essences de lumière. Savez-

(1) *Pierre de Ronsard*, par Henri LONGNON.

vous qu'il y a parmi les arbres des essences d'ombre et des essences de lumière? Essences de lumière, le chêne qui, malgré la fable, tient tête aux orages, le fin et robuste bouleau, l'épicéa qui pousse jusqu'à 1 800 mètres et le mélèze, plus hardi encore, qui atteint la région des neiges éternelles; essences d'ombre, le sapin, le hêtre, au tempérament plus délicat, sensibles à la gelée, aux coups de soleil, à la privation d'eau. Ils sont en rapports plus étroits avec les éléments. Ce qui touche la terre les atteint. Ils prévoient les transformations atmosphériques. La souffrance du sol passe en eux, comme sa joie dont ils se hâtent de sourire avec gravité. En eux bat plus finement le cœur du monde. Les autres, plus durs, ont une destinée plus directe.

Et quelle leçon de civilisation, de culture, les sergents fieffés pouvaient retirer de la connaissance de leur forêt! L'arbre comme l'homme s'affine en société. Tandis qu'on lui voit, isolé, un tronc court, trapu, noueux, des racines cramponnées au sol, un feuillage parti de bas et une cime étalée comme s'il se ramassait pour résister au vent, il montre, en compagnie, un fût lisse et bien cylindré, dépouillé de branches jusqu'à une grande hauteur, et celles-ci se groupent au faîte en une houppe régulière et touffue. Mais cette élégance, cet élancement, cette grâce, j'allais dire cette politesse n'excluent pas la lutte qui est la loi de nature. Les beaux arbres rassemblés montent vers le soleil, ils veulent recevoir par en haut les rayons du jour et les vaincus dépassés, étouffés, dégénèrent et bientôt périssent. Une sélection s'opère, là comme partout, au profit des forts qui bousculent les faibles et parviennent au libre épanouissement supérieur. Dans la vie humaine, comme dans la forêt, il y a des essences d'ombre et des essences de lumière.

Si la nature solitaire et sauvage nous peut égarer — et Jean-Jacques en est un exemple — l'assemblée des arbres donne de bons enseignements que les sergents fieffés de la forêt de Gâtine reçurent et transmirent. Car cet office demeura dans la famille de Ronsard ; il y était encore de son temps.

Et dès lors vous comprenez pourquoi le massacre de la forêt de Gâtine arrachera à Pierre de Ronsard cette lamentation déchirante qui a traversé les siècles. Ce n'est pas un passant qui, regardant les bûcherons abattre à grands coups de cognée les grands arbres, s'intéressera par sentimentalité à leur chute. C'est le descendant de toute une série de conservateurs des forêts qui ont su les aménager, et pour qui les arbres sont des êtres vivants, des êtres utiles, des amis authentiques. L'ode — ou l'élégie — contre les bûcherons de la forêt de Gâtine, Ronsard croit peut-être y mettre sa seule protestation, quand il y parle au nom de tout le passé de sa race forestière. L'ode contre les bûcherons de la forêt de Gâtine est une des plus belles preuves de la tradition qui relie chacun de nous au passé des siens, et qui mêle à notre voix, pour employer une formule célèbre, la voix de notre terre et de nos morts. Honneur donc aux sergents fieffés : sans eux, la plainte de leur descendant ne serait certainement pas aussi émouvante, et c'est pourquoi ils m'intéressent un peu plus que le faux marquis bulgare.

Escoute, bûcheron, arreste un peu le bras :
Ce ne sont pas des bois que tu jettes à bas ;
Ne vois-tu pas le sang lequel dégoute à force
Des nymphes qui vivoient dessous la dure escorce?
Sacrilège meurtrier, si on pend un voleur
Pour piller un buttin de bien peu de valeur,

Combien de feux, de fers, de morts et de détresses
Mérites-tu, meschant, pour tuer nos déesses?

Forest, haute maison des oiseaux bocagers!
Plus le cerf solitaire et les chevreuils légers
Ne paistront sous ton ombre, et ta verte crinière
Plus le soleil d'esté ne rompra la lumière,
Plus l'amoureux pasteur sus un tronq adossé
Enflant son flageolet à quatre trous persé,
Son mastin à ses pieds, à son flanc la houlette,
Ne dira plus l'ardeur de sa belle Janette :
Tout deviendra muet ; Écho sera sans vois ;
Tu deviendras campagne, et en lieu de tes bois,
Dont l'ombrage incertain lentement se remue,
Tu sentiras le soc, le coutre et la charrue ;
Tu perdras ton silence, et Satyres et Pans,
Et plus le cerf chez toy ne cachera ses fans.
. . . .
Adieu, vieille forest, adieu, testes sacrées...

La forêt a sans doute inspiré bien des poètes, mais vous allez constater que ceux qui n'ont pas eu de sergents fieffés parmi leurs ancêtres n'en parlent pas de la même façon. J'ouvre *le Poème de l'arbre,* qui est sans doute le plus beau poème de Victor de Laprade. *La Mort d'un chêne, le Bûcheron,* autrefois, chantaient dans les mémoires. Laprade est presque un oublié aujourd'hui : cependant un grand souffle naturel et parfois panthéiste soulève ses vers. Il nous montre le bûcheron appuyé sur sa cognée et regardant le *chêne aux flancs noueux* qu'il vient d'abattre. Et le bûcheron déplore sa besogne sacrilège :

Triste et rude métier que de porter la hache!
A ce labeur de mort quel dieu m'a condamné?
Sur tes plus beaux enfants j'ai frappé sans relâche,
Et je t'aime pourtant, forêt où je suis né...
. . . .

Adieu, les troncs divins qu'un peuple immense habite,
Les abeilles et l'homme et les oiseaux du ciel,
Tours que le vent balance et dont le tronc palpite,
Ruisselant de fraîcheur, d'harmonie et de miel !...

Mais c'est le poète lui-même qui va consoler le bûcheron au lieu d'invectiver contre lui, et qui découvrira dans ce travail sacrilège un élément de progrès et de bonheur populaire. Frappe, l'encourage-t-il, au lieu de lui arrêter le bras comme fait Ronsard,

Frappe, ô vieux bûcheron, et détruis sans murmures :
Les anciennes forêts pour la hache sont mûres.
. . . .
Sur les coteaux ombreux, pour qu'un peuple y fourmille,
Fais place, avec la hache, à ta jeune famille ;
Là, sous les cerisiers encor rouges de fruit,
Mille bruns moissonneurs souperont à grand bruit ;
De beaux enfants joufflus, rentrant le soir aux granges,
Passeront en chantant sur le char des vendanges,
Et les joyeux voisins viendront se convier
A rompre le pain blanc au pied de l'olivier,
Et tout ce peuple heureux des vastes métairies,
Uni pour le travail en douces confréries,
Célèbre en ses chansons l'ancêtre courageux
Qui de l'âge de fer vit les jours orageux,
Prépara le désert à la culture humaine,
Et, pour faire à ses fils un plus libre domaine,
Brava, tout en pleurant l'ombre qu'il adorait,
L'amour et la terreur de l'antique forêt.

Laprade n'a pour les arbres morts que de la pitié. Il comprend, il admet les transformations du sol, il y voit même une amélioration agricole. Il ne se rend pas compte de l'utilité des arbres. En réalité il ne les connait pas, il n'a pour eux qu'une admiration d'amateur. Un autre poète, plus récent, issu, lui, d'une race fores-

tière, va lui répondre, et ce sera l'auteur du *Chemin des bois* qui, tout petit, parcourut avec des gardes les forêts de l'Argonne, André Theuriet. Après avoir célébré les plus nobles essences d'arbres, le pin, le chêne, le hêtre, le bouleau, le tilleul, il ajoute :

... Amis, n'attendons pas que le sol forestier
Aux mains des défricheurs soit livré tout entier,
Et restaurons le vieux royaume héréditaire :
La Forêt, poésie et parfum de la terre.
Au plus profond des bois la Patrie a son cœur ;
Un peuple sans forêts est un peuple qui meurt.
Pour que les nôtres soient plus belles et plus grandes,
Conservons la futaie, ensemençons les landes
Et les versants rongés par la dent des troupeaux
Où les rocs décharnés percent comme des os.
Et puissent nos enfants voir, aux saisons futures,
Les chênes et les pins aux robustes ramures
Onduler sur la plaine et moutonner dans l'air,
Pareils aux flots mouvants et féconds de la mer !

Retenons surtout ce beau vers : *Un peuple sans forêts est un peuple qui meurt*. La forêt est le symbole de la solidarité qui unissait les générations. Car un arbre est le rappel d'un long passé et invite à la conservation. Or, aujourd'hui, personne ne consent plus à planter pour un avenir éloigné. Chacun entend profiter lui-même de ses œuvres :

Mes arrière-neveux me devront ces ombrages...

s'écrie le vieillard de La Fontaine. Qui songe maintenant à réjouir les yeux de ses petits-enfants? La conservation des bois convenait à une société traditionnelle : elle ne répond plus aux besoins d'une société qui vit au jour le jour. Et les propriétaires privés ne tiennent plus à leurs arbres, parce qu'ils n'entrevoient

plus la durée du patrimoine de famille. Il faut, pour administrer une forêt, écarter les nécessités immédiates, disposer du temps, car les revenus en sont lents et réclament beaucoup de patience. Avant l'extrême division des héritages, le grand propriétaire pouvait attendre. Le petit ne le peut plus et coupe ses arbres. Il préfère telle autre culture dont la production même modeste est annuelle.

Par delà la mort de la forêt, ce que Ronsard pleure dans sa fameuse élégie, c'est aussi l'évolution qui atteindra peu à peu, avec l'image altérée de la terre, les familles enracinées au sol.

Chacun de nous, quand il se rend à la campagne, ne constate-t-il pas la diminution des ombrages et l'envahissement des cultures sur les bois? On nous transforme nos paysages sans nous consulter, et ce sont les arbres surtout qui font les frais de cette transformation. Jadis les poètes ne manquaient guère d'opposer la pérennité de la nature à la fragilité de nos sentiments. Une grève, un bois, une rivière servaient généralement de points de comparaison. Aujourd'hui, en moins de temps qu'il n'en faut pour changer de passion, une grève devient un port, un bois devient un champ, et une rivière une force motrice. Nous ne pouvons plus nous appuyer sur l'immuabilité de la nature, ni prendre les lieux pour confidents ou pour témoins. Car les lieux se modifient avant nous, et la nature est aussi remuée que nous sommes remuants.

Par surcroît, il est avéré aujourd'hui — et ceci réjouirait grandement nos sergents fieffés — que ce déboisement général est un danger économique à cause des changements climatériques qu'il provoque. Mais par un phénomène singulier, nous ne pouvons

plus rééditer la protestation de Ronsard sans contribuer à ce déboisement. Tout plaidoyer imprimé, en faveur des arbres, se trouve leur être nuisible. Car vous savez comment notre industrie moderne utilise le bois. Des procédés chimiques, que l'on déclare ingénieux, ont extrait du bois la pâte à papier. Nos arbres, nos chers arbres, seront un jour imprimés. N'y a-t-il pas dans cette affligeante métamorphose de quoi décourager tant de personnes atteintes de la fureur d'écrire? Pour ma part, si je n'avais commencé autrefois, sans savoir, peut-être hésiterais-je devant cette divulgation. Mais l'habitude est prise. Eh quoi! ces arbres d'un si bel essor, qui montent avec confiance vers la lumière, dont toutes les branches, d'un mouvement spontané, se tendent vers le soleil, dont la beauté varie à chaque saison, qui portent au printemps de petites feuilles vert clair semblables à une nuée d'insectes, d'épaisses frondaisons en été, des voûtes légères en automne, et qui, l'hiver, se découpent en noir sur le fond du ciel jusque dans leurs moindres brindilles, ou se revêtent de givre comme de mille pierreries, ces arbres seront un jour abattus, sciés, soumis à je ne sais quel traitement infamant qui ne laissera rien subsister de leur essence, et ils porteront des nouvelles, souvent fausses, des faits divers effroyables, de misérables feuilletons! Quelles fortes pensées, quelles grâces de style les vaudront? Quelles phrases remplaceront les gestes de leurs bras levés, l'ombre de leurs feuilles, la paix de leurs conseils? En vérité, nous ne manquons pas d'impertinence, nous qui exigeons qu'on abatte des forêts pour la publication de nos ouvrages. Et par un tour singulier du sort, nous ne pouvons plaider en faveur de

ces pauvres arbres sans leur nuire. Leurs amoureux eux-mêmes leur font du mal. Mais il en est souvent ainsi dans l'amour.

II

Ainsi donc un Ronsard parlera, en défendant ses arbres, au nom de toute une race forestière. « C'est aux impressions confuses de ses pères, dit M. Henri Longnon, c'est à leurs sentiments restés muets et inconscients peut-être, par le fait d'une existence rude et de leur simplicité d'âme, que le poète donne le jour. Et l'inspiration divine de ses chants n'est que le jaillissement d'une impression exercée pendant près de deux siècles par des émotions identiques, toujours éprouvées par des cœurs d'un même sang. » Presque toujours les grands hommes sont les porte-parole du passé dont ils sont l'aboutissement. Dans ce passé ils ont puisé l'ordre nécessaire au génie, mais la lente poussée d'une famille sur le même sol, en face d'un même horizon, vouée à des tâches obscures, comment pourra-t-elle communiquer l'élan nécessaire? L'élan est l'effort personnel de l'individu. Et cependant lui aussi peut être préparé.

M. Henri Longnon, dans l'étude qu'il a consacrée aux ancêtres de Ronsard, nous montre son aïeul Olivier participant aux affaires publiques, et son père, Louis, menant une carrière aventureuse et charmante. Vingt-deux fois, Louis de Ronsard passa les Alpes. Au service du duc d'Orléans, il reçoit à Rapallo le baptême du feu, et il est un peu plus tard assiégé dans

Novare avec son souverain. Celui-ci, devenu Louis XII, le prend dans la compagnie des Cent gentilshommes de l'Hôtel. Il retourne se battre en Italie avec Louis de Brézé et au retour il est fait chevalier. Je ne le suivrai pas dans toutes ses expéditions, je rappellerai seulement que sous François Ier, après Pavie, lorsque le roi dut envoyer à sa place ses enfants comme otages, il les confia à Louis de Ronsard qui dut passer avec eux plusieurs années en Espagne. Le père du poète fut donc un gentilhomme accompli, et qui de ses voyages avait gardé le goût de l'aventure, des horizons larges, des belles audaces ; par surcroît, il était fort lettré, épris d'antiquité et habile à la versification. Enfin il avait épousé Jeanne Chaudrier qui était d'excellente noblesse, petite-fille de Jean Chaudrier, le libérateur de la Rochelle, et petite-nièce du maréchal Joachim Rouault qui avait vaincu Talbot.

Pierre de Ronsard fut élevé dans ces souvenirs de guerre et de gloire. Son éducation morale, dit M. Henri Longnon auquel il faut toujours en revenir pour la jeunesse du poète, « je la vois tout entière se dérouler au manoir paternel, sous le vaste manteau sculpté de la cheminée de la grand'salle. Dans le décor de cette cheminée on doit reconnaître une image de la société féodale, une somme figurée de ses obligations et de ses grandeurs. En lisant sur de petits cartouches fleuronnés, à portée de la main, les armes de ses ancêtres et de ses alliances, en apprenant ainsi ses quartiers de noblesse, l'enfant nourrissait cette fierté de race dont il témoigna si hautement en tant de circonstances, préjugé salutaire, aiguillon à bien « servir », à remplir dignement ces devoirs du vassal qu'enseignait la place même des armoiries familiales, escortant

de chaque côté les écus du roi et des princes du sang de France :

> Et vous, nobles, aussi mes propos entendez...
> Servez vostre pays et le roy vostre maistre...
> Vos pères ont reçu de nos roys, ses ayeux,
> Les honneurs et les biens qui vous font glorieux,
> Et d'eux avez reçu en titre la noblesse
> Pour avoir dessous eux montré vostre prouesse,
> Soit chassant l'Espagnol, ou combattant l'Anglais,
> Afin de maintenir le sceptre des Français.

Il n'imaginera rien de plus beau, enfant, que de suivre la carrière paternelle. La cour et la guerre, quoi de plus tentant ! N'est-il pas d'une race en pleine ascension, en pleine force, en pleine activité? Les plus grands écrivains ont tous manifesté des aptitudes d'hommes d'action. La conception de l'homme de lettres enfermé dans son cabinet et inapte à tout ce qui n'est pas l'écriture, ne date guère que de Flaubert. Auparavant, le poète se mêle à la vie, ne s'en isole pas, ne se considère pas comme un être à part. Et voilà notre Pierre de Ronsard qui entre à onze ans au service du dauphin. Le dauphin meurt dans des circonstances suspectes, et le petit page assiste à l'autopsie du cadavre. Déjà il pouvait prononcer la parole qu'il dira plus tard et à laquelle Bossuet donnera son vrai sens de grandeur et d'humilité humaines : « Ce n'est rien que des rois ! »

Puis Jacques V, roi d'Écosse, étant venu épouser Marie de France, il accompagne la jeune princesse dans son nouveau et froid pays où elle ne tardera pas à mourir. Elle avait voulu être reine, elle le fut, mais peu de temps. Il demeura en Écosse après son décès, vit le roi épouser avant la fin de l'année Marie de Lor-

raine. — Ce n'est rien que des reines, aurait-il pu dire en songeant au prompt oubli de son maître, et il rentra en France en 1540, mais pour repartir bientôt et suivre en Allemagne le grand humaniste Lazare de Baïf chargé de missions. Il y tomba malade et y fut en danger. Sans doute avait-il commencé de trop bonne heure la vie de voyages et de cour. Jamais il ne devait se rétablir complètement, malgré sa robuste constitution qui le sauva, et bientôt il dut envisager l'abandon de la carrière diplomatique et militaire. A quinze ans ! Mais à quinze ans, jadis, on était déjà un petit homme. On commençait plus tôt la vie : des généraux, des ambassadeurs, des hommes d'État de vingt ou vingt-cinq ans n'étaient pas rares. La formation virile était plus rapide, l'esprit n'était pas surchargé d'érudition, et l'enfant trouvait déjà dans son milieu de famille la préparation nécessaire au service immédiat du prince et du pays. Néanmoins, cette précocité était souvent la cause d'une prompte usure ou d'une légèreté dangereuse. Aujourd'hui, nous partons en guerre dans l'existence beaucoup plus tard. Il faut croire que nous nous conservons mieux : à en croire en effet notre théâtre contemporain, c'est le barbon de quarante ou cinquante ans, celui-là même que Molière, irrespectueux, traitait en vieillard, qui remportera tous les succès et qui, bourreau des cœurs, mettra dans sa poche les petits jeunes gens assez audacieux pour se placer en travers de sa route.

A quinze ans, Pierre de Ronsard, malade, découragé, atteint de la surdité dont il ne guérira pas, revient tristement au château de la Poissonnière dans son pays vendômois. C'est un vaincu — déjà ! — c'est un soldat à la retraite. Heureuse retraite qui va lui

donner le sens véritable de son génie, heureux retour que lui ménage la plus étonnante découverte, celle de son pays qu'il n'a jamais encore regardé, ce qui s'appelle regarder. Il l'a quitté à dix ans, quand les yeux ne sont pas encore *débrouillés*, pour s'en aller à la cour et puis en terre étrangère. Comment le connaîtrait-il? Il a vu beaucoup d'autres lieux, mais celui de sa naissance, il l'ignore. Et cette découverte coïncide avec l'éveil de sa sensibilité poétique. Il en résultera que les vers où il célébrera le pays vendômois auront une fraîcheur, un accent de nouveauté incomparables. Il pourra dire en toute vérité :

> Bref, quelque part que j'erre,
> Tant le ciel m'y soit doux,
> Ce petit coin de terre
> Me rira par sur tous.

Et pour célébrer son Loir il trouvera des mots aussi transparents que l'eau de la rivière :

> Source d'argent toute pleine,
> Dont le beau cours éternel
> Fuit pour enrichir la plaine
> De mon pays paternel,
>
> Sois hardiment brave et fière
> De le baigner de ton eau :
> Nulle française rivière
> N'en peut laver un plus beau.

Pareillement il chantera la fontaine Bellerie

> De qui le beau cristal coulant,
> D'une fuite lente et tardive,
> Ressuscite le pré mourant.

Il doit bien à son pays de le célébrer avec cette douceur émouvante. Son pays l'a recueilli, soigné, guéri. Il lui a rendu l'amour de vivre, et par surcroît il lui a révélé son cœur et sa destinée.

> Je n'avais pas quinze ans que les monts et les bois
> Et les eaux me plaisaient plus que la cour des rois...

dit-il dans cette confession perpétuelle que sont ses poèmes. Ce n'est pas tout à fait exact. Les confessions des poètes ne le sont jamais tout à fait. Il revint au château de la Poissonnière, non parce que les eaux, les bois, les monts lui plaisaient plus que la cour, mais contraint et forcé, et tout déconfit. Ce retour d'un enfant déraciné fut un retour lamentable. C'était le salut et c'était le bonheur pourtant, mais on ne le sait qu'après. Pierre de Ronsard avait un caractère d'une trempe vigoureuse. Il fit, selon l'expression de Marc-Aurèle, *de l'obstacle la matière de son action*. Obligé de rester à la campagne, il la comprit et il l'aima. Voué par sa surdité à l'isolement, il se plut dans la solitude et il la chanta : *J'aime fort les jardins qui sentent le sauvage*. Les Muses le récompensèrent et cette acceptation de sa nouvelle vie fut la source de sa gloire. Il s'en rendit bientôt compte et que le destin bienveillant le ramenait presque malgré lui à sa vocation véritable. Et loin de rien regretter, il fut tout à la joie de cette vocation retrouvée. Nul mieux que lui n'a exprimé la joie du travail :

> En riant je compose, en riant je veux lire...
> Ceux qui font autrement, ils ne savent choisir
> Les vers qui ne sont nés sinon pour le plaisir.

Et jusqu'à la fin il demeurera fidèle à la nature, fidèle à son petit pays. M. Gabillot nous le montre,

dans ses dernières années, au prieuré de Saint-Cosme, cultivant son jardin, fier de connaître les beaux secrets du jardinage. Ses fermiers des Roches lui apportent à la fête des rois « trois fouasses de fleurs de froment paitries au beurre et huit chappons bons, gras, vifs et recevables » et qu'il recevait honnêtement. Sa maison était ornée d'une galerie rustique. « Du haut de ce balcon, la vue du prieur s'étendait sur un des plus beaux paysages de France, au moins un des plus doux et des plus reposants. Toute cette campagne des environs de Tours ressemble à un parc où la main de l'homme aurait au hasard jeté des prairies, de riches cultures, des groupes d'arbres pittoresques. C'est aussi le pays des roses. » Des roses que Ronsard a tant aimées.

Dans une page d'un bel emportement, M. André Bellessort, reprenant cette idée émise par Brunetière que Ronsard contient tout le seizième siècle et qu'en le lisant bien on y trouve toute l'évocation de ces temps violents et délicieux ensemble, s'écriait avec enthousiasme : « Que de visions pittoresques, dramatiques ou charmantes se lèvent quand nous feuilletons Ronsard ! Vision des guerres civiles et religieuses, où se dresse « un Christ empistolé tout noirci de fumée », — croquis à l'eau-forte de ces poussifs Allemands qui, enfermés dans leur poêle, interprètent les saintes Écritures « entre les gobelets, les vins et les injures » ; — portrait du prédicant de Bèze au grand front chenu, à la barbe fourchue et dont les mains renversées « promettent le ciel aux troupes amassées » ; — silhouette lugubre des pendus de Montfaucon : « Ainsi l'avez voulu, Étoiles ! » D'autre part, des peintures dont le temps n'a pas fané la fraîcheur éblouissante : le Sacrifice pour rire du Bouc de Bacchus à la représentation

de la *Cléopâtre* de Jodelle ; le « folâtrissime voyage d'Hercueil », ces fastes lyriques d'une jeunesse insolemment olympienne et éperdument gauloise. Puis, croquis, petits tableaux où il semble que Ronsard ait dérobé le secret de ses pinceaux à son ami Clouet, de petits tableaux où revivent, baignées de la lumière des beaux mois, le bouquet au sein, les mains chargées de bagues, la robe échancrée à la poitrine, les dames de Blois,

> Ou d'Orléans, ou de Tours, ou d'Amboise,

et surtout, dans les jardins de Fontainebleau, l'adorable Marie Stuart, en habit de deuil, sous

> Un long crêpe, subtil et délié,
> Pli contre pli retors et replié...
> Triste, passiez dans les longues allées
> Du grand jardin de ce royal chateau
> Qui prend son nom de la beauté d'une eau.

« Ces vers inoubliables, continue M. Bellessort, nous donnent la sensation d'un ciel mélancolique et d'un grand parc solitaire où tremble une eau limpide comme une larme. Et plus tard, quand l'île farouche se sera refermée sur sa proie délicate, quelle toile vaudrait ces deux vers, les plus fascinants que la fille des Stuarts ait jamais inspirés :

> Les perles, les rubis sont enfants des rivages,
> Et toujours les odeurs sont aux terres sauvages... »

Oui, sans doute, il y a dans Ronsard un peintre à la Véronèse de ce seizième siècle turbulent, opulent, agité, sans cesse en effervescence, dont la Renaissance a favorisé le bouillonnement artistique et le désir de luxe et que les guerres de religion contraignent néan-

moins à un perpétuel examen intérieur. Mais le meilleur Ronsard, le vrai, celui qui nous touche au cœur, c'est le Ronsard de son pays vendômois, c'est le descendant des sergents fieffés de la forêt de Gâtine qui défendra les arbres, c'est l'enfant du château de la Poissonnière et c'est l'adolescent qui, à quinze ans, malade et vaincu, est sauvé par le miracle du foyer et du pays natal. Qu'il soit un Pindare triomphant et qu'il excelle à nous donner une vision brillante et luxueuse de la cour, des dames penchées aux balcons, des beaux chevaux lancés, des chiens de chasse et de tout le grouillement des fêtes, des tournois, des combats, nous en sommes fiers sans nul doute, mais est-ce exagérer que d'avouer que ces belles descriptions ne nous éblouissent qu'un instant? Souvenez-vous de la phrase de Gaston Pâris que je vous ai citée : « Il y a dans les auteurs, surtout dans les poètes véritablement nationaux, tel vers, telle tournure, telle manière de comprendre un sentiment, telle conception du monde et de la vie exprimée d'un mot qui, dans l'âme de tous les concitoyens de l'écrivain, fait vibrer une corde secrète, unisson intime, muette chez les étrangers qui les lisent. » Cette corde secrète, Ronsard ne la touche que lorsqu'il s'appuie au cœur vivant du pays vendômois, du pays qui fut le lieu de sa naissance, qui reçut parmi l'herbe et les fleurs son petit corps d'enfant, qui l'accueillit malade et vaincu et le sauva et lui donna la victoire avec la gloire, du pays enfin où il vit passer Cassandre et Marie, du pays où il aima. Du château de Pré où résidait Cassandre Salviati au château de la Poissonnière, la distance n'est pas grande. Comme la Laure de Pétrarque, Cassandre fit de son poète un servant d'amour courtois, et avec une

coquetterie toute féminine sut concilier le souci de sa vertu et celui de sa renommée poétique. Ronsard désespéré, appela à son secours la nature entière pour lui demander de dire son émoi à celle qu'il aimait :

> Je vous supplie, ciel, air, vents, monts et plaines,
> Taillis, forests, rivages et fontaines,
> Antres, prés, fleurs, dites-le-lui pour moi.

Et voici que la nature, la sienne, celle de ce jardin vendômois qui vaut bien le jardin de Touraine, s'anime et devient pareille à une confidente. Il lui parle d'elle et elle lui rappelle les plus délicats souvenirs, la plus chère présence :

> Voici les bois que ma sainte angelette
> Sur le printemps anima de son chant ;
> Voici les fleurs où son pied va marchant,
> Lorsque, pensive, elle s'ébat seulette...

Là il l'entendit chanter, il la vit rire, ou pleurer, ou danser. Mais plus tard le poète goûtera la paix et le silence des bois pour eux-mêmes, il n'y cherchera plus ses souvenirs, mais la solitude, la bonne solitude où l'on s'écoute vivre et penser sans le trouble et l'agitation de l'amour :

> Seulet dedans les bois, pensif, je me promène,
> Et rien ne m'est plaisant que les sauvages lieux.

III

Ainsi vous avez pu mesurer ce que Pierre de Ronsard doit à sa race et à son pays.

Pour mieux vous rendre compte de tous les détails

familiers et charmants par quoi le pays de Ronsard sut le conquérir, il vous faudrait retracer toutes les coutumes d'autrefois, vous faire entendre toutes les chansons d'autrefois, faire danser devant vous par une troupe ailée de petites filles toutes les rondes d'autrefois. Alors vous comprendriez mieux qu'un poète comme Ronsard a beau être une voix universelle, il est surtout et avant tout un poète de chez nous, c'est-à-dire d'un pays de grâce, de courtoisie et de civilisation, où les saisons ni les fleurs ne sont pareilles à ce qu'elles peuvent être ailleurs. De ce privilège je me souviens d'avoir eu l'intuition très profonde au cours d'un voyage il y a quelques années.

C'était à Saint-Moritz en Engadine, où l'on s'en va l'hiver pour patiner et luger, aujourd'hui pour faire du ski ou du bobsleigh. Je fus une nuit réveillé par un vacarme effroyable. Cors de chasse, fifres, clairons, tambours et sonnailles, gongs et cymbales, grelots et crécelles et aussi casseroles attachées à la queue de chiens fous, il y avait de tout cela dans cet infernal charivari. Pensant au feu, je me précipitai à la fenêtre. Une lueur rouge tremblait et se déplaçait en effet. Dans la nuit dont triomphait l'éclat des torches, j'aperçus cinquante ou cent gamins se démenant comme des démons, soufflant à pleins poumons ou tapant à tour de bras, et la lumière était suffisante pour distinguer leurs visages triomphants. Ils défilèrent et peu à peu la tempête qu'ils avaient déchaînée s'éteignit. Je regardai l'heure : il était cinq heures du matin. Que pouvait bien signifier toute cette musique? Je pestai contre un réveil aussi prématuré et, n'en comprenant pas la cause, je remis à plus tard la recherche d'une explication. Équipé à une heure conve-

nable, je voulus m'informer et l'on m'expliqua à l'hôtel que c'était la fête du printemps. La fête du printemps ! Mars commençait à peine, et il avait neigé la veille une bonne partie de la journée, toutes les montagnes voisines étaient blanches et l'on n'apercevait pas la plus petite trace de verdure.

Elle me parut un peu précoce, la fête du printemps. Elle se célèbre en Engadine à la veille des jours gras. Et cette formidable bacchanale est destinée à chasser l'hiver auquel on signifie rudement son congé. Il le faut bien, sans nul doute, dans un pays où il est enclin à s'endormir pour ne plus s'en aller. Si personne ne lui criait aux oreilles : « Allez-vous-en ! » il s'acclimaterait volontiers toute l'année. Ainsi, là-bas, on adresse au printemps de suppliants appels dans le froid et la nuit.

Chez nous, un tel tintamarre n'est pas nécessaire. Autrefois, la fête du printemps — pourquoi ces vieilles coutumes sont-elles abolies? — se célébrait le 1er mai. Les petits garçons et les petites filles s'en allaient par les chemins en chantant. Ils chantaient les romances avec lesquelles leurs mères les avaient bercés et qui se transmettaient d'une génération à l'autre comme l'air et la lumière. Ils s'arrêtaient devant les maisons, chaumières ou châteaux, et ils dansaient sur l'herbe. Quelle inoubliable évocation en a donnée Gérard de Nerval dans sa *Sylvie :* « Je me représentais, dit-il, un château du temps de Henri IV avec ses toits pointus couverts d'ardoises et sa face rougeâtre aux encoignures dentelées de pierres jaunies, une grande place verte encadrée d'ormes et de tilleuls, dont le soleil couchant perçait le feuillage de ses traits enflammés. Des jeunes filles dansaient en rond sur la pelouse en chantant de

vieux airs transmis par leurs mères, et d'un français si naturellement pur que l'on se sentait bien exister dans ce vieux pays du Valois où, pendant plus de mille ans, a battu le cœur de la France. »

Valois, Touraine, Vendômois, et vous aussi, provinces plus éloignées, en vous a battu le cœur de la France ! Et quand les enfants avaient bien dansé, ils recueillaient des cadeaux, du pain, du fromage, des œufs, du beurre et d'autres provisions, selon les ressources de chacun, mais pas d'argent. Et le soir ils rentraient chez eux bien chargés. Les pauvres mêmes leur offraient quelque chose, car on ne refuse rien à ceux qui annoncent les beaux jours.

Ne vous semble-t-il pas que le détail particulier qui donne aux vers de Ronsard tant de prise sur notre cœur, c'est qu'il annonce le printemps, non pas à la mode étrangère qui est souvent un peu barbare, mais à la mode des petits garçons et des petites filles qui chantent et qui dansent par les chemins au premier jour de mai, à la mode de chez nous?

IV

Enfin c'est encore à l'influence de la race et du sol que j'attribue chez Ronsard cette ferme raison dont il fit preuve, soit dans ses jugements politiques, soit dans l'attachement qu'il montra à la religion et à la tradition. Ce poète aux folles audaces, si souvent accusé de licence et de libertinage, ce poète amoureux du luxe, des fêtes, des plaisirs, amoureux de l'amour, et si dan-

gereusement personnel, garda néanmoins un esprit solide quand il eut à jouer un rôle public qui se confondait avec les destinées de la France. La Réforme coupait alors la France en deux, et la question se posa pour la seconde fois (car François Ier l'avait déja résolue) de savoir si l'aristocratie, la cour, le roi iraient à la Réforme ou demeureraient fidèles à la foi catholique. Avec toute la Pléiade dont il était le chef, Ronsard donna le coup de barre du côté de la vieille et éternelle Église, si bien qu'un faiseur de libelles protestants, grandissant son rôle qui néanmoins eut une haute importance, put écrire vers 1580 que l'échec de la Réforme en France fut dû « à Ronsard, Jodelle, Baïf et autres vilains poètes (1) ». Ronsard ainsi lutta contre l'anarchie religieuse. Il faut l'entendre, dans sa magnifique *Institution pour l'adolescence du roi Charles IX*, définir l'ordre politique et faire la leçon aux rois :

Sire, ce n'est pas tout que d'être roi de France,
Il faut que la vertu honore votre enfance ;
Car un roi sans vertu porte le sceptre en vain,
Et lui sert d'un fardeau qui lui charge la main.
. . . .
Il faut, premièrement, apprendre à craindre Dieu,
Dont vous êtes l'image, et porter, au milieu
De votre cœur, son nom et sa sainte parole,
Comme le seul secours dont l'homme se console.
Après, si vous voulez en terre prospérer,
Vous devez votre mère humblement honorer,
La craindre et la servir, qui seulement de mère
Ne vous sert pas ici, mais de garde et de père.
Après, il faut tenir la loi de vos aïeux,
Qui furent rois en terre et sont là-haut aux cieux,

(1) Henri Longnon.

Et garder que le peuple imprime en sa cervelle
Le curieux discours d'une secte nouvelle.
Après, il faut apprendre à bien imaginer,
Autrement la raison ne pourrait gouverner;
Car tout le mal qui vient à l'homme prend naissance
Quand par sus la raison le cuider a puissance,
Tout ainsi que le corps s'exerce en travaillant,
Il faut que la raison s'exerce en bataillant
Contre la monstrueuse et fausse fantaisie,
De peur que vainement l'âme n'en soit saisie;
Car ce n'est pas le tout de savoir la vertu,
Il faut connaître aussi le vice revêtu
D'un habit vertueux, qui d'autant plus offense
Qu'il se montre honorable et a belle apparence.
De là vous apprendrez à vous connaître bien,
Et en vous connaissant, vous ferez toujours bien :
Le vrai commencement pour en vertus accroître,
C'est, disait Apollon, soi-même se connoître.
Celui qui se connoît est seùl maître de soi,
Et, sans avoir royaume, il est vraiment un roi.

C'est déjà la forme cornélienne. On croirait entendre le précepteur de l'empereur Auguste préparant son élève au discours que plus tard il prononcera dans *Cinna*.

Oui, c'est à la race et au sol que je fais hommage d'une si haute fermeté d'esprit dans Ronsard. Et j'ajouterai que pour un écrivain il importe avant tout de penser juste. Dans notre littérature contemporaine, nous avons vu la faiblesse intellectuelle venir s'ajouter à toutes les faiblesses sentimentales, et les poètes et les romanciers ériger en systèmes de doctrine leurs erreurs, leurs fautes, leurs délires. Ils ont cru les justifier à leurs yeux, et aux yeux du monde. Et ils ont appelé sincérité cette approbation qu'ils arrachaient à leur esprit dévoyé. Et ils ont accusé d'hypocrisie

ceux qui savent faire le départ entre notre cœur fragile et notre cerveau dont la pensée ne doit pas se plier à toutes les exigences de notre sensibilité. Sans doute l'accord du cœur et du cerveau compose seul les grands caractères. Mais que du moins dans les occasions graves nous entendions parler en nous les voix sacrées du foyer et du sol, c'est la leçon que nous donne Ronsard.

V

LA LEÇON DE GARGANTUA

A SON FILS ÉTUDIANT A PARIS [1]

(1) Conférence donnée au *Foyer* le 6 mars 1913 et publiée dans la *Revue du Foyer* le 1er juin 1913.

I

Dans la vie de famille, il sonne quelques heures particulièrement graves : celle où se décide le mariage des filles, celle où s'accomplit le départ des fils pour la préparation de leur carrière.

Avoir consacré vingt ans à la formation d'un cœur et d'une intelligence de jeune fille, et consentir à les abandonner au bonheur d'un autre — hier peut-être inconnu — à l'avenir d'une autre maison hier indifférente, c'est le prodige de désintéressement que le sort exige tout naturellement d'un père et d'une mère. Quand vous assistez à un mariage, songez pendant la fête au petit drame qui l'a précédé, ou souvenez-vous du petit drame qui pour vous-mêmes l'a précédé, ou préparez-vous à en éprouver le douloureux mais généreux sacrifice. Les filles, en union plus étroite avec les parents, se sont imprégnées davantage des traditions, des habitudes, de l'air de famille. Où qu'elles aillent, elles les emporteront. Si elles continuent moins directement la race, elles vont contribuer ailleurs à ce maintien du foyer qui, nous l'avons déjà vu, fait dans notre histoire l'honneur des femmes de France.

La séparation, pour les fils, se fait plus tôt encore. Si, jusqu'au baccalauréat, on les peut garder ou placer

dans un collège qu'on a choisi, une fois bacheliers, c'est la liberté, complète ou tout au moins relative. Ils seront livrés presque sans transition à leur volonté. Une femme restée veuve de bonne heure avec la charge de trois garçons et obligée de se séparer d'eux, formulait un jour cette plainte : « Songez que la jeunesse peut détruire toute notre œuvre, atteindre cette délicatesse, cette solidarité de race, cette noblesse de nature que nous nous sommes efforcées de cultiver. Combien y en a-t-il, en France, de ces jeunes gens qui offraient, sortis de nos mains, les plus belles espérances et qui, en quelques années, se sont gâtés physiquement et moralement, rien que pour avoir abusé d'une liberté à quoi ils n'étaient pas suffisamment préparés et qui leur est attribuée trop brusquement? »

A l'automne, quand les universités rouvrent leurs portes, dans combien de villes, grandes ou petites, de bourgades, de maisons de campagne même, peut-on imaginer la même scène? Une voiture est à la porte, et l'on charge la malle. Tantôt c'est un coffre antique, rafistolé pour la circonstance et qu'une bonne corde consolide, tantôt c'est une malle toute neuve qu'on a fait venir sans regarder à la dépense pour honorer le voyageur. Il faut se hâter, car le train n'attend pas. Et le jeune homme apparaît sur le seuil, escorté de ses parents. Il est ému, certes, mais l'inconnu l'attire et, en le regardant bien, on trouverait peut-être sur son visage les signes de cette impatience. Le père se contient et il résume ses conseils en un seul mot : « Travaille. » Quant à la mère, si elle peut parler, ce sera pour dire : « Que Dieu te garde! »

II

Il n'y a rien de changé dans le rite de ces départs, depuis les temps les plus anciens. Les moyens de transport ont varié, non les adieux. Pénélope vit ainsi partir Télémaque. Il est vrai que Télémaque était accompagné de Nestor. Et plus anciennement dans la Bible, Tobie, par l'entremise d'un ange, connut la sollicitude du préceptorat. Sans remonter si haut, je vous conduirai simplement au château de Bayart. Dans la vallée du Grésivaudan, il émerge sur un de ces îlots qui jalonnent les bords de l'Isère presque jusqu'à Grenoble. De l'ancien bâtiment il ne reste que des vestiges, de vieilles tours rondes que l'on a vilainement recrépies et un vieux corps de logis carré avec des fenêtres à meneaux. Par ces fenêtres on aperçoit le mont Granier, pareil à une forteresse. Cette montagne avec ses à-pics, son énormité, sa forme de bête couchée qui se redresse et le ton de ses pierres qui, au couchant, s'embrasent ou, mieux, s'ensanglantent, n'exerça-t-elle pas sur cette jeune imagination son pouvoir d'exalter? Bayart n'a pas d'hésitation sur son avenir : il est tout de suite décidé, il veut guerroyer. On le confiera donc au duc de Savoie pour son éducation militaire. Il a quatorze ans et il va s'en aller du manoir natal. Déjà il a dit adieu à son père qui est ravi de tant d'ardeur, à l'évêque de Grenoble, son oncle, qui lui a fait cadeau d'un cheval. Mais où est sa

mère? Dans une tour « où, nous dit la chronique, son amour de mère la sollicitait de pleurer ». Il monte la saluer. Alors, domptant son chagrin, la dame lui propose trois commandements : Dieu, l'honneur et la charité. Puis elle lui met dans la main ses économies.

Bayart, c'est, si vous voulez, le candidat à Saint-Cyr dont les parents ne s'inquiètent pas trop, à cause de la bonne discipline militaire qui est une sauvegarde. Mais le régime des universités n'est pas aussi tonique. Là, c'est la liberté qui commence.

Le quartier Latin appartient, a toujours appartenu aux étudiants. Il y a sept cents ans que l'éloquent Abeilard entraîna sur la montagne Sainte-Geneviève, « la docte et sainte montagne », ses auditeurs trop à l'étroit dans la cité. Il y a plus de six cents ans que les fondations de l'ancienne Sorbonne furent creusées. A visiter, rue des Écoles, les bâtiments de la nouvelle, on oublie ces lointaines origines. La décoration n'en est certes pas sans beauté, mais pourquoi n'ont-elles rien su conserver du passé, ni l'ancienne cour, ni les anciennes façades? Une impression de froideur, d'indifférence tombe de ces murs blancs. Les vestibules, les corridors vous accueillent à la façon de caravansérails que l'on traverse d'un pas hâtif, et non pas comme ces vieilles maisons tutélaires qui s'efforcent de vous retenir. Comment évoquer ici la Faculté de théologie construite sous Richelieu et, plus anciennement encore, la toute vieille Sorbonne, celle où Pantagruel soutenait des thèses « par l'espace de six semaines, depuis le matin quatre heures jusqu'à six heures du soir »? Comment imaginer, dans ce quartier devenu si correct, le long du ruisseau de la tortueuse rue Saint-

Jacques, transformée elle aussi, les cortèges d'étudiants revêtus de la robe noire, vieillis dans les luttes de la scolastique, devenus aveugles à toute espèce de réalité, convaincus que toute chose pensée se classe « dans les entités de la substance », et qui, à la suite de Raymond Lulle et de Scot, la tête gonflée d'*arguments cornus*, retrouvèrent la métaphysique bizarre des gnostiques d'Alexandrie?

Un grand maître de l'Université, Octave Gréard, adressait ainsi ses adieux à la vieille Sorbonne au moment où elle était livrée aux démolisseurs : « Depuis la fin du treizième siècle, l'emplacement héréditaire qu'elle occupe s'est maintenu intact. Sous l'activité féconde de la vie présente il y a, sommeillant, à des couches diverses, la vie d'un passé six fois séculaire : celle des générations qui nous ont immédiatement précédés et qui ont travaillé vaillamment, elles aussi, au relèvement de l'enseignement supérieur et de la science, — celle des artistes qui, pendant vingt ans, sous l'Empire, ont reçu ici l'hospitalité qu'ils ne trouvaient plus au Louvre, — celle de la Sorbonne de Richelieu, — celle de la Sorbonne de notre premier ancêtre, Robert. »

En quelques mots, c'est le résumé de ces six cents ans de vie universitaire. Mais, tout d'abord, il ne faut pas confondre l'Université avec la Sorbonne. L'Université, c'est l'enseignement, avec ses diverses Facultés, la Sorbonne ne fut tout d'abord qu'un local aménagé pour les étudiants. Dès le commencement du moyen âge, ces étudiants affluent dans Paris : il en vient de partout, du Midi et du Nord, d'Italie et de Scandinavie. Paris est la reine des sciences. Ils emporteront dans leur pays le souvenir durable du bon accueil

français. Au treizième siècle, Brunetto Latini professera dans la rue de Fouarre la grammaire et la philosophie et commencera son cours par un éloge de notre langue : « La parlure en est plus délectable et plus commune à toutes gens. » Dante, peu après, banni de sa ville natale, viendra étudier le grec avec le docteur Sigier, et, gagné par le charme ailé de Paris, il écrira : « O ma chanson, dis à Florence que là où je suis, une chaîne me retient. »

Ce moyen âge, qu'il n'y a pas longtemps encore on avait accoutumé de représenter comme un âge d'ignorance et de misère intellectuelle, fut en réalité dévoré de la soif d'apprendre. Et l'on apprenait dans les conditions les plus inconfortables. Je vous ai dit que Brunetto Latini enseignait dans la rue. Une borne, très souvent, servait de chaire. Ou bien c'était un carrefour ou le porche d'une église. On jetait de la paille et la rue devenait une salle d'étude. Comme les livres copiés coûtaient cher, l'enseignement n'était guère qu'oral. Et les étudiants gîtaient, agglomérés, dans des logis infects dont les propriétaires les exploitaient par surcroît. Il fallut les volontés réunies du pape Grégoire IX et de saint Louis pour taxer les loyers par les soins de quatre arbitres : deux professeurs et deux bourgeois assermentés. Pour leur venir en aide, les ordres religieux, Franciscains, Dominicains, fondèrent des collèges, les uns réguliers soumis à une règle monastique et pareils à de petits séminaires, les autres séculiers et jouissant d'un peu plus de liberté. Et la maison de Sorbonne fut ainsi créée pour donner aux jeunes théologiens un abri décent. Mais elle grandit bientôt en influence et en prestige, et elle ne tarda pas à jouer son rôle dans l'histoire de France.

S'ils étaient mal logés, les étudiants n'étaient pas mieux nourris. A Montaigu, réputé d'ailleurs pour l'austérité de sa règle et la dureté de sa discipline, les jeunes écoliers ne devaient jamais boire de vin ; un demi-hareng ou un œuf constituaient le menu invariable de leurs repas. Les grands étaient mieux traités : en raison de leur âge et du long travail qu'on leur réclamait, la règle leur accordait : le tiers d'une pinte de vin, la trentième partie d'une livre de beurre, un plat composé de légumes communs cuits sans viande, un hareng ou deux œufs, et pour dessert un morceau de fromage. Que diraient les mères, si leurs enfants aujourd'hui leur dénonçaient, dans les collèges, un pareil régime ! Aurait-on assez de lamentations pour s'attendrir sur le sort des pauvres petits ! Mais le collège de Montaigu était un des plus durs.

Quant à la distribution du temps, elle était à peu près la même dans tous les établissements, et la voici :

« A 4 heures du matin, *lever*. Un élève de philosophie, chargé des fonctions d'éveilleur, parcourait les chambres, et, en hiver, y allumait les chandelles.

« De 5 à 6 heures, *leçon*.

« A 6 heures, *messe*. Puis *premier repas*, composé d'un petit pain.

« De 7 à 8 heures, *récréation*.

« De 8 à 10 heures, *leçon*.

« De 10 à 11 heures, *discussion et argumentation*.

« A 11 heures, *dîner*, accompagné d'une lecture de la Bible ou de la Vie des saints. Le chapelain disait le *Benedicite* et les *Grâces*, auxquels il ajoutait une exhortation pieuse. Le principal prenait ensuite la parole, adressait des éloges ou des blâmes aux élèves,

annonçait les punitions, les corrections méritées la veille.

« De midi à 2 heures, *revision des leçons, travaux divers.*

« De 2 à 3 heures, *récréation.*

« De 3 à 5 heures, *leçon.*

« De 5 à 6 heures, *discussion et argumentation.*

« A 6 heures, *souper.*

« A 6 heures et demie, *examen du travail de la journée.*

« A 7 heures et demie, *complies.*

« A 8 heures en hiver, à 9 heures en été, *coucher.* »

Si vous comptez bien, cela fait une journée de dix heures de travail. Le mardi et le jeudi, les élèves avaient une demi-journée de liberté qu'ils employaient en longues promenades, ou à jouer dans les Prés-aux-Clercs ou dans les champs qui entouraient les murailles de la rive gauche. Ils ne revoyaient la maison paternelle que pendant le mois de septembre, et les vacances s'appelaient alors les vendanges.

L'Université jouissait de prodigieux privilèges, et les rois de France, à tour de rôle, protègent les études et les étudiants. Philippe Auguste met le prévôt de Paris, c'est-à-dire le chef de la justice, en état de dépendance vis-à-vis de l'Université et l'oblige à prêter serment entre les mains du recteur. Philippe le Bel exempte d'impôts les maîtres et les élèves et il le promulgue avec un admirable respect de la science : « Nous croyons, dit-il, qu'il est dû de grands égards aux travaux, aux veilles, à la disette de toutes choses, aux peines et aux périls qu'endurent les étudiants en vue d'acquérir la perle précieuse de la science. Nous considérons qu'ils quittent souvent leurs amis, leurs parents, leur patrie, qu'ils viennent de pays éloignés afin de satisfaire la soif ardente qu'ils ont de puiser

à la source des eaux vives dont ils inondent ensuite toutes les parties du monde. »

Ainsi gâtée, l'Université ne tarde pas à en abuser. Dès qu'on la contrarie elle ferme ses portes, et pour les lui faire rouvrir le pouvoir cède toujours, tant il tient à la distribution de la science. Aujourd'hui, si l'on ferme une Faculté à la suite de troubles ou de bagarres, c'est pour punir les étudiants. Autrefois, c'était pour punir Paris et le gouvernement. Et Paris sans études n'était plus Paris : il se sentait en deuil et, bon prince, il s'inclinait devant ces terribles professeurs. Je vous en citerai deux exemples :

« En 1229, des écoliers, étant entrés dans un cabaret du bourg Saint-Marcel, battirent le tavernier. La populace prit parti pour lui, et les écoliers durent s'enfuir. Mais ils revinrent en nombre le lendemain, pillèrent la boutique et blessèrent une foule de personnes. Le prieur de Saint-Marcel se plaignit à la reine Blanche, et, par son ordre, le prévôt osa bien terroriser l'Université, frapper une foule d'écoliers. Aussitôt, l'enseignement cesse dans Paris : maîtres et élèves se retirent à Angers, y attendant une réparation qui finit par leur être accordée (1). »

L'Université ne cédait jamais. Elle tenait tête aux grands seigneurs et même aux rois avec une obstination inflexible. L'affaire Savoisy va, mieux encore, vous montrer cette ténacité. « Un jour de juillet 1404, les clercs de l'Université allaient à Sainte-Catherine du Val-des-Escholiers, deux à deux, en procession, pour y faire célébrer une messe pour « l'extirpation de l'hérésie ». Ils passaient rue du Roi-de-Sicile, longeant

(1) *Écoles et collèges; la Vie privée d'autrefois*, par A. Franklin.

l'hôtel de Savoisy, lorsqu'ils rencontrèrent les pages de ce seigneur qui menaient boire les chevaux, et qui se mirent à éclabousser les clercs. Un des escholiers donna un coup de poing à travers la figure d'un valet qui appela au secours. Quelques pages dégainèrent et tombèrent l'épée à la main sur les escholiers, pendant que d'autres étaient rentrés au manoir chercher du renfort et des armes. Les escholiers poursuivis se réfugièrent au moutier de Sainte-Catherine. Une flèche vint même se ficher dans le maître-autel, derrière lequel le prêtre célébrant dut se cacher (1). » Aussitôt l'Université porte plainte et avant même que l'autorité soit saisie de la plainte, elle ferme ses portes et cesse son enseignement. Savoisy, pour éviter l'orage qui s'amoncelle sur lui, demande pardon et se déclare prêt à livrer les coupables. Mais l'Université ne se contente pas de cette soumission. Elle poursuit l'affaire devant le Conseil du roi. Et l'arrêt prononce que la maison de Savoisy sera démolie, qu'il fournira le fonds de cent livres de rente perpétuelle pour fonder cinq chapellenies au profit de l'Université, qu'il paiera mille livres de dommages-intérêts aux blessés et mille livres à l'Université. Quant aux valets, ils sont bannis après avoir été fouettés de la main du bourreau au carrefour Baudoyer et fait amende honorable en chemise, torche en main. Savoisy lui-même n'échappa à un traitement infamant qu'en raison de sa qualité de clerc. Il s'en alla guerroyer contre les Sarrasins. « L'exécution de l'arrêt, dit Félibien, fut poursuivie si vivement, tant la rancune de l'orgueilleuse et despotique Université était profonde, que le roi ne put

(1) *Le Vieux Paris universitaire.*

sauver, et ce, en payant, de l'hôtel, qui était l'un des plus beaux du temps et qui fut démoli par les charpentiers du roi, à ras de terre, au son des trompettes et des fanfares, qui proclamaient la victoire de la scolastique, le roi, dis-je, ne put sauver que les galeries peintes à fresque, bâties contre les murailles de la ville. » Savoisy, de retour en France après s'être illustré contre les Sarrasins, demanda l'autorisation de rebâtir, mais l'Université la lui refusa : il fut tué en 1415 à Azincourt, avec l'élite de la noblesse française. « Pendant cent douze ans, le terrain où l'hôtel du favori du roi s'était élevé, orgueilleux et superbe, devint un vrai réceptacle d'immondices, lieu maudit et sinistre. » C'est seulement en 1517 que la terrible Université permit au descendant de Savoisy de reconstruire, et encore exigea-t-elle sur le nouveau palais l'apposition d'une plaque chargée de rappeler l'événement. Voici l'inscription qu'elle fit rédiger : » Cette maison de Savoisy, en l'an 1404, fut démolie et abattue par arrêt, pour certains forfaits et excès commis par Messire Charles de Savoisy, chevalier, pour lors seigneur et propriétaire d'icelle maison, et de ses serviteurs, à aucuns suppots et escholiers de l'Université de Paris, qui a demeuré démolie et abattue l'espace de cent douze ans, jusqu'à ce que ladite Université, de grâce spéciale et pour certaines causes, a permis la réédification d'icelle en l'an 1517. »

Vous pouvez juger, d'après ce récit, de la puissance de l'ancienne Université, du respect dont la science était alors environnée, et aussi du régime de liberté que favorisait le pouvoir royal pour tout ce qui n'était pas la direction même de la nation. Mais, si l'Université protégeait ses escholiers et étudiants contre toute

agression du dehors, si elle se solidarisait alors étroitement avec eux, elle se rattrapait à l'intérieur. Pour stimuler le zèle des élèves et pour punir leurs incartades, elle n'avait qu'un moyen dont elle usait effroyablement : le fouet. On l'appliquait à tous, roturiers, nobles ou princes, petits ou grands, filles ou garçons. L'Université avait le fouet égalitaire. Si Marguerite de Valois parlait le latin avec tant de pureté, c'est que ses précepteurs ne l'avaient pas épargnée. D'Aubigné accuse la brutalité de ses pédagogues. Parlant de son collège, Ponocrates dira à Grandgousier : « Si j'estois roy de Paris, je mettrais le feu dedans et ferois brusler et principal et régens, qui endurent ceste inhumanité devant leurs yeux estre exercée. » Et Montaigne qualifiera les établissements d'instruction de vraies geôles de jeunesse captive : « Vous n'y oyez, écrira-t-il, que cris, et d'enfans suppliciés et de maistres enyvrez en leur colère, les guidant d'une trogne effroyable, les mains armées de fouets... Au lieu de convier les enfants aux lettres, on ne leur présente qu'horreur et épouvante... C'est un bel agencement, sans doute, que le grec et le latin, mais on l'achète trop cher. »

Montaigne tenait pour une éducation plus douce et plus aimable. Celle-là, il le faut pourtant reconnaître, donnait d'excellents résultats, ou bien il faudrait admettre que l'intelligence des enfants était alors plus vive et plus précoce qu'aujourd'hui. Henri de Mesmes est placé au collège de Bourgogne à dix ans. Dix-huit mois après, il savait disputer et haranguer en public, pouvait réciter Homère par cœur d'un bout à l'autre, faisait très facilement les vers latins et les vers grecs. A dix-huit ans, Robert Estienne dirigeait seul toute l'imprimerie de son beau-père et corrigeait les ouvrages

grecs et hébreux qui s'y publiaient. Plus tard, sa femme, ses enfants et les servantes même parlaient latin avec les nombreux savants qui fréquentaient l'imprimerie. A six ans, d'Aubigné savait le latin, le grec et l'hébreu. A six ans et demi, il traduisait le *Criton* de Platon sur la promesse de son père qu'il le ferait imprimer « avec son effigie enfantine au devant du livre ». Déjà l'homme de lettres perçait. Les hommes n'avaient pas le privilège de l'instruction. « Renée de France, fille de Louis XII, savait l'histoire, les mathématiques, le latin, le grec, aussi bien qu'aucun savant de son temps. Marguerite d'Angoulême, sœur de François Ier, apprit, tout enfant, le latin et l'espagnol, auxquels elle joignit, plus tard, un peu de grec et d'hébreu. Marguerite de Valois, première femme de Henri IV, parlait l'italien et l'espagnol « aussi distinctement comme si elle avoit esté née, nourrie et eslevée toute sa vie en Italie et Espaigne. » Il en était de même du latin. Les ambassadeurs envoyés de Pologne pour offrir le trône au duc d'Anjou, vinrent rendre visite à Marguerite, et l'évêque de Cracovie lui fit une belle harangue en latin ; elle y répondit aussitôt dans la même langue, sans aucune préparation, avec une facilité et une élégance qui remplirent d'étonnement ces étrangers. »

Malgré les mauvais traitements qui leur étaient infligés, malgré la médiocrité du logement et de la nourriture, ne croyez pas que la vie des étudiants fût plus triste autrefois qu'aujourd'hui. Vous avez pu juger, par la biographie de François Villon que je vous ai esquissée, de tous les divertissements auxquels se complaisaient les nombreux déclassés qui avoisinaient l'Université, et qui excellaient à se procurer des *repues*

franches, à chaparder les brocs de vin qu'on accroche aux portes des tavernes, à faire des razzias de boudins, saucisses, cervelas, jambonneaux, grillades ou andouilles chez les charcutiers ou les rôtisseurs. Ils savaient aussi tricher au jeu, demander l'aumône, forger de fausses clés, battre monnaie avec du plomb. « C'étaient d'étonnants Panurges, et la plupart d'entre eux risquaient de finir leurs jours sur une potence, ou tout au moins dans un cul de basse-fosse, entre un croûton de pain sec et un pichet d'eau pure, gardant toutefois l'espoir de crocheter la porte du paradis. »

Les vrais étudiants, ceux qui travaillaient, n'étaient guère moins gais ni moins entreprenants, mais ils faisaient servir leurs entreprises à la science. Ainsi, les escholiers de la Faculté de médecine déployaient un zèle magnifique pour se procurer leurs instruments de travail. Leurs instruments de travail, pour les séances d'anatomie, c'étaient les cadavres, et les cadavres étaient rares. Ceux des hôpitaux étaient guettés par les confréries religieuses qui se faisaient un devoir de les ensevelir décemment et chrétiennement. Restaient ceux qu'on pêchait dans la Seine, ou qu'on trouvait au coin des rues, et surtout ceux du bourreau qui vendait ses clients, à moins qu'ils n'eussent été auparavant dérobés aux potences et aux gibets. C'étaient ceux-là que visaient les étudiants. Or, il y avait une concurrence terrible entre la Faculté de médecine et la confrérie des chirurgiens de Saint-Côme. Pour être chirurgien, on commençait par être barbier. Pendant longtemps, les barbiers avaient possédé le privilège de pratiquer les opérations. Ils se préparaient à donner un coup de lancette ou à tailler une jambe, en rasant

le client et en rafistolant de vieilles perruques. Puis les chirurgiens, méprisants, voulurent se séparer des barbiers. Ceux-ci réclamèrent, et le roi trancha le différend : il conféra aux maîtres perruquiers le droit de faire le poil ; il leur accorda en même temps celui des bains et des étuves pour les deux sexes, mais seulement pour les personnes en bonne santé. Ils furent autorisés « à panser bosses, apostèmes et toutes plaies ouvertes non mortelles ». Mais le privilège des opérations chirurgicales était réservé aux *gradués*, chirurgiens de robe longue qui avaient, de plus, le droit de donner des bains, mais seulement aux personnes malades. Puis, de nouveau, les deux communautés se réunirent. « Pour devenir maître barbier-chirurgien, il fallait, non seulement payer cent sols tournois, mais passer le chef-d'œuvre. Il fallait raser un client avec un rasoir neuf sans le faire saigner, fabriquer d'une manière irréprochable une série de lancettes et, comme la profession se composait de deux parties distinctes, l'exercice de la chirurgie ainsi que l'art du coiffeur, le candidat devait répondre à une série de questions posées sur la chirurgie, devant les deux chirurgiens du Châtelet et devant deux docteurs régents de la Faculté. »

Les chirurgiens-barbiers avaient, eux aussi, besoin de pièces d'anatomie. Il ne pouvait leur suffire d'exercer leur adresse et leurs couteaux sur les joues des vivants. Dès qu'on apprenait que la justice allait exécuter quelque criminel, des expéditions s'organisaient aussitôt de chaque côté. Apprentis médecins et apprentis chirurgiens partaient, armés jusqu'aux dents et munis d'échelles et de cordes. Il s'agissait de dépendre, les premiers, du gibet ou de déclouer de l'échelle patibu-

laire les cadavres des suppliciés que la pluie, chantait Villon,

Que la pluie a dilués et lavés
Et le soleil desséchés et noircis,
Que pies, corbeaux ont yeux cavés
Et arraché la barbe et les sourcis.

Ou plutôt il s'agissait de les enlever avant que la pluie, le soleil ou les oiseaux les aient abîmés. Souvent, les deux troupes arrivaient en même temps au pied de la potence, et c'était alors une bataille rangée. Chacun emportait un morceau du mort. Cependant, les chirurgiens-barbiers avaient le plus souvent l'avantage : c'étaient de grands diables qui, parfois, venaient des boucheries de la ville. Une fois, ils raflèrent même un instrument de travail sur la table de dissection de la Faculté de médecine, sous les yeux des professeurs et des élèves ahuris.

Ainsi donc la jeunesse d'autrefois, à une effervescence turbulente qui se signalait par toutes sortes de bagarres, unissait un profond amour de la science, une incroyable avidité d'instruction. La Renaissance vint encore développer cet amour et cette instruction en renouvelant le goût des humanités. En 1530, à l'instigation de Budé, le savant ami de Rabelais, François Ier créait le Collège de France pour le perfectionnement de l'étude des trois langues sacrées, l'hébreu, le grec et le latin. L'Université, vous le devinez, vit cette fondation d'un mauvais œil et il y eut longtemps rivalité entre elle et le Collège de France.

Vous savez ce qu'était, jusqu'au seizième siècle, la vie d'étudiant à Paris. Ces deux redoutables et gigantesques élèves, Gargantua et Pantagruel, peuvent maintenant vous être présentés.

III

Charles Nodier a surnommé Rabelais l'Homère du bouffon, et Sainte-Beuve, qui le qualifie de bouffon et sublime Rabelais, décrit ainsi son ouvrage : « Le livre de Rabelais est un grand festin ; non pas de ces nobles et délicats festins de l'antiquité, où circulaient au son d'une lyre les coupes d'or couronnées de fleurs, les ingénieuses railleries et les propos philosophiques ; non pas de ces délicieux banquets de Xénophon ou de Platon, célébrés sous des portiques de marbre dans les jardins de Scillante ou d'Athènes : c'est une orgie enfumée, une ripaille bourgeoise, un réveillon de Noël ; c'est encore, si l'on veut, une longue chanson à boire, dont les couplets piquants sont fréquemment entrecoupés de *faridondaines* et de *flonflons.* » Oui, sans doute, le *Gargantua* et le *Pantagruel* sont bien cela, un formidable réveillon accompagné d'un grand vacarme de chansons à boire. Mais on y peut découvrir autre chose. Comme les *Essais* de Montaigne, avec moins d'aisance et plus de tapage, ils sont une sorte d'encyclopédie optimiste et divertissante de tout le savoir et de toute la philosophie du seizième siècle. Rabelais aime à se moquer, et l'on entend surtout dans son œuvre cette voix ironique et légère *que la France a employée de tout temps, avec trop de succès peut-être, pour railler tout, à commencer par elle-même.* Héritier des vieux fabliaux, il vilipende les moines et le mariage. Mais il ne touche ni à Dieu ni à la puissance paternelle.

M. Lefranc, dans la très savante édition critique qu'il a entreprise, sans aller jusqu'à dire qu'il se soit rallié aux doctrines de la Réforme, s'efforce de le rapprocher des protestants. Je ne crois pas que l'entreprise soit couronnée de succès. La liberté rabelaisienne n'a rien de la rigidité protestante, et son individualisme ne va jamais jusqu'à l'hérésie.

Or, ce Rabelais s'est trouvé écrire en quelques pages un admirable traité d'éducation. L'actualité en est toujours pareille. Vous le trouverez au chapitre VIII du *Pantagruel*, sous la forme d'une lettre que Pantagruel, étudiant à Paris, reçoit de son père Gargantua. Nos pères d'aujourd'hui la pourraient transcrire. Les conseils qu'elle donne, nos étudiants d'aujourd'hui peuvent les recevoir et les méditer. Mais, avant de vous la résumer et de vous en citer les principaux passages, ne convient-il pas d'examiner l'éducation même de Gargantua? Pour se connaître si bien en instruction et formation de l'intelligence et du cœur, comment lui-même a-t-il été formé? Nous le saurons par le livre de *Gargantua*, qui, bien que retraçant des événements antérieurs, parut en août 1534 tandis que le *Pantagruel* avait paru à la fin de 1532. C'est à peu près comme si un romancier publiait après coup le récit de la jeunesse de ses personnages.

Gargantua, fils de Grandgousier et de Gargamelle, et qui, à peine né, criait déjà : A boire ! fut confié à toutes sortes de précepteurs, depuis un grand docteur en théologie nommé maître Thubal Holoforne, jusqu'à un vieux tousseux, nommé maître Jobelin Bridé, et d'eux tous il n'apprit rien que l'abécédaire. C'est pourquoi son père Grandgousier, sur l'âge de seize ans, l'expédia à Paris sur une jument prodigieuse, pour

laquelle il commença par voler les cloches de Notre-Dame afin de les lui attacher au cou en guise de sonnettes. Et voici quelle était la journée de Gargantua à Paris sous la discipline de ses professeurs sorbonagres avant qu'on le soumît à un régime intensif.

Il se réveillait entre huit et neuf heures, gambadait et sautait sur son lit (nous appellerions aujourd'hui cet exercice de la gymnastique suédoise), se peignait avec les quatre doigts et le pouce, déjeunait « pour abattre la rosée et le mauvais air » et quel menu digne de la Hollande ! des tripes frites, des tranches de bœuf grillées, du jambon, des grillades de chevreaux et « force soupes de prime ». De quoi il se trouvait fort bien et n'en dînait que mieux. Le plus important était de boire matin. Ensuite, il assistait à quelques messes et abattait force patenôtres. « Puis estudiait quelque meschante demie-heure, les yeux assis dessus son livre ; mais son âme était en la cuisine. » Après quoi venait le dîner : jambons, langues de bœuf fumées, andouilles et « tels autres avant-coureurs de vin ». Cependant quatre de ses gens lui jetaient de la moutarde continuellement dans la bouche à pleines cuillerées. Ainsi accommodé, il était mûr pour absorber du vin blanc sans fin ni règle. Et les viandes se succédaient selon son appétit. Voilà un régime qui n'a rien de commun avec nos pâtes et nos eaux minérales. Gargantua ne s'en portait pas plus mal. Il se curait les dents avec un pied de porc, devisait joyeusement avec ses gens, puis se faisait apporter le tapis vert où l'on déployait les cartes et les dés. La nomenclature des jeux auxquels il se livrait tient plusieurs colonnes. Après le jeu, il convenait boire quelque peu. Quelque peu ! Douze pots de vin, il appelle cela *quelque peu!*

Nouveau banquet, sommeil de deux ou trois heures; au réveil, on apporte du vin frais, « là beuvait mieux que jamais ». Puis, vient un peu d'étude, pas beaucoup; puis une promenade sur une mule. « Au retour, se transportait en la cuisine pour savoir quel rôt estait en broche. Et souppait très bien, par ma conscience, et volontiers conviait quelques heureux de ses voisins avec lesquels beuvait d'autant. »

A ce régime, si Gargantua grossissait, il n'apprenait guère. Son nouveau précepteur, Ponocrates, le soumit à une telle discipline qu'il ne perdit plus aucune heure du jour. Il commença par le purger, afin de marquer par un événement mémorable le passage de l'ancienne à la nouvelle méthode. Et voici quelle était cette nouvelle méthode. A quatre heures, réveil. Pendant la toilette, lecture de l'Évangile et prière. Examen du ciel et comparaison avec la cosmographie de la veille. Répétition des leçons, et récitation. Puis trois bonnes heures de lecture. Après quoi, sortie et jeux de paume, de balle, etc., en plein air, sans aller jusqu'à la fatigue. « Adonc était très bien essuyé et frotté, changeait de chemise, et doucement se promenant allait voir si le dîner était prêt. »

Au commencement du repas, lecture de quelque plaisante histoire, puis joyeuse conversation ayant trait aux propriétés, vertus et nature de tout ce qu'on servait à table : pain, vin, eau, sel, viandes, poissons, fruits, herbes, racines. On y joignait des passages des bons auteurs, et l'on s'entretenait aussi des leçons lues le matin. Puis, on apporte les cartes, non pour jouer, mais « pour y apprendre mille petites gentillesses et inventions nouvelles », toutes issues de l'arithmétique. De la même façon, en jouant, on lui apprenait

la géométrie, l'astronomie et la musique. Une heure passait ainsi, puis il en employait trois à l'étude, lecture et écriture. Après quoi, exercice d'équitation et d'escrime. Et Rabelais développe très longuement les principes et les résultats de l'éducation physique : la chasse, le saut, la natation, le tir, la gymnastique sont tour à tour passés en revue. Et pour s'exercer le thorax et les poumons, Gargantua criait comme tous les diables. On l'entendait de la porte Saint-Victor à Montmartre : il eût été un conférencier effrayant.

Après tous ces beaux exercices, on s'en revenait par la campagne, étudiant la botanique et rapportant des plantes pour en continuer l'étude au logis. Puis venait l'heure du souper, et si le dîner était sobre et frugal, le souper était copieux et large. Après les grâces, un peu de musique, ou des jeux, ou l'on va rechercher la compagnie des gens lettrés ou des voyageurs. Avant de s'aller coucher, on examine le ciel pour y repérer les étoiles. Enfin on récapitule les leçons de la journée, on fait la prière et l'on se couche.

Reprenons ce beau programme d'éducation. Deux remarques s'imposent : Rabelais associe l'éducation à la vie, et il mène de front la culture physique et la culture intellectuelle et morale. Un des plus érudits parmi les rabelaisiens. M. Jean Plattard, en ajoute une troisième où il voit l'intervention du médecin.

C'est dans les *incidents de l'existence quotidienne* que le précepteur de Gargantua prend la matière de son instruction. « Ce que le jeune Gargantua apprend par les lectures de ses maîtres ou dans les livres n'est rien auprès de ce qui lui est enseigné en dehors des heures spécialement consacrées à l'étude, dans le cours ordinaire de sa vie. C'est en considérant *l'estat du ciel* à son

réveil et le soir en pleine nuit qu'il apprend l'astronomie. L'histoire naturelle lui est enseignée pendant qu'il prend son repas. Là, on lui apprend tout ce qu'ont écrit tous les auteurs anciens sur le pain, le vin, l'eau, le sel, les viandes... Des jeux de cartes, passe-temps qui suivait ordinairement le repas, on tire occasion de lui faire apprendre l'arithmétique ; on l'amène insensiblement à faire *mille joyeux instruments et figures géométriques*... On profite d'une promenade dans les prés « ou autres lieux herbus » pour étudier arbres et plantes, en les conférant avec ce qu'en ont écrit les anciens... C'est par des *leçons de choses* que le jeune Gargantua est amené à recourir aux sciences qui sont en dépôt dans les livres des anciens... Dans le souci de donner à l'instruction des réalités concrètes pour bases, ne distinguons-nous pas ce goût de la vie qui est si caractéristique du génie de Rabelais? »

On le distingue également dans l'importance donnée à la culture physique. « Dans l'institution de Gargantua, le développement de la force et de l'adresse des membres tient autant de place que l'éducation de l'esprit. Selon la formule de Rabelais, le corps est *exercé* comme l'âme. Et quelle variété d'exercices fortifient, assouplissent et développent tous ses organes ! Le jeune Gargantua pratique et les simples jeux de délassement comme la paume et la balle, et *l'art de chevalerie*, c'est-à-dire l'équitation, le maniement de la lance, de l'épée, de la hache, la chasse à courre, la lutte, le saut, la natation, la course, et beaucoup d'autres exercices étrangers à l'éducation ordinaire d'un gentilhomme. Tous les modes de l'activité physique connus de Rabelais, les plus communs et les

plus rares, les plus nobles et les plus vulgaires, sont mentionnés dans ce programme. »

Enfin le médecin a mis sa marque dans le régime des repas, la fixation des heures de travail et de délassement. Un tel programme d'éducation devait faire de Gargantua un homme bien équilibré, vigoureux de corps et solide d'esprit. Et il commença par le bien montrer à la guerre. Rappelé brusquement par son père Grandgousier dont le roi Pichrocole avait envahi les États, il se précipite à son secours et l'on vit tout de suite que les études ne l'avaient affecté ni dans son corps ni dans sa décision et son initiative. C'est là une bonne expérience, s'il est vrai que la vie est assez habituellement un état de guerre.

IV

Plus tard, devenu un père de famille, Gargantua se souviendra de sa propre éducation, lorsqu'il s'agira de conseiller son fils Pantagruel. Pantagruel, avant d'aller étudier à l'Université de Paris, fait le tour de toutes les facultés de France. A Poitiers, il organise le divertissement de la Pierre levée, gros rocher qu'avec sa force herculéenne il pousse dans un champ : les escholiers y grimperont, personne n'ira les déloger et ils y seront à l'aise pour banqueter, à force flacons, jambons et pâtés. Vous voyez qu'au début Pantagruel montre les mêmes dispositions que son père Gargantua : il aura besoin, lui aussi, pour être maté, d'une bonne éducation. De Poitiers, il part pour Bordeaux, qui ne le retient pas, et pour Toulouse, où il apprend à danser

et à jouer de l'épée à deux mains. Puis il gagne Montpellier, déjà réputé pour sa Faculté de médecine, mais il trouve que les médecins sentent le clystère, et il préférerait étudier nos lois, s'il n'y avait comme légistes que trois teigneux et un pelé. A Avignon, il est amoureux. A Valence, il rosse des maroufles. A Bourges, il travaille le droit. A Orléans, il joue à la paume. Enfin, il fait la rencontre d'un escholier limousin à qui il fait rendre son mauvais latin en l'étranglant à demi, et cette rencontre le décide à entreprendre le voyage de Paris.

C'est alors que le jeune étudiant reçoit de son père la lettre qui fait l'objet du chapitre VIII du *Pantagruel*, lettre souvent citée et dont, néanmoins, il importe que je vous cite les passages essentiels. Elle prélude par une sorte d'hymne à la postérité, cette immortalité terrestre qui a été accordée à l'homme par Dieu, et qui lui permet de se survivre dans ses descendants, d'être récompensé de ses efforts et de ses travaux par la durée et la puissance de sa race. Il éprouve le besoin d'en remercier le Créateur, et il écrit :

« Je rends grâces à Dieu, mon conservateur, de ce qu'il m'a donné pouvoir voir mon antiquité chenue refleurir en ta jeunesse. Car, quand par le plaisir de luy, qui tout régit et modère, mon âme laissera ceste habitation humaine, je ne me reputeray totallement mourir, mais passer d'un lieu en aultre ; attendu que, en toy et par toy, je demeure en mon image visible en ce monde... »

Rapprochez ce passage des mentions de naissance que l'on relève dans les *livres de raison* ou livres de

famille tenus alors par des artisans, des gentilshommes campagnards, des marchands, des propriétaires ruraux : c'est la même foi dans la vie, c'est la même fierté du sang, c'est le même sentiment de respect et d'honneur pour la paternité et l'autorité.

Puis Gargantua trace le tableau de l'éducation telle qu'il la comprend et la désire pour son fils. Il croit les temps plus propices à ce chef-d'œuvre : l'éducation d'un fils. Car, autrefois, quand il était jeune, la bonne littérature était obscurcie, tandis qu'on l'a restaurée et qu'elle est toute lumineuse. Je lui laisse la parole :

« Parquoi, mon filz, je t'admoneste qu'employe ta jeunesse à bien profiter en estudes et en vertus. Tu es à Paris, tu as ton précepteur Epistemon, dont l'un par vives et vocales instructions, l'aultre par louables exemples, te peut endoctriner. J'entends et veulx que tu apprennes les langues parfaictement. Premierement la grecque, comme le veult Quintilian ; secondement, la latine ; et puis l'hebraïcque pour les sainctes lettres, et la chaldaïcque et arabicque pareillement ; et que tu formes ton style, quant à la grecque, à l'imitation de Platon ; quant à la latine, de Cicéron ; qu'il n'y ait histoire que tu ne tiennes en memoire presente, à quoy t'aidera la cosmographie de ceux qui en ont escrit. Des ars liberaux, géométrie, arithmétique et musique, je t'en donnay quelque goust quand tu estois encores petit, en l'aage de cinq à six ans ; poursuis le reste, et d'astronomie saiche en tous les canons (règles). Laisse moy l'astrologie divinatrice, et l'art de Lullius, comme abus et vanités. Du droit civil, je veulx que tu saiche par cœur les beaux textes, et me les confere avec philosophie.

« Et quant à la cognoissance des faicts de nature, je veulx que tu t'y adonne curieusement : qu'il n'y ait mer, riviere, ny fontaine, dont tu ne cognoisse les poissons ; tous les oiseaux de l'air, tous les arbres, arbustes, et fructices des forestz, toutes les herbes de la terre, tous les métaulx cachés au ventre des abysmes, les pierreries de tout Orient et Midy, rien ne te soit incogneu.

« Puis soigneusement revisite les livres des medecins grecs, arabes et latins, sans contemner les thalmudistes et cabalistes ; et, par fréquentes anatomies, acquiers toy parfaicte cognoissance de l'aultre monde, qui est l'homme. Et, par quelques heures du jour, commence à visiter les sainctes lettres. Premierement, en grec, le Nouveau Testament, et Epistres des apostres ; et puis, en hebrieu, le Vieux Testament. Somme, que je voye un abysme de science : car, doresnavant que tu deviens homme et te fais grand, il te faudra issir de cette tranquillité et repos d'estude, et apprendre la cavalerie et les armes, pour defendre ma maison, et nos amis secourir en tous leurs affaires, contre les assaulx des malfaisans. Et veulx que, de brief, tu essayes combien tu as profité ; ce que tu ne pourras mieulx faire que tenant conclusions en tout sçavoir, publiquement envers tous et contre tous, et hantant les gens lettrés qui sont tant à Paris comme ailleurs.

« Mais, parce que, selon le Sage Salomon, sapience n'entre point en ame malivole (incrédule), et science sans conscience n'est que ruine de l'âme, il te convient servir, aimer et craindre Dieu, et en luy mettre toutes tes pensées et tout ton espoir ; et, par foy formée de charité, estre à luy adjoinct en sorte que jamais n'en

sois désemparé par peché. Aye suspectz les abus du monde. Ne metz ton cœur à vanité : car ceste vie est transitoire, mais la parole de Dieu demeure éternellement. Sois serviable à tous tes prochains, et les aime comme toy mesmes. Revere tes precepteurs, fuis les compaignies des gens esquelz tu ne veulx point ressembler, et, les graces que Dieu t'a données, icelles ne reçois en vain. Et quand tu cognoistras que tu auras tout le sçavoir de par delà acquis, retourne vers moy, afin que je te voye, et donne ma benediction devant que mourir. »

Cette lettre d'un père à son fils, étudiant à Paris, écrite en 1532, il y a près de quatre siècles, a-t-elle rien perdu de son actualité? La première partie engage le jeune homme à l'étude des langues anciennes, des humanités, comme on disait autrefois. Il y a quelques années, on a prétendu s'insurger dans les programmes scolaires contre leur importance : elles sont inutiles, assurait-on, ce sont des langues mortes, mieux vaut apprendre les langues vivantes, abandonnons le latin et le grec qui ne sont, dans l'instruction, que des poids morts, et rendons à nos enfants le service de les mettre plus vite en état de se tirer d'affaire dans la vie. Et dès qu'on a négligé le grec et le latin, on s'est aperçu de l'affaiblissement de notre culture générale dont ils étaient les supports : on n'a pas pu y toucher sans atteindre le français par ricochet, ni sans atteindre les sources mêmes de notre méthode intellectuelle. Des Chambres de commerce, des associations d'ingénieurs, en contact direct avec la vie économique de la nation, sont venues apporter leur témoignage, affirmant que ces nouveaux venus dans le monde des affaires à qui

avait manqué l'ancienne culture ne savaient plus rédiger proprement un rapport, manquaient de clarté, de lucidité, d'ordre, de méthode enfin dans l'étude et l'emploi des forces naturelles et humaines dont la direction leur était confiée. Rabelais mérite d'être le premier inscrit à la Ligue pour la protection de la culture française.

En second lieu, Rabelais veut que l'étudiant soit mis en contact avec les faits de la nature. Avant le positivisme, il est un positiviste, c'est-à-dire qu'il croit l'homme placé dans des conditions d'existence déterminées, tandis qu'il regrette à l'avance ces systèmes qui prétendent isoler l'homme, l'étudier en soi, le retirer de la société. Il est à l'avance un adversaire de Jean-Jacques Rousseau. Il ne croit pas aux abstractions quand il s'agit de la formation humaine. Il écarte les utopies et s'en tient aux bonnes réalités, aux leçons de choses.

En troisième lieu, il ne sépare pas la formation de l'esprit de celle du corps. Tout doit marcher de front, et dans une bonne éducation les exercices physiques doivent avoir leur large part, — leur large part qui n'est cependant pas la première. Une académie des sports donnerait aussi une place à Rabelais. Mais il lui apprendrait à éviter les exagérations et les abus de la culture physique.

Enfin et surtout il affirme que cette formation intellectuelle et corporelle ne saurait constituer à elle seule toute l'éducation. Elle ne suffira pas à la conduite de la vie, elle ne sera qu'un moyen, une force mise à notre disposition. Qui la dirigera? qui l'utilisera? Elle n'est qu'une préparation, comment se servira-t-on d'elle? Ce qui achèvera l'éducation, ce qui sera son couronne-

ment, sa direction, sa lumière, ce sera la Religion. *Science sans conscience*, proclamera Rabelais, *n'est que ruine de l'âme.* Il a prévu, il a signalé, il a proclamé le danger de la science livrée à elle-même. Il a deviné tous nos primaires, et l'usage que des criminels même pourraient faire d'un prétendu idéal purement scientifique. *Science sans conscience n'est que ruine de l'âme :* c'est la devise qui devrait être inscrite sur le fronton de toutes les écoles. Et, par conscience, Rabelais n'entend pas la conscience humaine, chargée elle-même de régler ce qui l'obligera et ce qui ne l'obligera pas, il entend la conscience religieuse.. Aucun doute n'est permis à cet égard : « Il te convient servir, aimer et craindre Dieu, et en lui mettre toutes tes pensées et tout ton espoir. »

Et le ton paternel devient plus grave, pour donner au fils cette institution finale. Il devient plus grave, plus recueilli, mais jusque dans la pensée de la mort il garde le calme et la sérénité. Si le père a vu son fils ainsi élevé revenir à lui pour continuer sur place son œuvre, il peut le bénir et mourir et, selon le mot de La Fontaine, sa fin sera bien *le soir d'un beau jour.*

V

Le fils a reçu au quartier Latin la lettre du père. Il l'a reçue au retour du cours qu'il suit plus ou moins négligemment à la Faculté, et après avoir perdu un peu de temps avec ses camarades. Il reste assez de jour pour qu'il puisse la lire à la fenêtre sans allumer la lampe dans son petit appartement. Quand il l'a

ouverte, ses dimensions l'ont étonné et même un peu rebuté. Mais à mesure qu'il avance dans sa lecture, il en comprend, il est impossible qu'il n'en comprenne pas la sagesse, la hauteur de vues, l'expérience et aussi la majesté secrète. Et quand il l'a terminée, aux derniers rayons du soir, s'il a du vrai sang de France dans les veines, du sang de ces familles qui, depuis tous les temps, ont servi sur le sol français, je le défie bien de la déchirer, de ne pas la replier pieusement pour la relire, pour s'en imprégner, pour s'en inspirer quand le moment sera venu de choisir sa direction, à cette *croisée des chemins* qui attend fatalement la jeunesse...

VI

LA PATERNITÉ

ET

L'ÉDUCATION DANS MONTAIGNE (1)

(1) Conférence donnée au *Foyer* le 8 janvier 1914 et publiée dans la *Revue du Foyer* du 1er mars 1914.

I

A mesure que l'enfant devenait plus rare, son importance a paru grandir dans les mille manifestations de la société contemporaine. Pour lui, on organise des concours de jouets dont on confie la fabrication compliquée à des machinistes savants et avec lesquels il n'ose pas s'amuser. La mère du petit Pierre Nozière, dans le *Livre de mon ami*, se contentait de lui donner une rose de la tapisserie de sa chambre. Pour lui, on rédige des traités pédagogiques. Les journaux s'occupent même de sa précieuse personne : l'un d'eux n'avait-il pas imaginé d'ouvrir un concours de mots d'enfants? Et les nouveau-nés à la mode s'exercèrent un temps à l'esprit parisien. La politique elle-même leur reconnaît des droits, si elle supprime ceux des parents. Les parents qui prétendaient diriger leur éducation ne faisaient — les misérables ! — qu'abuser de la confiance de ces petits êtres incapables de se défendre : heureusement, l'État veille sur eux afin d'empêcher les empiétements d'une autorité trop longtemps reconnue !

Après tant de méthodes d'éducation, vais-je vous en apporter une nouvelle? Je n'ai pas cette prétention, mais je vous révélerai un grand secret. Ne le répétez pas : tous les professeurs, précepteurs, régents,

instituteurs, anges gardiens, députés, ministres de l'instruction publique, tout ce qui pense, tout ce qui écrit, tout ce qui dirige, tout ce qui rédige des codes, des traités, des règlements, des formules, tous les bureaux, tous les pupitres, toutes les chaires, toutes les tribunes se réuniraient pour couvrir votre voix. Je vous le dirai donc tout bas : il n'y a pas, il n'y a jamais eu, il n'y aura jamais de systèmes d'éducation. Prenez garde que tous ceux qui en ont bâti, édifié, rédigé, promulgué, n'avaient pas d'enfants, non seulement ceux qui, étant d'Église, s'étaient interdit d'en avoir, mais Rabelais qui en était si peu, mais les jansénistes de Port-Royal, qui en étaient trop, et Mme de Maintenon, et La Bruyère qui éleva un prince, et Jean-Jacques Rousseau qui porta les siens dès leur naissance aux Enfants-Trouvés, ce qui équivaut à la suppression de sa paternité, et Diderot, et Helvétius, et M. Marcel Prévost, enfin, l'oncle aimable de Françoise et le dernier en date de nos directeurs. Je sais bien que celui-ci, dans la préface du dernier ouvrage où il surveille avec vigilance la couvée de Françoise, a répondu, et le plus spirituellement du monde, à cette remarque un peu simpliste. Rien ne suppléera jamais, néanmoins, l'observation directe, quotidienne et rapprochée du père et de la mère, et s'il y a un fait qui mérite de les frapper et de les retenir, c'est la différence profonde, immédiate, irrémédiable, qui sépare un enfant d'un autre, fussent-ils exactement élevés de la même manière dans le même milieu. Deux sœurs que j'écoute parler mettent en commun leur petite conception de la vie, leurs songeries, leurs désirs. L'une veut éblouir l'autre en lui racontant ses rêves où elle tient rang de princesse

en des robes dorées. — Moi, quand je rêve, lui répond l'autre, je rêve que je mange. — En quelques phrases, deux natures s'annoncent parfaitement dissemblables.

Chaque flamme qui brille dans ces yeux limpides ne ressemble à nulle autre. Les enfants portent déjà en eux les germes de toutes sortes de vertus et de vices, car l'enfant n'est ni bon ni mauvais, il est l'un et l'autre à la fois. Les élèverez-vous donc pareillement? Ce qui excitera l'émulation de l'un fatiguera, énervera l'autre. De celui-ci, vous obtiendrez tout par l'amour-propre, de cet autre par la patience : un troisième ne cédera qu'à l'autorité et à la discipline. Il faut donc les prendre un à un, les étudier, les connaître : alors, on peut les orienter et les diriger selon leur nature, et non point en faussant cette nature. Ajoutez qu'ils ont, du moins, tous une passion commune : celle de la justice. Ils n'admettent pas les préférences. Et le problème se complique étrangement, puisqu'il contraint l'éducateur à être juste envers tous et néanmoins à donner à chacun un traitement différent. Complications dont il ne convient pas néanmoins de s'effrayer outre mesure, car elles s'aplanissent d'elles-mêmes.

Vous voyez combien les systèmes sont dangereux. Ce qui me plaît dans Montaigne, c'est que le système n'a rien d'abstrait et n'est que l'expérience d'un homme. Car Montaigne, comme tout pédagogue, et bien qu'il ait déclaré la guerre aux pédagogues, a son système. Seulement, il ne s'est pas mis en frais pour le codifier. Il n'a fait que se souvenir. Il nous raconte comment il a été élevé et, parce qu'il eut une enfance heureuse, aussitôt il s'écrie : — Voilà comment il faut

élever les enfants. — Le souvenir donne à ses conseils un accent humain. Cet accent humain, c'est toute la beauté, c'est le charme et l'autorité de son enseignement. Il n'a point souci d'instruire, mais d'apprendre la vie. « On nous apprend à vivre, s'exclame-t-il, quand la vie est passée. » Cette science, dont il est passionné, il lui subordonne toute l'éducation. « Avez-vous su méditer et manier votre vie? demande-t-il, vous avez fait la plus grande besogne de toutes... » Et encore : « Il n'est rien de beau et légitime que de faire bien l'homme et dûment, ni science si ardue que de bien savoir vivre cette vie ; et de nos maladies, la plus sauvage, c'est mépriser notre être... » Et enfin : « Pour moi donc, j'aime la vie et la cultive telle qu'il a plu à Dieu nous l'octroyer. »

La science de la vie, c'est ce que nous allons étudier avec Montaigne. Mais d'abord, où prit-il la sienne?

II

Quel air respirait-on au seizième siècle, quand naquit Montaigne? Un des meilleurs commentateurs de Montaigne, M. Pierre Villey, dont les livres méritent deux fois notre admiration, puisqu'ils sont beaux et que leur auteur est aveugle, a écrit un excellent ouvrage sur les *Sources d'idées* où nos écrivains, poètes de la Pléiade et prosateurs indépendants, purent alors s'alimenter. Et sans doute la Renaissance apporta, comme une marée bienfaisante qui dépose des trésors sur le

rivage, les merveilles de l'antiquité grecque et latine, mais il y eut une autre influence, plus directe, plus souriante et vivante, celle de l'Italie, que les expéditions d'outre-monts avaient mise à la mode : « Elle nous a enseigné surtout, dit M. Pierre Villey, à développer plus complètement la personnalité humaine dans tous les sens. Ses écrivains et ses artistes paraissaient hantés d'un idéal de vie meilleure, plus riche et plus intense. Ils nous ont appris à jouir plus consciemment de la vie, à cultiver toutes nos facultés, à goûter les plaisirs délicats de l'esprit et de la vie mondaine. Les arts, qui permettent à l'homme d'agir plus efficacement, comme la morale, la politique, l'art militaire, ceux aussi qui lui permettent de vivre plus voluptueusement, comme sont tous les arts qui touchent au luxe, étaient tout particulièrement en faveur chez eux. Sans doute ils les avaient reçus des anciens, mais ils les cultivaient avec prédilection et les enrichissaient de leur génie propre. On sait tout ce que leur doivent la peinture, la sculpture, l'architecture, l'art de dessiner les jardins, de les embellir de fontaines, de jets d'eau, de parures de tout genre. Nous leur avons emprunté beaucoup dans ces divers domaines, et l'on devine combien d'idées claires ou confuses ont pu nous venir avec ces emprunts. » Car la vie de société était plus raffinée et élégante dans les cours italiennes que chez nous. Et notre érudit nous cite quelques-uns des ouvrages de civilité alors en vogue : *la Conversation civile* de Guazzo, la *Galatée* de Giovanni della Casa, *le Courtisan* de Baltassare Castiglione, ouvrages traduits immédiatement en France, et dont plusieurs traductions paraissaient même à la fois.

Le plus curieux, *le Courtisan*, nous trace le portrait idéal de l'homme et de la dame de cour. On peut être un grand homme, soldat, diplomate, penseur, etc., et être néanmoins homme de cour, car il faut savoir se délasser. Montaigne, plus tard, nous dira : « Le grand et glorieux chef-d'œuvre de l'homme, c'est vivre à propos : toutes autres choses, régner, thésauriser, bâtir, n'en sont qu'appendicules et adminicules, pour le plus... C'est aux petites âmes, ensevelies du poids des affaires, de ne s'en savoir purement démêler, de ne les savoir et laisser et reprendre. » Et il cite l'exemple d'une foule de grands hommes qui ont accepté de se prêter à la vie, notamment Socrate qui ne refusait « ni à jouer aux noisettes avec les enfants, ni à courir avec eux sur un cheval de bois, et y avait bonne grâce ; car toutes actions, dit la philosophie, siéent également bien et trouvent également le sage ». Saint François de Sales conseillera pareillement de ne pas garder toujours l'esprit tendu comme un arc, mais de savoir le détendre afin de ne pas l'user inutilement. Balthazar Castiglione, dans *le Courtisan*, se moque de ces guerriers qui ont pris la cuirasse pour femme et n'acceptent point de se divertir honnêtement à l'occasion et il cite l'exemple de l'un d'eux qui, prié à diverses reprises à danser et ouïr chanter, en fit refus avec insolence, « disant toujours que telles barbouilleries n'étaient pas son métier, de manière que finalement la dame lui demanda : « Quel est donc votre métier? » Et il répondit avec un visage rébarbatif : « Mon métier est « de combattre. — Je penserais, dit incontinent la « dame, que maintenant que vous n'êtes point à la « guerre ni en tenue de combattre, il fût bon de vous « faire très bien graisser, pour vous serrer en une

« armoire avec tous vos harnais de guerre, jusques à « ce qu'il en fût besoin, de peur que vous ne deveniez « plus enrouillé que vous êtes »; et ainsi avec une grande risée des assistants, on le laisse avec un pied de nez en sa folle présomption. »

Vous voyez le ton : on ne prise rien tant que l'homme de cour et l'on préconise les vertus moyennes, non ces enthousiasmes violents où les âmes passionnées vivent murées. Castiglione, pour son courtisan, veut des lettres, du goût, de la conversation, et il proscrit sévèrement la fausse élégance, l'affectation. « Qui est celui de vous qui ne rit quand notre sire Pierre-Paul danse à sa mode, avec ses petits sauts et ses jambes accourcies, sur la pointe des pieds sans remuer la tête, comme s'il était tout de bois, si attentivement que pour certain il semble qu'il aille comptant ses pas? Qui est l'œil tant aveuglé qui ne voie en cela la mauvaise grâce de son affectation? » Il poursuit cette affectation dans la tenue, à cheval, dans la manière de chanter, le vêtement, surtout dans le parler. Si Castiglione revenait au monde, il pourrait continuer aujourd'hui sa poursuite à travers tous nos tangos.

Pour la dame de cour, notre Italien n'est pas moins exigeant. Il n'insiste pas sur les qualités qui conviennent à une épouse et à une mère, mais de sa dame il requiert « une certaine affabilité plaisante, par laquelle elle sache gentiment entretenir toute sorte d'hommes avec propos gracieux, honnêtes et appropriés au temps, au lieu et à la qualité de la personne à laquelle on parlera ; accompagnant ses mœurs gracieuses et modestes et cette honnêteté qui doit toujours gouverner toutes ses actions d'une prompte vivacité d'es-

prit, par où elle se montre éloignée de toute lourderie, mais avec une telle manière de bonté qu'elle se fasse estimer non moins pudique, sage et humaine que plaisante, subtile et discrète... » Ce qu'il prise, c'est l'art de la conversation. Et si la conversation devient hardie, que la dame ne se retire point, mais que « se trouvant en tels devis, elle les écoute avec un peu de honte et vergogne ».

Cet idéal de la vie sociale s'infiltre, pénètre en France. Montaigne, parmi ses lectures d'enfance, mentionne quantité de comédies italiennes, d'épîtres italiennes. Il les lisait dans le texte, il s'en imprégnait. Nul doute qu'il ne fût influencé par l'Italie dont il imaginait à l'avance un genre d'existence plus délicat, plus gai, plus fastueux, plus libre, où la causerie jouait le premier rôle. Chaque génération respire un air nouveau qui contribue à la séparer de la précédente. Souvent les parents ne s'en doutent pas. Ils disent : « Pourquoi ces enfants nous ressemblent-ils si peu? Nous les avons bien gardés. » — Oui, mais les fenêtres étaient ouvertes et cet air nouveau est entré.

Montaigne, plus tard, visita l'Italie et séjourna à Rome. On sait, par son *Journal de voyage*, que sa curiosité y rencontra toute satisfaction. Cette curiosité toujours avide lui faisait tout supporter. Toujours dispos au réveil parce qu'il va faire sa cueillette, il oubliait ses quarante-huit ans et sa gravelle. Et cette Italie dont les livres avaient enchanté sa jeunesse acheva en lui ce goût de la vie sociale et ce portrait de l'honnête homme qui sont l'unité des *Essais* et son seul enseignement.

III

Je ne referai pas, après tant d'autres, la biographie de Montaigne et me contenterai de quelques traits qui nous pourront éclairer sur sa façon de comprendre la vie.

Il naquit (28 février 1533) d'une famille en pleine ascension dont il sera la fleur. « Je suis né, dira-t-il, d'une famille qui a coulé sans éclat et sans tumulte, et, de longue mémoire, particulièrement ambitieuse de prud'homie. » Ses aïeux, commerçants, firent sa fortune, et son père sa noblesse. Celui-ci prit part aux guerres d'Italie, comme le père de Ronsard, arrondit et embellit sa terre de Montaigne, et fut maire de Bordeaux. Lui-même mènera une vie de grand seigneur lettré.

On l'envoya en nourrice à la campagne, ce qui le fortifia, et ce, volontairement, pour le dresser aux lois populaires et naturelles. De retour au château, il fut élevé en toute douceur, sans rigueur ni contrainte. Vous connaissez l'histoire de ses réveils en musique. Son père, afin de lui éviter les réveils brusques et soudains qui secouent trop violemment l'esprit, avait imaginé cet orchestre. On ne lui infligea point les verges, qui étaient alors en grand usage. « J'accuse, écrira-t-il dans les *Essais*, toute violence en l'éducation d'une âme tendre qu'on dresse pour l'honneur et la liberté. On m'a ainsi élevé. Ils disent qu'en tout mon premier âge, je n'ai tâté des verges qu'à deux coups,

et bien mollement. » Des pédagogues latins, moins dangereux que nos anges gardiens, étaient chargés de ne lui apprendre que le latin, tant et si bien qu'ils latinisèrent jusqu'aux villages d'alentour. C'était déjà notre méthode pour les langues étrangères : son père traitait le latin qu'il aimait en langue vivante. Mais à six ans, on le plaça au collège de Guyenne à Bordeaux ; s'il y désapprit son latin, du moins il y apprit le français. Il n'a pas gardé bonne mémoire de ses années de collège. Comme Rabelais, il déteste l'internat : « Ce sont, dira-t-il, vraies geôles de jeunesse captive. »

A treize ans, il sort du collège. Le tour de sa vie, si l'on ne s'en tient qu'aux actes, est vite fait. Après ses études de droit, il est nommé conseiller au parlement de Bordeaux. Il se marie à trente-deux ans avec Françoise de la Chassaigne, fille d'un conseiller, perd son père quelques années plus tard, se démet de sa charge à trente-sept ans et, dès lors, se consacre à ses propriétés et à ses lectures. La librairie ou bibliothèque dans la tour du château de Montaigne est le lieu qu'il préfère du monde entier. A-t-il pris quelque part aux guerres civiles? C'est peu à croire, car il n'en souffle mot. Cela l'aurait frappé, lui qui nous parle si bien de ses maladies, de ses maux et de la peste. Atteint de la pierre, il cherche aux eaux la guérison, prend l'amour des voyages, non sans nous dépeindre la tristesse du départ : « Nul d'entre nous ne se peut vanter, quelque voyage qu'il fasse à son souhait, que encore au départir de sa famille et de ses amis il ne se sente frissonner le courage, et si les larmes ne lui échappent tout à fait, au moins met-il le pied à l'étrier d'un visage morne et contristé. » Mais une fois parti, il sent sa joie,

car nul ne fut plus que lui friand de mœurs, d'anecdotes, de figures humaines, de nouveau. En 1681, à quarante-huit ans, il entreprend une grande tournée en France, Suisse, Bavière, Italie, et l'Italie surtout le retient. En route — heureusement sur le chemin du retour — il apprend sans plaisir qu'il est nommé maire de Bordeaux. C'était un grand honneur : son prédécesseur fut le maréchal de Biron, et son successeur le maréchal de Matignon. Il y fut sensible, car il était vaniteux, mais s'occupa assez peu de sa charge, car il était paresseux. Il se souvenait de son père qui s'était usé au service de la chose publique, et il n'éprouvait aucunement l'envie d'en faire autant. C'est ce qu'il expliqua très simplement à ses administrés en prenant possession de sa charge : « Il me souvenait, leur dit-il, de l'avoir vu vieil, en mon enfance, l'âme cruellement agitée de cette tracasserie publique, oubliant le doux air de sa maison, où la faiblesse des ans l'avait arraché longtemps avant, et son ménage, et sa santé, et méprisant, certes, sa vie, qu'il y cuida (*pensa*) perdre, engagé par eux à des longs et pénibles voyages. Il était tel ; et lui partait cette humeur d'une grande bonté de nature : il ne fut jamais âme plus charitable et populaire. Ce train, que je loue en autrui, je n'aime point à le suivre et ne suis pas sans excuse. »

On n'est jamais sans excuse. Il excella à se dédoubler et selon son goût en fit une théorie. On joue son rôle et l'on reste soi : « Le maire et Montaigne ont toujours été deux, d'une séparation bien claire. » Foin de ces maladroits qui se donnent tout à leurs fonctions et en oublient d'être homme ! Ne suffit-il pas de se prêter? Cependant il dut jouer assez bien

son rôle, car il fut réélu pour deux ans. M. Pierre Villey a fait justice d'une accusation qu'on avait soulevée contre lui. La peste éclata à Bordeaux avant qu'il eût quitté sa charge, et il ne se serait pas dérangé de la campagne où il était pour se rendre à son poste. Mais, le maire n'avait pas alors à s'occuper de mesures sanitaires, c'était l'affaire des jurats. Et d'ailleurs, son mandat expirait. S'il vint aux portes de la ville pour remettre ses pouvoirs, et n'entra pas, il n'y était pas strictement obligé. Sans doute, sans doute, il n'y a aucun reproche officiel à lui adresser et nul n'est tenu d'ètre héroïque. Tout de même, on peut préférer la conduite de Mgr de Belzunce ou de Rotrou qui moururent à leur poste. Il nous a laissé un très beau récit des ravages de la peste dans la Gironde : les gens de campagne se résignaient à la mort et ne s'en affligeaient plus. Il y en avait qui creusaient leur fosse et s'y couchaient tout vivants. Un de ses ouvriers, avec ses mains et ses pieds, attirait sur lui la terre en mourant.

Ajoutez un ou deux voyages à Paris, et c'est toute la vie de Montaigne. Il mourut chrétiennement à cinquante-neuf ans.

***

Sa vraie vie, vous vous en doutez, n'est pas dans les faits. Sa vraie vie, c'est l'histoire de sa pensée et de sa sensibilité, son amitié pour Étienne de la Boétie, sa paternelle affection pour Mlle de Gournay, ses lectures, ses conversations, ses découvertes intérieures, en un mot ses *Essais* où l'on peut suivre si aisément le travail qui se fait en lui. Les *Essais* commencent

par être des notes prises en marge des livres, textes, citations, commentaires, où Sénèque, puis Plutarque occupent tout d'abord la première place, puis il se livre un peu plus, et enfin il se précipite tout entier dans son œuvre.

Que lisait-il et comment lisait-il? On l'imagine dans la bibliothèque de son château, à la campagne, retiré du tracas des affaires, agréablement isolé dans sa maison, mais toujours prêt à y recevoir la visite des personnes cultivées et de manières courtoises. « Je ne cherche aux livres, assure-t-il, qu'à m'y donner du plaisir par un honnête amusement ; ou, si j'étudie, je n'y cherche que la science qui traite de la connaissance de moi-même, et qui m'instruise à bien mourir et à bien vivre. » Je ne vois guère que La Fontaine ou Mme de Sévigné, M. Anatole France ou M. Jules Lemaître qui aient parlé de la lecture avec cet accent de gourmandise réservé d'habitude aux pâtisseries et aux crus renommés. Ce qu'il préférait, c'étaient les poètes, les historiens, les politiques et surtout les moralistes. Chez eux, il se cherche, et quand il ne se trouve pas, les auteurs l'ennuient. Ce n'est pas là un mauvais critérium de lecture. N'est-ce pas nous-mêmes que nous poursuivons à travers nos livres préférés, et si nous les préférons, c'est parce qu'ils ont mieux su nous parler. Il se cherche toujours et partout, quand il cause et quand il se promène. « Quand je me promène solitairement en un beau verger, — dira-t-il, — si mes pensées se sont entretenues des occurrences étrangères quelque partie du temps, quelque autre partie je les ramène à la promenade, au verger, à la douceur de cette solitude, et à moi. » *Et à moi :* comme la progression est bien menée, et quelle douceur il y a

dans ce finale ! Plus tard, dans les allées des Rochers, Mme de Sévigné se promènera ainsi en pensant à sa fille. Montaigne parle de son *moi*, comme Mme de Sévigné parlera de sa fille, c'est-à-dire avec une passion immodérée.

« C'est une absolue perfection et comme divine, écrira-t-il, de savoir jouir loyalement de son être. Nous cherchons d'autres conditions, pour n'entendre l'usage des nôtres, et sortons hors de nous pour ne savoir quel il y fait. Si avons-nous beau monter sur des échasses ; car, sur des échasses, encore faut-il marcher de nos jambes ; et au plus élevé trône du monde, si ne sommes-nous assis que sur notre... derrière. Les plus belles vies sont, à mon gré, celles qui se rangent au modèle commun et humain, avec ordre, mais sans miracle, sans extravagance. » Et comme il sent son âge lorsqu'il fait ces réflexions, il ajoute gentiment : « Or la vieillessse a un peu besoin d'être traitée plus tendrement. Recommandons-la à ce Dieu protecteur de santé et de sagesse, mais gaie et cordiale... » Se ranger au modèle commun et humain, ce sera toute sa philosophie. — *C'est en te soumettant aux dieux*, disait Horace, *que tu règnes sur le monde.* — Et il s'aperçoit que dans ces conditions toute vie offre le même intérêt pourvu qu'on y descende profondément, et l'on n'y descend profondément qu'en s'accrochant à tous les détails particuliers. Nul n'a mieux saisi comment le détail particulier est le vrai moyen de rencontrer le fond universel. « Je propose, déclare-t-il, une vie basse et sans lustre ; c'est tout un ; on attache aussi bien toute la philosophie morale à une vie populaire et privée qu'à une vie de plus riche étoffe ; chaque homme porte la forme entière de

l'humaine condition. » Formule admirable, d'où l'on pourrait aisément tirer toute une esthétique de l'art véritablement réaliste. Le tout est d'atteindre cette humaine condition.

La sagesse consistera donc pour lui à accepter sa vie pour en jouir le mieux du monde, à s'adapter. Il n'est ni pour la révolte ni pour la nouveauté. L'habitude est si commode, qu'il faut s'y plier. Il sera catholique par tradition plutôt que par une adhésion enthousiaste. Il a, d'ailleurs, peu de besoins religieux. Mais il ne comprend pas le protestantisme, qui paraît introduire la raison dans la religion. En matière de religion, quelques-uns de ses commentateurs le feraient volontiers raisonner comme ce juif de Boccace qu'un marchand s'efforçait de convertir, et qui se décida à partir pour Rome, afin de vérifier par lui-même si l'Église était aussi sainte qu'on l'assurait. A cette nouvelle, le marchand prédicateur se désespère, car il a peu d'illusion sur les mœurs romaines. « Bien sûr, quand il aura vu la conduite des prélats, son juif reviendra plein de mépris pour la parole divine. Il s'efforce de le détourner de son dessein : peine perdue. Heureusement, l'infidèle ne l'écoute pas. Certes, il fut scandalisé et indigné de ce qu'il vit dans la capitale de la chrétienté ; mais, contre toute espérance, il en conclut que le christianisme était d'essence divine (1) », puisqu'il pouvait résister à tant d'abus. Vous croiriez lire un conte d'Anatole France ou de Voltaire. Or, vous ne trouverez jamais ce ton-là chez Montaigne. Il est beaucoup plus respectueux. Ce qu'on peut dire, c'est qu'il évite d'aborder les sujets religieux,

(1) *Les Sources d'idées au seizième siècle*, par Pierre VILLEY.

comme s'il ne tenait pas à approfondir sa foi traditionnelle.

Il a peu de confiance dans la raison humaine et prend un malin plaisir à énumérer les contradictions des philosophes : « Fiez-vous à votre philosophie ; vantez-vous d'avoir trouvé la fève au gâteau, à voir ce tintamarre de tant de cervelles philosophiques. » La raison, en matière politique, ne lui paraît pas un guide plus sûr : « Rien ne presse un État que l'innovation ; le changement donne seul forme à l'injustice et à la tyrannie. » On pourrait multiplier les textes : « Toutes grandes mutations ébranlent l'État et le désordonnent. » Ailleurs : « Le plus vieil et mieux connu mal est toujours plus supportable que le mal récent et inexpérimenté. » Et enfin : « La conservation des États est chose qui vraisemblablement surpasse notre intelligence. » On pourrait tout aussi bien tirer de Montaigne une théorie du scepticisme politique qu'une théorie de la tradition. Je crois surtout qu'on attache beaucoup trop d'importance à son opinion, beaucoup plus sans aucun doute qu'il n'en attachait lui-même. N'oublions pas que les *Essais* sont une causerie perpétuelle, avec une part de paradoxe, et surtout avec un dédain amusé pour les sujets qui ne le passionnent pas. Et la politique, ni la religion, ni la philosophie ne le passionnaient. Il n'avait de goût que pour l'homme et les livres. Il n'a de véritables opinions qu'en matière de littérature et de psychologie. Encore ne craint-il pas d'en changer.

En somme, il ne s'intéresse qu'à lui, mais il porte « la forme entière de l'humaine condition ».

IV

Montaigne, — il est nécessaire de le dire parce que c'est la clé de toutes ses opinions sur l'éducation et la famille — accepta le mariage et la paternité sans aucun enthousiasme, et surtout parce qu'il n'était pas homme à se soustraire à un usage si bien établi. Il n'a pas fait les lois du monde, et il les supporte et même il s'en arrange pour le mieux.

Comme il s'est marié à trente-deux ans, il conseille de se marier à cet âge. Si l'on se marie plus jeune, on risque d'être un rival pour son fils, de ne pas lui céder la place volontiers. Tandis qu'il faut savoir se mettre à la retraite et passer les affaires aux nouveaux. Et si l'on se marie plus tard, on risque de ne pas avoir le loisir de dresser son successeur, lequel sera surpris inopinément par les charges de la maison. Et l'on a bien envie de lui répondre que tout cela est bel et bon, mais dépend de l'occasion, sans compter le cœur ; mais des choses du cœur il ne fait pas grand cas en matière de mariage. On se marie parce qu'il faut bien fonder une famille, parce que le mariage est une douce société d'utiles et solides offices et parce que c'est la coutume. Il n'y a pas d'amour là dedans. Ou, s'il y en a, tant pis, car l'amour est bien agité de sa nature. Saint François de Sales a plus d'amour pour l'amour, mais il apprend à l'ordonner.

Montaigne ne conseille pas à un homme dont les affaires *se portent bien* d'aller chercher une femme qui

le charge d'une grande dot : « Il n'est point, assure-t-il, de dette étrangère qui apporte plus de ruines aux maisons », sans doute parce qu'une trop grosse dot dérange le train ordinaire et réclame trop de frais et d'attentions. Mais, ajoute-t il aussitôt, « ceux qui nous déconseillent les femmes riches de peur qu'elles soient moins traitables et reconnaissantes, se trompent de faire perdre quelque réelle commodité par une si frivole conjecture. A une femme déraisonnable, il ne coûte non plus de passer par-dessus une raison que par-dessus une autre ; elles s'aiment le mieux où elles ont plus de tort : l'injustice les attache ; comme les bonnes, l'honneur de leurs actions vertueuses ; et ne sont débonnaires d'autant plus qu'elles sont plus riches ; comme plus volontiers et glorieusement chastes de ce qu'elles sont belles. »

Il recommande, tandis qu'il tient ce chapitre, de ne pas leur laisser le soin de disposer des biens, car elles sont trop fantaisistes et impressionnables. C'est un peu trop généraliser et trop oublier ces habiles ménagères, équitables et économes, qui ont fait les bonnes maisons. Dans le même temps, Olivier de Serres, moins spirituel, mais plus juste, les célèbre avec admiration. Mais qu'est-ce que Montaigne admire? Il reprend la tradition des vieux fabliaux qui se moquaient volontiers des femmes. Et s'il ne plaisante pas les moines, c'est à cause des guerres civiles, et parce qu'il pourrait en retirer de l'ennui. Dans le chapitre intitulé *De trois bonnes femmes*, il écrit en riant : « Il n'en est pas à douzaine, comme chacun sait, et notamment aux devoirs de mariage... La touche d'un bon mariage et sa vraie preuve regarde le temps que la société dure ; si elle a été constamment douce,

loyale et commode. En notre siècle, elles réservent plus communément à étaler leurs bons offices et la véhémence de leur affection envers leurs maris perdus ; cherchent au moins lors à donner témoignage de leur bonne volonté : tardif témoignage et hors de saison ! Elles prouvent plutôt par là qu'elles ne les aiment que morts : la vie est pleine de combustion, et le trépas d'amour et de courtoisie. » Pourquoi cette comédie du désespoir? Elles ont beau s'écheveler et s'égratigner : « Leur tactique est odieuse aux vivants et vaine aux morts. Nous dispenserons volontiers qu'on rie après, pourvu qu'on nous rie pendant la vie. Est-ce pas de quoi ressusciter de dépit, qui m'aura craché au nez pendant que j'étais, me vienne frotter les pieds quand je n'y suis plus?... » Et il ne trouve à en citer que trois qui aient accepté de mourir avec leur mari, tant elles l'aimaient. Encore la première ne devrait-elle pas être comptée : « Celle-là était de bas lieu ; et parmi telle condition de gens, il n'est pas si nouveau d'y voir quelque trait de rare bonté... Les autres deux sont nobles et riches, où les exemples de vertu se logent rarement. »

Pour l'éducation des femmes, il prendra le parti du juste milieu qui est déjà celui du *Courtisan* de Castiglione. Si elles sont trop savantes, « elles cachent et couvrent leurs beautés sous des beautés étrangères : c'est grande simplesse d'étouffer sa clarté pour luire d'une lumière empruntée... Il ne faut qu'éveiller un peu et réchauffer les facultés qui sont en elles... » Car il n'est rien de si charmant qu'une femme qui cause avec naturel. Et il leur trace un joli programme d'études pour le cas où elles ne se contenteraient pas de la grâce de leurs yeux qui leur permet de régenter

les régents et l'école. « Si toutefois il leur fâche de nous céder en quoi que ce soit et veulent par curiosité avoir part aux livres, la poésie est un amusement propre à leurs besoins ; c'est un art folâtre et subtil, déguisé, parlier, tout en plaisir, tout en montre, comme elles. Elles tireront aussi diverses commodités de l'histoire. En la philosophie, de la part qui sert à la vie, elles prendront les discours qui les dressent à juger de nos humeurs et conditions, à se défendre de nos intrigues, à régler la témérité de leurs propres désirs, à ménager leur liberté, allonger les plaisirs de la vie, et à porter heureusement l'inconstance d'un serviteur, la rudesse d'un mari et l'importunité des ans et des rides, et choses semblables. Voilà, pour le plus, la part que je leur assignerais aux sciences. »

On voit assez l'idéal qu'il vise dans ce programme, c'est un idéal tout de société et de conversation. Il a surtout souci de former de bonnes maîtresses de maison accueillantes, aimables, gaies, et favorisant la liberté et l'esprit des propos sans y prendre trop de part, car il y a chez lui, pour le cerveau féminin, ne vous y trompez pas, un certain ton dédaigneux avant-coureur du ton de Molière. Quant aux grandes vertus de la femme, la tendresse, la pitié, la bonté, le sacrifice, il n'en est pas question chez Montaigne. Peut-être ne convient-il pas de lui en faire grief. Montaigne — on ne devrait jamais l'oublier quand on interroge et analyse les *Essais* — cause et se divertit. L'éloge de la vertu, du courage quotidien, ce n'est pas un bon sujet de conversation. Il y a des choses sous-entendues chez Montaigne, toutes celles qu'il n'attaque pas, la religion, le respect du foyer, l'équilibre moral ; parce qu'il n'en parle pas, ce n'est pas à dire qu'il n'y croit

pas. Quand on juge un écrivain, il faut tenir compte de ce but de plaisir qu'il poursuit en écrivant et ne pas prendre à la lettre tout ce qu'il écrit : les omissions qu'il commet peuvent très bien n'être que littéraires.

C'est ainsi que l'excellent Gabriel Compayré, dans son *Histoire de l'éducation*, s'est fâché tout rouge — à tort selon moi — contre Montaigne, parce que Montaigne, assure-t-il, n'aimait pas les enfants. « Nous voudrions, déclare-t-il, effacer du livre des *Essais* ce passage fâcheux où, mettant la vanité littéraire au-dessus de la tendresse paternelle, Montaigne déduit mathématiquement les raisons qui doivent, d'après lui, donner le pas dans notre affection à nos livres sur nos enfants. » N'exagérons rien, et surtout ne faussons pas le sens de ce fameux passage. Montaigne n'a point du tout mis la vanité littéraire au-dessus de la tendresse paternelle, il a simplement soutenu que nous tenions davantage à nos enfants par l'esprit que par la paternité corporelle. C'est une opinion défendable : car il a, vous le verrez, extrait, isolé de la paternité son élément spirituel, mais pour le faire resplendir.

C'est vrai que les nouveau-nés ne l'emballent pas, mais combien d'excellents pères commencèrent par prendre en horreur le petit paquet de chair qu'on leur présentait ! Il faut un apprentissage pour la paternité : on ne se révèle pas du jour au lendemain, et même il y a à vaincre tout d'abord bien des répugnances ou des maladresses. Le premier sourire ou le premier regard véritable — ce regard de confiance qui compte sur nous entièrement et nous assimile à une sorte de dieu bienfaisant, de qui l'on peut tout attendre et tout

espérer — chasseront cette hostilité, mais parfois il faudra plus de temps. Quel crime commet donc Montaigne lorsqu'il écrit en toute sincérité : « Le plus communément, nous nous sentons plus émus des trépignements, jeux et niaiseries puériles de nos enfants que nous ne faisons après de leurs actions toutes formées : comme si nous les avions aimés pour notre passe-temps, ainsi que des guenons, non ainsi que des hommes : et tel fournit bien libéralement des jouets à leur enfance, qui se trouve resserré à la moindre dépense qu'il leur faut étant en âge... » Que fait-il, sinon protester contre ces pères qui s'attendrissent sentimentalement sur leurs bébés, et rechignent plus tard quand ces bébés, devenus des jeunes gens, leur causent quelque souci matériel? L'honneur de la paternité, c'est d'accepter de céder la place un jour, et de la meilleure grâce du monde : « Il nous fâche, continue-t-il, qu'ils nous marchent sur les talons, comme pour nous solliciter de sortir ; et si nous avions à craindre cela, puisque l'ordre des choses porte qu'ils ne peuvent, à dire vérité, être ni vivre qu'aux dépens de notre être et de notre vie, nous ne devions pas nous mêler d'être pères. »

Oui, les petits nourrissons qui sentent le lait, ou autre chose, Montaigne s'en désintéresse ou s'en dégoûte. Il veut qu'on les expédie sans retard en nourrice, hors de la maison, à la campagne. Si l'on se souvient qu'il perdit deux ou trois enfants de la sorte, le conseil nous paraît un peu imprudent. « J'ai perdu deux ou trois enfants en nourrice, confesse-t-il froidement, non sans regrets, mais sans fâcherie. » Reportons-nous à son époque : on avait la paternité plus dure qu'aujourd'hui. Et l'on ne voit pas trop mainte-

nant comment les pères et les mères se débarrasseraient de gaieté de cœur de leurs nouveau-nés en les plaçant au village ; les liens aussi étaient plus étroits jadis entre la ville et la campagne, on se connaissait mieux, il y avait des familles paysannes en qui l'on avait confiance. Ce n'est pas en villégiature qu'on peut se lier avec des paysans et la villégiature a remplacé la propriété rurale, ce qui est une diminution de santé, d'équilibre moral et d'influence.

Mais, sauf cette sortie un peu inconvenante, Montaigne est, de tous les moralistes, un de ceux qui ont le mieux compris et caressé le sentiment paternel. Et sa façon de le comprendre était si neuve alors. Dans les familles on tenait pour l'autorité absolue, pour la distance. Un père eût jugé indigne de lui de témoigner quelque affection à son descendant, et celui-ci était maintenu dans la voie hiérarchique par le respect et la crainte. Cela ne ressemblait guère à certaines familiarités d'aujourd'hui, mais sans doute, c'était introduire bien de l'austérité et de la contrainte dans un sentiment naturel. Montaigne cite le cas tragique du maréchal Blaise de Montluc qui, ayant perdu son fils, gentilhomme de haut mérite, décédé loin de lui dans l'île de Madère, ne pouvait se consoler de ne s'être jamais confié à lui : « Le pauvre garçon, disait-il, n'a rien eu de moi qu'une contenance renfrognée et pleine de mépris ; il a emporté cette créance, que je n'ai su ni l'aimer, ni l'estimer selon son mérite. » Plus que de l'avoir perdu, il souffrait de ne s'être jamais communiqué à son fils tout en l'aimant.

Montaigne n'aurait pu éprouver ce regret : « Je m'ouvre aux miens tant que je puis », nous confie-t-il. Il introduit dans le sentiment paternel ce goût, cette

aptitude à jouir de la vie qui est le fond de sa morale. La paternité a ses inconvénients, mais elle a aussi ses avantages : sachons en profiter de notre mieux. Et le plus précieux, c'est de sentir autour de soi des affections désintéressées et rajeunissantes. Il faut, pour y parvenir, savoir associer ses enfants à sa vie, les rendre heureux. « Un père est bien misérable qui ne tient l'affection de ses enfants que par le besoin qu'ils ont de son secours, si cela se doit nommer affection : il faut se rendre respectable par sa vertu et par sa suffisance, et aimable par sa bonté et douceur de ses mœurs. » C'est le moyen de s'assurer une vieillesse paisible. Montaigne n'oublie jamais le profit qu'on peut retirer de ses actions. Il n'est point pour les grandes générosités, ni pour les sacrifices : il n'a rien de chevaleresque ni de magnanime. Ainsi donc nous chercherons à nous faire aimer et non à nous faire craindre. La crainte est un mauvais calcul pour qui vieillit et approche de la retraite en face de qui grandit et prend des forces : « C'est folie et injustice de priver les enfants qui sont en âge de la familiarité du père, et vouloir maintenir en leur endroit une morgue austère et dédaigneuse, espérant par là les tenir contraints et obéissants ; car c'est une force très inutile, qui rend les pères ennuyeux aux enfants et, qui pis est, ridicules. Ils ont la jeunesse, et les forces en la main, et par conséquent le vent et la faveur du monde ; et reçoivent avec moquerie ces mines fières et tyranniques d'un homme qui n'a plus de sang au cœur ni aux veines : vrais épouvantails de chenevière. » On ne se lasse pas de citer Montaigne, tant sa phrase est pleine, substantielle, en même temps que savoureuse et pittoresque.

Ainsi l'affection créera un lien spirituel entre le père et l'enfant, plus solide que le lien de chair. A vrai dire, Montaigne a un peu méconnu ces liens de chair. On le voit préférer les amitiés de choix aux amitiés fraternelles, l'amitié des femmes à l'amitié conjugale. Et il ne tient pas un compte suffisant de la solidarité indissoluble que créent l'identité du nom, celle de la race, celle du passé et l'impérieux avenir. Le lien familial ne se décompose pas si aisément : il tient à l'âme et à la chair à la fois. Mais Montaigne a eu raison de montrer que la chair ne suffit pas à le maintenir dans sa force et surtout dans sa joie.

V

Maintenant que nous connaissons l'avis de Montaigne sur le mariage et sur les femmes, sur la paternité et sur les enfants, nous aurons vite fait de connaître son système d'éducation.

L'éducation doit être une préparation à la vie, et pas autre chose. Montaigne ne barbouille pas de science son élève, à la façon de Rabelais, qui, dans toute l'ivresse de l'érudition, faisait lever le jeune Gargantua à quatre heures du matin pour le précipiter dans l'étude. Il souhaite qu'on instruise en amusant. A la famille trop tendre, au collège pareil à une prison, il préfère un bon précepteur. « Je ne veux pas, déclare-t-il, qu'on emprisonne ce garçon : je ne veux pas qu'on l'abandonne à la colère et humeur mélancolique d'un furieux maître d'école... A la vérité, nous voyons

encore qu'il n'est rien si gentil que les petits enfants de France ; mais ordinairement ils trompent l'espérance qu'on en a conçue ; et, hommes faits, on n'y voit aucune excellence : j'ai ouï tenir, à gens d'entendement, que ces collèges où on les envoie, de quoi ils ont foison, les abrutissent ainsi. » Il exagère : cela tient aux mauvais souvenirs qu'il a emportés du collège. La plupart du temps il n'en faut pas davantage pour fixer une opinion.

Le précepteur idéal ou gouverneur aura la tête bien faite plutôt que bien pleine. Puisqu'il s'agit de dresser un jeune être à bien vivre, c'est le jugement surtout qui importe. Il ne demandera pas à son élève compte des mots, mais du sens et de la substance : « Savoir par cœur n'est pas savoir ; c'est tenir ce qu'on a donné en garde à sa mémoire... Fâcheuse suffisance, qu'une suffisance purement livresque. » Et l'on apprend partout, à la promenade, dans la rue, dans les champs, au cabinet de travail et au jardin, à table et au lit, en solitude ou en compagnie ; il suffit d'ouvrir les yeux et les oreilles. Montaigne préconise les leçons de choses. Il est l'ennemi du pédantisme, de la dialectique, de la logique, de toutes les sciences abstraites. La première science pour lui, sinon la seule, c'est la connaissance de l'homme. Tout ce qui peut y contribuer est excellent ; tout ce qui s'en écarte, absurde. Il faut donc rechercher pour l'étudiant le commerce des hommes. Qu'il visite, s'il se peut, les pays étrangers, non pas pour l'archéologie qui est morte, mais pour l'observation des mœurs et des visages qui est toujours vivante. Qu'il prenne l'habitude de la conversation, et, pour meubler cette conversation, qu'il feuillette les beaux livres d'histoire et de littérature. Ainsi son esprit

s'ouvrira. « Il se tire une merveilleuse clarté, pour le jugement humain, de la fréquentation du monde : nous sommes tous contraints et amoncelés en nous, et avons la vue raccourcie à la longueur de notre nez. » C'est pourquoi voyager, lire, voir, causer, tout ce qui nous sort de nous-mêmes et prolonge notre vision dans le temps et dans l'espace est excellent pour notre développement. L'homme est plus important que tous les secrets de l'univers : « Après qu'on lui aura appris ce qui sert à le faire plus sage et meilleur, on l'entretiendra que c'est que logique, physique, géométrie, rhétorique, et la science qu'il choisira, ayant déjà le jugement formé, il en viendra bientôt à bout. » En somme « il n'y a tel que d'allécher l'appétit et l'affection : autrement on ne fait que des ânes chargés de livres ; on leur donne à coups de fouet en garde leur pochette pleine de science ; laquelle, pour bien faire, il ne faut pas seulement loger chez soi, il la faut épouser. »

Personne n'a mieux plaidé la cause des humanités, personne n'a mieux exposé la nécessité d'une éducation générale et humaine, et non point d'une instruction spécialisée. L'art de la vie, c'est de connaître l'homme. Il faut se connaître pour se diriger. Il faut connaître les autres pour leur faire leur part, soit qu'on les doive conduire, soit qu'on les doive subir. Montaigne nous donne la clé de tant de succès et d'échecs dont nous nous montrons surpris parce que nous ne savons pas voir la réalité. Voici des jeunes gens qui partent ensemble dans l'existence. Celui-ci a toujours réussi au collège. De bonne heure on l'a cantonné selon ses aptitudes, afin de ne pas éparpiller ses forces, on lui a mis des œillères pour qu'il n'ait

pas la tentation de sortir du chemin qu'il doit parcourir. Il est entré dans quelque grande École, l'école Polytechnique ou l'école Centrale si vous voulez. C'est un mathématicien hors pair. Il est sorti enfin des années d'apprentissage : on l'appelle à la direction de quelque grande industrie. D'où vient qu'il s'y révélera inapte et surprendra tout le monde par son incapacité? Cet autre, qui a désolé sa famille par ses mauvaises notes, qui n'a jamais su choisir sa voie et qui a passé péniblement quelques modestes examens, les moins difficiles, ceux de la Faculté de droit par exemple, profite tout à coup d'une occasion imprévue, et le voilà menant avec sûreté quelque vaste entreprise. On dira : hasard, au lieu de dire : supériorité, supériorité non de science, mais d'observation, de jugement, de connaissance humaine. Le premier a pu s'abîmer de travail ; le second travaillait sans qu'on s'en aperçût. On oublie trop cet élément essentiel quand on compare les résultats.

Les sciences et les lettres sont des moyens et non un but, de même que la gymnastique sert à dresser le corps, non à faire le saut périlleux en société. Gabriel Compayré, qui ne goûte guère Montaigne, lui rend pleine justice sur ce point : « Personne, dit-il, n'a mieux compris que lui la nécessité de développer dans chaque individu les facultés qui font l'homme, avant de lui apprendre le métier qui fait le spécialiste. De tout temps il est nécessaire, il l'était surtout au seizième siècle, de rappeler l'attention vers cette éducation générale qui donne les moyens de réussir dans toutes les carrières, d'apporter partout une âme humaine, où l'on retrouve dans leurs grandes lignes tous les traits distinctifs de notre nature. Avant d'être

des avocats, des médecins, des industriels, des professeurs, des mathématiciens ; avant d'emprisonner notre vie dans une profession spéciale, il faut songer à devenir des hommes, c'est-à-dire des intelligences ouvertes, capables de tout comprendre, des cœurs sensibles sachant aimer tout ce qui est digne de l'être ; des consciences droites et des caractères fermes, que les hasards de l'existence ne surprendront pas dépourvus et désarmés ; des hommes, enfin, « qui puissent faire toutes choses et n'aiment à faire que les bonnes ».

Souvenez-vous des pages merveilleuses des *Origines de la France contemporaine* où Taine, après Balzac dans *le Curé de village*, entreprend le procès d'une éducation qui retire le jeune homme de la vie naturelle, de la famille, de la cité, de toute la mobilité humaine, pour l'enfermer dans les abstractions et les calculs comme dans une tour idéale. Ses principaux arguments, il les emprunte à Montaigne. On n'a pas surpassé Montaigne dans la façon de confondre l'éducation et l'art de vivre.

Cependant son système ne va pas sans quelque exagération. Aujourd'hui, surtout, la science est devenue si vaste qu'il faut bien se spécialiser. Puis il recommande, avec trop d'insistance, d'effleurer sans approfondir. Cela va bien pour l'honnête homme qu'il a en vue, l'honnête homme qui habite son château à la campagne et son hôtel à la ville, qui vit en société, et qui brille en conversation. Mais n'est-ce pas insuffisant pour celui qui doit fonder, bâtir, maintenir, conduire, pour celui qui veut inventer ou créer? Montaigne suscitera d'aimables flâneurs, et même d'adroits diplomates, d'élégants lettrés, il ne formera ni des

chefs, ni de ces hommes actifs et forts dont l'adversité bande l'énergie et qui portent une main hardie sur un destin rebelle, ni même de ces esprits tenaces dans leur effort quotidien. Son éducation si intelligente et humaine manque de flamme.

VI

Son éducation si intelligente et si humaine manque de flamme. Je la trouve, cette flamme, dans un autre petit traité qui n'a rien de didactique et qui reprend à son compte, sans y prendre garde, l'idée de Montaigne : apprendre aux enfants la vie dans la joie. Ce petit livre, c'est les *Amitiés françaises*, de M. Maurice Barrès.

« Je ne suis pas l'homme des souhaits impossibles..., dit M. Barrès, je laisse aux intelligences rudimentaires leurs grandes rêveries d'optimisme béat... Je n'attends donc pas d'un éducateur qu'il tende à rétablir l'égalité parmi des individus qui furent soumis, dans leur préparation séculaire, aux influences les plus diverses. D'étape en étape, j'ai vérifié cette grave parole faiseuse de paix, qu'on ne donne à un homme que ce qu'il possède déjà. L'amour et la douleur, les plus beaux livres et les plus beaux paysages, toutes les magnifiques secousses de la vie ne font qu'éveiller nos parties les plus profondes, nos territoires encore mornes. Je demande simplement à l'instruction primaire qu'elle facilite pour chaque individu la pleine jouissance des forces accumulées par sa série héréditaire. »

L'éducation consistera donc à faire éclore dans l'esprit de l'enfant ces germes de sentiments qui y furent déposés lors de sa naissance, comme un précieux héritage, — héritage compromis, si l'existence ne lui en est pas révélée, héritage infiniment riche puisqu'il représente la réserve des aïeux. L'enfant naît prédestiné : on lui indique sa prédestination ; à lui, plus tard, de l'accomplir. Et dès lors, tombe cette objection qu'on n'a pas manqué de formuler : — Vous privez cet enfant d'une vie personnelle. Vous l'accablez du poids des morts, au lieu de l'en libérer. Vous exagérez l'influence du passé, au lieu de la diminuer. — C'est exactement comme si l'on disait : Privez cet enfant de son patrimoine, afin qu'il puisse mieux jouir de la vie. Je lui donne le moyen de se réaliser complètement, et vous prétendez que je lui impose une gêne. Car il ne se réalisera complètement que s'il prend sa vraie place, et toute sa place, dans sa famille et dans son pays. Ressemble-t-il à des étrangers, ou bien à son père et à sa mère? Cette ressemblance n'est-elle qu'un hasard physique, ou l'empreinte héréditaire? Et sa volonté est-elle avilie parce qu'il voit instinctivement d'où il vient et où il va? Quels sont les grands hommes que l'histoire honore, sinon ceux qui furent l'expression vivante d'une patrie et d'une race, et qui donnent ainsi de la diversité et de la couleur à l'humanité? Les seuls grands rois ne sont-ils pas ceux qui confondirent leur gloire et leur intérêt avec la gloire et l'intérêt de leur peuple? Dans chaque famille, le grand homme est celui dont la personnalité s'étendit dans le sens héréditaire et augmenta, avec sa propre vie, le patrimoine commun. A côté des héros qui appartiennent à tous, il y a ces héros de chaque foyer qu'un

culte particulier doit servir, car ils fondèrent ou consolidèrent la famille, et donnèrent à leurs descendants, avec l'honneur, l'occasion d'une vie plus large, parce que mieux étayée et soutenue. Un destin individuel peut rarement composer une belle vie. Il faut à l'homme un but qui dépasse son éphémère durée.

Comment éveiller chez l'enfant ces sentiments qui, par leur douceur et leur force, devront l'enchanter comme une musique et le protéger, plus tard, comme une armure, contre le découragement et le doute? Le philosophe Ravaisson nous enseigne que, chez l'enfant, l'imagination précède la raison, et empruntant une expression à l'hymne de saint Thomas pour la Fête-Dieu, il dit que l'enfance et la jeunesse devraient être nourries dans le culte de la plus haute beauté, *in hymnis et canticis*. « En passant par des âmes que rien n'encombre, ajoute Barrès, les images de l'univers reprennent toute jeunesse. » Cette heureuse disposition à l'enthousiasme indique le genre d'éducation que réclame l'enfant. Montrez-lui de belles images, suscitez en lui le goût de la beauté, de la générosité, de l'honneur, favorisez en lui les influences familiales, régionales, historiques. « Un petit enfant chez qui l'on désigne et vénère les émotions héréditaires, que l'on meuble d'images nationales et familiales, tout au cours de sa vie, dans son fond possédera une solidité plus forte que toutes les dialectiques, un terrain pour résister à toutes les infections, une croyance, c'est-à-dire une santé morale. » Il marchera dans la vie, escorté d'*amitiés* fidèles qui lui tiendront la main pour le conduire. Même s'il s'écarte d'elles, il n'oubliera ni leurs sourires, ni leurs larmes. Elles seront présentes

à sa mémoire, sinon à ses yeux. Elles le relieront au sol natal, à la maison de famille. Leur pensée pénétrera son cœur. A chaque soupir profond que lui arrachera la destinée, il les respirera. Ainsi orienté vers sa vérité, il sera porté à « se comprendre comme un moment dans un développement, comme un instant d'une chose immortelle ».

***

Il est une page de l'*Iliade* que j'aime à citer. Lorsqu'il rencontre Andromaque à la porte de Scée et la console, lui qui connaît que son heure est marquée, Hector veut prendre son fils Astyanax dans ses bras, et l'enfant que le casque effraye se rejette sur le sein de sa nourrice. Hector sourit, pose son casque à terre et, soulevant en l'air l'enfant, image de sa race future, dont la vue lui rend dans l'avenir la confiance perdue, il adresse aux dieux cette prière :

« Jupiter, et vous tous, dieux immortels, faites que cet enfant soit honoré par les Troyens comme je le suis aujourd'hui, et qu'il soit brave dans les combats et puissant sur son peuple ; faites qu'en le voyant revenir du combat, couvert de dépouilles sanglantes, après avoir tué quelque illustre ennemi, la foule se dise : « Il est plus brave encore que son père. » Et cette voix de la foule réjouira le cœur de la mère. »

L'enfant élevé parmi les images héréditaires, selon sa vie naturelle, sera peut-être plus brave, peut-être moins brave que son père : du moins il ne passera pas dans le camp ennemi.

L'éducation n'est, en somme, que l'art de révéler à l'être humain le sens intime qui doit gouverner ses

actes, préparer l'emploi de ses énergies et lui communiquer le goût et la force de vivre pleinement. L'éducation n'apporte point des trésors dans une maison vide ; elle se contente d'éclairer un palais obscur, mais déjà rempli. Ceux-là qui aiment et connaissent la maison sauront seuls disposer heureusement les lampes.

VII

MADAME DE SÉVIGNÉ ET L'AMOUR MATERNEL (1)

(1) Conférence donnée au *Foyer* le 21 mars 1912 et publiée dans la *Revue du Foyer* du 15 août 1912.

I

Je ne sais si vous connaissez Vitré qui est l'une des plus jolies villes de France, je veux dire une des plus intactes. Dressée au-dessus de la Vilaine, elle se serre contre son vieux château qui est flanqué de grosses tours à mâchicoulis, et ses rues en pente, avec leurs étages renflés, leurs piliers, leurs pignons, leurs façades ouvragées, sont les plus pittoresques et les plus amusantes du monde. Et surtout Vitré est tout proche des Rochers.

Aux Rochers on croit rendre visite à Mme de Sévigné elle-même et la retrouver vivante, car le château et le parc sont à peu près tels qu'elle les a laissés : la piété de ses arrière-neveux, les Nétumières, n'a presque rien voulu changer au domaine. Un acte de 1688 nous en donne la description. C'est un manoir avec de très beaux et grands bâtiments, grosses tours et tourelles, défenses, canonnières et fortifications, entouré de jardins, de vergers, de bois de haute futaie avec de magnifiques allées, et des moulins, et des terres, et des métairies. Sans doute, les défenses ont disparu et les arbres ont été remplacés. Il y a plus de taillis que de hautes futaies. Mais le dessin des allées est le même. Voici *la Solitaire*, *la Royale*, *l'Infinie*, et voici *l'Humeur de ma mère* et *l'Humeur de ma fille* qui, étant parallèles, ne peuvent se rencontrer. A l'entrée

du parc, on trouve le fameux écho. Il fait penser à ces surprises qui vous attendent dans les jardins italiens, à la villa Pallavicini ou à la villa Rostan aux environs de Gênes. Mais en Italie il y en a trop, et de baroques. De la place dallée, où la marquise plaçait ses hôtes, dès qu'on parle un peu haut, on est aussitôt enveloppé d'une voix qui paraît venir de tous les côtés à la fois.

Au salon l'assemblée des portraits de famille achève ce retour au passé. On n'est pas étonné d'y voir Mme de Chantal, sainte Jeanne de Chantal, la grand'mère de Mme de Sévigné, avec un visage amoindri, émacié et consumé de l'amour divin, et la trop belle et indifférente Mme de Grignan, et le jeune Charles de Sévigné, joli comme une femme. Mais, dans la tour, c'est la chambre même de Mme de Sévigné : le lit est recouvert d'une courtepointe qui fut brodée par Mme de Grignan ; sur la table, le livre des comptes de fermage est ouvert, et il y est question des Pilois dont les descendants sont encore fermiers aux Rochers ; enfin, un tableau nous représente une marquise en pied, presque mince et mélancolique, bien différente de l'opulente dame du pastel de Nanteuil. Cette marquise-là, M. Jules Lemaître ne pourrait point l'appeler *la grosse Sévigné*. Elle est peut-être plus vraie que l'autre, tout au moins aux Rochers.

J'ai cherché un moyen de rajeunir un sujet aussi rebattu que le portrait de Mme de Sévigné, et je crois l'avoir trouvé. Je vous en donnerai la recette sans retard. Je n'ai relu aucun de ses innombrables commentateurs, et j'ai lu ou relu les quatorze volumes de sa correspondance. Je l'ai lue à la campagne, l'été dernier, et aussi l'automne, car il y faut du temps, comme elle aimait à lire elle-même, aux Rochers ou

à Livry. Elle, c'était Nicole qui lui apprenait les moyens de vivre en paix avec les hommes, ou saint Augustin, ou le Tasse, ou don Quichotte dont elle parlait un jour que son cocher la versa, de sorte qu'elle dut renvoyer à une autre fois ce sujet de conversation, ou même quelque héroïque roman de La Calprenède dont le style était un peu méchant, mais dont les sentiments avaient de la grandeur. Autour de la belle liseuse, les arbres du mail faisaient un silence, une tranquillité, une solitude, bien favorables à cette recherche de soi que nous poursuivons à travers nos meilleures lectures. Elle ne manquait point, tout en lisant, de s'intéresser à la nuance des feuilles quand la menace de l'hiver les vient changer. Leur verdure commence à se mêler d'aurore et de feuille morte, et « cela fait une étoffe admirable ». Car Mme de Sévigné est le poète des feuilles, et spécialement des feuilles d'automne. Ne dira-t-elle pas de ses amies aux premiers jours de novembre : « Elles sont encore toutes aux arbres ; elles n'ont fait que changer de couleur : au lieu d'être vertes, elles sont aurore et de tant de sortes d'aurore que cela compose un brocart d'or riche et magnifique que nous voulons trouver plus beau que du vert, quand ce ne serait que pour changer. »

Cependant l'impatience la gagnait quand c'était le jour du courrier. Il lui fallait son paquet de Provence, sans quoi elle ne vivait plus. Rassurée sur sa fille, elle pouvait enfin écouter les nouvelles qui lui venaient de la Cour.

Assister à cette fête des bois que dirige l'automne, distinguer l'essence des arbres à l'or, au cuivre, à la rouille des feuilles, sentir sur le visage, dans ses pro-

menades, l'air vif qui annonce les premiers froids, tandis que la campagne se perd au loin, dans une buée bleue, causer avec les fermiers, avec les paysans qui, les grands labours finis, commencent à baguenauder, trouver en rentrant un bon feu au logis et la chanson du thé qui bout, s'installer dans son fauteuil avec les lettres de Mme de Sévigné, lire dans ce silence de la campagne et du soir qui est, à lui seul, un délice, n'est-ce pas, sauf le thé dont elle n'a pas eu l'agrément, éprouver ce qu'elle-même, avec d'autres lectures, a ressenti jadis? Ainsi la vie recommence.

II

Ce fut à Paris, il y a quelques années, la mode des surnoms. Les gens connus en recevaient qui résumaient d'un mot généralement fort malveillant leur caractère. Ces épigrammes barbelées avaient le mérite de la brièveté. Au dix-septième siècle, ce fut la mode des portraits, et nous avons ainsi le portrait de Mme de Sévigné par Mme de La Fayette. Il est exquis, et nous renseigne sur l'effet que produisait la marquise dans le monde.

« Sachez, madame, y est-il dit, si par hasard vous ne le savez pas, que votre esprit pare et embellit si fort votre personne, qu'il n'y en a point sur la terre de si charmante lorsque vous êtes animée dans une conversation dont la contrainte est bannie. Tout ce que vous dites a un tel charme et vous sied si bien, que vos paroles attirent les ris et les grâces autour de vous;

et le brillant de votre esprit donne un si grand éclat à votre teint et à vos yeux que, quoiqu'il semble que l'esprit ne doit toucher que les oreilles, il est pourtant certain que le vôtre éblouit les yeux, et que, quand on vous écoute, on ne voit plus qu'il manque quelque chose à la régularité de vos traits, et l'on vous cède la beauté du monde la plus achevée... »

Ailleurs :

« ... Vous êtes sensible aux plaisirs, vous paraissez née pour eux, et il semble qu'ils soient faits pour vous ; votre présence augmente les divertissements, et les divertissements augmentent votre beauté lorsqu'ils vous environnent. Enfin la joie est l'état véritable de votre âme, et le chagrin vous est plus contraire qu'à qui que ce soit... »

Je vous ai cité ces deux fragments parce qu'ils nous donnent une idée radieuse de Mme de Sévigné dans les plaisirs de société, et que cette idée doit être exacte. Elle était de ces personnes dont la seule présence est déjà réjouissante. Oui, la joie était l'état naturel de son âme, mais cette joie, elle la répandait généreusement autour d'elle.

On est assez injuste habituellement pour les personnes douées d'un heureux caractère. Ne leur en attribuant pas le mérite, on leur en sait peu de gré, tandis qu'on est reconnaissant du moindre effort aux gens à l'ordinaire bougons et désagréables. Cependant la gaieté est souvent la coquetterie du courage qui ne tient pas à s'afficher.

Mme de Sévigné n'avait pas eu à se louer particulièrement de la destinée. Par sa naissance, elle appartenait, vous le savez, à la race illustre et ancienne des Rabutin-Chantal. Elle était la petite-fille de Mme de

Chantal, et Bussy, le méchant Bussy-Rabutin, l'auteur à scandales de l'*Histoire amoureuse des Gaules*, a écrit de son père Celse-Bénigne : « Il était extrêmement enjoué. Il y avait un tour à tout ce qu'il disait qui réjouissait les gens ; mais ce n'était pas seulement par là qu'il plaisait : c'était encore par l'air et par la grâce dont il disait les choses : tout jouait en lui. » *Tout jouait en lui :* n'est-ce pas l'éloge même que fait Mme de La Fayette de sa fille en qui, pareillement, toutes les grâces paraissaient se jouer?

Or, ce père charmant fut tué, à trente et un ans, dans un combat contre les Anglais. Et sa femme mourut peu après. A sept ans, Marie de Rabutin-Chantal était orpheline de père et de mère. Ce fut un oncle, Christophe de Coulanges, abbé de Livry, celui-là même que dans sa correspondance elle appelle *le bien bon*, qui l'éleva. Il lui donna une forte instruction et un ferme esprit de conduite. Mais enfin il manqua à son enfance cette tendresse des parents qu'elle devait elle-même si bien pratiquer.

Son mariage, du moins, fût-il heureux? Guère. Elle épousa à dix-huit ans le marquis Henri de Sévigné, qui était de bonne noblesse bretonne. Ils partirent pour les Rochers. La prédilection qu'elle eut toujours pour cette terre semble bien indiquer qu'elle y connut le bonheur, et ce furent sans doute les premiers mois de son mariage. Nous verrons que cette mondaine savait s'accommoder de la solitude.

Mais on revint à Paris, et Paris ne valut rien à Henri de Sévigné. Paris n'a jamais rien valu aux faibles et aux têtes légères. Ce Henri de Sévigné était un assez triste sire. Bussy dit de leur ménage : « Il aima partout, et n'aima jamais rien de si aimable que

sa femme. Cependant elle n'aima que lui, bien que mille honnêtes gens eussent fait des tentatives auprès d'elle... » Bussy fut lui-même de ces mille honnêtes gens qui s'employèrent sans succès auprès de l'honnêteté de Mme de Sévigné. Elle était sa cousine et il avait failli l'épouser. Mais son enjouement lui avait fait peur, et il l'avait trouvée « la plus jolie fille du monde pour être la femme d'un autre ». Il fut bien obligé de reconnaître que tant de joie et d'agrément étaient compatibles avec la vertu. Bussy aurait été le mauvais génie d'une femme moins sûre. N'est-ce pas lui qui la mit au courant de la liaison de son mari avec Ninon de Lenclos, et pourquoi? Pour profiter de son ressentiment. Il s'offrait à la venger, mais elle l'arrêta en riant : « Tout beau, monsieur le comte, je ne suis pas si fâchée que vous le pensez. » Car le rire lui servait encore de protection. Elle ne craignait pas la hardiesse dans les propos, et détestait les éclats. Elle se savait assez experte aux jeux de conversation pour se contenter de cette escrime, et même pour s'y plaire un peu. J'imagine que toutes les vilenies qu'elle voyait commettre autour d'elle au nom de l'amour avaient révolté intérieurement sa nature parfaitement droite, mais ses révoltes, son humeur les traduisait en traits d'esprit. N'était-ce pas suffisant et cela valait-il la peine qu'on se gendarmât davantage pour des passions dont elle constatait partout la médiocrité?

M. de Sévigné fut tué en duel par le chevalier d'Albret, pour les beaux yeux de Mme de Gondran, dite *la belle Lolo*, qui, au préalable, l'avait ruiné. Conrart a dit de lui qu'il estimait sa femme et ne l'aimait point, tandis qu'elle l'aimait et ne l'estimait point. Nous qui la connaissons, nous trouvons ce Sévigné stupide, et

sa mort nous est indifférente. Elle ne le fut pas à sa femme qui, trois ans plus tard, rencontrant le chevalier d'Albret, s'évanouit.

Et ce fut toute la vie sentimentale de Mme de Sévigné. Vous pensez bien qu'à son retour des Rochers où elle était allée cacher sa peine et aussi faire des économies devenues indispensables, elle fut, à la Cour, entourée, adulée, guettée. Bussy, l'affreux Bussy, la poussa vers le surintendant Fouquet, vers le prince de Conti : il y voyait toutes sortes d'avantages pour elle, et pour la maison des Rabutin. Plus tard, ne conçut-il pas le cynique projet de remplacer dans le cœur du roi Mlle de La Vallière par Mlle de Sévigné, la future comtesse de Grignan? Cependant, la malignité du monde crut un jour pouvoir s'en donner à cœur joie sur Mme de Sévigné. On venait d'arrêter Fouquet, le fameux Fouquet dont les fêtes, dans son château de Vaux, avaient le tort de surpasser Versailles même, et l'on avait trouvé dans la cassette où il enfermait ses souvenirs amoureux des lettres de la marquise. Finie la légende de vertu ! Celle-là était donc comme les autres : elle cachait seulement mieux son jeu. Mme de Sévigné tint bravement tête à l'orage : elle réclama qu'on lût ses fameux billets. Et il fallut lui rendre justice. Fouquet ne les avait gardés que parce qu'il avait bon goût, ou bien parce que lui-même eût désiré y lire ce qui n'y était pas, ce qu'avec la plus mauvaise volonté on n'y pouvait pas découvrir.

Après sa mort, comme de son vivant, il s'est trouvé mille honnêtes gens pour attaquer sa réputation. C'est assez l'habitude des biographes : aujourd'hui, ils n'ont de cesse qu'ils n'aient fourré le nez dans tous les secrets privés, lesquels, à tout le moins, n'étaient

pas destinés à la publicité. Or, les biographes n'ont pas eu plus de succès. Elle leur a pareillement résisté. Mme de Sévigné est une parfaite honnête femme et nous pouvons aimer franchement cette figure de franchise qu'aucune tache ne dépare, et pour qui la belle humeur fut, en effet, la coquetterie d'un courage que nous saurons surprendre et le signe d'une santé morale qui peut faire notre admiration et notre envie.

III

Mais cette honnête femme fut une femme du monde accomplie, — accomplie, c'est-à-dire avec les qualités et les défauts du monde.

D'abord elle réussissait trop bien dans la vie de société pour ne pas l'aimer. « Quand on me met à causer, convient-elle, je ne fais pas trop mal, » surtout dans ces conversations d'où la contrainte est bannie. Nous savons par Mme de La Fayette que c'était un enchantement. M. Jules Lemaître l'a accusée de snobisme. Ce reproche est principalement inspiré par la célèbre anecdote qui nous la montre revenant à sa place après que le roi l'avait fait danser, et disant à Bussy : « Il faut convenir que Sa Majesté est un bien grand roi. » Je crois bien : il l'avait fait danser ! Mais il faut tenir compte du prestige royal. Sans doute elle aimait, elle recherchait même les invitations à la cour. Du temps qu'elle redoutait que le roi, las de Mlle de La Vallière, ne vînt à regarder d'un peu trop près sa fille Françoise, alors dans toute sa fleur, elle mit sa diplomatie à se

faire prier aux fêtes réservées, tout en surveillant les succès de la jeune fille, qui figurait dans les ballets. Cela implique une adresse exceptionnelle à jouer avec le feu sans se faire brûler.

Du monde, elle a encore la peur de l'ennui, l'asservissement à la mode et le goût des potins. C'est elle qui a dit de l'ennui qu'elle le haïssait plus que la mort. Or, c'est la crainte de l'ennui qui précipite toutes ces femmes hors de leurs demeures, partout où l'on s'assemble, où l'on cause, où l'on brille, où, dans l'éclat des toilettes et des lumières, dans le mouvement des paroles, on oublie le temps qui marche et ces perspectives sur soi-même qu'ouvre la solitude. Plus tard, au dix-huitième siècle, quand la vie mondaine connut son maximum d'intensité, n'entendrons-nous pas la plainte d'une Mme du Deffand qui aura composé de son existence toute extérieure une fuite éperdue devant le fantôme de l'ennui? Notez que Mme de Sévigné s'exagère en elle-même l'importance qu'elle attache au monde. Nous verrons tout à l'heure que, mieux trempée qu'elle ne l'imagine, elle saura très bien s'en passer.

Mais voilà, elle est bien femme, dans ce sens qu'elle subit volontiers les influences. C'est un sens que les femmes d'aujourd'hui estiment injurieux. Elle ne se sent pas capable de lutter contre la mode. « Vous n'avez pas la force de résister à la mode... », lui écrit Bussy, ce qui est juste pour les petites choses, et ne l'est plus des grandes, de sorte que cette passivité n'est, en somme, que d'apparence.

Celui qui veut fréquenter le monde, il doit se soumettre à certains rites, à certaines formules convenues. Toute assemblée suppose la mise en commun d'un certain nombre de sentiments et, si vous voulez, de

préjugés, sans quoi le contact cesserait aussitôt d'être agréable. L'un de ces sentiments les plus répandus est de prendre intérêt aux affaires d'autrui, et ce n'est généralement pas pour en entonner les louanges. Mme de Sévigné s'accommodait de cette curiosité. Elle apprenait sans déplaisir les aventures et les mésaventures de la cour et de la ville, et point seulement pour divertir la belle Mme de Grignan dans son gouvernement de Provence, non, mais par un exercice naturel de sa sociabilité.

Louons-la de sa curiosité à qui nous devons tant d'anecdotes heureuses. Surtout elle savait conter avec ce mouvement et cette saveur qui furent toujours la gloire des conteurs français, de La Fontaine à Maupassant. Elle note les détails avec un pittoresque rapide, voit le comique jusque dans la mort (ainsi la comtesse du Lude, moitié vêtue en homme, qui pleure son mari, et qui, dans l'excès de son déplaisir, s'enfonce son chapeau dans la tête), n'emploie qu'une phrase pour un trait (cette mère de Normandie qui a un fils abbé, lequel veut étudier, et commence toujours à prêcher en attendant), arrête le mouvement même de la vie de son temps dans ses lettres où nous passons de la guerre à un opéra, de Mme de Montespan en baisse à un sermon de Bourdaloue, dans la bousculade d'une verve qui court la poste, et qui, toujours, tombe sur le mot juste avec une sûreté qui tient du prodige et qui déjà faisait l'admiration de Bussy, assez expert en la matière.

C'est même cette divination de Bussy qui rendit Mme de Sévigné si indulgente à ses incartades de plume, de parole et de conduite. « Je ne vois rien de si juste que ce que vous écrivez, lui assurait-il alors qu'elle n'avait aucune réputation d'épistolière, et l'on

ne peut pas vous dire : « Ce mot-là serait plus à propos « que celui que vous avez mis. » Elle-même savait la valeur de cette propriété du terme qui est la moitié de l'art du style. « Je trouve, dira-t-elle, qu'on se sert des mots dans la conversation qui, étant examinés, sont ordinairement équivoques, et qui, à force de les sasser, ne signifient point, dans la plupart des expressions, ce qu'il semble à tout le monde qu'ils doivent signifier. » C'est une faute qu'elle ne commettait pas. Elle était *vraie* jusque dans l'expression. Elle détestait le brouillard sur les mots comme sur les idées.

Vous rappellerai-je toutes les raisons que nous avons de l'admirer dans son art de conter? C'est la mort de Vatel, le maître d'hôtel de Chantilly où Condé reçoit le roi, Vatel se passant l'épée dans le corps parce qu'il croit que la marée n'arrive pas, et qu'il se trouve déshonoré dans ses fonctions, et la marée arrivant de tous les côtés tandis qu'on le ramasse inanimé, et « cependant Gourville remplace Vatel, et l'on dîne fort bien ». Et les États de Vitré où « il n'y a qu'à demander ce que veut le roi ; on ne dit pas un mot ; voilà qui est fait », et quatre cents pièces de vin qu'on y boit, jusqu'au jour où l'émeute, en Bretagne, remplacera cette obéissance passive. Et la visite de Mme de Chaulnes, femme du gouverneur, aux Rochers et la pluie qui surprend toute la compagnie et la fuite au château où il faut vêtir tout ce beau monde ruisselant. Quoi encore, dans l'embarras d'un tel choix? Ce sont les sermons de Bourdaloue à propos de quoi il lui échappe de plaindre ainsi sa fille éloignée de Paris : « Comment peut-on aimer Dieu quand on n'en entend jamais bien parler? » Ailleurs : « Le Père Bourdaloue tonne à Saint-Jacques de la Boucherie. Il fallait qu'il

prêchât dans un lieu plus accessible ; la presse et les carrosses y font une telle confusion que le commerce de tout ce quartier-là en est interrompu. » Ailleurs encore : « Il était d'une force qu'il faisait trembler les courtisans. » Et la mort de la Brinvilliers, la célèbre empoisonneuse : elle assiste, du pont de Notre-Dame, à l'exécution, et les cendres sont jetées au vent, de sorte que, ajoute-t-elle, « nous la respirerons et qu'il nous en prendra quelque humeur empoisonnante ». Ou la vie à Vichy, qui est une causerie perpétuelle et infinie, à Vichy où il fait si beau temps qu'on a oublié la pluie : « Quelques vieillards disent qu'ils en ont vu autrefois, mais on ne les croit pas. » Ou encore cette merveilleuse description d'une fonderie qu'elle visite à Cosne, en revenant des eaux : « Hier au soir, à Cosne, nous allâmes dans un véritable enfer : ce sont des forges de Vulcain ; nous y trouvâmes huit ou dix cyclopes forgeant, non pas les armes d'Énée, mais des ancres pour les vaisseaux ; jamais vous n'avez vu redoubler des coups si justes, ni d'une si admirable cadence. Nous étions au milieu de quatre fourneaux ; de temps en temps ces démons venaient autour de nous, tout fondus de sueur, avec des visages pâles, des yeux farouches, des moustaches brutes, des cheveux longs et noirs ; cette vue pourrait effrayer des gens moins polis que nous. Pour moi, je ne comprenais pas qu'on pût résister à nulle volonté de ces messieurs-là dans leur enfer... » Ou enfin, les aventures, reprises d'une lettre à l'autre, de ce Pomenars qui fait son bonheur en Bretagne. Ce Pomenars était accablé de procès criminels où il n'y allait jamais moins que de sa vie. Il avait enlevé Mlle de Bouillé, qui, au bout de quatorze ans qu'elle avait demeuré avec lui, s'avisa

de s'enfuir à Paris et de le poursuivre pour crime de rapt. On ne plaisantait pas, en ce temps-là, avec la séduction, même quand le temps l'avait ratifiée. Mais M. de Pomenars était un joyeux accusé. « Sa gaieté, dit-elle, augmente en même temps que ses affaires criminelles ; s'il lui en vient encore une, il mourra de joie. » Il sollicitait l'autre jour à Rennes avec une grande barbe ; quelqu'un lui demanda pourquoi il ne se faisait point raser : « Moi, dit-il, je serais bien fou de prendre de la peine après ma tête, sans savoir à qui elle doit être. Le roi me la dispute. Quand on saura à qui elle doit demeurer, si c'est à moi, j'en aurai du soin. » Et quand il a gagné un de ses procès : « Pomenars peut se faire raser, au moins d'un côté... » Cependant Pomenars, à Laval, voit une assemblée de peuple. « C'est, lui dit-on, que l'on pend en effigie un gentilhomme qui avait enlevé la fille de M. le comte de Créance. » C'était lui. Mais il se trouve si mal habillé et représenté par le peintre qui avait barbouillé l'effigie, qu'il court s'en plaindre chez le juge qui l'avait condamné, lequel le retient à souper.

Nous aimons ce Pomenars, même mal rasé, pour le tour qu'il inspire à Mme de Sévigné. L'art de celle-ci n'est ni moins exact ni moins foudroyant pour débrouiller ce qui s'abrite sous les passions, et toujours avec sa belle humeur. Voici la rupture du chevalier de Lorraine et de Mme de Fiennes. Elle joue à la délaissée. Alors il lui dit : « Madame, qu'avez-vous? pourquoi êtes-vous triste? Qu'y a-t-il d'extraordinaire à tout ce qui nous est arrivé? Nous nous sommes aimés, nous ne nous aimons plus ; la fidélité n'est pas une vertu des gens de notre âge ; il vaut beaucoup mieux que nous oubliions le passé, et que nous repre-

nions le ton et les manières ordinaires. Voilà un joli petit chien : qui vous l'a donné? » Et c'est tout le dénouement de ce bel amour. N'est-ce pas, déjà, la manière sèche et cruelle du maréchal de Richelieu? La mode, dit-elle, n'est pas aux passions éternelles. « Ce mot de *passion éternelle* faisait peur à une certaine beauté du temps passé ; son pauvre amant lui protestait, croyant dire des merveilles, qu'il l'aimerait toute sa vie : elle l'assura que c'était pour cela seul qu'elle ne l'acceptait pas, et que rien ne lui faisait tant d'horreur que la pensée d'être aimée longtemps d'une même personne. »

Ainsi Mme de Sévigné parle-t-elle du monde, avec agrément, mais sans illusion. Elle en épouse quelquefois les querelles, comme elle en partage les préjugés. Nous la voyons douter jusqu'à la fin de la conversion de Mlle de La Vallière. Quatre mois avant le départ pour les carmélites, elle transmet cette nouvelle : « Mme de La Vallière ne parle plus d'aucune retraite : c'est assez de l'avoir dit ; sa femme de chambre s'est jetée à ses pieds pour l'en empêcher : peut-on résister à cela? » Et quand la pauvre amoureuse s'est enfuie de la cour qui, par une curiosité offensante, s'en va la visiter à son couvent et éprouver sa vocation, Mme de Sévigné, impitoyable, note encore : « Elle a fait couper ses beaux cheveux, mais elle a gardé deux belles boucles sur le front ; elle caquette et dit merveilles. Elle assure qu'elle est ravie d'être dans une solitude ; elle croit être dans un désert, pendue à cette grille. Elle nous fait souvenir de ce que nous disait, il y a bien longtemps, Mme de La Fayette, après avoir été deux jours à Rueil (Rueil est entre Saint-Germain et Paris), que, pour elle, elle s'accom-

moderait parfaitement bien de la campagne. » C'est, un mois plus tard, la prise d'habits. Mme de Sévigné daigne à peine désarmer et si elle constate que l'ancienne favorite a fait cette action comme toutes les autres de sa vie, « d'une manière noble et charmante », elle inscrit les noms marquants de l'assistance et trouve Bossuet inférieur. Il y a bien de l'esprit du monde dans ce compte rendu religieux.

Il lui est arrivé aussi d'avoir le jugement en défaut, ce qui est consolant à constater. N'a-t-elle pas déclaré que Racine faisait des comédies pour la Champmeslé, et non pour les siècles à venir? « Si jamais il n'est plus jeune, et qu'il cesse d'être amoureux, ce ne sera plus la même chose. » Elle tenait pour le vieux Corneille, ce qui ne l'empêchera pas plus tard, quand le roi la prendra à témoin de la valeur d'*Esther*, de confirmer de bonne foi le jugement royal.

Snobinette, reporter mondain, ce sont là des épithètes dont on a prétendu l'accabler. Il reste qu'elle raconte le monde d'une façon merveilleuse. Allons-nous lui faire grief des plaisirs qu'elle nous procure? Mais il y a bien autre chose qu'une mondaine dans Mme de Sévigné, et il nous reste maintenant, ayant connu son esprit, à descendre au fond de son cœur.

IV

D'abord vous chercheriez en vain, dans sa correspondance, quelque trait de méchanceté. On n'en cite point d'elle. Si elle colporte les mauvais bruits, elle

ne les aggrave pas, et même elle leur communique certain air plaisant qui les dépointe. On prend plus garde au tour qui les contient qu'à leur contenu, comme la forme d'un vase en fait oublier l'âcre vin.

Je vous l'ai montrée subissant l'influence de la mode. Ce n'était que dans les petites choses. Vous allez la voir résister dans les importantes, et avec un naturel adorable qui permet à peine qu'on la loue d'une action si simple. Un des défauts les plus communs au monde, c'est de lâcher les vaincus, les absents, les morts, tous ceux qui ne peuvent se défendre ou qui gênent notre faculté d'oubli. Or Mme de Sévigné est admirable de fidélité dans ses amitiés. Quand Fouquet est à bas, — malgré l'incident assez fâcheux de la cassette dont elle eût été fondée à lui garder rancune, — elle le défend, elle s'indigne des injustices qu'elle aperçoit dans son procès, elle écrit à M. de Pomponne ces lettres émouvantes qui faisaient dire à Napoléon : « Mais les lettres d'amour de Mme de Sévigné à Fouquet, elles n'étaient pas dans la cassette, les voilà. » Plus tard, quand M. de Pomponne tombera du pouvoir, il éprouvera la même sûreté d'affection qui savait résister à l'épreuve.

Aux complaisantes lâchetés correspond, dans le monde, la flatterie des puissants, des heureux, des dispensateurs de faveurs et de places. Mme de Sévigné, si elle subit cette sorte de rayonnement qui émanait alors de la personne royale, se souvient néanmoins d'avoir été une frondeuse. Elle aime peu la courtisanerie. Avec quelle joie elle transmet à sa fille le beau mot d'audace de M. de Montausier qui rappelle au Roi l'intégralité de son royaume ! La fortune, après un règne si brillant, commençait de tourner. Le roi disait un

de ces matins : « En vérité, je crois que nous ne pouvons pas secourir Philipsbourg ; mais enfin je n'en serai pas moins roi de France. » M. de Montausier,

Qui pour le pape ne dirait
Une chose qu'il ne croirait,

lui dit : « Il est vrai, Sire, vous seriez encore fort bien roi de France, quand on vous aurait repris Metz, Toul et Verdun, et la Comté, et plusieurs autres provinces dont vos prédécesseurs se sont bien passés. » Chacun se mit à serrer les lèvres ; et le Roi dit de très bonne grâce : « Je vous entends bien, M. de Montausier, c'est-à-dire que vous croyez que mes affaires vont mal ; mais je trouve très bon ce que vous dites, car je sais quel cœur vous avez pour moi. »

Mme de Sévigné aimait qu'on parlât franc. Et voyez sa bonne foi. Elle part pour sa terre des Rochers en Bretagne, où elle va tâcher de mettre quelque ordre dans ses fermages, parce qu'il y a eu, là-bas, une émeute que les soldats du roi sont chargés de réprimer. Elle part de Paris, convaincue de la justice de la répression, et même elle plaisante, assez désagréablement il faut le dire, ces pauvres Bas-Bretons qui s'agenouillent devant les soldats en disant *mea culpa :* « C'est le seul mot de français qu'ils sachent. » Quand elle voit de près toutes ces penderies, elle se met à plaindre la malheureuse province qui sans doute a grand tort, mais qui est rudement punie. On ne plaisantait pas en ce temps-là avec l'opposition. Elle-même était en excellents termes avec le gouvernement, avec les fonctionnaires. Cependant elle n'approuve pas et ne s'en cache pas. Or l'opinion de Mme de Sévigné avait son importance, parce qu'on la colportait à l'infini.

Autre point sur lequel encore elle est fort éloignée de la mode. La mode va aux prodigues, aux fastueux, surtout en ce temps où l'on ne montrait pas en affaires une excessive probité, et où l'on comptait avant tout sur la faveur royale. Formée à l'école de l'abbé de Coulanges, Mme de Sévigné administre avec soin sa fortune. On la peut évaluer à deux millions à peu près de notre monnaie. Ébréchée par son mari, il avait fallu la remettre au point. Elle s'en va aux Rochers toucher ses fermages. Elle dote sa fille magnifiquement. Elle achète à son fils une charge de guidon, et plus tard, quand il se mariera, elle lui cédera cette terre des Rochers qu'elle aimait et où, désormais, elle ne sera plus chez elle. Elle a pour les règlements d'affaires une ponctualité de bourgeoise, et une grande peur de la ruine. « Ceux qui se ruinent me font pitié, dit-elle : c'est la seule affliction dans la vie qui se fasse toujours sentir également, et que le temps augmente au lieu de la diminuer. » Et sans cesse il lui faut lutter contre la dépense de sa fille et de son gendre, de ces Grignan enragés de pompe et de représentation et acharnés à leur perte. Elle multiplie les conseils, auxquels elle ajoute son aide efficace, administrant au mieux tout en se montrant équitable et même large avec ses fermiers, et réduisant son train. Elle-même, jugeant plus nettement la situation, engagera les Grignan sur leurs boulets à marier leur fils à la fille d'un fermier général Saint-Amant, alors que ceux-ci, acculés, feront encore des embarras et se sentiront humiliés de cette mésalliance. Saint-Simon a raconté l'histoire de ce mariage qui ne marcha pas. Il détestait d'ailleurs Mme de Grignan, et l'on ne peut compter sur son impartialité. « Mme de Grignan, dit-il, en présentant

sa belle-fille au monde, en faisait ses excuses ; et avec ses minauderies, en radoucissant ses petits yeux, disait qu'il fallait bien de temps en temps du fumier sur les meilleures terres. Elle se savait un gré infini de ce bon mot, qu'avec raison chacun trouva impertinent, quand on a fait un mariage, et le dire entre bas et haut devant sa belle-fille. Saint-Amant, son père, qui se prêtait à tout pour leurs dettes, l'apprit enfin, et s'en trouva si offensé qu'il ferma le robinet. » Ce robinet, Mme de Sévigné l'avait tenu ouvert tant qu'elle avait pu, et près de mourir elle se contentait de ne laisser ni fortune ni dettes.

Enfin le monde nie assez volontiers les grandeurs qui le dépassent trop et qui, par là même, l'offusquent. Mme de Sévigné, elle, est de plain-pied avec la grandeur. La fierté de Fouquet dans le malheur, la mort du chancelier Séguier, surtout la mort de Turenne, font apparaître au grand jour la simplicité d'un cœur qui ressent naturellement les hautes émotions et qui, ne les traduisant pas autrement que les choses ordinaires, les revêt de leur expression exacte, de leur vérité. Sur Turenne elle revient vingt fois, et tandis que la cour l'oublie, la cour « ce bon pays pour oublier les gens », elle répète à sa fille son émouvant : « Si nous parlions un peu de M. de Turenne... » Et sur sa propre mort ne fait-elle pas de ces réflexions que chacun fuit d'habitude, car c'est une pensée qu'on n'a pas accoutumé de regarder en face. Quand elle admirait tant Corneille, ce n'était donc point par simple goût littéraire : à l'occasion, sans y prendre garde, elle savait être cornélienne.

Voilà ce qui distingue du monde Mme de Sévigné. Un lecteur superficiel ne connaîtra que son esprit,

Ce qu'il faut voir en elle, c'est l'équilibre harmonieux d'une sensibilité à la fois ardente et juste, extrêmement sociable, certes, mais sans cette préférence exclusive pour les plaisirs de société qui est la marque de l'esprit mondain, et parfaitement capable de s'accommoder de la solitude pour y entendre le chant intérieur de son âme.

V

C'est un lieu commun de dire que le dix-septième siècle n'a pas compris la nature. Il faut, pour le répéter, ne connaître ni La Fontaine, ni Racine, ni Mme de La Fayette, ni Mme de Sévigné. Ce qui est exact, c'est que le dix-septième siècle n'a pas donné à la nature une âme humaine comme l'a fait le romantisme qui a associé étroitement cette nature animée à nos passions, à nos ardeurs, à nos convoitises. Le vingtième siècle n'est-il pas disposé à augmenter sa part encore? De cette confidente, de cette amie ne fera-t-il pas la souveraine fatale de nos sentiments, de nos volontés? L'âme de nos poètes contemporains n'est-elle pas si près de se confondre avec leur corps, que, percevant en eux-mêmes l'écho de ces grands rythmes, de ces forces instinctives par quoi l'univers est entraîné avec indifférence, ils croient à un agrandissement de leur vie individuelle quand ils restreignent en réalité la part des directions humaines?

Au dix-septième siècle on aime la nature, non pour s'y perdre, mais pour mieux s'y retrouver. Sans doute Mme de Sévigné ne pousse pas des cris d'extase chaque

fois qu'elle voit la campagne et ne pense pas découvrir la terre parce qu'un nouveau paysage vient à frapper son regard. Sans doute encore, la nature sauvage et violente l'attire peu : c'est un goût dont on attribue généralement à Jean-Jacques l'originalité, quand saint François de Sales, visitant son diocèse de montagnes, en témoignait déjà. Mais la pénétration en elle de la vie des choses, le plaisir de l'air doux qu'on respire, mêlé à l'harmonie des coteaux, à la noblesse des arbres, à l'ordonnance des jardins, et même à la grâce rustique des potagers, voilà ce qui lui rafraîchit le cœur lorsqu'elle quitte la cour pour s'en aller à l'abbaye de Livry ou à son château des Rochers. Il n'est pas jusqu'à la volupté de la mélancolie qu'elle ne savoure comme une moderne, ou, mieux, comme Racine ou La Fontaine. Pour ma part, je dois m'arrêter, quand je lis dans sa correspondance des passages tels que celui-ci où elle dépeint son séjour à Livry pendant une semaine sainte : « J'ai trouvé de la douceur dans la tristesse que j'ai eue ici : une grande solitude, un grand silence, un office triste, des Ténèbres chantées avec dévotion, un jeûne canonique et une beauté dans ces jardins dont vous seriez charmée... » La phrase tombe lentement, comme une feuille à l'automne, quand le vent est si léger qu'il ne semble pas assez fort pour la détacher, et il faut bien suspendre sa lecture pour la regarder tomber.

Au rebours de tant de nos poètes qui chantent la solitude et qui vivent dans le monde, Mme de Sévigné parle surtout du monde, mais elle sait goûter la solitude. Jamais elle n'insiste sur ce qu'elle ressent, quand cela devient si profond que le révéler serait comme livrer son intimité. En ce temps, les confidents sont

surtout une mode de théâtre, et les meilleurs esprits, c'est-à-dire les plus forts, savent donner un tour objectif à leurs confidences.

Livry, tout chargé au printemps de l'odeur des chèvrefeuilles, se trouvait au bord de la forêt de Bondy, à quelques lieues de Paris, guère plus loin que le petit jardin de Mme de La Fayette qui était au fond de Vaugirard. Vous connaissez ce jardin : « Il y a un jet d'eau, un petit cabinet couvert : c'est le plus joli petit lieu du monde pour respirer à Paris. » Livry n'étant pas éloigné, Mme de Sévigné pouvait s'y rendre en toute saison. L'hiver, par le froid et le soleil, elle y admire les arbres « parés de perles et de cristaux ». Au renouveau, elle y vient porter sa tristesse qui s'y adoucit : « J'étouffe, écrit-elle, je suis triste : il faut que le vert naissant et les rossignols me redonnent quelque douceur dans l'esprit. » Et le cœur tout percé de cette extrême beauté de Livry au printemps, elle demande à Mme de Grignan où peuvent bien se mettre, dans sa Provence, les rossignols pour chanter : « Je ne vois que des pierres, des rochers affreux, ou des orangers et des oliviers dont l'amertume ne leur plaît pas. » Pauvre Provence qu'elle prend en pitié, car les arbres n'y changent pas, et cette persévérance est ennuyeuse : il faut du changement, et « il vaut mieux reverdir que d'être toujours vert. » A l'automne, enfin, elle vient à Livry dire adieu à ses chères feuilles dont les tons de cuivre et d'or l'enchantent.

Mais Livry n'est pas une épreuve suffisante pour la montrer capable de supporter l'isolement de la campagne. Suivons-la aux Rochers où elle se rend par terre ou par eau, en dix ou douze jours. En 1671, elle y demeure de mai à décembre. En 1676, elle y arrive en

septembre et y reste jusqu'en avril de l'année suivante, retenue par un cruel rhumatisme. La belle saison ne lui suffit pas. Elle connaît la terre, choses et gens, non pas seulement pour l'avoir regardée, mais pour s'en être occupée, ce qui est très différent, ce qui est la vraie manière, l'autre n'étant qu'une distraction de touriste qui passe. Aussi peut-elle décrire, et si joliment, les travaux agricoles. « Savez-vous ce que c'est que faner? demande-t-elle à M. de Coulanges. Il faut que je vous l'explique : faner est la plus jolie chose du monde, c'est retourner du foin en batifolant dans une prairie ; dès qu'on en sait tant, on sait faner. » Et elle envoie ses gens aider à batifoler, je veux dire à faner, un jour que le temps menace. Le seul Picard, son valet de chambre, refuse : il n'est pas venu de Paris pour faire ce métier-là. Outrée, elle le met à la porte séance tenante.

Ce n'est pas tout. Il y a les fermages à toucher. C'est une bonne école d'être mêlé à la vie de la campagne, de se trouver en contact direct avec les saisons qui distribuent la prospérité ou la gêne. Les revenus d'une propriété ne sont pas anonymes. On voit les mains qui les apportent. Ils apparaissent d'autant plus précieux qu'il a fallu souvent débattre pour les obtenir. Et l'on apprend d'eux, tout simplement, le poème émouvant du travail.

Mme de Sévigné l'avait appris. Elle faisait ses comptes elle-même ; quelquefois l'abbé de Coulanges, qui l'avait dressée, l'y aidait. « Il n'y a rien de si juste et de si bien réglé que nos comptes, assure-t-elle. Il ne manque qu'une petite circonstance à notre satisfaction : c'est de recevoir de l'argent. » Déjà ! serais-je tenté de dire. Il paraît que les mœurs ne se modifient

guère. Et Mme de Sévigné, patiente, attendait ou même recevait sa part en grains qu'elle devait elle-même débiter.

Enfin il y avait encore les réparations, et aussi le plaisir de modifier le parc, de dessiner de nouvelles allées. Et la voilà dehors, au milieu de ses ouvriers, combinant, expliquant, disputant, ordonnant avec cette belle humeur et cet agrément de parole et de visage que ses paysans, vous pouvez en être certains, ressentaient, peut-être confusément, tout comme le beau monde de Paris.

Je préfère, je l'avoue, à toutes les autres les lettres qui sont datées des Rochers. Cette sensibilité si ardente ensemble et si fine, qui pleurait aux opéras de Lulli, que la mort d'un Turenne bouleversait, nous y apparaît plus franchement ouverte, comme si le conseil de la nature l'invitait mieux à se révéler. Elle n'a plus à écrire que d'elle-même, et rien de la cour. La beauté de ses arbres, de ses allées, elle ne s'en peut rassasier. Elle se promène dans son parc jusqu'à des huit heures du soir, jusqu'à des minuit, se plaisant aux effets de la lune, aspirant la paix, sans crainte du serein qui tombe. « Cela fait, dit-elle, un silence, une tranquillité, et une solitude que je ne crois pas qu'il soit aisé de rencontrer ailleurs. » Cette solitude, elle y est à l'aise pour cultiver le sentiment qui est l'essence même de sa vie. Est-il rien de plus émouvant que ce couplet, j'allais dire cette strophe, dont le lyrisme, trop délicat pour s'élancer, retombe en douceur et en grâce : « J'ai trouvé, écrit-elle des Rochers en septembre à Mme de Grignan, ces bois d'une beauté et d'une tristesse extraordinaires : tous les arbres que vous avez vus petits sont devenus grands et droits et beaux en

perfection ; ils sont élagués et font une ombre agréable ; ils ont quarante ou cinquante pieds de hauteur. Il y a un petit air d'amour maternel dans ce détail ; songez que je les ai tous plantés et que je les ai vus, comme disait M. de Montbazon, *pas plus grands que cela.* C'est ici une solitude faite exprès pour y bien rêver ; vous en feriez bien votre profit, et je n'en use pas mal : si les pensées n'y sont pas tout à fait noires, elles y sont tout au moins gris-brun ; j'y pense à vous à tout moment : je vous regrette, je vous souhaite : votre santé, vos affaires, votre éloignement, que pensez-vous que tout cela fasse entre chien et loup?... »

L'habitude même ne diminue pas cette douceur de sentir : « Vraiment, reprend-elle plus tard, ces allées sont d'une beauté, d'une tranquillité, d'une paix, d'un silence à quoi je ne puis m'accoutumer. »

Et c'est à regret qu'elle s'en ira de Bretagne, même après y avoir passé un long hiver, clouée par la maladie qui ne lui arrache pas de plaintes, sauf de ne pouvoir écrire à sa fille avec ses pauvres mains enflées. Elle convient seulement qu' « il faut une grande santé pour soutenir la solitude de la campagne ». Mais, au moment de partir, elle constate avec ravissement que le printemps est *ouvert* dans ses bois et cet effort des Rochers pour la retenir ne la laisse pas sans gratitude. Elle y reviendra en 1680, âgée et bien lasse, et plus tard encore, chez son fils à qui elle aura fait ce cadeau, non sans un peu de tristesse, j'imagine, mais quand elle se dépouillait elle ne murmurait pas. Et lorsque ses amis, inquiets de son absence prolongée, la sachant exilée par mesure d'économie, se cotiseront pour la rappeler à Paris, elle refusera leur offre obligeante, par goût d'indépendance certes, mais

aussi par amitié pour ses chers bois qui n'ont rien d'affreux comme on le croit à Paris et dont elle supportera très bien tout l'hiver le voisinage.

VI

J'ai voulu vous peindre Mme de Sévigné à la ville et aux champs avant de prononcer le mot magique qui va vous donner la clé de son cœur. Sans sa passion maternelle Mme de Sévigné est incomplète et inexplicable. Si elle n'a pas demandé à l'amour ses joies, c'est qu'elle aimait ailleurs et bien assez pour en éprouver toute la douceur et aussi toute la tristesse. « J'ignore entièrement, a-t-elle pu dire, les délices de l'inconstance. » Le monde ne pouvait contenter une sensibilité aussi vive : elle y puisait un aliment d'anecdotes et de grâces, de quoi divertir l'objet aimé. Livry et ses chèvrefeuilles, les Rochers et ses arbres et ses allées, c'était l'occasion de mieux s'abandonner dans la solitude à la tendresse : on peut alors s'élancer jusqu'au bout de ses sentiments sans être interrompu dans sa course. Et de la religion même l'amour maternel n'avait-il pas pris la place? « Vous me demandez, écrit-elle de Vichy à Mme de Grignan, si je suis dévote ; ma bonne, hélas ! non, dont je suis très fâchée ; mais il me semble que je me détache un peu de ce qui s'appelle le monde. La vieillesse et un peu de maladies donnent le temps de faire de grandes réflexions ; mais ce que j'épargne sur le public, il me semble que je vous le redonne : ainsi je n'avance guère dans le pays du

détachement... » Et ailleurs : « Vous me faites sentir par vous tout ce qu'il est possible de sentir de tendresse... : c'est ce que les dévots appellent une pensée habituelle ; c'est ce qu'il faudrait avoir pour Dieu, si l'on faisait son devoir. »

Certain abbé Arnauld, dans ses *Mémoires*, nous a laissé un tableau symbolique et mythologique du retour de Mme de Sévigné à Paris, après son veuvage. Elle était dans un carrosse ouvert, entre ses deux enfants, comme Latone entre le jeune Apollon et la petite Diane, « tant il éclatait d'agréments et de beauté dans la mère et dans les enfants ». Ils furent, désormais, sa raison de vivre.

Sans doute elle préféra sa fille Françoise à son fils Charles, et une préférence, chez une mère, a toujours quelque chose de pénible. Mais il ne semble pas que son fils en ait jamais souffert. C'était une nature un peu molle, une âme de bouillie, que menaient les circonstances, mais un esprit charmant et un bon cœur. Il traitait sa mère en camarade, en confidente, et nous ne pouvons nous tenir d'être un peu surpris du ton que prennent parfois ces confidences qui, transmises par la mère, s'en allaient rejoindre la fille en Provence. En ce temps-là, il est vrai, on ne craignait pas les paroles toutes crues. Il entourait sa mère de soin et de gaieté, quand il était là, assez rarement. Nous n'avons pas les lettres qu'elle lui adressa. C'est grand dommage de ne les pouvoir comparer. Mais nous avons une lettre de M. de Sévigné qui fait grand honneur à celui-ci : après la mort de leur mère, il écrivit à sa sœur pour accepter tous les avantages qui avaient été consentis à celle-ci par la défunte.

Sans doute encore, on peut découvrir dans l'amour

de Mme de Sévigné pour sa fille une immodération, un exclusivisme qui l'ont d'ailleurs fait qualifier de *jolie païenne*, et dont certains esprits graves, comme Joseph de Maistre, se sont autorisés pour louer Mme de Grignan aux dépens de sa mère. Françoise de Sévigné, qui épousa à vingt-trois ans le comte de Grignan, « un grand homme fort bien fait, laid », dit Saint-Simon, et qui le suivit dans son gouvernement de Provence pour revenir de temps à autre à Paris, nous apparaît comme un peu sèche et pointue, distinguée, certes, mais sans abondance, surtout sans abandon, très pénétrée de son importance, très attachée aussi à son mari, à son rôle de représentation, peut-être aussi un peu timide, ce qui, souvent, inspire de la gêne aux autres. De loin, la mère et la fille s'écrivaient à merveille. De près, elles ne s'entendaient pas. Cela arrive, cela même n'est pas rare, entre gens qui s'aiment. L'humeur ne va pas toujours avec l'amour, et c'est bien contrariant parfois. Mme de Sévigné accablait sa fille de ses soins, de ses attentions, et celle-ci les écartait sans gentillesse. Une fois, il leur fallut se séparer après d'intolérables déchirements. Il y a ainsi, dans la correspondance de Mme de Sévigné, trois lettres qui sont bien douloureuses à lire. Ce n'est pas la distance qui les a motivées, mais la nécessité d'une explication. La mère et la fille étaient à quelques pas l'une de l'autre, dans la même maison, et il leur fallait s'écrire. « Ma très chère, y est-il dit, — et n'est-ce pas pathétique, — vous ignorez bien comme je suis pour vous, si vous ne savez que tous les chagrins que me peut donner la tendresse que j'ai pour vous, sont plus agréables que tous les plaisirs du monde où vous n'avez point de part. Il est vrai que je suis quelquefois blessée

de l'entière ignorance où je suis de vos sentiments, du peu de part que j'ai à votre confiance ; j'accorde avec peine l'amitié que vous avez pour moi avec cette séparation de toute sorte de confidences... »

Oui, c'est possible, Mme de Sévigné gâta sa fille et, plus tard, l'ennuya de ses soins excessifs, fut, pour tout dire, un peu crampon. Oui, d'autres mères ont introduit dans leur amour maternel un équilibre plus heureux, une harmonie plus pure, un détachement de soi-même plus complet, un idéal supérieur. Mais quoi? Mme de Sévigné aima avec tout son cœur qui était ardent et sensible et qui ne connut pas d'autre amour. C'est assez pour que ses lettres soient un émouvant poème de l'amour maternel.

La variété qu'elle introduit dans l'expression de son amour peut faire notre admiration. Elle se sert de tout son esprit, de son goût, de sa peur de l'ennui même, pour découvrir des formules nouvelles, toutes exquises, toutes lancées, comme des flèches, dans la même direction. « Vous ne me parlez pas assez de vous, j'en suis nécessiteuse », réclame-t-elle. Elle veut des détails sur la vie de sa fille, les plus petits détails, comme s'il y avait de petits détails de la personne que l'on aime. « De ceux qu'on aime, les moindres circonstances en sont chères et touchent le cœur. »

Un retard du courrier de Provence la met dans un état pitoyable. Elle est toute tremblante de ne rien recevoir, et quand deux courriers de suite ne lui ont rien apporté, elle est désespérée. Mais à peine rassasiée de nouvelles, elle en désire encore : « Mon Dieu ! que j'ai envie de recevoir de vos lettres ! Il y a déjà près d'une demi-heure que je n'en ai reçu... » Une lettre qui lui arrive le vendredi saint, elle trouve que c'est

trop de plaisir pour un jour comme celui-là. Cette correspondance, sa vie entière y est suspendue. Elle n'a pas moins de bonheur à écrire. Écrire, n'est-ce pas se rapprocher de l'être aimé, l'imaginer en face de soi, causer avec lui? A la fin de sa maladie, quand Mme de Grignan, craignant pour elle la fatigue, la conjure de ne pas écrire : « Allez vous promener, madame la comtesse, proteste-t-elle vivement, de me venir proposer de ne vous point écrire : apprenez que c'est ma joie, et le plus grand plaisir que j'aie ici... »

A Livry, aux Rochers, elle aime à se promener seule dans les allées pour mieux penser, vous devinez à qui. « C'est une chose étrange qu'une imagination vive, qui représente toutes choses comme si elles étaient encore : sur cela on songe au présent, et quand on a le cœur comme je l'ai, on se meurt... »

S'il fait un peu chaud à Paris, elle étouffe, car elle calcule qu'en Provence il doit faire bien plus chaud encore. Elle retient d'Hacqueville à causer, parce qu'il sait lui parler de Mme de Grignan, et quand ils ont cessé depuis un moment, elle reprend avec lui : « Mais disons donc un pauvre mot de ma fille. »

A l'anniversaire de son premier départ, le 29 janvier, elle s'en va pleurer à Sainte-Marie-du-Faubourg, où, ce jour-là, elle demeura cinq heures abîmée dans sa détresse et d'où elle s'en fut ensuite demander un peu de consolation à Mme de La Fayette. Ah ! cette fille qu'elle n'a jamais regardée sans joie et sans tendresse, elle a toujours froid au cœur en pensant à son absence. Le proverbe dit *d'avoir la robe selon le froid*, mais elle ajoute : « Je n'ai point de robe pour ce froid-là. »

Elle aime entendre parler de l'absente : « Il n'y a point de conversation au monde que je puisse préférer

à celle d'un homme qui vient de Grignan. » Cette conversation-là la trouve toujours préparée, car elle y pense sans cesse : « On me parle de vous très souvent, et je ne cherche pas longtemps mes réponses, car j'y pense à l'instant même, et je crois toujours que c'est qu'on voit mes pensées au travers de mon corps de jupe. »

Après avoir passé un assez long temps auprès d'elle, elle soupire : « Mon cœur est en repos quand il est auprès de vous : c'est son état naturel, et le seul qui peut lui plaire... Mes yeux qui vous ont tant rencontrée depuis quatorze mois ne vous trouvent plus... En un mot, ma fille, je ne vis que pour vous. Dieu me fasse la grâce de l'aimer quelque jour comme je vous aime... »

Comme on lui parle d'une dame qui s'accommodait aisément de partager son cœur entre plusieurs passions, elle s'écrie : « Il faudrait plus d'un cœur pour aimer tant de choses à la fois ; pour moi, je m'aperçois tous les jours que les gros poissons mangent les petits ; si vous êtes mon préservatif, comme vous le dites, je vous suis trop obligée, et je ne puis trop aimer l'amitié que j'ai pour vous : je ne sais de quoi elle m'a gardée ; mais quand ce serait du feu et de l'eau, elle ne me serait que plus chère. »

Et sur une réflexion de Mme de Grignan au sujet de ses propres enfants, elle constate : « Vous ne comprenez point encore trop bien l'amour maternel : tant mieux, ma fille, il est violent... »

J'arrête là ces citations qu'on pourrait multiplier à l'infini. Mais, ainsi groupées, elles risquent de donner une idée faussse de cette mère amoureuse. Mme de Sévigné a trop le sentiment de la mesure pour insister jamais : un mot de tendresse, une réflexion du cœur, et vite elle passe à un autre sujet. Elle n'accable pas

sa fille de protestations ; ses témoignages rapides ont la grâce pudique d'un aveu.

Et à ce violent amour ne manqua même pas la douleur qui l'affine, le cisèle, en achève la beauté. Les lecteurs, les admirateurs de Mme de Sévigné ont si bien ressenti cette douleur que peu à peu s'est créée tout naturellement la légende de son abandon jusque dans la mort. La légende, c'est l'interprétation populaire de l'histoire : elle s'inspire, non pas des faits, mais des sentiments. Ainsi exigeait-elle une Mme de Sévigné trahie et délaissée par Mme de Grignan. Ainsi raconte t-on, dans les manuels, dans les préfaces des innombrables éditions de la correspondance, que Mme de Sévigné mourut de la petite vérole au château de Grignan, sans que sa fille, de peur de la contagion, ait paru à son chevet. Un érudit, M. Lemire (1), a fait justice de cette accusation qui pèse sur la mémoire de Mme de Grignan : Mme de Sévigné mourut tout simplement d'une *fièvre continue*, et sa fille, elle-même malade dans une autre pièce du château, fut empêchée par sa faiblesse de l'assister. Mais cette injuste légende souligne une différence d'amour.

VII

Mme de Grignan aimait bien sa mère, tout en l'écartant, mais Mme de Sévigné adorait sa fille, tout en

(1) *A propos du deuxième centenaire de Mme de Sévigné; ses dernières volontés: sa mort; sa sépulture*, par E. Lemire, 1896. — Voir aussi *Provence*, par André Hallays (1912).

l'obsédant. Le sentiment filial et le sentiment maternel, on ose à peine les comparer, tant on redoute que celui-ci ne fasse pencher la balance. Les enfants ne s'acquittent jamais envers leurs père et mère, ou plutôt ils s'acquittent à leur tour envers leurs propres enfants. On loue, on célèbre à travers les siècles une Antigone, une Cordelia. Qu'ont-elles fait pourtant de si digne d'admiration? Elles se sont dévouées, sacrifiées. Tant de mères inconnues l'ont fait et le font tous les jours, sans qu'on y prenne garde. La beauté précise de l'amour maternel, c'est qu'il donne sans rien demander en échange Il n'exige aucune réciprocité. Et même il désire que, dans le développement des jeunes vies qu'il a créées et protégées, on ne le fasse pas entrer en ligne de compte.

Mme de Sévigné raconte dans une de ses lettres la singulière aventure de la pieuse et douce Mlle de Guinée qu'on pensa enterrer toute vive. La croyant morte, on voulut lui ouvrir la poitrine pour lui prendre le cœur afin de le déposer dans la chapelle d'un couvent qu'elle aimait. Quand on commença cette opération, elle se réveilla de sa léthargie et se mit à pousser de grands cris, bien excusables, vous en conviendrez, même chez la plus timide des jeunes filles.

J'imagine qu'on n'aurait pas pu toucher au cœur de Mme de Sévigné couchée à Grignan sur son lit de mort sans craindre de voir s'agiter ses lèvres closes et d'entendre cette plainte :

— Pourquoi toucher à mon cœur? Ne savez-vous pas qu'il est plein de ma fille, et qu'il ne m'appartient déjà plus?...

VII

LES POÈTES DU FOYER [1]

(1) Conférence donnée au *Foyer* le 13 mars 1913 et publiée dans la *Revue du Foyer* du 1er juillet 1913.

I

Où trouver une place pour l'intimité, nécessaire à la poésie familiale, dans nos appartements modernes? Les larges baies qui les éclairent — et que, dans mon amour de la lumière, je ne saurais blâmer pour ma part — donnent l'impression qu'on est déjà dans la rue, à moins qu'on ait la chance d'ouvrir ses fenêtres sur un jardin. Les meubles clairs, en bois léger, ont l'air d'être déballés de la veille et semblent déjà prêts à courir d'un quartier à un autre, d'un appartement à un autre. Le calorifère est invisible, et son horreur est telle qu'il faut l'en féliciter, ou si, par quelque artifice, on voit flamber de fausses bûches dans une cheminée qui n'est plus que décorative, c est d'un mouvement égal et vain, qui diffère autant du feu vivant que le piano mécanique peut différer des orgues. Les sonneries du téléphone interviennent au moment où l'on aspirait à la solitude, et vous imaginez leur effet sur l'inspiration du poète, sans compter les bruits divers, tous utiles n'en doutez pas, qui résonnent dans nos maisons de papier. Chaque étage ayant reçu de l'architecte une semblable distribution on a, en plus, cette impression que du rez-de-chaussée au sixième étage, les mêmes choses se font aux mêmes heures, comme dans les casernes ou les pensionnats, et notre

existence quotidienne doit subir, par surcroît, le poids formidable de l'uniformité.

Quelle différence avec le foyer d'autrefois ! Heureux ceux qui ont connu, habité, aimé ; heureux ceux qui connaissent, habitent, aiment encore une vieille maison de famille, à la ville, ou, de préférence, à la campagne ! On la déclare bien quelquefois incommode : elle est difficile à chauffer, et le vent y pénètre comme s'il était invité. Le vestibule n'est pas destiné à communiquer au visiteur une haute idée de la réception qui l'attend. Mais précisément tout n'est pas sacrifié aux apparences et les pièces ne sont pas toutes subordonnées au salon. Il y a de la place, et même il y a beaucoup de ces places perdues qui scandalisent nos architectes, et les dames peuvent observer avec satisfaction les dimensions des placards et des armoires. Il y a même des chambres pour les pommes ou les raisins et pour les confitures. Chacune de ces maisons-là a son caractère, j'allais dire sa personnalité. Chacune est le témoignage d'un passé qui demeure. Un aïeul très ancien en avait jeté les fondations, et quelles fondations ! On bâtissait jadis pour l'éternité : l'espace ni la pierre ne manquaient. Des ressources restreintes avaient arrêté ce beau constructeur en chemin et il avait dû se contenter du rez-de-chaussée. Cependant, il était parti grandement à la conquête de son foyer, et l'on s'en apercevait à la vaste cuisine, aux immenses cheminées à auvent, dont la plaque noircie porte une date comme un souvenir de victoire, et n'est-ce pas la victoire d'une race que l'établissement d'un foyer durable? Puis, il avait fallu plusieurs générations avant que d'un nouvel élan la maison s'accrût d'un étage. Peu à peu, et non pas d'un coup, elle était

devenue ce qu'elle est. Son manque de symétrie même a son éloquence. Ainsi résume-t-elle, par ses agrandissements, ses modifications, ses arrangements, l'histoire de la famille ; ainsi raconte-t-elle aux descendants les efforts, et même les sentiments et les pensées de ceux qui les ont précédés.

Et que diriez-vous d'un meuble qui, à lui tout seul, tiendrait ce langage et révélerait avec clarté les caractères divers de tous les membres d'une famille, d'une très nombreuse famille? Ce meuble-là, je l'ai vu récemment, au cours d'un voyage en Suisse. Je l'ai vu au musée historique de Berne, car il a fini dans un musée, mais là encore, il enseigne. Ce meuble-là, symbole du foyer, c'est un poêle, un de ces énormes poêles d'autrefois qui, pour un hiver, exigeaient des forêts. Sur le fond blanc de la faïence, des sujets se détachent en bleu. Ils représentent en haut des pastorales, petits bergers, petits moutons, inoffensives bucoliques. Mais la partie renflée, celle qu'on peut regarder sans grimper sur une chaise pour la reconnaître en détail, porte des inscriptions singulières. D'abord une explication générale que je traduis de l'allemand : « Rosine-Marguerite, dans la maison d'Arberg, a appris de ses parents, dans la quatrième année de son âge (1743), les maximes suivantes. »

Autour du poêle où l'on venait se chauffer, la famille réunie a résolu d'instruire la dernière née. Chacun donnera son adage favori que l'on gravera sur un carré de faïence avec l'indication de l'auteur. Ainsi, l'enfant se formera, en épelant ses lettres, une petite expérience de la vie. Et même elle devra cultiver plusieurs langues à la fois. Nous sommes ici dans un pays frontière où plusieurs races se mêlent. Et, dans les familles

mêmes, les uns parleront allemand et les autres français. Les vieillards et les gens d'Église se souviendront de leur latin.

Qui, le premier, eut l'idée ingénieuse de ce passe-temps? Celui-là dut obtenir un joli succès. C'était une distraction hivernale toute trouvée. On chercha des devises. On les chercha avec soin, puisqu'elles devaient demeurer à perpétuité sur le ventre bombé du poêle et servir encore aux générations à venir, de sorte que chacun s'appliqua et se trouva ainsi révéler en deux lignes ses préoccupations habituelles. *Von dem Pappa, von der Mama :* à tout seigneur, tout honneur, voici le père et la mère. « Il n'y a point de sot si incommode comme ceux qui ont de l'esprit, » déclare le premier, qui, pourvu d'un robuste bon sens, mais sûrement sans éclat, devait détester les bavards et les plaisantins. La mère, elle, formule cet axiome : « Les personnes faibles ne sauraient être sincères, » ce qui implique une confusion volontaire, quelquefois justifiée, de la droiture et de la force. La grand'mère répète en allemand la vieille fable d'Ésope sur les qualités et les défauts de la langue. Le grand-père, lui, s'exprime en latin avec une dignité un peu solennelle : *Non homines census nec clarum nomen quorum sed probitas magnus ingeniumque facit.* Une tante mélancolique fait écrire : « Il n'y a guère d'homme assez habile pour connaître tout le mal qu'il fait. » Quel petit drame intime peut bien se cacher sous cette réflexion? Une autre, que l'on déclare toute jeunette, et qui s'appelle Véronique, nous invite à n'aimer les jeux ni trop ni trop peu ; bonne jeune fille sensée qui saura prendre la vie avec tact. Le côté pratique, positif, — que les races de montagne, trop heurtées par les difficultés matérielles de

vivre, exagèrent volontiers, — est représenté par un oncle : « Il vaut mieux être fin que fier. » Ce n'est pas très chevaleresque, mais c'est une bonne devise d'hôtelier. J'en passe quelques-unes, car je ne puis tout citer, pour arriver à cette maxime qui est, je crois, tirée ou imitée de La Rochefoucauld et dont la désignation mystérieuse a quelque chose d'émouvant. *Vom lieber gross Herz selig*, lit-on dans un mauvais allemand, ce qui peut se traduire par : « Du cher grand cœur disparu. » On n'en peut savoir davantage. Ce parent ainsi aimé et vénéré, et pour nous inconnu, a laissé ce conseil : « La faiblesse est plus opposée à la vertu que le vice. » Je rattache sa devise à celle de la mère de famille, et j'y trouve un pareil encouragement à l'énergie physique et morale. Il devait être un frère de celle-ci, un frère enlevé trop tôt par la mort et dont on a pieusement recueilli les paroles, comme pour ajouter à cet enseignement pris en commun une douceur triste de mausolée.

Je n'avais pas imaginé qu'un poêle pût garder si tendrement et joyeusement le souvenir des morts qu'il avait de leur vivant réchauffés. Celui-là fut un confident de famille comme, en Provence, nos livres de raison. Cherchez aujourd'hui un meuble aussi amusant et éloquent. Lorsque je m'éloignai de lui, avec le respect que l'on doit à un historien, un instituteur de village promenait tout un cortège de petits campagnards, garçons et fillettes pêle-mêle, dans ce musée historique de Berne où l'on a rassemblé les objets qui servaient jadis à l'utilité ou à l'ornement de la maison, de sorte que l'on peut y prendre une idée exacte des intérieurs bourgeois ou ruraux d'autrefois, et je constatai avec plaisir, avec envie, qu'après avoir

montré et expliqué à ses élèves la reconstitution des vieilles demeures bernoises, le petit régent les invitait à prendre part au jeu des devises. Voilà un maître d'école tel que j'en souhaite à nos communes.

II

Ainsi donc, autrefois, les choses mêmes parlaient, et les pierres des maisons, et l'âtre où flambait un vrai feu jailli de vraies bûches, et les meubles eux-mêmes. La poésie de l'intimité, de l'humble foyer, des menus travaux quotidiens, mais elle chantait partout. Et l'épopée même ne la dédaignait pas. Les Grecs, ces admirables réalistes que les lignes précises de leur horizon clair prédisposaient à exercer leur vue, et qui ne connaissaient ni les brouillards, ni les erreurs de perspective, n'ont jamais omis de célébrer les divinités domestiques. Dans *la Cité antique*, Fustel de Coulanges nous les montre qui, des pierres du foyer, avaient composé le fondement immuable de la sainte institution de la cité. Et le foyer fut pareillement la base de leur littérature. L'*Odyssée* est sans doute *l'épopée des marins, l'épopée du flot qui chante, qui mugit, qui sourit, qui berce et qui dévore* : elle est surtout, comme l'a très exactement noté M. Émile Faguet, « le poème du retour à Ithaque et de la fumée qui s'élève du toit paternel. Le centre, l'unité de ce poème discontinu, c'est le mince filet de fumée bleue autour duquel on tourne indéfiniment et où vont toujours, infatigablement, à travers mésaventures et bonnes fortunes,

toutes les pensées, tous les espoirs, tous les élans profonds du cœur. »

Et que trouve Hector dans l'*Iliade* pour rassurer Andromaque tremblante, quand il va la quitter pour courir au combat et à la mort dont il connaît à l'avance l'appel? « Amie, lui dit-il, ne t'afflige pas tant à cause de moi ; nul avant le terme fatal ne me précipitera dans l'empire des ombres. Je pense que personne, parmi les humains, lâche ou vaillant, dès qu'il a vu le jour, ne peut échapper au destin. » Remplacez le destin par la Providence, et vous avez la doctrine chrétienne de l'acceptation. Hector ajoute avec douceur : « Retourne dans mon palais, prends soin de tes travaux, du fuseau, de la toile ; distribue à tes femmes leur tâche... » C'est la consolation par le travail. Chacun a ses obligations à remplir. Lui, combattra pour la défense de la patrie. Elle, en tenant bien sa maison, fait l'équivalent. Les héroïsmes obscurs valent les héroïsmes glorieux, et même je ne sais s'ils ne leur sont pas supérieurs, car ils sont à l'écart de la publicité, et notre vanité est telle que la publicité est un puissant stimulant.

Comme l'épopée, la tragédie grecque célèbre la beauté de la vie familiale. Vous rappellerai-je les touchants adieux qu'Admète adresse à sa maison avant de la quitter, et les regrets d'Antigone condamnée, en songeant qu'elle n'aura pas connu les joies de la famille, et pas eu de petit enfant à soigner. Les poètes grecs ont donné aux femmes le culte des dieux lares, le goût et l'amour du foyer et de tout ce qui le conserve et l'embellit.

Ce précieux filon poétique aurait-il été perdu dans notre littérature française? Saint François de Sales,

autrefois, désignait de ces jolis mots : *le fuseau et la quenouille*, les petits devoirs quotidiens auxquels il attachait dans la vie la première importance : car les grands événements sont rares, et l'on vit chaque jour. La meilleure formation de l'âme, enseignait-il, ce sont « les petites et humbles vertus, le service des pauvres, la visitation des malades, les soins de la famille, avec les œuvres qui en dépendent, et l'utile diligence »... qui saura chasser la dangereuse oisiveté. Il savait, dans son expérience des âmes, que par ces mille liens imperceptibles et néanmoins solides, l'âme sera retenue et préservée des inutiles rêveries, des impossibles désirs et des actions obliques. Mais ces liens, il voulait qu'ils fussent dorés. La chambre où tous les objets sont rangés en un ordre minutieux est terne, modeste, presque morte. Ouvrez la fenêtre, poussez les volets : voici que le soleil et l'air sont entrés, et tout sourit, et la vie est partout. Il faut ainsi faire entrer le soleil dans la maison, et le soleil, ce sera l'amour. Ces devoirs quotidiens, le fuseau et la quenouille, il ne faut pas les prendre avec dégoût, avec tristesse, comme une tâche monotone et ingrate, mais avec joie : il faut les aimer. Alors tout changera et s'illuminera. Chaque jour de l'existence familiale sera paré de charmes et de grâce, et du foyer, s'il est le fondement de la cité comme l'appelait Fustel de Coulanges, jaillira, par surcroît, la divine flamme de la poésie.

Aussi importe-t-il de rendre hommage aux véritables poètes du foyer, et les véritables poètes du foyer, vous avez deviné que ce sont ses gardiennes, vous avez deviné que ce sont les femmes. Elles savent se servir du fuseau et de la quenouille, accepter ces

petits devoirs quotidiens, ces mille travaux dont nul ne songe à les louer, qui ne s'aperçoivent pas, qui subsistent aussi bien dans notre société que dans celle d'autrefois, et grâce auxquels une maison est ordonnée et joyeuse. Quand elles entendent parler de leurs sœurs plus bruyantes qui publient des livres de vers ou de prose, qu'elles n'envient pas cette gloire : la leur, qui ne franchit pas leur seuil, est plus sûre, et la poésie qui rayonne d'elles-mêmes et de leurs doigts sans cesse occupés est, du moins, une poésie vivante.

Pourquoi la muse du foyer est-elle, à certaines époques de notre littérature, si délaissée? Dans une société avancée en civilisation, la poésie cesse trop souvent d'être ce qu'elle est dans les temps primitifs, l'expression spontanée des désirs, des aspirations, des joies et des douleurs communes ; elle ne correspond plus à l'âme collective d'un peuple, elle devient un luxe de délicats, un exercice de lettrés, un privilège de mandarins. Elle avait poussé à l'air libre et parfois à l'aventure, et voici qu'on la fait croître en serre chaude. On ne la cueille plus aux buissons comme les églantines, mais on l'admire sur les étagères où elle s'éternise comme un bouquet de fleurs stérilisées qu'il ne faut pas toucher, car il pourrait se briser et retomber en poussière.

C'est un grand malentendu qui se renouvelle périodiquement dans notre littérature. Tant de poètes, de romanciers, d'auteurs dramatiques, venus de leur petite ville provinciale à Paris, commenceront par se souvenir de leurs origines et par les chanter. Aussitôt le succès venu, fêtés dans les salons, ils cessent de vivre de la vie ordinaire, ils en ignorent les charges, les tracas, l'humilité. La vanité les tient et ne les lâche

plus. Ils ont eux-mêmes élevé des barrières entre les grands sentiments collectifs et leurs petits goûts particuliers. Or, si l'on veut être l'interprète de son temps, il faut avoir vécu de la vie ordinaire. On ne raconte pas la guerre quand on ne l'a pas faite, ou bien l'on donne à rire à tous les soldats. Pour aller jusqu'au cœur de son époque, il faut en avoir partagé les difficultés, et peut-être même les difficultés matérielles, en tout cas les inquiétudes et les incertitudes. Et c'est pourquoi surgit de temps à autre, de la bonne terre ou même du pavé, quelque clair génie sain et robuste, qui remet à leur place et bouscule tous ces petits faiseurs de madrigaux, tous ces baladins essoufflés de la parade mondaine.

Et c'est pourquoi aussi les souvenirs d'une enfance familiale ont tant d'importance chez les poètes. Ils se sont imprégnés alors de tout ce qui donne de la beauté et de la grandeur au cours régulier et lent, au cours modeste et timide des jours. De Lamartine à ses modestes héritiers, les Louis Mercier et les Francis Jammes, nous allons retrouver le même respect des choses naturelles, la même influence du foyer natal.

Et précisément, mon but est de vous montrer, — car je ne fais pas ici une vaine apologie de l'idylle, de la bucolique, de la berquinade : l'art ne doit pas craindre les audaces nécessaires — mon but, dis-je, est de vous montrer qu'il n'y a pas de cloisons étanches entre la vie sociale et la vie littéraire. Ce qui fait la force de l'une fait aussi la vigueur de l'autre et la décadence d'une race se surprend en même temps dans sa déliquescence littéraire et dans son désordre social. Albert Sorel écrivait après la Commune de Paris : « Cette révolution n'a pas soulevé un homme. Thiers

est un *recrépisseur*, rien autre. Il remet les choses en état, bouche les lézardes du mur et badigeonne la maison : cela ne suffit pas. Après la Ligue, nous avons eu Henri IV qui avait Sully, qui a laissé Richelieu. Après la Fronde, nous avons eu Louis XIV... Après le Directoire, Bonaparte. Mais les grands hommes ne sont pas des monstres, ils ne surgissent pas de l'écume de la tempête et ne sortent pas tout armés du cerveau de Jupiter. Ils sont un phénomène comme les autres, logique et conséquent ; ils ne sont pas un accident... » Pas davantage dans l'ordre artistique, les grands hommes ne sont un accident. Il y a, derrière eux, les générations qu'on ne voit pas et qui les ont mêlés à la vie profonde de la nation. L'arbre pousse en plein ciel mais il tient à la terre par ses racines. Ces racines, je voudrais vous les découvrir à travers quelques exemples.

III

Lamartine a le droit de figurer, le premier, parmi les poètes du foyer, car il faut remonter à la Bible, à Homère, à Virgile pour rencontrer de pareils tableaux de la vie simple, de la vie rustique, de la vie quotidienne. Il a retrouvé la grâce et l'élan des peuples jeunes, et il sait voir la lumière qui brille sur les campagnes comme aux premiers temps du monde et que n'aperçoivent même plus, par leurs fenêtres, les yeux fatigués de tous nos poètes en chambre. Vous rappellerai-je le neuvième chant de *Jocelyn* sur les laboureurs, qui est le poème de la terre ouverte? Les bœufs

sont attelés, les enfants, pour la fête du premier labour, ont noué des rameaux au joug, l'homme a saisi le manche de la charrue :

> O travail, sainte loi du monde,
> Ton mystère va s'accomplir !
> Pour rendre la glèbe féconde,
> De sueur il faut l'amollir.
> L'homme, enfant et fruit de la terre,
> Presse les flancs de cette mère
> Où germent les fruits et les fleurs,
> Comme l'enfant mord la mamelle,
> Pour que le lait monte et ruisselle
> Du sein de sa nourrice en pleurs.

Dieu avait dit à l'homme : *Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front.* Mais Jésus lui-même est venu sur la terre pour y revêtir le harnais du travail et le travail a été sanctifié. Et le travail, devenu une imitation divine, doit être une joie, surtout le travail au grand air, en collaboration étroite avec la nature.

Ulysse rentrant à Ithaque comme un vieux mendiant n'est tout d'abord reconnu que par son chien. Le retour de Jocelyn à son presbytère de montagne n'égale-t-il pas en pathétique le retour d'Ulysse? Lui aussi, son chien est seul à l'accueillir :

> L'œil fixé sur mon toit sans bruit et sans fumée,
> J'approchais, le cœur gros, de ma porte fermée.
> Là, quand mon pied poudreux heurta mon pauvre seuil,
> Un tendre hurlement fut mon unique accueil.
> Hélas ! c'était mon chien, couché sous ma fenêtre...

Même en prose, Lamartine retrouve cette aisance, cette spontanéité dès qu'il peint les sentiments populaires. Dans un petit livre qui fait partie du *Cours familier de littérature*, *Geneviève ou l'Histoire d'une ser-*

vante, il y a des scènes pastorales qui évoquent, par delà Homère, la Bible. Un vieux paysan est descendu de son village pour voir à la ville, de ses propres yeux, la promise de son fils. C'est une humble marchande et il lui achète un de ses miroirs. Volontairement il laisse sur le comptoir le double du prix qu'elle lui a demandé. A peine s'est-elle aperçue de l'erreur qu'elle court rejoindre le vieillard pour lui rendre son argent. Alors le vieillard la regarde longuement avant de parler. Il mesure à quel point l'honnêteté peut embellir un frais visage. Et l'on songe, en lisant cette page, à Éliézer assis sur la margelle du puits, Éliézer recevant à boire de la main de Rebecca et la considérant avant de l'informer de la volonté de Dieu et du désir d'Isaac. Cette Geneviève, plus tard, soumise à la vie qui lui fut cruelle et qui exigea de son cœur le sacrifice le plus dur, devra louer ses services. Mais cette servitude même, elle la sanctifiera par l'acceptation religieuse, elle en fera en quelque sorte une servitude divine, elle en composera jour après jour un cantique.

Or l'homme, si génial qu'on le suppose, n'a jamais rien créé. Ce qu'il appelle créer, ce n'est pas autre chose que découvrir la création, et non pas même la création, mais une part infime de l'infini qui nous entoure et dont nous apercevons mieux, à mesure même que nous avançons, les espaces illimités. Où donc un poète prendrait-il ses descriptions et ses émotions sinon dans les spectacles qui ont frappé ses yeux, dans les sentiments qui ont frappé son cœur? De tous les spectacles qui ont frappé ses yeux, de tous les sentiments qui ont frappé son cœur, ceux-là sont demeurés davantage dans sa mémoire qu'il a rencontrés quand ses yeux et son cœur étaient neufs

et s'ouvraient comme la terre au commencement du monde, alors que la terre vierge tressaillit de son premier frisson sous la première caresse de la lumière. Les scènes de la Bible, celles d'Homère, celles des laboureurs dans *Jocelyn*, et, nous le verrons, celles de *Mireille* ont été contemplées par des regards nouveaux et il suffit qu'elles soient tombées dans leur réalité éternelle sous les regards d'un enfant de génie pour qu'elles reprennent leur caractère de nouveauté.

Lamartine enfant n'eut qu'à ouvrir les yeux pour les voir. Ses premiers souvenirs seront toute la fleur de sa poésie. Écoutez-le décrire son village : « On s'élève par une pente tournoyante, mais rapide, vers des masures couvertes de tuiles rouges qu'on voit groupées au-dessus de soi sur un petit plateau. C'est notre village. Un clocher de pierres grises, en forme de pyramide, y surmonte sept à huit maisons de paysans. Un chemin pierreux s'y glisse, de porte en porte, entre ces chaumières. » Sa propre maison d'enfance se distingue à peine des autres. Elle tient le milieu entre le château et la ferme. Les Lamartine sont à la fois nobles et paysans. « Dieu m'a fait la grâce, écrit le poète, de naître dans une de ces familles de prédilection qui sont comme un sanctuaire de piété... famille sans grand éclat, mais sans tache, placée par la Providence à un de ces rangs intermédiaires de la société où l'on tient à la fois à la noblesse par le nom et au peuple par la modicité de la fortune, par la simplicité de la vie et par la résidence à la campagne, au milieu des paysans, dans les mêmes habitudes et à peu près dans les mêmes travaux (1). » Vous avez le

(1) Voir *Lamartine*, par René Doumic.

milieu et la race, vous voyez les racines de l'arbre. Si haut qu'il monte, il est bien fixé et la terre le garde.

L'enfance de Lamartine est ainsi toute peuplée de visions bibliques. C'est le poème des saisons qui la change. A l'automne, c'était le poème des vendanges. Et tout de suite, quand il se rappelle ce passé, sa phrase prend des ailes : « Les plus alertes filles des villages voisins... s'acheminaient en chantant, leurs corbeilles à la main... dans les étroits sentiers des vignes... La joie ruisselait, comme le vin, de colline en colline. » C'est le rajeunissement de l'éternelle pastorale.

IV

A travers *Geneviève* tout à l'heure, j'apercevais, auprès de la margelle du puits, Éliézer et Rebecca. J'ouvre les mémoires de Mistral et je rencontre, dès le début, Ruth et Booz. Écoutez-le nous raconter le mariage de son père et de sa mère. François Mistral, son père, avait déjà passé la jeunesse, il atteignait ses cinquante-cinq ans lorsqu'il fut mis en présence de celle qui devait donner le jour — et quel jour plein de soleil ! — à l'auteur de *Mireille* et de *Nerte*.

« Une année, à la Saint-Jean, maître François Mistral était allé au milieu de ses blés, qu'une troupe de moissonneurs abattait à la faucille. Un essaim de glaneuses suivait les tâcherons et ramassait les épis qui échappaient au râteau. Et voilà que mon seigneur père remarqua une belle fille qui restait en arrière, comme si elle eût eu peur de glaner comme les autres.

Il s'avança vers elle et lui dit :

— Mignonne, de qui es-tu? Quel est ton nom?

La jeune fille répondit :

— Je suis la fille d'Étienne Poulinet, le maire de Maillane. Mon nom est Délaïde.

— Comment, dit mon père, la fille de Poulinet qui est le maire de Maillane, va glaner?

— Maître, répliqua-t-elle, nous sommes une grosse famille : six filles et deux garçons, et notre père, quoiqu'il ait assez de bien, quand nous lui demandons de quoi nous attifer, nous répond : « Mes petites, si vous voulez de la parure, gagnez-en. » Et voilà pourquoi je suis venue glaner... »

Six mois après, Booz épousait Ruth. Et lorsque l'année suivante, Ruth mettait au monde un fils, Booz, selon son habitude, était au milieu de ses champs. C'est là qu'on vint lui porter la bonne nouvelle.

— Un fils ! lui cria de loin le messager.

— Un fils ! dit François Mistral sans se déranger, que le bon Dieu le fasse grand et sage.

Et avant de rentrer il acheva son labour. Le bon Dieu exauça son vœu et son fils fut sage et grand. Et voilà comment un passé d'ordre et de paix devient une merveilleuse préparation à la poésie. D'une race laborieuse et enracinée naît tout naturellement le chantre de la terre. Il n'a eu qu'à raconter ce qu'il avait vu ou entendu, pour que dans ses vers surgisse le pays aux claires couleurs de Mireille et de Calendal. Il a vécu, tout petit, baigné de la lumière de la poésie. N'a-t-il pas marché, tout petit, sur le chemin d'Arles, à la rencontre des Rois Mages? Les mères, pour la fête des Rois, envoyaient les enfants sur la route en leur disant : « Vous rencontrerez le cortège des Rois

Mages, avec leurs chevaux et leurs chameaux, avec leurs trésors ». Et confiants, les enfants partaient au-devant de la merveilleuse caravane. Pendant ce temps on dressait la crèche à l'église.

Jadis, de petits enfants de France, ayant entendu raconter que le tombeau du Christ était toujours aux mains des infidèles et que leurs pères n'avaient pas su le délivrer, se mirent en tête de le reprendre, et ils s'en allèrent sur le grand chemin en chantant des cantiques et dès qu'ils apercevaient un château ils demandaient : « N'est-ce point là Jérusalem? » Le petit Mistral et ses compagnons, postés sur la route d'Arles, guettaient de même les passants et, de loin, s'ils leur voyaient de la barbe et un air comme il faut, ils s'écriaient : « Voilà les Rois Mages ! » Quand ils rentraient bredouilles, on les envoyait à l'église où la crèche avait été préparée.

Les fêtes de famille, les pèlerinages faisaient partie de la vie du foyer. De ces pèlerinages il y en avait qui témoignaient de quelque familiarité avec les saints, témoin celui de Saint-Anthime que faisaient les pénitents de Graveson pour demander la pluie, et quand la pluie ne venait pas, on trempait le saint trois fois dans un fossé pour lui redonner le goût de l'eau. Aux veillées, on avait la chance d'entendre les derniers conteurs, entre autres ce Bramaire qui mangeait toutes vivantes les cigales et les rainettes, « si bien que ces bestioles luichantaient dans le ventre ». Ces veillées se tenaient, l'hiver, dans les étables ou les bergeries parce qu'on y était plus chaudement. Chaque assistant, à tour de rôle, fournissait la chandelle qui fixait la longueur de la soirée, car elle devait durer deux jours, et quand elle était à moitié, le premier jour, on levait la séance.

« Seulement, ajoute Mistral qui donne ces détails, pour que la chandelle s'usât moins rapidement, on mettait sur les lumignons, savez-vous quoi? un grain de sel; on la posait debout sur le fond d'une portoire ou d'un cuvier renversé, et les femmes qui filaient et qui berçaient leurs petits (car les mères apportaient les berceaux à la veillée), avec leurs hommes et leurs enfants, s'asseyaient tout autour, sur la litière ou sur des billots. Lorsqu'il n'y avait pas de sièges, les fileuses, une devant l'autre, la quenouille au côté (quenouille de roseau renflée et coiffée de chanvre), tournaient lentement autour du veilloir, afin d'éclairer leur fil, et l'on y disait des contes, interrompus souvent par un ébrouement de bestiaux, un bêlement ou un braiement. »

Cette formation de la famille et de la campagne, du foyer et de la vie rustique, donne pour toujours le goût de la simplicité et de la vérité. Il n'y a rien d'artificiel ni de frelaté chez les poètes du foyer, tandis que chez nos auteurs à la mode il est aisé de surprendre la charge inutile ou fâcheuse de l'ornementation littéraire. J'ouvre un livre qui obtint à Paris, l'autre saison, un succès retentissant, cette fameuse *Marie-Claire*, de Mme Marguerite Audoux, qui fut saluée comme l'admirable roman de la femme du peuple. — Comme c'est vrai! comme c'est juste! s'écriait-on. Cette femme n'a rien pu inventer. Elle n'a fait que copier la réalité, et c'est admirable! — Ah! vraiment, elle n'a fait que copier la réalité? J'ouvre et je tombe sur les impressions de la petite bergère en Sologne. C'est l'hiver, et elle nous raconte qu'elle sort ses moutons par la neige. « Les moutons, dit-elle, ne trouvaient rien à manger : ils couraient de tous côtés. Je ne les

laissais pas s'écarter ; *ils ressemblaient eux-mêmes à de la neige qui aurait bougé...* » Mais cette bergère n'a donc jamais vu de moutons? Elle nous dit qu'elle conduisait les siens par la neige, et dans la même page où elle note que cette neige l'*éblouissait*, elle lui compare ses moutons ! Des moutons sur la neige, petite bergère, font une tache jaunâtre, sale et pleine d'ombre, même les plus propres, même les plus blancs. Apprenez-le, puisque vous ne le savez pas encore ; par curiosité, allez les regarder un jour d'hiver, et ce sera bien la première fois que vous en aurez vu. Petite bergère, vous écrivez comme un vieil homme de lettres enfermé dans son cabinet, les pieds au chaud dans sa chancelière et les fenêtres closes. Nos poètes du foyer ne commettent pas de telles erreurs : ils ont vu, eux, les choses familières dont ils parlent, et parmi elles ils ont vécu.

Les tableaux rustiques d'un Mistral égalent en vérité et en poésie ceux d'un Virgile ou d'un Lamartine. Rappelez-vous dans *Mireille* la cueillette des mûriers, et cet essaim de jeunes filles qui s'en vont détacher des rameaux les cocons des vers à soie. Et de ces tableaux rustiques nous vient une paix intérieure, cette sérénité qui descend le soir sur les campagnes avec la fin du jour, avec la fin du travail. Sérénité si souvent répandue dans l'art antique et qui nous est devenue trop étrangère. *Ame sereine comme le calme des mers*, disait le vieil Eschyle de l'une de ses héroïnes. Laquelle, de nos héroïnes modernes, appellerait ou supporterait cette comparaison? L'inquiétude, l'incertitude, et une sorte de frémissement continu devant la vie, un désir trouble et passionné, qui va jusqu'à l'angoisse, d'extraire de cette vie tout ce qu'elle peut

contenir de fort, fût-ce mélangé d'amertume, voilà la marque contemporaine. Notre poésie est trop souvent agitée comme la surface de l'eau quand souffle le vent. Elle n'a plus de limpidité ni de transparence. Or, même dans l'émotion, un Virgile, un Lamartine, un Mistral gardent une noble tranquillité, et comme la puissance supérieure de ceux qui ont traversé les régions de la tristesse et de la douleur et sont parvenus à la paix. Dans *Nerte*, Mistral nous montre le pape d'Avignon passant dans un chemin que bordent les champs de blé. Les blés sont mûrs et tombent sous la faux. Le pape, alors, lève la main sur les moissonneurs courbés et il les bénit dans leur travail, et sa bénédiction s'achève par ce vœu :

> Et que vos gouttes de sueur
> Deviennent perles de lumière.

C'est le miracle qu'accomplissent les poètes de la vie quotidienne et familière. Des gouttes de sueur répandues sur d'humbles tâches, ils font véritablement des perles de lumière.

V

J'entends bien l'objection qu'on m'oppose ou qu'on va m'opposer. Ces poètes du foyer dont vous nous parlez ont connu le bonheur des enfances ensoleillées, en pleine campagne et mêlées à la bonne terre. Mais quelle poésie eussent-ils rencontrée au logis, s'ils étaient nés dans les faubourgs d'une grande ville et s'ils n'avaient connu, de l'existence, à l'âge où la sen-

sibilité s'épanouit, que ses tristesses, ses laideurs, sinon ses turpitudes? La poésie n'est pas si exigeante que vous le paraissez croire. Un cœur d'enfant n'a besoin pour s'épanouir que d'un peu de tendresse, et l'enfant se chargera de déposer lui-même, comme ces rayons du jour qui, entrant par la fenêtre, changent la poussière en une ronde merveilléuse de points d'or, sa clarté et sa foi dans les plus ingrats détails de la pauvreté qui l'entoure.

Là encore, je ne suis pas embarrassé de vous citer un exemple. Ouvrez le volume des *Humbles*, de François Coppée : il y chante la rue et les petites gens. Quand le livre parut en 1872, ce fut une surprise et presque une indignation. Qu'est-ce que ce poète avait la hardiesse d'imaginer? Il substituait aux décors habituels de tout poème, qui ne pouvaient être que la mer, la forêt, le lac, le vallon, des guinguettes de banlieue ou les arbres rabougris des promenades publiques, il remplaçait l'expression des mouvements éternels de la vie par celle des petites impressions quotidiennes. Sainte-Beuve l'avait déjà essayé dans *Joseph Delorme*, mais pauvrement, péniblement et aigrement. Son vers laborieux ne parvenait pas à soulever de tels sujets pour les emporter dans les airs. Tandis que François Coppée les glorifiait avec allégresse. Mais on ne l'avait pas suivi, et dans ses papiers posthumes qu'on a publiés récemment, on retrouve la trace de l'affliction que lui causa cet échec : pour se l'expliquer à lui-même, il entreprend, en vers, une sorte d'examen de conscience :

Allons, poète, il faut en prendre ton parti.
Tu n'as pas fait songer et tu n'a converti

Personne à ton amour pour les vertus obscures ;
Tes poèmes naïfs peuplés d'humbles figures
N'ont pas le don de plaire aux heureux d'ici-bas ;
Ton livre les étonne et ne se lira pas.

Et il énumère ses erreurs, mais il les énumère avec une certaine complaisance :

... Là, franchement, comment veux-tu qu'on s'attendrisse
Sur l'ennuyeux exil d'une pauvre nourrice !
Veux-tu faire pleurer avec le dévouement
D'un petit employé de l'enregistrement?
Prends garde, je connais chez toi cette tendance :
Autrefois n'as-tu pas eu l'extrême imprudence
De conter, sans aucune ironie, à dessein,
Les amours d'une bonne avec un fantassin?...

Oui, qu'il prenne garde ! Cet art réaliste et subversif le ferait bientôt accuser de socialisme. La poésie est un luxe qu'il faut réserver aux amours et aux personnes décoratives. Après ces ironies le ton change, et c'est un grave plaidoyer qui commence. Ce qu'il aurait voulu faire, c'était bien ambitieux, et ne visait à rien moins qu'à rapprocher des classes qui ne se connaissent pas et qui échangent bien souvent le mépris et la haine. Il souhaitait de répandre un peu de sympathie, de générosité et d'humilité par de *simples récits, dans un langage clair, et qui dégageraient une bonne atmosphère.*

Tout Coppée est là, avec son sourire un peu railleur, sa bonté, son absence de pose, cette familiarité qui était de plain-pied avec tous les mondes, le courage simple qu'il opposait aux grandes et aux petites occasions de la vie, et cet amour du peuple qui se confondait chez lui avec l'amour du pays. Dans ce court poème dont je vous ai cité quelques vers, on voit le

visage de Coppée qui se penche à la fenêtre sur la rue. Pourtant il a oublié un argument. *Les Humbles*, il les a célébrés parce qu'il en était, et rien n'est plus rare. Les humbles, c'étaient ses *pays*. Toute la poésie que nous portons en nous, et qu'il est donné à quelques-uns d'exprimer, ce sont, je vous l'ai dit, nos souvenirs d'enfance qui la composent. Avant d'être une voix universelle, un poète appartient à un coin de terre déterminé. Là il a pris contact avec la nature et connu son cœur. Un poète, c'est une patrie qui chante.

Qu'un Lamartine, qu'un Mistral, qu'un Victor de Laprade même appartiennent à un coin de terre déterminé, rien de plus reconnaissable. Mais comment celui-là sera-t-il régionaliste? Il est né à Paris, et il n'a jamais vécu qu'à Paris, c'est-à-dire dans une ville où toutes les particularités se confondent, comme les eaux des fleuves se perdent dans la mer. Jean Richepin, racontant la *Jeunesse de Coppée*, s'est trouvé répondre à cette objection : « C'est un poète de clocher, a-t-il dit de son ami, mais d'un petit village qui a le grand tort de s'appeler Paris, d'avoir pour clocher la colonne Vendôme et pour paroisse Notre-Dame, et d'être habité par ces Parisiens qui sont comme lui des sceptiques, des railleurs, mais en même temps des sentimentaux, qui sont même quelquefois ce qu'on appelle d'un mot atroce, des blagueurs, mais qui, malgré tout, suivent la neuvaine de sainte Geneviève à Saint-Étienne-du-Mont ; mais qui, tout de même, à un moment donné, respectent et vénèrent les morts, car nulle part, dans aucun pays du monde, on n'a le culte des morts comme dans ce coin de France ! » Ainsi Coppée est un poète de terroir. Loin d'être un de ces

déracinés qui, bientôt, ne sont plus de nulle part, il a chanté son pays natal.

Et lui-même nous a donné la clé de son amour pour les *humbles*, pour les petits foyers où brille une flamme toute modeste. Il nous l'a donnée dans *Toute une jeunesse*, où il a déposé, comme une gerbe de fleurs sur une tombe, ses souvenirs d'enfance. Il y décrit un intérieur de pauvres bourgeois où les meubles luttent contre le temps. L'enfant, pour jardin, n'a que la disposition d'un tapis et il jouit d'une moitié de balcon d'où il regarde la rue sans cesse en mouvement et en rumeur, tandis qu'une voisine joue la valse d'*Indiana*. C'est l'humble décor, et voici les humbles vies. Son père était d'une famille de soldats, sa mère d'une famille d'artistes. Celui-là, un timide, « un raseur de murailles », est un bureaucrate au lent avancement qui, chaque soir, dès qu'il rentre, échange sa redingote usée contre une autre encore plus usée, afin de ménager la première. Mais il lui apprendra la dignité dans l'acceptation de la vie, et cette noblesse invisible qui transforme, sans qu'il y paraisse, la banalité des actes quotidiens. Et quand François Coppée nous décrira son *intérieur*, nous nous garderons bien de sourire de ce poète du foyer :

J'écris près de la lampe. Il fait bon, rien ne bouge.
Toute petite, en noir, dans le grand fauteuil rouge,
Tranquille auprès du feu, ma vieille mère est là ;
Elle songe sans doute au mal qui m'exila
Loin d'elle, l'autre hiver, mais sans trop d'épouvante,
Car je suis sage et reste au logis quand il vente.
Et puis, se souvenant qu'en octobre la nuit
Peut fraîchir, vivement et sans faire de bruit,
Elle met une bûche au foyer plein de flammes.
Ma mère, sois bénie entre toutes les femmes !

Lui aussi n'a-t-il pas mis une bûche au foyer de notre poésie familiale?

VI

Cette poésie familiale, voici que nous la voyons refleurir dans notre littérature d'aujourd'hui. La vie provinciale, la vie intime, la grâce rustique ou ménagère des plus modestes objets, redeviennent des sources d'inspiration. Sans doute, la mode va plutôt aujourd'hui encore à la vie extérieure, et chacun se précipite hors de chez soi et craindrait, en y rentrant, d'y rencontrer l'ennui. Cependant nos poètes, apportant leur contribution au renouveau de l'âme nationale, ne craignent plus de glorifier ce que François Coppée appelle les *vertus obscures,* ce que saint François de Sales appelait le *fuseau et la quenouille.* C'est l'honneur d'un François Fabié, d'un Vermenouze, d'un Achille Paysant, d'un Gustave Zidler, de bien d'autres encore. Et ne trouve-t-on pas dans la *Sandale ailée* de M. Henri de Régnier cet admirable portrait d'une ville de France où tant de provinciaux pourront reconnaître leur chère petite ville natale :

Elle est sans souvenirs de sa vie immobile,
Elle n'a ni grandeur, ni gloire, ni beauté ;
Elle n'est à jamais qu'une petite ville ;
Elle sera pareille à ce qu'elle a été ;

Elle est semblable à ses autres sœurs de la plaine,
A ses sœurs des plateaux, des landes et des prés,
La mémoire en passant ne retient qu'avec peine,
Parmi tant d'autres noms, son humble nom français ;

Et pourtant, lorsqu'après un de ces longs jours graves
Passés de l'aube au soir à marcher devant soi,
Le soleil disparu derrière les emblaves
Assombrit le chemin qui traverse les bois,

Quand l'heure, peu à peu, ramène vers la ville
Ma course fatiguée et qui va voir bientôt
La première fenêtre où brûle l'or de l'huile
Dans la lampe, à travers la vitre sans rideau,

Il me semble, tandis que mon retour s'empresse
Et tâte du bâton les bornes du chemin,
Sentir, dans l'ombre, près de moi avec tendresse
La patrie aux doux yeux qui me prend par la main...

De ces poètes nouveaux, je n'en étudierai que deux, l'auteur du *Poème de la maison,* M. Louis Mercier, et l'auteur des *Géorgiques chrétiennes,* M. Francis Jammes.

***

Francis Jammes a retrouvé la veine de Virgile, de Lamartine et de Mistral. Lui aussi a chanté la vie des champs et le retour régulier des saisons qui ramènent les mêmes travaux et proposent à notre esprit les mêmes tableaux de peine et de paix ensemble. Il a dit avec un peu de monotonie, mais avec un magnifique élan religieux, la beauté, la douceur et la ferme tendresse des petites vies laborieuses et des cœurs simples. Il a su dire avec un accent si pur qu'il en paraît nouveau :

Le bonheur que Dieu donne à la vie ordinaire.

Et quand il nous a offert l'image de l'hospitalité paysanne, à la table de famille il a fait asseoir le pauvre, il a invité la charité.

Comme le laboureur et sa femme rentrent par une nuit de Noël, ils trouvent un vieux mendiant à la porte.

Cette heure solennelle imprimait à son être
Le sceau de Dieu. — Venez manger, lui dit le maître.

Il entra, et le chien se coucha à ses pieds.
Assis sur l'escabeau, dans un coin, il soupait.

La cuillère semblait faire à chaque bouchée
Le signe de la croix, sous sa face penchée.

Et le pauvre lui-même donne un peu de son pain au chien qui le convoite. Car le plus dépourvu peut encore faire l'aumône. Le geste de ce pauvre, dans cette chaumière hospitalière, par la nuit de Noël, prend une sorte de majesté, et l'on songe aux pèlerins d'Emmaüs qui, sans le savoir, avaient reçu la visite de Dieu.

***

La maison enfin a trouvé dans Louis Mercier son poète lyrique. Il montrait dans ses premiers recueils un fond de détresse et de révolte devant la dureté de la vie. Mais la vieille demeure a reposé son cœur fatigué. Ce n'est pas immédiatement que nous en découvrons la paix bienfaisante. Souvent, dans l'extrême jeunesse, nous ne savons pas voir les objets familiers : nous les banalisons ou nous les déformons, et parfois même nous nous détournons d'eux comme s'ils étaient indignes de nous. Car nous voulons vivre au dehors, et en avant, et le passé qui nous retient, d'un geste avide de conquête, nous le repoussons en arrière. L'absence et le retour restituent au pays natal

son autorité. Rien n'est plus émouvant que la série des poèmes où Louis Mercier s'extasie ou s'attendrit sur la porte, la cheminée, la table, le lit, l'horloge, la lampe, le Christ qu'ont vu ses yeux d'enfant et dont il n'a compris que tard la réconfortante souffrance. Et il adressera à ses ancêtres laboureurs cette invocation admirable, où il revendique leur patronage, où il se met à leur suite, sinon pour continuer d'ouvrir la terre avec la charrue, du moins pour l'amour et le respect de cette terre :

O bons semeurs de blé qui furent mes ancêtres
Et qui du lit des morts rêvez de nous, peut-être,
Que vos mânes profonds ne soient pas offensés
Si je n'ai pas marché les pieds dans votre trace.
Si je n'ai pas, fidèle à l'œuvre de ma race,
Repris votre sillon où vous l'aviez laissé.

O morts, pardonnez-moi si la maison natale,
Si les champs qui devant ses fenêtres s'étalent
Ne m'ont pas vu, pareil aux hommes d'autrefois,
Pousser par les guérets la charrue ou l'araire,
Si je n'ai pas, comme eux, ensemencé la terre,
Lui consacrant, comme eux, mes espoirs et ma foi,

Je n'en garde pas moins dans le sang de mes veines,
Dans mon cœur délivré des ambitions vaines,
Et jusque dans la moelle intime de mes os,
Un indomptable amour pour cette terre amie
Que tous ceux de chez nous ont aimée et servie
Avant de prendre en elle un suprême repos...

Ainsi le poète associe à son œuvre toutes les générations qui l'ont précédé, qui l'ont préparé, et dont il est en quelque sorte le porte-parole.

VII

Est-ce à dire que les poètes du foyer enferment entre les quatre murs de la maison l'existence humaine? On le leur a bien souvent reproché, et quand j'entends formuler ce reproche, il me revient invinciblement un souvenir de ma première enfance. Permettez-moi de vous le raconter et peut-être vous dira-t-il si la douceur du foyer rétrécit ou élargit notre horizon.

***

J'avais un grand-père qui m'emmenait dans ses promenades quand j'étais petit. C'était un vieillard d'une extrême politesse, de cette politesse d'autrefois qui n'a pas été remplacée. Ses cheveux frisés et tout blancs, comme poudrés, s'échappaient en mèches folles d'une petite calotte de velours noir ornée d'un gland de soie. Il était complétement rasé, ce qui dégageait la grâce de la bouche, et ses traits pâles, qui parfois se fonçaient aux pommettes d'un léger afflux de sang, apparaissaient fins et délicats, presque féminins, sous la coquette chevelure blanche. Autour du cou il enroulait un foulard, à l'ancienne mode. Il avait des soins touchants pour ses habits, et chaque fois qu'il prisait, il s'évertuait ensuite à souffler de son souffle grêle sur le moindre grain de tabac égaré dans les plis de sa redingote qu'il appelait une *lévite*.

Il fut doux à mon enfance. Il aimait la nature et il

me la fit aimer. Il me prenait par la main et me conduisait dans les bois, de sa marche lente qu'il appuyait sur un grand bâton ferré. Il suivait avec joie mes regards nouveaux. Je sortais de l'ombre et il y rentrait : néanmoins nous nous comprenions à merveille. Ainsi les choses se ressemblent à l'aurore et au crépuscule. Nos promenades étaient peu variées. Il affectionnait les mêmes paysages et recherchait les mêmes impressions, afin de se persuader de sa propre durée.

— Regarde, petit, me disait-il, quand le soleil descendait au bord de l'horizon, et je lui demandais pourquoi le soleil se sauvait.

Il connaissait toutes les plantes sauvages et les appelait devant moi par leur nom. Il me nommait aussi les champignons que nos pas rencontraient dans la mousse au pied des châtaigniers. Nous rapportions dans un grand mouchoir à carreaux emporté par précaution les bolets aromatiques et les oronges semblables à des œufs au miroir, et je me persuadais que je fournissais à l'entretien de toute la maison. Enfin, les soirs d'été, comme nous nous attardions sur le balcon d'où nous participions à la sérénité de la campagne, mon grand-père me comblait de bonheur en m'autorisant à regarder dans sa grande lunette qu'il ajustait avec soin et qui rapprochait de nous les constellations : Vénus, Jupiter, Saturne et son anneau me devinrent amis.

Un jour il me montra d'une hauteur péniblement gravie la plaine immense, la plaine indéfinie que tachaient les moissons de diverses couleurs. Une brise légère agitait nonchalamment les blés mûrs. Les forêts dont l'été augmente le mystère s'endormaient dans

leur lourd feuillage. Et tout au fond nous distinguions les eaux bleues du lac souriant. C'était le lac Léman, c'était en Savoie.

— Regarde, petit, me dit-il. Est-ce beau? Eh bien, tout ce que tu vois est à moi...

— Vraiment, grand-père?

Je n'étais pas très convaincu. Mon grand-père ne réussissait guère dans ses entreprises financières où il introduisait de la fantaisie, et le petit homme que j'étais — je ne saurais dire à quels signes — s'en doutait déjà. De sorte que ce *vraiment* était, je le crains, un peu sceptique.

Il n'y prit pas garde et reprit :

— Oui, tout cela est bien à moi. Ces moissons dorées, ces vignes et ces hautes futaies, et ce lac aussi qui tremble d'aise au soleil. Le propriétaire a le droit d'*user* et d'*abuser*. Qui donc use et abuse plus que moi de toutes ces étendues?

Et dans un petit rire malicieux, il ajouta plutôt pour lui-même que pour son jeune compagnon qui, pourtant, s'en souvient :

— Et l'on m'épargne la peine de m'occuper de mes propriétés.

Enfin convaincu, je m'écriai alors :

— Comme vous êtes riche, grand-père!

Et je regardai la plaine avec admiration, et aussi avec cette satisfaction supérieure qu'on éprouve, enfant, à se sentir propriétaire. Il me considéra un instant et, aveuglé par sa tendresse, il me jugea sans doute digne de son héritage, car il étendit la main comme pour cueillir tout le paysage, et son geste fut presque solennel comme une bénédiction pour me déclarer :

— Je te donne tout ce que j'ai.

Je battis des mains et j'embrassai le cher vieillard. Ainsi me furent véritablement légués, un jour de mon enfance, le charme et la grâce de la terre...

***

Les poètes du foyer nous enrichissent de toute la beauté de nos horizons, de toute la douceur de la patrie.

Ils prennent dans leurs mains une parcelle de la bonne terre natale et l'élevant en l'air, ils nous invitent à la consacrer.

J'ai lu dans une biographie de Schelley cette anecdote de son enfance. On avait allumé un grand réchaud d'alcool. Voyant cette flamme, il s'en éprit instantanément, et il courait, emportant le réchaud et poussant des cris d'enthousiasme sacré, et dans son admiration, il mettait le feu dans la buanderie, il mettait le feu à une meule, il mettait le feu au vieux tronc d'un saule, il mettait le feu partout où il passait. « Ravi par la mystérieuse beauté de ces lueurs, Percy jouait à l'enfer. »

C'est bien là un trait d'enfance romantique. Par amour pour la beauté, on saccage et l'on ruine. Nos poètes du foyer n'eussent incendié que les tas de mauvaises herbes et, dans leur enthousiasme sacré, ils eussent respecté cette divinité domestique qui réchauffe et qui réjouit.

IX

LA MAISON [1]

(1) Conférence donnée au *Foyer* le 14 janvier 1914 et publiée dans la *Revue du Foyer* le 1er avril 1914.

I

J'ai parcouru presque toute cette partie de la terre qui porte les traces des civilisations dont nous bénéficions encore. Partout, j'ai vu que les artistes dignes de ce nom avaient travaillé à la conservation, à la grandeur et à l'expansion de la cité, avec la pierre ou le ciseau, avec le pinceau ou les mots.

Sur l'étroit espace qui couvre le rocher de l'Acropole, les temples brisés se relèvent à demi comme le gladiateur mourant qui montre sa blessure. Quelques colonnes intactes, où la lumière joue et dont le marbre a des tons vivants, et tout un passé de gloire est maintenu par la collaboration lointaine des architectes et des sculpteurs avec le sentiment religieux et national. De là, je vois la baie de Salamine où Thémistocle détruisit la flotte de Xerxès, mais à côté de Thémistocle combattait un jeune homme qui devait à cette victoire sur les Perses donner l'auréole éternelle de la poésie, car ce jeune homme, c'est Eschyle. Plus loin, du côté de la montagne, on me montre l'endroit où Lysandre, chef des Spartiates, vainqueur des Athéniens à Ægos-Potamos, dressa son camp avant d'assiéger Athènes. Quel souvenir alors chante dans ma mémoire? Athènes est perdue. Les généraux spartiates délibèrent déjà sur son sort : que fera-t-on des

habitants et ne convient-il pas d'achever la destruction de leur ville en les vendant comme esclaves? Pendant cette délibération sous la tente, une voix retentit dans le calme du soir. Ce n'est rien, c'est un soldat qui passe. Mais que dit ce soldat? Les généraux se taisent, ils écoutent. Le soldat spartiate récite des vers de Sophocle : c'est Œdipe qui attend la mort à Colone. Et la beauté de ces accents est telle que tous ces chefs fameux et durcis se mettent à pleurer. Athènes est sauvée par Sophocle : on ne vend pas sur un marché d'esclaves un peuple qui a rythmé de si nobles sentiments.

Toute l'Italie et l'Afrique du Nord sont encore marquées de l'empreinte romaine : on y foule des soubassements impossibles à détruire, ou l'on passe sous des arcs de triomphe dont on peut ignorer les victoires qu'ils symbolisent, mais dont persiste l'orgueil. A Rome, ne suffit-il pas de trois colonnes, dont le marbre frémit encore quand le jour les caresse, pour rebâtir sur le Forum, parmi ce cimetière de pierres, le temple de Castor et Pollux, et si les statues assemblées qui bordent l'atrium des vestales sont brisées, leurs savantes draperies semblent encore se poser sur des corps chauds et palpitants. A Florence, à Sienne, à Pérouse, — mais il faudrait citer toutes les villes italiennes, — si le passé est debout, c'est le miracle de l'art. A Venise, pour ma part, je n'ai pas éprouvé cette impression de ruines, de délices et de mort qui plaît aux nerfs fatigués comme une fête suprême des sens dont il faut se hâter de jouir parce qu'elle est menacée et que la nuit va la recouvrir. Une impression de mort chez cette maîtresse de la mer et du monde qui ne se contentait pas de son butin

pour décorer ses palais, mais réclamait le génie de ses propres enfants, les Véronèse et les Tintoret ! Qu'on entre donc dans les églises San-Giovani et Paolo, les Frari où sont ensevelis les doges en des tombeaux fastueux ! Les plus anciens monuments funéraires peuvent représenter les morts allongés dans leur dernier sommeil, mais, peu à peu, les morts se redressent : ils sont debout ou à cheval, — debout ou à cheval les Morosini ou les Mocenigo qui battirent les Turcs ou tinrent tête à l'Europe. De la tombe même nous vient un avertissement d'énergie et d'orgueil. Et les Italiens d'aujourd'hui ne s'y sont point trompés : ils laissent aux étrangers de passage le soin des élégies et des commémorations : du passé maintenu par le miracle de l'art, ils ont tiré, eux, tout leur impérialisme moderne.

Remonterons-nous plus haut vers le nord? Je vous propose un arrêt à Bonn, au-dessus du Rhin. A Bonn, patrie de Beethoven, dont on visite pieusement la maison, si l'on veut, du bastion de l'Alte-Zoll, suivre le cours du fleuve, on se heurte à un homme de bronze, qui se dresse là comme un épouvantail à moineaux, et c'est la statue du poète Arndt. Cet Arndt, s'il n'était que poète, serait totalement oublié. Si les poètes servent la cité, il arrive aussi que la cité les sert. A la fin du dix-huitième siécle, Lessing pouvait dire avec franchise : « Les Allemands ne sont pas une nation. » Ils l'étaient moins encore après la chevauchée impériale. Mais d'Iéna ils tirèrent la concentration de leurs forces et leur unité. Un philosophe et un poète furent alors leurs animateurs. Fichte, dans son *Discours à la nation allemande*, sortit de ses nuages pour exalter la patrie qu'il appelle superbement

l'immortalité de l'homme sur la terre. Arndt chanta et glorifia le Rhin.

L'art aide à construire une nation. Il aide aussi à bâtir une maison pour exalter une race, non pas seulement une maison de pierre, mais une maison qui, par ses meubles, ses tapisseries, ses portraits, rappelle aux générations l'histoire et l'ascension d'une famille. Voici le musée Plantin, à Anvers : là vécurent trois ou quatre cents ans les imprimeurs Plantin, que quatre-vingt-dix portraits rappellent, dont celui du fondateur, le vieux Plantin, qui vint de Touraine, et que peignit Rubens en personne.

Mais n'est-ce pas assez voyager? Revenons chez nous, à Paris. Sur le tombeau de sa patronne, sainte Geneviève, s'élève aujourd'hui l'énorme Panthéon. Rien n'y rappellerait le souvenir de Geneviève, si Puvis de Chavannes n'était venu, d'un geste sûr et si simple, restituer au temple son origine religieuse en inscrivant sur les murs la merveilleuse histoire de la sainte. La dernière de ses fresques, vous en souvenez-vous? représente une vieille femme qui s'appuie à une terrasse de pierre et qui, de là, regarde au-dessous d'elle sa ville éclairée par la lune dont les lueurs jouent dans la nuit bleue sur les toits des maisons et sur la lointaine plaine. La cité dort, mais la sainte veille et prie. Elle est droite et mince comme un grand lis. Elle ressemble à la lampe ancienne qu'elle a laissée à l'entrée de sa maison, et dont la longue tige aboutit à une flamme. Son corps émacié conduit aussi à une flamme, et cette flamme, c'est l'expression vivante du visage qui regarde, qui domine, qui protège. Lutèce est paisible, mais on dirait qu'elle écoute encore si elle n'entend plus le pas des

chevaux d'Attila. Puisse-t-elle ne jamais plus l'entendre !

L'art, vous le voyez, — car c'est assez multiplier les exemples, — fut presque toujours mêlé à la vie nationale. Architectes, sculpteurs, peintres, poètes, écrivains, comment vivraient-ils à part, en caste fermée, ou comme des étrangers dans leur propre pays, hors les règles, les joies, les douleurs et les tâches collectives? C'est une conception toute moderne, celle qui a tenté d'isoler l'artiste, de le détacher, de le libérer de l'œuvre commune. Jadis il revendiquait lui-même l'honneur d'être un citoyen.

Sans doute, l'art a ses canons, ses rythmes et ses harmonies. Mais pas plus dans l'ordre intellectuel que dans l'ordre technique il ne doit s'égarer. Et la puissance qu'il sert, qu'il défend, comme les armées, c'est la vie, et la vie nationale. Cette vie, il n'a le droit ni de la fausser, ni de l'amoindrir, ni de l'avilir. S'il la rapetisse, il se diminue. Un véritable artiste donne ou développe le goût de vivre, et le goût de vivre dans son pays. Il est des musiques qui détruisent, comme ces trompettes d'Israël qui firent tomber les murailles de Jéricho, mais il y a des musiques qui redressent et qui consolident. Je voudrais ne vous faire entendre que de ces airs-là.

II

Et d'abord, raffermissons les murs de la maison.

Il est déjà bien tard, car on ne sait plus ce que c'est qu'une maison. J'accompagnais récemment un paysan

de chez moi qui se méfiait des formalités et sollicitait mon appui, bien inutile, au bureau d'une compagnie d'assurances où il devait toucher l'indemnité d'un sinistre. Il avait eu sa maison incendiée, une belle maison rurale avec grenier à foin. C'est un vieux paysan dur à la peine et peu expansif. On lui donna à signer un reçu bien en règle, et on lui remit quelques billets de mille francs que l'employé fit claquer successivement comme pour l'inviter à l'enthousiasme. Mon homme prit la liasse, la recompta et demeura un instant immobile.

— Allons-nous-en, Claude, réclamai-je un peu impatienté. Le compte est bon.

Alors il eut un de ces soupirs de fatigue comme il en échappe aux bûcherons quand l'arbre va choir, et il me montra les papiers froissés :

— Voilà ma maison.

C'est vrai qu'elle tenait dans le creux de la main. Je vis distinctement deux larmes dans ses yeux qui n'en devaient guère répandre. Il n'y a pas de figure plus émouvante que celle d'un vieux racorni qui est touché au cœur et capitule. Il reprit :

— La maison où je suis né...

Derrière son guichet, l'employé commençait de rire.

— ... Et avant moi mon père, et avant lui mon grand-père.

— Tu en rebâtiras une autre, Claude.

— Ça ne sera plus la même.

Il ne pouvait pas admettre, il ne pouvait pas comprendre que ces papiers bleus fussent l'équivalent de son immeuble détruit. L'employé ricanait, et son rire signifiait clairement : « Voyez le vieux filou ! on lui

paye sa cambuse bien plus cher qu'elle ne vaut, et il trouve moyen de se plaindre... »

Et voici, dressées l'une contre l'autre, deux conceptions absolument différentes de la vie : celle du paysan immobile sur sa terre, celle de l'employé qui habite en location et ne sait plus ce que c'est qu'une maison.

Remarquez que cet employé n'a pas tort, si mon campagnard a raison. Celui-ci, qui est père de quatre ou cinq enfants, comment aurait-il maintenu sa maison, si le feu l'avait respectée? Il n'y a pas que le feu qui détruise, il y a les changeantes et cruelles lois économiques, parfois cruelles au passé, il y a surtout les erreurs sociales et législatives, et il y a toujours eu les passions des hommes (1).

Écoutez un poète, Victor de Laprade, comparer d'une voix à qui la sincérité de l'accent tient lieu du génie insuffisant, la maison d'autrefois qui, bientôt, ne sera plus qu'une pièce de musée archéologique, aux appartements des immeubles modernes :

Jadis en nos manoirs, hôtels, maisons étroites,
Je sais qu'on avait peu souci des lignes droites.
D'un art un peu fantasque on y suivait la loi ;
Mais c'était un art libre et l'on était chez soi.
Comme pour une armure ou pour une bataille,
Chacun se construisait sa demeure à sa taille ;
Le maître charbonnier et le puissant seigneur
Étaient cuirassés là comme dans leur honneur,
Sûrs qu'après eux le fils ou l'épouse ou la fille
Y vivraient dans le culte et les droits de famille,
Qu'on y garderait purs l'enseigne et le blason
Et que Dieu seul pouvait briser une maison.

(1) Voir la note I, *l'Habitation de famille*.

Mais, aujourd'hui, trottant sous la loi d'un concierge,
On n'a plus de manoirs, on demeure à l'auberge.
Peuple nomade ! Un toit qui dure longuement
Vit l'espace d'un deuil ou d'un gouvernement.

Et que sont ces immeubles, effroyablement uniformes, où l'on entasse les locataires !

Tout par le temps qui court et l'ordre qui gouverne,
Tout prend sans qu'on y songe un aspect de caserne ;
Pas un caprice heureux, rien d'architectural,
Et tout semble aligné des mains d'un caporal.

On fait table rase de nos souvenirs :

Sans berceau, sans aïeux et sans passé connu,
La France est tout entière un pays parvenu.

Le poète maudit les démolisseurs et les architectes, mais derrière architectes et démolisseurs, il y a les conditions de la vie qui se modifient, il y a les changements économiques. De plus en plus, on quitte le village pour la petite ville, la petite ville pour la grande, la grande pour Paris. Les hommes aiment à vivre serrés les uns contre les autres, et cependant ils sont, dit un proverbe, comme les pommes qui pourrissent quand on les entasse. Le manque d'espace a créé l'appartement. L'appartement est plus commode, moins cher, habituellement plus confortable. Il demande moins de personnel et l'on sait l'importance des questions domestiques : demandez aux maîtresses de maison. Puis, on peut toujours en changer et personne aujourd'hui ne veut être lié. On se plaît dans le provisoire. Et même, ne commencez-vous pas, autour de vous, à entendre vanter l'hôtel, — l'hôtel où l'on est si bien servi, où l'on commande sans difficulté, l'hôtel

qui supprime tous les ennuis d'installation et tous les tracas intérieurs. Le meuble à la mode, c'est la malle.

A la campagne, même évolution. Foin de ces propriétés d'un entretien coûteux, où il faut sans cesse discuter avec ses fermiers ou ses métayers, surveiller les arbres et les cultures, où l'on habite quelque vieille et vaste demeure de famille, si ancienne qu'elle est toute lézardée, si grande et aérée qu'on ne parvient pas à la bien chauffer ! On préfère aller prendre les eaux, retrouver en villégiature la même existence qu'à la ville, avec les mêmes gens et les mêmes potins ; l'an prochain on ira ailleurs, les déplacements font connaître la géographie et contentent tout le monde, ceux qui aiment la mer et ceux qui aiment la montagne, puisque l'usage et la banalité de la conversation veulent qu'on les compare au début de l'été.

La mode et les habitudes sociales sont ainsi d'accord pour nous détourner de la maison. Mais son pire ennemi, la maison l'a trouvé dans la loi. Construire, maintenir, détruire, seraient-ce donc les trois termes de l'histoire des familles, des races, des nations? Comment imaginer une loi qui invite à détruire? Or le Code invite à détruire le foyer par le moyen du partage forcé. Et c'est pourquoi les maisons, changeant sans cesse de propriétaires, ne sont plus des foyers. Vidées de leur âme, elles n'ont plus d'expression et ne gardent plus de souvenirs. Le chef de famille le plus prévoyant ne songe plus qu'à laisser après lui, non un domaine, mais de l'argent.

Il y a quelques années, j'ai lu dans un numéro de *la Réforme sociale* que la maison des Mélouga était maintenant une auberge. *La maison des Mélouga est maintenant une auberge.* Vous ne vous indignez pas

contre cette profanation? Ces murs qui n'avaient jamais abrité depuis des siècles que les Mélouga ou leurs hôtes et qui abritent maintenant des passants, cela ne vous paraît pas monstrueux? Je vous ai déjà parlé des Mélouga. Le grand Le Play, qui a prononcé cette parole si juste : « Notre décadence est due surtout à la propagation de grandes erreurs », et son disciple et ami Cheysson ont été les historiens de cette famille paysanne dont l'histoire privée que je vous raconterai se confond exactement avec celle de nos institutions.

Ces Mélouga possédaient un domaine, le Mamelon-Vert, aux environs de Cauterets, au pied des Pyrénées. Moitié vallée, moitié montagne, ce domaine comprenait des terres cultivées et des pâturages : il pouvait nourrir aisément dix ou quinze personnes. C'était le véritable domaine de famille. Or les Mélouga étaient une race ancienne des pays basques. Selon la coutume, le chef de famille désignait lui-même son héritier, généralement sa fille aînée. La tradition se continuait par les femmes qui la gardent mieux. Hériter, ce n'était pas seulement, autrefois, recevoir un avantage patrimonial, c'était accepter en même temps toutes les charges qui grevaient de droit le patrimoine, telles que l'éducation des frères et sœurs en bas âge, la garde des vieux parents et des infirmes, l'entretien des tombes. L'héritier maintenait la famille au lieu de poursuivre un destin individuel, et c'est une œuvre qui réclame des ressources. Les autres enfants retrouvaient en liberté et en assistance les avantages matériels qu'ils perdaient. C'est quelque chose d'avoir vingt ans, un appui sans obligations et de l'espace. « Ce régime, dit Le Play, présente des avantages évidents

pour le recrutement de l'industrie, de l'armée, de la flotte et des colonies ; il donne de sûres garanties pour le maintien de l'ordre public, pour le progrès des institutions communales et de la liberté civile. Ici, comme dans la Suisse allemande, l'Allemagne du Nord et les États scandinaves, il concilie l'intérêt public avec le bien-être individuel. »

Un pareil état social comporte la liberté de tester. Le 7 mars 1793, une loi supprime cette liberté. Le Code la limite étroitement, et avec le partage forcé ouvre la porte à toutes les discussions de famille. Il crée cette classe de *propriétaires indigents* qui ne peuvent vivre des produits d'un sol trop réduit et sont néanmoins retenus sur ce sol, quand il ne pousse pas à la stérilité des mariages, résultat redoutable que Le Play prévoyait et qui a fait appeler la France le pays des fils uniques, — et le fils unique, c'est la fin prochaine de la race, tant la nature, pour durer, exige de forces en réserve. Au nom d'une tradition séculaire, les Mélouga entreprirent une lutte magnifique contre le Code. Le chef de famille, que j'appellerai volontiers le gardien du patrimoine, disposa de la quotité disponible en faveur de l'héritier qu'il avait choisi. Les frères et sœurs de celui-ci, respectueux eux-mêmes de la désignation paternelle, renoncèrent à réclamer leur part en nature et se contentèrent d'une soulte en argent. Mais un jour l'un d'eux, rejetant le passé, entendit se prévaloir du nouvel état de choses, se prétendit lésé par un testament et appela les hommes de loi. Ce fut *le procès*. Sur les lèvres des Mélouga, ce mot : le procès, prit un sens de mystérieuse terreur. Douze ou treize ans l'on plaida. La vaillante Savina, qui était alors la maîtresse, deux fois la semaine, hiver comme

été, faisait à pied le chemin de Cauterets à Lourdes (31 kilomètres), et de Lourdes à Cauterets pour défendre ses intérêts, et avec les siens ceux de tous les Mélouga enterrés dans le cimetière voisin. Enfin la Cour de cassation lui donna raison. Mais c'était une victoire à la Pyrrhus : elle devait 4 000 francs de frais. Elle vendit quelques terres éloignées et du bétail, et son fils s'engagea pour toucher une prime de 2 000 francs, Cela se passait en 1869

A chaque génération, avec le Code, il faut liquider. Il n'y a pas de transmission possible. Un procès gagné, c'est un autre qui va surgir entre les descendants. Vainement les Mélouga, après s'être résignés à vendre le Mamelon-Vert, réussirent-ils une fois encore à le racheter. Aujourd'hui, définitivement évincés, ils ont accepté un état social qui les détache de la terre. L'un est conducteur de tramway, l'autre est entré dans une compagnie de chemin de fer en qualité d'homme d'équipe. Ils touchent un traitement ; ils recevront une petite retraite. Ce sont des Français modernes. Ils méprisent le cultivateur. Qui, maintenant, aime réellement la terre? Et la terre, estimant qu'on oublie trop les avantages de santé, de bon air, d'équilibre moral et de naturel plaisir qu'elle procure, exige des sacrifices, des privations. Le garçon de vingt ans qui travaille au domaine paternel ne donne pas volontiers sa sueur au champ qu'il devra partager avec ses frères et sœurs placés dans les villes au loin. A quoi bon planter des arbres sur un emplacement qu'on ne gardera pas? Au contraire, on abat les plus beaux.

L'expulsion des Mélouga était fatale puisqu'elle était légale. D'avance, ils étaient vaincus. Néanmoins, saluons leur défaite qui a l'honneur et la beauté d'un

Roncevaux agricole : dans leur vallée pyrénéenne ils ont lutté, non avec des armes, mais avec leur charrue, et s'ils n'ont pas répandu du sang, ils ont donné leur sueur. Et quel symbole dans cette destination ! La vieille et auguste demeure qui n'avait jamais accueilli que des Mélouga est maintenant un hôtel où personne n'est chez soi. Mais nos cerveaux, comme nos maisons, ne prennent plus les idées ou les hôtes qu'en location.

Notre cerveau, notre cerveau quand il s'isole de l'observation, que ce soit volontairement ou par manque de direction, j'ai nommé, après les changements économiques, après le Code civil, le dernier ennemi de la maison. Et même n'est-ce pas lui qui inspire, qui crée la loi, lorsque cette loi cesse d'être le résultat de l'expérience et la conclusion des faits sociaux? Le Code, quand il institue le partage forcé, rompt avec la tradition qui tirait l'obligation de la coutume, et la coutume des témoignages et des preuves du passé ; il applique une idée, l'idée égalitaire. C'est un mauvais système en matière sociale que de descendre de l'idée dans les faits, au lieu de remonter des faits au principe

Mais, parmi ces chimères de notre cerveau, aucune n'est plus tentante que celle de la liberté. Elle ne s'accommode pas du même horizon, ni des murs immobiles. Il lui faut ce qui change, ce qui passe, comme le nuage, comme le vent. « Je ne puis voir un vaisseau sans mourir d'envie de m'en aller, » disait le roi des romantiques, Chateaubriand, lorsque l'âge semblait déjà le glacer : pour l'exalter il lui suffisait du désir d'appareiller vers d'autres lieux. Toute une littérature vit encore sur ce programme. C'est ce qu'on pourrait appeler la littérature tzigane. Le premier qui ait

accordé les violons, c'est celui qu'un mot célèbre a surnommé l'*extravagant musicien* et qui, dans l'histoire, a fini par ne plus avoir de nom On l'appelle familièrement Jean-Jacques, et dans cette appellation il y a comme une revanche mystérieuse du sort : à quoi bon donner un nom à qui ne s'est pas attaché lui-même et de la famille a détaché l'individu?

Dans le fameux discours où il accueillait M. Jean Richepin à l'Académie, M. Maurice Barrès opposait justement les nomades aux sédentaires, la roulotte à la maison. Dans une même vie, celle de l'artiste lorrain Callot, il nous faisait entendre leur dialogue. Callot enfant s'enfuit de Nancy, gagne tant bien que mal l'Italie où il veut apprendre son art et, chemin faisant, rejoint une troupe de bohémiens qui s'en va à Florence. « Les voici, dit le glorieux compatriote de Callot, cheminant à la queue-leu-leu, dans un burlesque équipage de guerre, une trentaine d'individus, hommes, femmes, enfants, plus sept chevaux, un ânon et une charrette. Une princesse en guenilles, parée d'un collier de baies rouges et de monnaies turques, les cheveux sur le dos et l'air mélancolique, chevauche comme leur reine... C'est ainsi que le jeune Callot, sur les chariots de la fantaisie, s'en va vers le soleil d'Italie. Il marche à la conquête du monde avec ces pèlerins équivoques, aux côtés de la jeune sorcière égyptienne, d'un pas alerte, d'une âme allègre, comme un jeune Tobie près de l'Ange, et n'y gâte pas son cœur. Ils feront mieux, ces vagabonds, que de mener le fugitif en Italie, ils l'orientent vers sa gloire... » Des marchands de Nancy le rencontrent et le ramènent à la maison paternelle. Et plus tard, après la poésie de « la tente

roulée et déroulée chaque jour », il comprendra la poésie de la pierre.

Ces tentations de liberté, quelle vie ne les a pas traversées? Un petit garçon à cheval sur le mur de son héritage regarde une bohémienne qui s'en va sur la route, qui s'en va sans se retourner. Il ne sait pas « s'il sautera dehors vers la vie libre, vers la jeune fille qui rit, vers l'amour, ou s'il rentrera, bien sagement, à la maison (1)... » Qui n'a pas été, un jour de sa vie, ce petit garçon?

III

Si la maison a tant d'ennemis : le temps, la mode, les nécessités matérielles, la loi, et parfois même notre cœur, comment restaurer son culte? Pour restaurer son culte, il faut d'abord savoir au juste ce qu'elle représente, la connaître. Elle ne se compose pas seulement de pierre et de bois, et si sa façade est recouverte de lierre ou de rosiers grimpants, ces feuilles ou ces fleurs qui la font sourire ne nous révèlent pas son mystère. Tout poète ou tout chroniqueur qui passe devant elle se croit tenu, aujourd'hui, de lui adresser des louanges. On ne compte plus les poèmes, les couplets, les tirades, les articles qu'elle inspire. Dans le roman ou les pièces de théâtre on vante ses vieilles pierres, son âtre, ses armoires, ses confitures, on s'attendrit sur elle, on s'extasie sur elle, on la traite avec cette bienveillance qui, dans la société contemporaine, est

(1) *La Maison.*

réservée aux morts. Chacun a dans son passé une vieille maison, touchante comme une lettre de deuil. Méfions-nous de ces exaltations, de ces effusions, de ces accès de sensiblerie. Les plus sincères se contentent de se pleurer en elles. La maison est autre chose, quelque chose de fort et de grave qui n'a rien à démêler avec ces descriptions pittoresques ou ces récriminations stériles. Ce qu'elle est, quelqu'un va nous le dire, non pas un poète, mais un historien, et l'un des plus grands du dix-neuvième siècle, un maître de l'école de Maistre, Bonald et Le Play : Fustel de Coulanges. « La maison, nous dit-il dans *la Cité antique*, la maison d'un Grec ou d'un Romain renfermait un autel : sur cet autel il devait y avoir toujours un peu de cendre et des charbons allumés. C'était une obligation sacrée pour le maître de chaque maison d'entretenir le feu jour et nuit. Malheur à la maison où il venait à s'éteindre ! Chaque soir, on couvrait les charbons de cendre pour les empêcher de se consumer entièrement ; au réveil, le premier soin était de raviver ce feu et de l'alimenter avec quelques branchages. Le feu ne cessait de briller sur l'autel que lorsque la famille avait péri tout entière : foyer éteint, famille éteinte, étaient des expressions synonymes chez les anciens. »

Ce feu qu'on surveille est une sorte d'être, de dieu. « Il a de l'homme la double nature : physiquement, il resplendit, il se meut, il vit, il procure l'abondance, il prépare le repos, il nourrit le corps ; moralement, il a des sentiments et des affections, il donne à l'homme la pureté, il commande le beau et le bien ; il nourrit l'âme. On peut dire qu'il entretient la vie humaine dans la double série de ses manifestations. Il est, à la fois, la source de la richesse, de la santé, de la vertu... »

Tout, dans la vie des anciens, va découler de cette religion domestique. Le culte des ancêtres ne se distingue pas du culte du feu. Chaque famille a son tombeau, à quelques pas de la porte, « afin que les fils, en entrant ou sortant de leurs demeures, rencontrassent chaque fois leurs pères, et chaque fois leur adressassent une invocation ». Ainsi l'ancêtre restait au milieu des siens ; invisible, mais toujours présent, il continuait à faire partie de la famille et à en être le père. Lui, immortel, lui, heureux, lui, divin, il s'intéressait à ce qu'il avait laissé de mortel sur la terre ; il en savait les besoins, il en soutenait la faiblesse. Et celui qui vivait encore, qui travaillait, qui, selon l'expression antique, ne s'était pas encore acquitté de l'existence, celui-là avait près de lui ses guides et ses appuis : c'étaient ses pères. Au milieu des difficultés, il invoquait leur antique sagesse ; dans le chagrin il leur demandait une consolation, dans le danger un soutien, après une faute son pardon.

Et vous comprenez, dès lors, l'importance du mariage. Pour la jeune fille, se marier, c'est quitter l'autel de famille auquel elle sacrifiait chaque jour ; désormais, elle invoquera le foyer de l'époux. Et pour le jeune homme, c'est admettre une étrangère aux cérémonies de son culte auxquelles tous ses morts sont mêlés. Les morts eux-mêmes sont intéressés à la durée de leur descendance : *une famille qui s'éteint, c'est un culte qui meurt.*

De même, le culte domestique régit la propriété. Ils ne sont point séparés. C'est la fortune qui est immobile et l'homme qui passe, parce que la fortune, c'est la continuation du feu. Au début, le testament n'existe pas, et l'aîné garde naturellement la maison paternelle, la maison.

Ainsi le droit privé a précédé toute législation de la cité. L'ancien droit a pris naissance dans la famille. Sur le père repose le culte domestique. Sur lui reposera pareillement tout le droit. Il n'est pas seulement « l'homme fort qui protège et qui a aussi le pouvoir de se faire obéir ; il est le prêtre, il est l'héritier du foyer, le continuateur des aïeux, la tige des descendants, le dépositaire des rites mystérieux du culte et des formules secrètes de la prière. Toute la religion réside en lui. »

Voilà ce que fut le foyer à l'origine de la société antique. Fustel de Coulanges, qui en indique les caractères, insiste sur le caractère religieux. « Il paraîtra peut-être bien étrange, conclut-il, de compter l'amour de la maison parmi les vertus ; c'en était une chez les anciens. Ce sentiment était profond et puissant dans leurs âmes. Voyez Anchise qui, à la vue de Troie en flammes, ne veut pourtant pas quitter sa vieille demeure. Voyez Ulysse, à qui l'on offre tous les trésors et l'immortalité même, et qui ne veut que revoir la flamme de son foyer (1). Avançons jusqu'à Cicéron : ce n'est plus un poète, c'est un homme d'État qui parle : « Ici est ma religion, ici est ma race, ici les traces de mes pères ; je ne sais quel charme se trouve ici qui pénètre mon cœur et mes sens. » Il faut nous placer par la pensée au milieu des plus antiques générations, pour comprendre combien ces sentiments, affaiblis déjà au temps de Cicéron, avaient été vifs et puissants. Pour nous, la maison est seulement un domicile, un abri ; nous la quittons et l'oublions sans

(1) Voir aussi l'Alceste d'Euripide honorant l'autel domestique avant de quitter la maison.

trop de peine, ou, si nous nous y attachons, ce n'est que par la force des habitudes et des souvenirs. Car, pour nous, la religion n'est pas là ; notre Dieu est le Dieu de l'univers, et nous le trouvons partout. Il en était autrement chez les anciens ; c'était dans l'intérieur de leur maison qu'ils trouvaient leur principale divinité, leur providence, celle qui les protégeait individuellement, qui écoutait leurs prières et exauçait leurs vœux. Hors de sa demeure, l'homme ne se sentait plus de dieu ; le dieu du voisin était un dieu hostile. L'homme aimait alors sa maison comme il aime aujourd'hui son église (1). »

Et sans doute la maison n'est plus un temple, mais elle se souvient de l'avoir été. Si Dieu ne l'habite plus spécialement, la pensée, sinon le culte des morts, y persiste. Elle symbolise la famille, et la famille, comme l'a définie M. Paul Bourget dans la préface du *Tribun*, « c'est le temps derrière l'individu, cette force de durée mystérieuse et souveraine, hors de laquelle tout est mince, chétif, de qualité médiocre, surtout la personne humaine. »

Dès lors il n'est plus question, seulement, de pierres, de bois, ni même de rosiers grimpants. Une âme est dans la maison qui ne veut pas mourir, parce que tout un passé mourrait avec elle, toute une tradition indispensable à l'orientation de l'avenir (2).

Ceux qui connaissent l'âme mystérieure des choses, les paysans et les poètes, ne s'y sont pas trompés. Aujourd'hui encore, si vous demandez à la campagne combien d'habitants a tel village, on vous répondra :

(1) *La Cité antique*, p. 109.
(2) Voir la note II, *la Voix de la maison.*

— Il y a tant de feux.

Car on continue de compter par familles, et non par individus. Le feu, c'est la famille.

Il y a peu de temps, égaré à la chasse dans les montagnes de Savoie, j'eus beaucoup de peine à trouver, à la nuit tombante, une maison pour m'abriter. Mais c'était une maison froide et peu hospitalière, habitée par un vieil homme qui me reçut sans plaisir.

— Pouvez-vous me loger pour la nuit? lui demandai-je.

Il me répondit d'un ton bourru :

— Ce n'est pas une maison ici.

— Comment, ce n'est pas une maison?

— Non : une maison sans feu n'est pas une maison. Plus bas, vous en trouverez une : moi, ma femme est partie et mon feu est éteint.

Plus bas, je découvris en effet un toit de chaume, un vrai toit, comme aurait dit mon homme, un toit d'où montait un mince filet de fumée bleue. Ainsi ai-je appris qu'une maison n'est pas une maison sans un panache de fumée (1). Comme un ancien, cet homme avait le sentiment que le foyer ne doit jamais s'éteindre.

Et voyez le geste machinal des enfants qui sur une feuille de papier blanc dessinent une maison. Ils font un carré pour la façade, d'autres petits carrés pour les portes et les fenêtres, une sorte de trapèze allongé pour le toit, et là-dessus ils ajoutent des ronds pour la fumée. Jamais ils n'oublient la fumée.

Le respect sacré de la paternité s'est transmis dans les familles françaises jusqu'à la Révolution. Comme

(1) Voir la préface de *la Neige sur les pas.*

un ancien encore, Rétif de la Bretonne appelle son père, dans *Mon Village*, son *dieu visible.*

Nous avons vu, dans Fustel de Coulanges, comment se transmettait l'héritage avec le culte du foyer. Un poète d'aujourd'hui, M. Charles de Pomairols, va nous montrer comment le père défunt continue d'assister l'héritier :

APRÈS LA MORT DU PÈRE

Cette terre, ces champs, ces vignes, que mon père
Remplissait tout le jour de son geste puissant
Et qu'il entretenait dans leur beauté prospère,
Sont vides... et c'est moi qui gouverne à présent.

Les générations tour à tour se remplacent,
Dit le sage insensible avec tranquillité.
Ces froids raisonnements par où les pleurs s'effacent
Ne pénétreront pas dans mon cœur révolté !

Oh ! non, non !... d'aussi loin, père, qu'il me souvienne,
Dès le premier éveil de mes regards d'enfant,
Cette terre fut vôtre, ô père, et non pas mienne !
Elle n'est pas à moi, le respect le défend.

Elle est à vous encore, et mes yeux sont humides.
Lorsque pour commander ma voix s'élève ici,
Et lorsque je m'essaie à des ordres timides,
J'interroge tout bas : « Père, est-ce bien ainsi ? »

C'est votre œuvre qui dure et vous êtes le maître.
Si mon cœur acceptait que ce fût oublié,
Je craindrais de vous voir, ô mon père, apparaître
Sous l'ombre de vos bois comme un spectre affligé.

Vingt ou trente siècles ont passé depuis la fondation du foyer dans la société antique, telle que nous la

montre Fustel de Coulanges. Et, vous le voyez, le même sentiment, à de certaines profondeurs, se retrouve, non pas seulement de respect, mais d'association. L'héritier ne gouverne pas seul : ses pères gouvernent avec lui. Dès lors, comment prendrait-il une décision sans les consulter? Jadis, il eût offert un sacrifice, aujourd'hui il s'inspire de leurs exemples. Une terre n'est plus une terre, une maison n'est plus une maison : elles sont le témoignage vivant d'une présence invisible, celle de tous les morts qui sont restés chez eux.

Dans un autre poème, *le Devoir de l'aîné*, M. Charles de Pomairols va confronter l'héritier avec ses frères et sœurs dont l'héritage est détaché du sol, qui emportent dans leur cœur leurs dieux lares pour les installer eux-mêmes au foyer qu'ils bâtiront. Et cette confrontation est traitée avec un art d'une infinie délicatesse

Lorsque le père mort, lorsque la mère morte
Ont, pour ne plus rentrer jamais, franchi la porte,
Bientôt frères et sœurs quittent le toit aimé
Où doit commander seul et prospérer l'aîné.
Dispersés, désunis par l'ingrate fortune,
Ils ne sont plus chez eux dans la maison commune
Où, par le nouveau maître et les vieux serviteurs,
Ils sont de temps en temps reçus en visiteurs.
Ils ne sont pas jaloux des biens, de la richesse ;
Le souci plus profond qui les met en tristesse,
C'est que le pur trésor du cœur, le souvenir,
A cessé désormais de leur appartenir,
Et qu'une fantaisie, un caprice du maître
Peut changer ces beaux lieux si doux à reconnaître
En un désert sans nom d'où seront effacés
Les vestiges anciens de leurs bonheurs passés.
Ils se taisent, émus d'une pudeur contrainte.
Mais l'aîné, dans sa force, a deviné leur crainte,

Et, jeune novateur, s'il rêve des projets
Qui pourraient attenter aux lieux, aux chers objets
Où tous ont droit encor par l'âme et par le culte,
Avant de rien changer, il retarde, il consulte,
Et dit, plein de réserve et de douce vertu :
« Sœur, est-ce ton avis? Frère, qu'en penses-tu? »

Ces vers sont beaux, sans doute, mais laissons la parole à un autre poète que M. de Pomairols reconnaît pour son maître, écoutons le plus grand de nos lyriques. Après bien des voyages sur *la haute mer du monde*, revenu un jour d'octobre au pays natal, Lamartine, dans *la Vigne et la Maison*, a véritablement senti passer sur lui le souffle de ses morts ressuscités, et tout son être en a frissonné comme vibraient, sous le vent, les lyres suspendues par les Hébreux aux saules du Jourdain. *A l'ombre de la maison de son père*, il a imaginé le fameux dialogue entre son âme et lui. « Contemple », dit-il à son âme,

Contemple la maison de pierre
Dont mes pas usèrent le seuil...

C'est la vision extérieure, la description dont se contentent, pour nous attendrir, nos chroniqueurs à la mode qui ont toujours un couplet à placer sur la poésie des vieilles maisons. Nous savons qu'il y a autre chose. L'âme ne s'y trompe pas. Elle va directement au sens intérieur qu'abritent ces pierres :

Que me fait le coteau, le bois, la vigne aride?
Que me ferait le ciel, si le ciel était vide?
Je ne vois en ces lieux que ceux qui n'y sont pas...

Vient alors la magnifique évocation de la maison à

la fois corps et âme, de la maison habitée à perpétuelle demeure, de la maison vivante :

Efface ce séjour, ô Dieu, de mes paupières,
Ou rends-le-moi semblable à celui d'autrefois,
Quand la maison vibrait comme un grand cœur de pierre
De tous ces cœurs joyeux qui battaient sous ses toits !

A l'heure où la rosée au soleil s'évapore,
Tous ces volets fermés s'ouvraient à sa chaleur,
Pour y laisser entrer, avec la tiède aurore,
Les nocturnes parfums de nos vignes en fleur.

On eût dit que ces murs respiraient comme un être
Des pampres réjouis la jeune exhalaison ;
La vie apparaissait rose, à chaque fenêtre,
Sous les beaux traits d'enfants nichés dans la maison.

La respiration des murs, le cœur de pierre qui vibre : c'est que la maison est un être vivant. Voilà ce qu'on ne sait plus. Et voyez comme elle est jeune dans sa vétusté, avec ces visages d'enfants qui rient aux fenêtres ! Mais de la maison de la terre, le poète va faire, dans une strophe finale, la Maison éternelle :

Ce passé, doux Eden dont notre âme est sortie,
De notre éternité ne fait-il pas partie?
Où le temps a cessé tout n'est-il pas présent?
Dans l'immuable sein qui contiendra nos âmes
Ne rejoindrons-nous pas tout ce que nous aimâmes
Au foyer qui n'a plus d'absent?

Je ne sais pas de plus belle paraphrase du dogme de la résurrection de la chair et de la divine parole : *Ego sum resurrectio et vita...*

De cette ode de Lamartine au foyer, je veux rapprocher le témoignage d'un savant. Lorsque la muni-

cipalité de Dôle fit apposer une plaque de marbre sur la maison où Pasteur était né rue des Tanneurs, Pasteur, prié à la cérémonie, adressa à ses parents une invocation publique où il leur dédia toute sa vie chargée d'œuvres, toute sa vie d'un développement si prodigieux et d'un rythme si simple qui arracha à la nature les dangereux secrets des infiniment petits pour préserver successivement de leurs atteintes les animaux et l'homme : « O mon père et ma mère, s'écria-t-il, ô mes chers disparus, qui avez si modestement vécu dans cette petite maison, c'est à vous que je dois tout... » Et sans doute il oublie dans ce transport l'élément spécial du génie, la part du particulier, de l'accidentel. Mais formé par l'expérience, il remonte aux origines et nie la spontanéité dans l'ordre immatériel comme dans l'ordre physique. Une biographie des grands hommes comporterait dans un premier chapitre l'histoire, trop souvent mal connue, de leurs ancêtres : on y trouverait de premières ébauches incomplètes de leurs types ou des forces éparses qui pour eux s'assemblèrent. Un grand homme est le plus souvent l'aboutissement d'une longue lignée d'honnêtes gens. Ni le savant, ni le poète ne revendiquaient leur gloire pour eux seuls. Ils la revendiquent pour la maison.

IV

Si j'ai voulu pénétrer, guidé par Fustel de Coulanges, l'âme même de la maison, plutôt que de m'attarder à ces inutiles et faciles descriptions extérieures

qui sont devenues aujourd'hui dans la presse des lieux communs, c'est dans un dessein prémédité. Ne vous ai-je pas dénombré les ennemis de la maison? Parmi ces ennemis, si les uns dépendent de nous, les autres sont hors de nous. Résister aux désirs de voyage, de déracinement, de liberté, résister à la mode, vouloir cultiver son domaine héréditaire fidèlement, ne suffira pas toujours. Comme les Mélouga, on peut rencontrer la défaite légale ou les difficultés économiques. Comment dès lors maintenir la maison? Si elle s'écroule, ne faut-il pas l'abandonner?

Les anciens avaient déjà prévu ces coups de destin. A l'intérieur de la maison, la résumant, n'y avait-il pas l'autel domestique? Énée emporte ses dieux lares quand Troie est en flammes. Et sans doute la demeure de famille et le cimetière rapproché ont une autorité particulière. Notre cœur est si faible que toute vision directe donne plus d'élan à nos sentiments intimes, tandis que l'absence risque d'apporter l'oubli. Cependant l'âme de la maison est pareille à une présence invisible : elle aussi, comme les dieux lares, s'emporte.

***

Sur le bateau qui m'emmenait à Corfou et qui longeait la côte d'Épire, j'ai appris l'histoire de Parga et veux vous la répéter. Ce n'est qu'un épisode de l'éternelle histoire des patries qui se reconstituent avec de la *terre* et des *morts*. Il pourra servir à illustrer ma conclusion.

Parga est une petite ville de l'Épire, entourée de vignes et de bois d'oliviers, aux mœurs patriarcales. Comme Argos autrefois, elle méritait le surnom de

Parga aux belles femmes. L'étranger qui, d'aventure, passant par là, les voyait à la fontaine, portant l'amphore sur la tête que protégeaient les tresses entrelacées, songeait aux temps bibliques. Mais elles ne regardaient pas l'étranger. Or Parga, au commencement du dix-neuvième siècle, était menacée par Ali-Pacha, le terrible et puissant maître de Janina. Après l'avoir repoussé une première fois, au prix d'un héroïsme prodigieux, Parga en 1815 se mit sous la protection de l'Angleterre. Mais elle fut oubliée dans le traité de Paris qui devait régler son sort en même temps que celui des îles Ioniennes et cédée à la Turquie, moyennant le payement par la Porte des biens des habitants qui s'expatrieraient. Parga était trahie et livrée par l'Europe à son pire ennemi.

En vain les Parganiotes firent-ils entendre leurs gémissements et leurs protestations. Ce n'est pas d'aujourd'hui que la force se moque du droit. Ce qui suivit, ce fut un ignoble marchandage. Sans cesse on diminuait le prix d'estimation, on reculait les échéances. Le traité prévoyait qu'Ali devait attendre le départ des habitants pour entrer dans la ville, et voilà qu'un jour on annonce que les soldats d'Ali approchent, qu'ils seront aux portes le lendemain. Va-t-on organiser la résistance, comme en 1814? Mais on n'a pas d'armes, pas de munitions. Alors se passa une scène extraordinaire. On était à la veille de Pâques : la population se réunit à l'église et de là, conduite par ses prêtres, elle se dirige au cimetière. *Chacun creuse sa part du champ sacré, chacun ouvre la sépulture des siens et cueille, dans la terre bénie qui la couvre, les ossements de ses pères* (1). On réunit ces restes

(1) *Les Réfugiés de Parga*, poème de Jean Béchet.

mortels des aïeux sur un bûcher et l'on y met le feu.

Mais tous les ossements ne furent pas brûlés. Quelques Parganiotes, dans leur piété filiale, préférèrent emporter avec eux, dans leur errante destinée, « ces os animés autrefois par des âmes libres ».

A la sortie du champ des morts on se dirigea vers la mer. Ce fut un départ désespéré : les mères baignaient une dernière fois leurs enfants dans les eaux pures de la patrie, comme pour les consacrer par une sorte de baptême, les jeunes gens, les vieillards se mettaient à genoux pour baiser la terre qu'ils ne reverraient plus, et quelques-uns grattaient cette terre avec leurs ongles pour en emporter une motte. Puis on monta dans les barques, et les barques se divisèrent, les unes gagnant la petite île de Paxo, les autres se dirigeant sur Corfou.

Un siècle presque a passé. Dans la nouvelle guerre des Balkans, Parga reprise sur les Turcs est redevenue une ville grecque. Et savez-vous ce que viennent de faire, il y a quelques mois seulement, les descendants de ceux qui émigrèrent à Paxo et à Corfou? Ils sont rentrés dans leur pays qu'ils ne connaissaient pas, et ils n'y sont pas rentrés seuls. Eux aussi, avant de s'embarquer, ont couru au cimetière. Eux aussi, ils ont déterré les ossements des ancêtres qui avaient déjà l'habitude du voyage, et ils les ont rapportés à Parga. Et avec ces ossements, ils ont apporté les restes des générations de l'attente, des générations qui n'avaient pas vu luire le jour de la liberté et qui ne pouvaient ainsi dormir décemment leur dernier sommeil.

Les barques chargées ont gagné la côte d'Épire. Et ce fut une descente délirante sur le sol de la patrie retrouvée : on s'embrassait, on pleurait, on prenait

possession de la terre et de l'eau avec les lèvres et les mains. Après quoi, on alla rapatrier les morts.

Après un siècle, l'histoire de Parga, coupée en deux, vient de se resouder comme si les deux lèvres de la blessure n'avaient cessé pendant cent années de se désirer et s'appeler...

***

On emporte les dieux lares, mais il arrive qu'on les rapporte. Gardons la terre, gardons la maison. Ce sont de bonnes conseillères, et des amies dont l'humeur est parfois difficile, mais qui sont loyales et sûres. Cependant, s'il faut les perdre, que du moins l'âme qui s'en échappe continue d'habiter en nous. Avec le passé, les souvenirs, les exemples, avec le sens de la race et la volonté de durer, on construit les temples intérieurs. Une maison n'est pas bâtie qu'avec des pierres, mais avec de la matière vivante.

J'ai lu jadis, dans un ouvrage sur l'Irlande, le récit d'un fait qui pourrait prendre place dans *la Légende dorée*. Au temps de la persécution religieuse, lorsque les églises catholiques furent détruites ou fermées, les prêtres disaient la messe où ils pouvaient, tantôt en plein air, et tantôt, pendant la saison rigoureuse ou quand le temps était mauvais, dans quelque grange que l'on accommodait. Or, on célébrait un jour d'hiver l'office dans un bâtiment lézardé, au plafond bas, et voilà que, sous le poids de la neige qui s'était accumulée, un des murs commença de fléchir, puis céda. Les paysans qui, l'ayant entendu craquer, le surveillaient, s'arc-boutèrent pour soutenir les poutres du toit, et ils les soutinrent jusqu'à

ce que la messe fût achevée, mur vivant, colonnes vivantes qui portèrent le sanctuaire où s'accomplissait le mystère divin.

Ainsi, la maison ne durera que si elle s'appuie sur des murs vivants, sur des colonnes vivantes...

X

UNE FAMILLE D'AUJOURD'HUI [1]

(1) Article écrit le 15 septembre 1917, pendant une permission militaire, et paru dans l'*Illustration* du 29 septembre 1917, sous le titre : *la Maison aux quinze enfants*.

La vie apparaissait rose, à chaque fenêtre,
Sous les beaux traits d'enfants nichés dans la maison

LAMARTINE.

— Alors, vous comprenez, quand j'ai vu qu'il en venait toujours, me dit François Gannaz, de Sallanches, j'ai bâti.

Il a relevé un peu le ton, qu'il laisse d'habitude traîner à la mode savoyarde, sur les dernières syllabes. Il a dit : « J'ai bâti, » avec un accent d'autorité, comme ce général qui, prenant le commandement d'un secteur où les Allemands progressaient, répondait à cette question : « Qu'allez-vous faire? — Attaquer. » C'était sa manière à lui d'attaquer le destin. Il a bâti une grosse maison de trois étages, face au soleil et au mont Blanc dont la neige tantôt se perd dans les nues et tantôt étincelle par ce timide beau jour d'automne. Il a bâti, car il a quinze enfants à loger, quinze enfants qui s'échelonnent de dix-huit ans à treize mois, tous bien portants, vigoureux, les yeux clairs et la bouche prompte à s'ouvrir quand c'est l'heure de la soupe.

Cependant Gannaz, regardant l'alignement de ses troupes fraîches devant la forteresse familiale, ajoute avec un sourire un peu malicieux :

— Ma foi, je crois bien que j'ai eu les yeux plus

grands que les bras. Pourtant les bras sont bons. J'ai vu ce qui convenait, et point ce qui était possible. Mais que voulez-vous? il fallait bien oser.

Il fallait bien oser. Et voilà que me revient à la mémoire une définition étrange, notée au passage dans un livre savoureux de Péguy consacré à la gloire d'Hugo et de Corneille : « *Les pères de famille,* dit Péguy, *ces grands aventuriers du monde moderne.* » J'ai devant moi un de ces grands aventuriers. Tandis que la plupart des gens, bourgeois, paysans, ouvriers, hésitent, se défient, calculent, économisent, ou se restreignent pour mieux accommoder l'existence à leur gré, ils sont quelques-uns qui, sans tant de souci ni d'égoïsme, ont l'audace de créer. Quand les autres ont peur de la vie, ils portent une main hardie sur l'avenir. Ce sont des chefs de race.

Et Gannaz, cette fois, pousse l'audace jusqu'au rire :

— Tout de même, il paraît que ça va s'arranger.

Et il me tend les papiers qu'il vient de recevoir avec en-tête de l'Institut et une belle tête de Minerve casquée. C'est la Sagesse elle-même qui l'approuve. Mais la Sagesse porte un casque : elle recommande d'être en armes, car elle est prudente et sait que nul ne fait sans combattre un long chemin dans la vie. La principale pièce du petit dossier, c'est un reçu à remettre au percepteur en échange de dix mille francs.

François Gannaz, de Sallanches (Haute-Savoie), est, avec Firmin Verjat, de Buffières (Saône-et-Loire), le premier lauréat de la fondation Étienne Lamy. « *Le revenu de cette fondation,* dit le programme des prix distribués par l'Académie française, *devra être, chaque année, réparti entre des familles de paysans français et catholiques. Les familles choisies seront les plus pauvres,*

les plus nombreuses, les plus chrétiennes de croyances, les plus intactes de mœurs. A deux de ces familles seront donnés deux prix de dix mille francs. Dans des circonstances exceptionnelles, s'il apparaît que vingt mille francs remis à une seule famille ne risquent pas d'y introduire la paresse, mais achèveront d'y rendre meilleur un avenir déjà préparé par de l'intelligence et du travail, ces vingt mille francs pourront former un seul prix... » Or M. René Bazin a fait connaître, par un article de *l'Écho de Paris*, le lauréat de Buffières, ce Firmin Verjat qui a élevé seize enfants, dix fils et six filles, et qui a cinq fils mobilisés, — cinq dont trois, déjà, ont eu la Croix de guerre, cinq miraculeusement échappés aux hasards des batailles. Il a lui-même porté la nouvelle à Buffières, mais Sallanches est si loin que Salanches n'a pas été visitée.

Permissionnaire en Savoie, je n'ai pas résisté au désir de rencontrer mon compatriote Gannaz. Je n'avais que la montagne à traverser. Il est vrai que la montagne est large. Par Megève et Combloux on redescend sur Sallanches et l'on a sur sa droite la chaîne du mont Blanc, masse énorme de glaciers, de pics et de dômes qui, ce matin-là, retenait les nuages et ne se laissait voir que par intervalles. Sallanches, dans la vallée de Chamonix, a la plus belle vue des Alpes. C'est un spectacle exaltant et fortifiant, même aux yeux qui le regardent chaque jour. Le vieux Ruskin, revoyant le mont Blanc après cinq ans d'absence, se sentait rajeuni : « C'est un spectacle, écrivait-il, qui me rend toute la force dont je suis capable pour faire de mon pauvre petit mieux, et devant lequel mes amitiés et mes souvenirs me deviennent plus précieux. » Combien il serait erroné de croire que c'est là une ré-

flexion d'artiste et de lettré! Je ne connais pas de paysan savoyard de la vallée de Chamonix qui ne soit fier et préoccupé de son mont Blanc. Le mont Blanc lui prédit les beaux jours et les tempêtes. Le mont Blanc reçoit le matin et le soir ses premiers et ses derniers regards. Sans qu'il le sache même, le mont Blanc le détourne de la plaine, l'oblige à lever la tête qu'il penche vers la terre tout le long de son travail. Ce n'est pas une éducation inutile.

La fondation Étienne Lamy est déjà devenue populaire. Elle arrive à son heure, quand la France a besoin de fortifier la vie familiale, de combler les vides que la guerre a creusés. Elle suscitera d'autres dons, surtout elle attirera sur les familles nombreuses l'attention, la sympathie, l'amitié. Jadis, on ne les considérait pas sans étonnement, ni même sans ironie. L'ironie est passée de mode. Puisse l'étonnement disparaître à son tour!

De cette popularité j'ai eu sans retard la révélation. Comme je cherchais la maison Gannaz, j'avisai un vieux paysan avec le désir de mener la conversation par le plus long :

— Quoi de nouveau à Sallanches?

Il me parut un peu scandalisé de ma question.

— Comment, quoi de nouveau? Nous avons gagné.

— Qu'avez-vous gagné?

— Le prix donc. Le prix de dix mille francs pour la plus belle famille.

Afin de le pousser à bout, j'invoquai Firmin Verjat, de Buffières (Saône-et-Loire), le concurrent, le rival, le compagnon de gloire.

— Oh! vous n'êtes pas les seuls. Celui de Saône-et-

Loire vous enfonce. Le vôtre *en* a quinze. L'autre *en* a seize.

Mon homme ne s'est pas avoué vaincu. Il a secoué la tête après avoir craché par terre, pour bien me montrer qu'il n'entendait pas avaler sa salive :

— L'autre en a seize : c'est entendu. Mais tous de grands types, ou presque : l'aîné a trente-quatre ans, et le dernier en a huit. J'ai lu ça sur le journal. Alors sa tâche est finie. Tandis que nous...

— Tandis que vous?

— Le dernier n'a qu'un an et nous pouvons avoir encore des espérances.

Ainsi ai-je compris que la commune tout entière espérait la victoire de la famille Gannaz. On chuchotait qu'elle était proposée, on attendait les résultats. Le curé, l'abbé Marchand, qui ne marchande pas ses visites à ses paroissiens, l'adjoint qui fait fonction de maire, M. Gex, avaient beau faire les mystérieux : on savait très bien qu'eux-mêmes n'étaient pas sans inquiétude. Il y a plus de familles nombreuses qu'on ne l'imagine en France ; il y en a qui ont jusqu'à dix-huit et vingt enfants, le croiriez-vous? Mais il n'y a qu'une famille Gannaz : demandez plutôt aux habitants de Sallanches. La famille Gannaz, c'est un peu de gloire qui rejaillit sur la paroisse. Quand on apprit qu'elle était couronnée, toutes les autres familles se réjouirent, reconnaissant l'équité de cet hommage. Cependant François Gannaz continuait à travailler sans aucun souci.

— On a beau besogner, m'a-t-il expliqué : le travail vous passe toujours devant. Il n'y a pas moyen de le culbuter.

Je crois bien, quand on a quinze enfants ! Et pen-

dant qu'il se cognait contre le travail quotidien, un journal annonça que le prix était donné. Il sut par la rumeur publique qu'il était l'un des lauréats. François Gannaz est un de ces paysans de chez nous qui ne s'en laissent pas accroire. Si vous leur jetez dans la figure une bonne nouvelle, ils commencent par en douter et vous répondent : « Peut-être bien, » avec un sourire sceptique. Dix mille francs, ça ne se gagne pas comme ça. En effet, ça se gagne par vingt ans d'un labeur surhumain, d'une confiance résolue et d'une audace à forcer le sort.

— Voilà l'église Saint-Jacques, où *il* s'est marié. Et, plus loin, en remontant la rue, vous trouverez sa maison. Il n'y a pas à s'y tromper : c'est une belle maison.

Une grande et claire maison qui rit par les fenêtres de ses trois étages, une maison festonnée de galeries, de larges balcons où fleurissent des géraniums. Des piquets de haricots joignent le sol au premier étage. Le toit déborde, formant remise, recouvrant la grange.

— Vous l'habitez toute?

— Oh ! que non. Les plus belles chambres, c'est loué aux étrangers. Il faut bien que la maison rapporte.

François Gannaz m'accueille en bras de chemise au seuil de sa demeure. La chemise est de belle toile blanche, toute propre. Il canalisait l'eau d'un bassin pour arroser son jardin. Il quitte son travail et, comme si l'on ne venait pas pour lui, mais pour sa nichée, il envoie les deux ou trois mioches qui le tiraient aux jambes ramasser aux champs leurs frères et sœurs. Car il aime à montrer son armée. Il est de taille moyenne, maigre et le teint basané, le poil noir et les yeux francs, ni timide ni hardi, accoutumé à regarder

en face, ne s'étonnant pas de grand'chose, simple, hospitalier, exempt de vantardise autant que de tristesse et d'inquiétude. Sa femme a surgi de la cuisine, son dernier-né dans les bras. Sans doute elle porte la trace de ses nombreuses maternités et des soucis de son admirable royauté familiale. Pourtant les joues sont encore fraîches et les yeux ont gardé cette expression de candeur qui donne tant de charme aux Vierges des primitifs et qui est presque plus surprenante et jolie sur des visages déjà touchés par l'âge ou la fatigue.

— Quels âges ont-*ils*, madame? ai-je demandé.

Elle a énuméré la longue liste sans hésiter une seule fois, sans trébucher dans les noms ni dans les dates. Ses quinze enfants lui sont tous présents à l'esprit, depuis leur naissance jusqu'au jour qui luit. Dix garçons et cinq filles. Tel est le bilan, et en voici l'ordre :

Pierre-Alexandre, né le 5 mars 1899.
Clovis-Alfred, né le 9 juin 1900.
Alcide-Léonard, né le 4 octobre 1901.
Lucien-Albert, né le 1er novembre 1902.
Fernand-Auguste, né le 19 janvier 1904.
Louis-Zacharie, né le 12 février 1905.
Lucie-Caroline, née le 8 juin 1906.
Léonie-Olympe, née le 28 juin 1907.
Marie-Joséphine, née le 30 juin 1908.
Alice-Dorothée, née le 6 août 1909.
François-Marcel, né le 3 novembre 1910.
Marie-Louise, née le 8 décembre 1911.
Luc-Xavier, né le 16 février 1913.
Gabriel-André, né le 5 novembre 1914.
Jean-Baptiste, né le 10 août 1916.

Tous se sont élancés dans la vie avec une santé robuste, baptisés le lendemain ou le surlendemain de leur naissance, nourris au sein maternel.

— Maintenant, Gannaz, puisque vous m'offrez du cidre nouveau qui a un bon goût pétillant, racontez-moi votre histoire.

— C'est bien simple, m'a-t-il répondu. Elle a trois étages.

J'ai compris qu'elle se confondait avec la construction de sa maison. Et il a repris sans se presser :

— Nous nous sommes mariés à Saint-Jacques, ici près.

— Le 12 avril 1898, a précisé sa femme.

— Nous avions tous les deux vingt-cinq ans. J'avais fini mes trois années de service militaire, au 153ᵉ d'infanterie à Toul. Entre nous deux, pour nous mettre en ménage, nous avions une pièce de 82 francs. Mon oncle et ma tante, qui n'avaient pas d'enfants, nous ont pris pour fermiers, et ils nous ont légué leur avoir. Mais un éboulement de la montagne en a recouvert une partie. C'était à recommencer. Et les enfants rappliquaient. La maison n'avait d'abord qu'un étage. J'ai bâti le second. Il en venait toujours. J'ai bâti le troisième. Plus c'est haut, plus c'est beau, à cause du mont Blanc qui est en face.

Et comme nous regardions en l'air, j'ai vu dans le ciel bleu qu'il y avait encore place au besoin pour d'autres étages.

— Ma femme ne voulait pas que les enfants s'éloignent. Ce n'est pas une raison parce qu'on en a beaucoup pour les laisser vagabonder. Alors j'ai acheté une propriété à côté. C'était bien un peu cher, parce que c'est du beau terrain. Le Crédit foncier m'a

prêté les fonds. J'avais déjà emprunté pour la maison. Comme ça, on a les enfants sous la main. On sait ce qu'ils font et ce qu'ils ne font pas. Ils ne fréquentent pas la rue.

— Et vous devez encore beaucoup d'argent?

— Oh ! beaucoup, mais la maison et la terre valent davantage.

— Est-ce que l'Académie paie toutes vos dettes?

— Mon Dieu, non. Je crois bien que ça va à dix-huit mille, peut-être dix-neuf en chiffres ronds. Mais ça se payera. Les enfants, c'est l'avenir.

Sa femme le regardait avec une sorte d'admiration.

— Il est toujours content, dit-elle. Moi, des fois, ça me tracasse. C'est le vêtement, et c'est la nourriture, tantôt l'un, tantôt l'autre, et tantôt les deux à la fois. Rien que le pain, ça va à trois mille kilogrammes par an.

— Trois mille kilogrammes, madame?

— Demandez au boulanger. La note est payée, mais c'est bien lourd. Le soir, je dors encore, parce que c'est la fatigue, mais, sur les deux heures du matin, si je me réveille, je commence à me tourmenter : tant de tabliers qu'il faut pour l'école, et tant de paires de sabots. Et là-dessus tout augmente. Alors je pense que tous les enfants se portent bien : on ne peut pas tout avoir, n'est-ce pas? Quant à mon homme, il dort comme une souche.

J'ai lu jadis dans le volume de Charles de Ribbes, disciple de Le Play, sur les *Livres de raison* qui sont la chronique de la famille française, l'histoire de Louis Dulaurens qui, sans fortune, avait élevé dix enfants. Quand sa femme était découragée, il l'admonestait avec douceur sur son peu de foi : « Il ne faut point,

lui écrivait-il, avoir espoir aux hommes : tout en Dieu. Étant chrétienne comme vous l'êtes ne vous fâchez de rien : tout en Dieu qui est le père commun de nous tous et qui vous mandera ce qui est nécessaire. » Les méthodes n'ont point changé, et c'est ainsi que François Gannaz réconforte sa femme. L'effigie du Christ règne dans la maison. Et quand le poids fait plier les épaules — ce poids qui se multiplie par quinze pour le vêtement, pour la nourriture, pour les maladies, pour les angoisses — il y a encore la prière.

— Pourvu qu'ils soient tous là ! dit la femme, et son regard a vite fait le compte.

Ils sont tous là maintenant, les uns bruns, les autres blonds, depuis l'aîné, Pierre, que guette la guerre, jusqu'au plus petit, Jean-Baptiste, qui ne marche pas encore. Ils se sont rangés, presque par rang de taille, le long de la balustrade, comme ces hirondelles posées côte à côte sur les fils télégraphiques et qui se serrent les unes contre les autres avant le grand départ pour les pays inconnus. Leur grand départ, ce sera leur vie individuelle : mais ils se souviendront toujours d'avoir été ainsi pressés et réunis dans les mêmes tendresses et les mêmes soins, et ils trouveront dans leur nombre même aide, assistance et refuge.

Les six plus grands sont des garçons. Il faut arriver à la septième, Lucie, qui n'a que onze ans, pour que la mère trouve une collaboratrice. C'est là une aggravation de travail. Les filles aînées soignent et gardent les plus petits. Ici, la mère n'a pu compter que sur elle. Le soir, elle rentre son monde comme une poule ses poussins. Le repas du soir a lieu en commun, dehors l'été, à la cuisine l'hiver ou les jours de pluie. Chacun, rentrant, trouve à sa place son assiette de

soupe et un morceau de pain. Quand l'appétit est bien aiguisé, le morceau paraît quelquefois court. Et après le repas du soir, la prière se dit encore en commun.

— Nous avons ajouté un *Pater*, me confie Gannaz.

— Vous avez ajouté un *Pater?*

— Oui, pour ce M. Lamy de Paris.

L'avenir de François Gannaz est loin d'être assuré. Mais le prix Lamy a permis aux deux époux d'envisager cet avenir avec sérénité. Il reste encore quelques dettes, huit ou neuf mille francs. Cela ne tentera-t-il personne? Le bonheur appelle le bonheur, et la charité n'a jamais fini de parcourir le monde...

Quand on revient de voir des villages morts et une terre meurtrie, c'est un beau spectacle à contempler que la maison de François Gannaz, avec ses trois étages, ses pots de géraniums, le verger qui la borde, le mont Blanc qu'elle regarde, la paix qui l'habite et la rangée fleurie des quinze enfants sur la balustrade. Sur les murs ruinés, sur le sol défoncé par les obus, la nature qui travaille sans relâche s'applique à faire pousser de l'herbe et des fleurs. Les enfants de France, c'est la végétation qui va recouvrir les abîmes des générations englouties par la guerre. Une famille Gannaz, rassemblée sous un toit solide, c'est le sourire et c'est la promesse de la France éternelle

NOTES

I. — *L'Habitation de famille* (1).

L'Office central m'a fait un honneur inattendu en m'invitant à prendre la parole à son assemblée générale. Quand je rencontrai, il y a longtemps déjà, son fondateur, Léon Lefébure, chez mon illustre compatriote, le marquis Costa de Beauregard que passionnaient aussi les œuvres de bienfaisance, je n'imaginais pas alors que rien au monde pût dépasser en importance la littérature. Je lui parlai donc de son livre, *Portraits de croyants*, ne voyant en lui qu'un auteur, et même estimant, à la maturité de son visage, qu'il avait peu produit. Je ne savais pas encore que d'autres soucis l'occupaient et qu'il appartenait à cette école qui n'est pas un cénacle littéraire mais un cénacle d'apôtres, l'école de la charité. Frédéric Ozanam lui avait appartenu pareillement, Frédéric Ozanam dont votre éloquent rapporteur, M. des Rotours, citait l'an dernier cette phrase digne d'un Pascal : « Nous ne voyons Dieu que des yeux de la foi ; mais les pauvres, nous les voyons des yeux de la chair. Ils sont là, nous pouvons mettre le doigt et la main dans leurs plaies, et les traces de la couronne d'épines sont visibles sur leur front. Nous devrions tomber à leurs pieds et leur dire avec l'apôtre : *Tu es Dominus et Deus meus!* Vous êtes

(1) Discours prononcé le 12 juin 1914, à l'Assemblée générale de l'Office central des Œuvres de bienfaisance clôturant le congrès d'économie sociale consacré à la Crise du logement à la ville et à la campagne.

nos maîtres et nous serons vos serviteurs ; vous êtes les images visibles de ce Dieu que nous ne voyons pas, mais que nous aimons en vous aimant. » Commentaire admirable de la parole du Christ : « Il y aura toujours des pauvres parmi vous et alors la charité ne passera jamais. » Dans la renommée d'un Ozanam, ses ouvrages sur l'Italie et sur Dante, de quel poids pèsent-ils auprès de la création de cette Société de Saint-Vincent-de-Paul qui comptait huit membres en 1833 et qui, répandue dans le monde entier, en compte aujourd'hui plus de cent mille et distribue quinze millions aux pauvres? De même, *les Portraits de croyants* ne sont que la galerie de tableaux — une galerie où sa place est marquée — dans le palais que Léon Lefébure a construit à la charité en fondant l'Office central, cet Office central qui met de l'ordre dans la bienfaisance et qui sert d'intermédiaire entre les pauvres et les riches aujourd'hui plus séparés qu'ils ne l'ont jamais été, car où se rencontreraient-ils? Ils n'habitent ni les mêmes maisons, ni les mêmes quartiers, et l'été l'on abandonne les propriétés de campagne où l'on connaissait du moins les paysans, pour les villégiatures où l'on retrouve les mêmes visages et les mêmes potins qu'à la ville.

Léon Lefébure fut un homme d'action. Si les deux présidents de l'Office central, M. le marquis de Vogüé et M. le bâtonnier Devin, par l'aimable intermédiaire de l'administrateur M. de Goyon, ont fait appel, cette année, pour prononcer le discours d'usage, à un romancier, c'est qu'ils ont estimé, sans doute, qu'il n'y a pas de cloisons étanches entre la littérature et la vie. L'une fournit ses éléments à l'autre qui les fixe et les encadre. On ne saurait témoigner à l'art un mépris plus insultant qu'en estimant indifférente la représentation qu'il donne de cette vie, à quoi il doit tout. Derrière l'œuvre d'art, il y a toutes les sensibilités frémissantes

qui attendent d'elle leur aliment. Elle leur doit la vérité, et non pas une vérité fragmentaire, mais cette vérité qui ne méconnaît pas les lois indispensables à la durée de la société.

La réunion de l'Office central composant le dernier chapitre de ce congrès de la Réforme sociale qui fut consacré à l'une de ces enquêtes à la manière de Le Play, *la Crise du logement à la ville et à la campagne*, il m'a paru qu'un sujet s'imposait plus particulièrement à notre méditation : *l'Habitation de famille*. M. le bâtonnier Devin vous a rappelé tout à l'heure que ce sujet pouvait convenir à l'auteur de *la Maison*. Il a l'habitude de gagner ses causes, et il m'a défendu avec tant de bienveillance et de charme que vous êtes prêts à m'acquitter avant de m'avoir entendu. Je le remercie d'une sympathie qui m'a touché très spécialement, car elle me vient d'un grand confrère. J'ai appartenu, moi aussi, au barreau et ne l'ai pas quitté sans mélancolie. Je sais tout ce qui s'y dépense de valeur et de dévouement, et je n'ignore pas que lorsqu'un avocat de Paris a prononcé ce nom et ce titre : *M. le bâtonnier Devin*, nom et titre sont synonymes d'honneur, de probité et de travail.

Je ne suis pas le premier qui, à l'Office central, aie consacré un livre à *la Maison*. Le marquis de Vogüé, votre président honoraire, en écrivant l'histoire d'*Une Famille vivaraise*, la sienne, a rebâti une maison française. Il a montré le lien étroit qui unit la race au sol, et qui fait d'une demeure de famille le témoignage des pierres, des pierres vivantes, en faveur des traditions. Les romanciers cherchent à immobiliser la vie présente, comme les historiens fixent la vie du passé. Les modes et les apparences changent, mais le fond essentiel reste le même. C'est pourquoi nos romans d'aujourd'hui, s'ils s'appuient sur le fondement solide de la réalité, doivent rejoindre l'expérience humaine de l'histoire.

***

Parler à Paris de l'habitation familiale, n'est-ce pas un paradoxe? Jean-Jacques Rousseau appelait Paris un désert d'hommes. C'est plutôt un désert de pierres. Il n'y a plus de maisons, il n'y a plus que des immeubles de rapport. Rappelez-vous la célèbre malédiction que lançait Louis Veuillot et qui est la plus dure invective jetée au Paris moderne, tel que le façonnent nos architectes et nos maçons pour la satisfaction de notre désir perpétuel de changement :

« Dans le Paris nouveau, il n'y aura plus de demeure, plus de tombeau, plus même de cimetière. Toute maison ne fera qu'une case de cette formidable auberge où tout le monde a passé et où personne n'a souvenir d'avoir vu personne. Qui habitera la maison paternelle? Qui priera dans l'église où il a été baptisé? Qui connaîtra encore la chambre où il entendit un premier cri, où il reçut un dernier soupir? Qui pourra poser son front sur l'appui d'une fenêtre où, jeune, il aura fait ces rêves éveillés qui sont la grâce de l'aurore dans le jour long et sombre de la vie? O racines de joie arrachées de l'âme humaine? Le temps a marché, la tombe s'est ouverte, et le cœur qui battait avec mon cœur s'est endormi jusqu'au réveil éternel. Pourtant quelque chose de nos félicités mortes habitait encore ces humbles lambris, chantait encore à cette fenêtre. J'ai été chassé de là, un autre est venu s'installer là ; puis ma maison a été jetée par terre et la terre a tout englouti, et l'ignoble pavé a tout recouvert. Ville sans passé, pleine d'esprits sans souvenirs, de cœurs sans larmes, d'âmes sans amour ! Ville des multitudes déracinées, mobile amas de poussière humaine, tu pourras t'agrandir et devenir la capitale du monde ; tu n'auras jamais de citoyens ! »

Chacune de nos provinces avait son type de maison, comme elle avait ses coutumes et ses costumes. A l'âge où les idées ne sont encore que des images, la maison communiquait à l'enfant le sentiment inoubliable d'un ordre qui l'avait précédé, qui s'imposait à lui, qu'il ne devait pas déranger et qu'à son tour il maintiendrait. La jeunesse pouvait venir avec l'ardeur et la mobilité de ses impressions, la maison — refuge où l'on est toujours bien accueilli, qui apaise et réconforte, — gardait son prestige et sa chère autorité. Elle se confondait avec la famille.

Les immeubles de Paris ne parlent pas ce langage. C'est l'appartement anonyme et uniforme. On peut encore, on peut toujours en faire un foyer. Il suffit de savoir l'orner d'une certaine manière qui l'échauffe, qui lui ôte son air de neutralité et d'indifférence. Certaines femmes ont le génie de cette transformation. Il en est qui, en voyage, semblent transporter leur home partout avec elle : quelques photographies, une pièce d'étoffe sur une malle, la disposition des meubles, et voilà une chambre banale qui s'individualise et prend un caractère personnel.

Mais, après la maison, voici que le foyer lui-même est menacé. Le riche s'en passe et le pauvre ne peut en fonder. Un foyer qu'on se plaît à embellir et perfectionner, c'est l'acceptation d'un bail à longue durée et l'on ne veut plus recevoir de chaînes. Il faut qu'on puisse partir dès qu'on en éprouve le désir. On trouve maintenant, chez les tapissiers à la mode, non plus seulement des mobiliers, mais des chambres toutes préparées, meublées avec un raffinement qui a prévu l'usage du moindre recoin et qui a si bien tout prévu qu'aucune place n'est réservée à la fantaisie, à la tendresse, à l'intimité. Il suffit de prendre les mesures, et toute peine d'installation est épargnée : chambres luxueuses, claires et anonymes où il est devenu impossible de rien chan-

ger et qui ne portent la marque d'aucune présence, chambres de parade, de gaieté, de plaisir, impropres à la méditation, au recueillement, au rêve, au deuil.

L'appartement est un lien encore, et l'on commence à préférer l'hôtel où l'on ignore les difficultés du service, où l'on n'a qu'à se laisser vivre sans exercer de commandement ni prendre d'initiative. Mœurs nouvelles dont on aperçoit surtout l'été la manifestation : « Tous les châteaux de France sont à vendre », dit un personnage d'une pièce de M. Lavedan. C'est presque vrai : parcourez les annonces des revues immobilières. Pourquoi? parce qu'on ne supporte plus la campagne et qu'on lui préfère la villégiature où l'on mène la même existence qu'à la ville, avec les mêmes gens. Or la campagne, c'était le dernier contact avec l'homme de la terre. On s'apercevra un jour qu'il est dangereux de l'avoir perdu.

Une autre classe s'oriente aussi vers l'hôtel, mais c'est vers l'hôtel borgne, le taudis à bas prix. Elle y va par contrainte, celle-là. Elle ne demandait qu'à aborder au port, au lieu de rester dans ces maisons mouvantes que sont les « garnis ». Quand vous vous promenez dans Paris et que vous voyez éventrer tout un quartier comme celui de Passy dont les murs jetés bas livrent le secret de retraites profondes, de jardins exquis et embaumés, qui, demain, seront saccagés et remplacés par des montagnes de pierre, quand vous constatez sur tous les points de la grande ville cette fièvre de bâtir qui remplace les anciens immeubles trop bas et mal distribués par d'immenses caravansérails où aucune place n'est perdue, vous songez du moins que tout le monde sera logé. C'est la seule compensation qu'on puisse entrevoir à la suppression de tout pittoresque et de toute diversité. Vous vous trompez : il y a des gens qui ne trouvent plus à se loger, et ce sont les ouvriers. On bâtit, mais pas pour eux. En dix ans,

plus de vingt mille logements leur ont été enlevés. Les immeubles que l'on construit ne leur sont pas destinés. Par contre, le nombre des hôtels meublés augmente. Et c'est pourquoi l'on voit des familles ouvrières, après avoir traîné comme elles pouvaient leurs méchants meubles de taudis en taudis, *tomber en hôtel*, pour employer la forte et douloureuse expression de l'un de leurs défenseurs, M. Coquelin. Elles se débarrassent de leur mobilier qui les gêne, et comment le rachèteraient-elles jamais? Les voilà perdues, obligées de s'entasser dans une seule pièce pour payer moins cher, livrées aux plus infâmes promiscuités, n'ayant plus de foyer et destinées à rouler de plus en plus bas. Que deviendront ces petits garçons, ces petites filles, dont l'enfance n'aura connu que le plaisir de la rue — la rue où l'on a du moins de l'air et de la lumière.

T'es dans la rue, va, t'es chez toi,

disait le refrain d'une chanson d'Aristide Bruant. Et c'est rigoureusement vrai. La rue est la maison de famille. Quant au père et à la mère, ils n'essayent plus de remonter le courant. Ils s'abandonnent à la vie qui les prend et les tord. Le tenancier de l'hôtel garni est généralement marchand de vins. Le père se met à boire. Il s'endette, il est prisonnier, ou c'est lui qu'on chasse. Et la randonnée recommence à travers la ville inhospitalière, non plus cette fois avec une charrette chargée, mais avec un simple baluchon de hardes.

Ne croyez pas que j'exagère. Au contraire, je vous épargne de hideux détails. J'ai consulté bien des enquêtes : elles sont navrantes. Je vous citerai simplement ce passage de l'une d'elles sur le logement des familles nombreuses à Paris :

« Quelques personnes autorisées ont, à plusieurs reprises, dénoncé soit au Parlement, soit au Conseil

municipal, les conditions déplorables dans lesquelles sont logées à Paris les familles chargées d'enfants. N'est-ce pas une honte nationale que les familles qui viennent le mieux en aide à la patrie, en lui préparant des défenseurs, soient précisément celles qui aient le plus cruellement à souffrir de la crise du logement, crise beaucoup moins douloureuse pour les célibataires ou pour les ménages à descendance prudemment mesurée !

« Toutes les personnes mêlées à la vie ouvrière ont partagé l'angoisse de ces parents devant lesquels les portes se ferment d'autant plus vivement que plus grand est le nombre de leurs enfants. Les enfants sont devenus l'effroi des propriétaires, c'est là une vérité qui s'affirme tous les jours davantage. Que de fois n'a-t-on pas vu ce misérable exode de pères et mères courageux, suivis d'une bande d'enfants en bas âge, sollicitant de porte en porte un engagement de location, montrant à des concierges indifférents l'argent du « terme d'avance », mais partout repoussés *pour cause de trop nombreuse famille!*

« Ce ne sont cependant pas les logements salubres ou relativement élégants que visent ces couples désabusés par l'expérience ; ils savent trop bien qu'un escalier à peu près balayé n'est pas fait pour être foulé par les pieds de leurs petits. Connaissant la préférence des propriétaires et des concierges pour les célibataires et les familles restreintes, c'est aux maisons tarées qu'ils s'adressent spontanément, à celles où l'air et la lumière sont parcimonieusement comptés. Acculés à la nécessité de débarrasser la voie publique, ils s'entassent alors dans des rez-de-chaussée ruisselants d'humidité, dans des bouges ignobles où les animaux mêmes ne séjourneraient pas sans danger. Souvent aussi ces familles, dont le nombre des enfants atteste la propreté morale, finissent par échouer dans ces

hôtels mal famés où la police opère de fréquentes descentes. Et c'est ainsi qu'au contact de souteneurs et de filles, des gamins innocents dégénèrent en apaches le plus naturellement du monde.

« Même quand il est de moins bas étage, le « garni » conduit presque toujours la famille qui y tombe à sa perte morale et matérielle ; contaminés par mille germes morbides, les enfants y dépérissent ; privés d'un foyer, les parents s'y dégradent, abandonnent l'habitude de tout travail et vont augmenter la triste masse des déchets sociaux.

« Qui pourrait demeurer indifférent devant tous ces désastres familiaux, trop peu connus malheureusement, parce que disséminés, mais dont la somme atteint la proportion d'un désastre public? »

On a cité bien souvent les terribles pages de La Bruyère sur le paysan. Qu'aurait-il écrit sur ces bouges ouvriers et ne croirait-on pas descendre dans quelque cercle de *l'Enfer* de Dante?

Voulez-vous des chiffres? Les statistiques de M. Bertillon nous donnent celui de 332 000 personnes vivant à Paris dans un état d'encombrement excessif, et de 23 000 ménages de 3 à 10 personnes logés dans deux pièces. Encore négligent-elles les familles entassées dans une seule chambre d'hôtel garni. Toutes les maladies, surtout la tuberculose, et tous les vices sont aux aguets, dans les couloirs, dans les angles de ces appartements immondes, prêts à se jeter sur ces proies qui leur sont livrées.

Dans une brochure sur *la Crise du logement populaire*, M. Marcel Lecoq décrit l'idéal de la maison salubre. Ce n'est pourtant pas un rêve d'une ambition démesurée : « Il suffirait, écrit-il, que les logements de cette maison, baignés d'air et de soleil, soient assez spacieux pour loger, outre le père et la mère, les jeunes gens dans une chambre et les jeunes filles dans l'autre.

Il y aurait aussi assez de place pour que les enfants puissent s'occuper ou jouer auprès de leur mère, sans être obligés de s'éloigner de toute surveillance ; il ne faut pas oublier que l'escalier comme la rue sont mortels pour l'éducation. Le logement devrait être encore suffisamment isolé pour que la famille soit en toute vérité chez elle à son foyer, et que les bruits, les conversations et les querelles du dehors ne puissent franchir le huis clos du logis. » *Il suffirait :* sans doute, mais M. Marcel Lecoq conclut avec découragement : « Or, un logement, comportant ces conditions primordiales, représente, à l'heure actuelle, un logis inaccessible pour le plus grand nombre. »

Inaccessible spécialement aux familles nombreuses. Les familles nombreuses, je vous l'ai dit et il est utile de le répéter, sont aujourd'hui traquées comme des bêtes dangereuses. On refuse de les loger. Il faut qu'elles trichent sur le nombre exact des enfants et qu'elles introduisent ensuite, subrepticement, en fraude, dans des sacs par exemple, la marchandise défendue. Mais quand la supercherie est découverte, c'est le congé inévitable. Voilà des faits qui se passent aujourd'hui, dans un pays où la naissance devrait être particulièrement sacrée, puisque, faute d'hommes, nous risquons de marcher à la déchéance nationale d'année en année.

Y a-t-il un remède à cette crise du logement ouvrier? Sans doute, et je ne vous ai pas tracé ce noir tableau pour vous inviter seulement à le contempler. Quand vous rentrerez chez vous, tout à l'heure, dans vos appartements confortables, peut-être goûterez-vous davantage, par contraste, la bonne exposition, la clarté, l'heureuse disposition, les dimensions des pièces. Songez alors, songez à toutes ces familles nombreuses qui habitent nos cavernes modernes, sans soleil, sans vue, sans air. Songez aux enfants qui ont la rue pour jardin. Alors je suis bien assuré que vous ne resterez

pas sans agir. Mais, autant que possible, ne distribuez pas de secours anonymes. Allez voir. Notre sensibilité est si bornée qu'il faut des visions directes pour l'émouvoir. Demandez des adresses à l'Office central, demandez-en à la Société de Saint-Vincent-de-Paul, au curé, à la mairie. Et quand vous aurez vu, vous sortirez de ces taudis avec le désir de réparer les injustices du sort, avec le sens des obligations que crée la fortune. C'est un terrible engrenage que la charité : si l'on s'y laisse prendre, on ne se ressaisira plus. Et ceux qui ne s'y sont jamais laissé prendre, c'est qu'ils ont des cœurs de pierre et que *le lait de l'humaine tendresse* n'a pas coulé sur leurs lèvres avec le lait maternel.

Les économistes, devant tant de misères matérielles et morales, ne sont cependant pas restés inactifs. Ils ont conseillé des solutions qui sont plutôt des atténuations : enrayer le mouvement qui pousse les villageois vers la ville et vide les campagnes pour gorger la capitale (mais comment? ce sont des mots) ; multiplier les moyens de locomotion à bas prix qui permettent d'habiter la banlieue tout en ayant son atelier à Paris ; construire enfin des maisons ouvrières. Il faut signaler les nombreuses institutions patronales fondées pour loger les ouvriers d'une usine ou d'une grande compagnie, et les diverses sociétés immobilières qui ont élevé çà et là, à Villeneuve-Saint-Georges, à Issy, à Javel, ailleurs encore, des maisons ou même des cités destinées à recevoir les familles et à diminuer pour elles les difficultés du loyer. Ces sociétés ne distribuent qu'un maigre dividende pour la plupart : elles ne méritent d'être encouragées et louées que si elles évitent en effet toute spéculation, si elles n'offrent pas de placements avantageux. Souscrire leurs actions devient ainsi un des moyens les plus efficaces de venir en aide à l'ouvrier.

Ce sont les remèdes matériels, physiques. Il y en a un autre, d'un ordre différent. M. Marcel Lecoq l'a bien vu, car il termine son étude sur *la Crise du logement populaire* par ces paroles : « C'est autour de la famille que doit se reconstruire l'édifice social, qui, malgré ses apparences brillantes à certains égards, n'en manifeste pas moins par d'inquiétantes fissures et de sourds craquements le détachement lamentable et le grave ébranlement. Sauvegarder la famille, l'encourager, la fortifier, rendre efficace son action sociale, pacifiante et moralisatrice, telle est la tâche qui s'impose. Mais, pour l'accomplir, il faut tout d'abord consolider le foyer, en lui assurant l'abri nécessaire. »

La maison, et à défaut le foyer, entretient, développe, vivifie l'esprit de famille. Il ne le crée pas. C'est au contraire l'homme et la femme qui, fixés par le mariage et la naissance des enfants, désirent une installation stable et se plaisent à l'embellir. Comme on n'explique en dernière analyse l'amour du marin pour la mer, celui du paysan pour la terre, que par une sorte de mystique, il y a une mystique du foyer. Des errants peuvent l'emporter avec eux, s'ils ont en eux-mêmes assez de force pour remplacer la durée de l'habitation par la stabilité d'un culte intérieur, le culte de leurs dieux lares. Mais si le mari et la femme n'ont pas confiance en eux-mêmes, ne se sentent pas liés pour la vie dans les épreuves et les joies, avec la charge commune et l'identique tendresse des enfants nés de leur chair, ils peuvent habiter des palais qui appartiendraient à leur race depuis des siècles, la cendre de leur foyer est déjà morte et rien ne la réchauffera. L'esprit de famille, c'est donc la flamme qu'il faut soigneusement entretenir, si l'on veut qu'une ville soit construite avec de vraies maisons, au lieu d'être la vaste auberge de *multitudes déracinées*, le hangar où se dépose un *inutile amas de poussière humaine...*

II. — *La voix de la maison* (1)

M. Édouard Estaunié a intitulé : *les Choses voient*, un roman où il fait raconter un drame de famille par les objets qui en furent les témoins dans la maison, une horloge qui sonna les heures tragiques, un secrétaire où des lettres furent cachées, un miroir qui refléta des visages bouleversés. Les meubles familiers prennent la place du chœur antique : ils ont vu, ils savent, ils connaissent les secrets, et dans la nuit et le silence, ils se communiquent leurs impressions. Artifice de conteur, de poète qui entoure les événements d'un halo mystérieux, fantastique, au point que l'on ne sait plus où finit ce qui est humain, où commence la matière immobile, car une part de la vie intime est restée fixée aux objets.

Si les choses parmi lesquelles nous vivons ont l'air de nous suivre et de nous regarder, il est bien plus vrai d'affirmer qu'elles nous parlent. Dans la série d'essais sur l'idée de famille que j'ai consacrés aux *Poètes du foyer* et à *la Maison*, je tâchais d'analyser ces relations étroites, ces corrélations constantes entre la famille et les lieux où elle a poussé et prospéré comme un arbre, entre la race et le sol, entre le caractère et les influences extérieures. Ces lieux, ce sol, ces pierres, comment n'auraient-ils pas un langage particulier pour se faire comprendre de ceux qui contractèrent

(1) Paru dans la *Revue du Foyer* du 15 mai 1914.

avec eux une sorte d'association? Tous les poètes ont entendu et chanté ces *voix* qui viennent de la terre et de la maison.

> Objets inanimés, avez-vous donc une âme?...

s'écriait Lamartine. Et le leur demander, c'était déjà leur prêter une pensée humaine.

Je citais les poètes, mais je n'avais pas lu alors un livre qui contient un témoignage nouveau et d'une importance particulière. Ce livre nous dira que la voix de la maison ne vient pas de nous-mêmes, comme nous pourrions le croire, qu'elle n'est pas l'écho de notre propre voix ou de celles qui se sont tues, qu'elle a sa réalité, ses notes, son accent, qu'elle ne se confond avec aucune autre, qu'elle ne se confond pas avec la nôtre. Connaissez-vous *le Monde des aveugles*, de M. Pierre Villey? J'ai déjà eu l'occasion de citer le nom de M. Pierre Villey. C'était au sujet de Montaigne, dont il a écrit la plus claire et la plus minutieuse biographie. Il connaît à merveille notre seizième siècle, et jusque dans ses origines, car il a capté les sources d'idées où notre Rabelais et notre Montaigne se sont abreuvés. Il a montré — et c'était un point de vue quasi nouveau — tout ce que ce dernier doit à l'influence italienne, aux ouvrages de civilité en vogue dans la société italienne. Or, M. Pierre Villey est aveugle. Ses ouvrages, qui provoquent tout naturellement des louanges de lumière, de couleur, ont été écrits dans l'obscurité. Mais nous comprenons mieux cette aisance, ce bonheur même qu'il a dans la composition, si nous lisons l'essai de psychologie qu'il a consacré aux aveugles. Nous y apprenons que nous jugeons très mal les aveugles en leur supposant une sensibilité restreinte, diminuée de toute la part qui nous vient du monde visuel; il n'y a pas chez eux

diminution, ni infériorité, mais transposition. L'intelligence est la même : elle se sert seulement d'autres moyens d'acquisition. Par exemple, cette beauté que nous attribuons aux traits du visage, à l'expression du regard, l'aveugle la sentira passer dans la voix. La voix sera pour lui l'élément essentiel par quoi se traduisent, chez l'être humain, la spiritualité, la grâce, le charme, l'harmonie. « La voix humaine est un instrument d'une richesse et d'une souplesse merveilleuses, qui, grâce à ses nuances infinies de hauteur, d'intensité, de timbre, de tonalité, d'allure, à ses inflexions si variées, ouvre à l'oreille un nombre inépuisable de combinaisons auditives. La diversité des voix n'est pas moindre que la diversité des visages, et il n'y a pas deux voix identiques plus que deux visages absolument pareils. » Ce n'est plus le visage, pour l'aveugle, c'est la voix qui sera le miroir de l'âme. La voix suscitera en lui des émotions, des sympathies, des méfiances, comme le visage nous attire ou nous repousse. M. Maurice de la Sizeranne a cité ce fragment de lettre d'une femme aveugle sur son mari, et quelle touchante expression d'amour conjugal : « J'aime en lui le son de sa voix. Lors même qu'il parle de choses indifférentes, banales, j'y trouve un charme infini, et, dès que je l'entends, mon cœur tressaille, je suis tout en joie. Outre le timbre qui a de la fraîcheur, de la jeunesse et comme une force vibrante, il y a dans cette voix des inflexions exquises en prononçant certains mots. Il ne dit pas mon nom comme tout le monde ; dans sa bouche ce nom m'est cher, il devient d'une sonorité délicieuse... J'aime son pas ferme et résolu, comme si j'y sentais ce qui manque au mien... Je le vois de loin avec son pas toujours rapide, la vivacité avec laquelle il ouvre et ferme les portes, je connais sa façon de mettre la clé dans la serrure et j'aime tout cela. Ses traits sont-ils beaux?

Je n'en sais rien... Pour moi, toute son âme est dans sa voix... » Vous avez bien lu : *je le vois de loin.* Les aveugles, en effet, ne craignent pas de se servir du verbe : *voir.* Lorsque je rendis visite à Larnay, près de Poitiers, à l'hospice des sourdes-muettes, où l'on élève à part cinq sourdes-muettes aveugles, l'une de celles-ci m'écrivit : *Je suis heureuse de vous voir.* Le verbe : *voir* a pris un autre sens tout simplement, mais un sens nécessaire. L'aveugle se représente les objets, donc il les voit, et, pour se les représenter, il a ses autres sens plus exercés et plus affinés, le toucher, l'odorat, surtout l'ouïe. Rien qu'avec les impressions de l'ouïe, cette femme s'est fait une image charmante de son mari : le pas, la manière d'ouvrir la porte, et la parole lui ont livré mille traits extérieurs avec lesquels elle a composé son portrait. N'allez pas lui dire qu'elle ne le voit pas : vous la blesseriez. Elle n'a pas besoin de sa présence pour l'imaginer en chair et en os, vivant, agissant. Il n'est pas pour elle un fantôme, il occupe sa place dans l'espace, de loin comme de près elle le perçoit dans sa réalité physique en même temps que dans sa personnalité morale.

***

Pareillement l'aveugle se rendra compte des objets. Il les individualisera par le contact, par l'odeur, par la sonorité. Et voici, dans le livre de M. Pierre Villey, le passage auquel je voulais en venir, la strophe sur *la voix de la maison.* Il raconte un retour après dix ans à la maison familiale :

« Le bouton de la sonnette, la poignée de la porte, le bruit du verrou qui s'ouvre à l'intérieur, tout me dit même avant l'entrée que c'est dans la maison de famille quittée depuis dix ans que je reviens. Le vestibule résonne sous mes pas : il y a dix ans que je n'ai

entendu sa voix sourde. Voici l'odeur de pommes qui émane du fruitier, là, sur la droite. Chaque chambre a sa sonorité propre, je les reconnais toutes. La mienne seule a changé de timbre : elle n'a plus ses meubles et ses rideaux, elle est vide, et cela lui donne une voix rauque et cassée. Partout ailleurs, les vieux meubles ont conservé leurs anciennes places. Voici la cloche du couvent voisin qui se met à tinter ; elle est bien la même qu'autrefois. Le tapage de la voiture qui passe dans la rue s'étouffe tout à coup sur le pavé de bois que je connais bien. J'arrive devant ma table de travail : l'acajou lisse et doux au toucher retient ma main. Je m'assieds sur le fauteuil profond aux bras de cuir, et j'écoute les portes qui, une à une, s'ouvrent et se ferment dans toute la maison. Chacune a sa voix, je la retrouve avec une douce émotion. La porte de la cuisine grince un peu plus que jadis, on l'a négligée sans doute. Puis voici le claquement joyeux de la porte du salon, suivi d'un timide écho de boiseries. Je devine le pas de ma mère qui monte arroser ses plantes. L'a-t-elle donc fait chaque jour depuis dix ans? Toute la maison s'anime ainsi, tandis que je me penche vers elle pour m'imprégner de sa vie : chaque coin est un nid de souvenirs qui s'éveille et palpite. »

Une page comme celle-ci m'émeut presque autant que l'admirable retour de Jocelyn à son presbytère de montagne. Elle n'exerce pas le même magnétisme poétique, mais il semble que cette sonorité de toute la maison soit précisément son âme rendue, sinon visible, du moins sensible par un aveugle. Les portes, les chambres ont chacune leur accent, et la chambre abandonnée signale son abandon d'une *voix rauque et cassée* : elle se plaint, elle se lamente, elle accuse. De même, M. Maurice de la Sizeranne plaidera la cause des maisons de famille où les souvenirs s'accumulent, pour les aveugles, plus douloureusement

affectés par les changements de lieux : « Dans une ville, une maison, l'aveugle se trouve dépaysé tant par l'absence de bruits accoutumés que par la perception de bruits nouveaux ou plutôt de bruits qu'on n'entendait pas là où on était habitué à vivre. On s'accoutume à l'atmosphère de sons qui, en quelque sorte, habitent avec nous. C'est, pour ainsi dire, l'horizon auditif. » Et l'aveugle souffre d'une affreuse solitude lorsque le son de l'horloge, de la cloche lui est inconnu, lorsque le bruit des portes, celui des planchers et celui, parfois imperceptible, du bois qui travaille ne lui donnent aucune indication, ne lui rappellent rien.

Après avoir achevé *le Monde des aveugles*, de M. Pierre Villey, il m'a paru que ma causerie sur *la Maison* ne serait point complète si je n'y rapportais ce témoignage d'un aveugle qui nous restitue la voix des choses familières, parmi lesquelles il est plus doux de vivre...

FIN

TABLE

PARIS TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE — 23776.